RECUEIL

D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
Deux chartes des Croisés dans des archives arabes.

L'auteur arabe Sâleb ben Yahya a écrit, vers le commencement du xve siècle, une très intéressante histoire de Beyrouth et des Bohor, émirs du Gharb (district du Liban au sud de Beyrouth).

Le manuscrit, conservé à la Bibliothèque Nationale, avait déjà attiré l'attention du savant bénédictin Dom Berthureau, qui en avait extrait, ou fait extraire pour son histoire projetée des Croisades, quelques pages demeurées inédites.

La valeur de cet ouvrage n'avait pas non plus échappé aux éditeurs du Recueil des Historiens des Croisades entrepris au siècle suivant par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. M. de Slane le signale dans l'Introduction de l'Introductions des Historiens Orientaux, Arabes. (pp. xlv et xlvii). Il y cite même quelques lignes concernant un des deux documents qui font l'objet particulier de la présente étude.

Le P. Cheikho vient de publier à Beyrouth le texte intégral du manuscrit de la Bibliothèque Nationale, en l'accompagnant de savantes annotations rédigées par lui en langue arabe. On ne peut que lui savoir gré de nous avoir ainsi facilité la connaiss-

1. Fonds arabe, n° 1670.
3. Histoire de Beyrouth, etc. publiée et annotée par le P. Cheikho, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1902.
sance de cette chronique pleine de renseignements utiles, principalement sous le rapport géographique et archéologique.

Sâleh ben Yahya a une qualité bien rare chez les écrivains orientaux : l'amour du document poussé jusqu'à la passion. Puisant à pleines mains dans les riches archives de la famille princière du Liban dont il a entrepris de raconter l'histoire et à laquelle il appartenait lui-même, il cite à profusion, presque à chaque page, en les analysant avec une minutieuse précision, les actes officiels émanés des chancelleries du Caire, de Damas et d'Alep : lettres patentées ou missives des sultans ou gouverneurs généraux, attestations, rapports, pièces diplomatiques, actes de concessions territoriales, fiefs et anaphages, etc., qui ont trait, directement ou indirectement, aux puissants émirs Bohor. C'est un véritable chartiste qui sait, au besoin, tirer des pièces, scrupuleusement dépouillées par lui, diverses conclusions chronologiques, historiques et topographiques. En quoi, même alors que ces conclusions ne sont pas irréprochables, il fait véritablement preuve d'esprit critique, au sens moderne du mot.

Sa conscience en cette matière est si grande qu'il ne néglige pas les documents, même de provenance non musulmane, qui ont pu lui tomber sous la main. C'est ainsi qu'il est amené, en deux endroits différents, à produire, chose assez inattendue, deux chartes des Croisés bien curieuses dont je voudrais dire quelques mots.

I

La première de ces chartes se trouve mentionnée dans la notice consacrée (pp. 80-87) à l'émir du Gharb, Djemâl ed-dîn Hadji, ou Hidji¹, né en 1236, mort en 1298, fils de l'émir Nedjîm ed-

¹. "Tous les documents originaux cités par nous, dit-il expressément en note (p. 70-71), se trouvent jusqu'à ce jour conservés entre nos mains."

². La véritable lecture de ce nom porté par deux membres de la famille et diversément pointué dans le manuscrit, demeure douteuse. Finalement, le P. Cheikhho (note additionnelle, p. 280) semble peser pour la forme, qui lui a été suggérée par l'émir Cheikib Arsalân, à qui il est redevable de plus d'une indication intéressante.
Din Mohammed et surnommé Djemâl ed-din le Grand, ou l'aîné. Notre auteur cite successivement : un acte du sultan d'Alep et Damas, En-Nâser Yousouf, en date de 1252 J.-C., énumérant les divers fiefs octroyés à l'émir ; un acte de Kethogha, lieutenant en Syrie du fameux empereur mongol Houlagou, confirmant en 1260, au nom de Houlagou, la concession de ces mêmes fiefs ; un acte du sultan Beibars, de 1264, relatif aux mêmes fiefs ; une lettre adressée à l'émir, de la part de Beibars, par Aqouèch, gouverneur de Syrie, pour le complimenter de son zèle vigilant, dont tous rendent témoignage, et le remercier de l'information qu'il a donnée au sujet du mariage projeté ou des fiançailles du « seigneur de Chypre » avec la fille du « seigneur de Beyrouth ». Il s'agit probablement du mariage projeté, ou des fiançailles du jeune roi de Chypre, Hugues II, avec Isabelle, fille aînée de Jean II d'Ibelin, seigneur de Baruth. Ce mariage, dont les conséquences politiques devaient préoccuper à bon droit les musulmans, ne put, comme on sait, avoir lieu ou, du moins, être consommé, Hugues étant mort le 5 décembre 1267, à peine âgé de quatorze ans. L'auteur parle encore du même mariage un peu plus loin (p. 96), et, cette fois, il donne au jeune roi Hugues son véritable titre de mêlik Qibris, « roi de Chypre ».

Après l'énumération de ces diverses pièces, vient un passage que je reproduis, non pas d'après l'édition du P. Cheikho, mais d'après le manuscrit arabe de la Bibliothèque Nationale seigneurément collationné. Cette collation était nécessaire, car, pour ce passage comme pour l'autre que j'étudierai tout à l'heure, le texte donné par le savant éditeur de Beyrouth s'écarte sensiblement de l'original sur pas mal de points, dont quelques-uns ne sont pas sans conséquence pour la bonne intelligence du contenu. Le passage correspond aux pp. 83-84 de l'édition imprimée. L'auteur, comme il nous en avertit lui-même, avait par erreur, inséré ce document dans l'histoire d'un émir homonyme, Djemâl ed-din Haddjî, fils de Kerâmé (p. 78). Mais il a reconnu et

1. Aqouèch occupa ce poste de 1262 à 1272 (cf. p. 94).
réparé cette erreur dans une remarque marginale où il indique la place exacte à laquelle le document doit être, et a été avec raison reporté par l’éditeur.

J’ai pris aussi connaissance d’un écrit de (Julien) le Franc, seigneur de Saida, par lequel il donnait au savant Hadjji une chabara de trois... d’ensemencement de blé dans le village de Damoir, en toute propriété pour lui, pour son fils et celui qui viendrait à sa place; et ce, par l’entremise de Sire (Bartholomeus Monge?) et du connétable (Johan), à la date du jeudi correspondant à l’an mil cinquante-sept (de l’ère) d’Alexandre.

Le P. Cheikho a parfaitement reconnu que le nom du connétable en question, écrit حوان, Houdan, dans le manuscrit, devait être corrigé en جوان, Djouan, par la simple addition d’un point diacritique sous le djim, et qu’il s’agissait de Jean de la Tour, ou Johan de la Tor, connétable de Sidon (la Sait Ste ou Sagette des Croisés). J’ajouterai que ce personnage figure, avec cette même qualité, dans diverses chartes des Croisades parvenues jusqu’à nous et s’échelonnant de l’an 1253 à l’an 1261.

Le nom du sire qui intervient dans l’acte, après le connétable,

2. Le ms., suivi par Cheikho : بيان.
3. Ch. : ثلاثة أهراء.
4. Ch. : بواسطة.
5. Ch. : براط دوين.
6. Ch. : حوان.
7. Ch. : الف وخمسة وسبع.
est évidemment estropié d’une façon plus grave. Je serais assez tenté de corriger paléographiquement بارثولومئ وتائه دونه et d’y reconnaître Bartholomeu, ou Bertelemo, Monge, bailli de la seigneurie de Sagette, figurant, avec cette qualité et comme partie principale, dans une charte de 1256, et, comme simple témoin, après notre constable Jean de la Tour, dans trois chartes de 1257. Il est à noter que ce Bertelemo Monge n’apparaît pas encore dans les pièces conçontrées antérieures à 1256, par exemple dans celles datées de 1253 et 1254, et qu’il n’apparaît plus dans les pièces postérieures au 10 janvier 1257, date de la dernière charte où il soit question de lui. Cette disparition subite est attribuable à quelque raison majeure, telle que la mort ou quelque autre disgrâce. En tout état de cause, le rôle plus ou moins officiel qu’il a joué dans l’entourage du seigneur de Sagette a dû être fort court, de trois ans au plus. La date de la charte citée par Sáleb coïncide d’une façon remarquable avec cette donnée chronologique. En effet, l’an 1567 de l’ère d’Alexandre, autrement dit des Séleucides, correspond à l’an 1235 J.-C.

A cette époque le seigneur de Sagette (et Beaufort) était Julien (Julien, Julian), fils de Balian, fils de Renaud. Comme le fait observer avec raison le P. Cheikho, ce nom ne ressemble guère à

1. Id., n° 1252.
2. Id., n° 1253, 1254, 1256.
3. Id., n° 1257, 1265, 1300.
4. Id., n° 1256.
5. Sáleb établit lui-même ainsi son calcul dans une note marginale (p. 91, n. 3), « Nous sommes présentement, dit-il, en l’année 840 de l’Hégire (= 1436-1437 J.-C.), correspondant à l’année 1748 d’Alexandre. Le document est donc âgé de 181 années solaires syriennes selon le compt grec, et qui fait environ 186 demi années lunaire arabe ». Le texte publié par le P. Cheikho porte pour ce dernier nombre littéralement « cent ans et quatre-vingts ans et demi », soit 180 ans, il faut, sans aucun doute, corriger « années » en « six », que la faute soit imputable au manuscrit (je n’ai pas vérifié), à l’éditeur ou au typographe. Sáleb trouve finalement que la date de l’hégire correspondant à l’an 1567 des Séleucides doit être 654, ce qui est sensiblement juste.
6. Mort en 1275.
première vue, au nom que Séâleh a transcrit comme étant celui du seigneur de Saïda, auteur de la donation. Il me paraît difficile toutefois, malgré certaines analogies extérieures, déparer avec le P. Cheikho, au nom de Renaud, grand-père et prédécesseur de Julien, mort en 1202. Tout concourt pour nous montrer qu’il faut, hon gré mal gré, chercher dans la graphie راَتُ عِلَّيْنَ, une altération de Yârîân. Julien, bien que, je l’avoue, elle ne s’explique pas paléographiquement aussi bien pour la fin du nom que pour le commencement.

La nature exacte de la concession faite par le seigneur de Sægette à l’émir arabe offre plus d’une obscurité, et j’ai dû laisser en blanc un des mots qui la définissent. Je reviendrai tout à l’heure à propos de l’autre document du même genre que je vais aussi étudier de près.

Quant au lieu, il n’est pas douteux; le village de Dâmôur est le « casal qui est appelez Damor, qui siet en la seignorie de Sæette » 1. Il est représenté aujourd’hui par les ruines du même nom, sur la rive sud et non loin de l’embouchure du Nahr ed-Dâmôur 2, qui se jette dans la Méditerranée à peu près à moitié

2. Le Nahr Dâmôur, le fleuve d’Amor des Croisés; est l’antique Dâmôra ou Tamyras.

Séâleh parle du village et du fleuve à plusieurs reprises et nous donne à leur sujet quelques détails assez intéressants. En traversant le Dâmôur, on trouvait une localité appelée Yâroûtah ou Yâroûtâ (p. 148, 232). Dans la nuit du 29 décembre 1302, une flotte de Francs débarqua à l’improvisée à Dâmôur, et y surprit deux des fils de l’émir Djian ed-dîn qui y étaient venus pour surveiller leurs cultures et chasser la perdrix. L’un fut tué; l’autre, fait prisonnier, fut relâché, cinq jours après, moyennant une rançon de trois mille dinars (p. 186, 190, 191). En 1344, le gouverneur de Syrie, ayant l’intention de faire construire, ou plutôt reconstruire un pont sur le Dâmôur, demanda un rapport sur ce sujet à l’émir du Ghabr Nâser et-dîn El-Hosein. Séâleh reproduit en entier ce rapport (p. 135, 146) dans lequel il est dit que l’ancien pont, construit par les séné de Dimâla, commandant de Saïda et de Beyrouth, et sur l’ordre du gouverneur de Syrie Sanûdjar, à l’époque du sultan Khallî, n’avait duré que deux ans; la troisième amée, il avait été emporté par le fleuve. Reconstruit ensuite sur l’ordre de l’émir, il avait été ruiné dès le premier hiver, plusieurs pierres ayant été entraînées jusque dans la mer. Le pont faillit être la seule du dont les fondations n’avaient pu être assises sur le roc comme
chemin entre Beyrouth et Sidon et qui marquait la limite entre les territoires de ces deux seigneuries. D’après la disposition des légendes sur la *Map of Palestine*, qui suit ici je pense, la carte du Liban dressée par notre État-Major, on pourrait croire que la localité est située sur la rive nord du fleuve. Mais on voit par les listes de Robinson 1, que le village el-Dâmour appartenait, en réalité, au district de Kharnoûb (ou Kharroub), et, par conséquent, ne peut être qu’au sud du fleuve. D’ailleurs, le seigneur de Sagette n’aurait pu disposer d’un village qui, s’il est été situé au nord du fleuve, aurait dépendu de la seigneurie de Beyrouth et non de la siéna.

On sait que Julien, seigneur de Sagette, ne pouvant plus défendre sa seigneure contre les entreprises des Musulmans, la céda, aux Templiers moyennant finances, en 1260. Déjà la ville même de Sidon avait été saccagée en 1253 par les Sarrasins de Damas; c’est saint Louis qui en releva les murs et la remit en état. Notre document est postérieur d’un an à peine au départ du roi de France.

II

L’autre document des Croisades que Saleh a tenu entre ses mains est peut-être plus intéressant encore, grâce à la minutie avec laquelle il a décrit et aux curieux détails qu’il y signalé. Il avait déjà été mentionné succinctement par M. de Slane (*L. c.*), qui se borne à transcrire les premières et les dernières lignes du

passage en les accompagnant d'une traduction, d'ailleurs satisfaisante, sauf pour un mot, celui-là même *chakatra* dont l'interprétation nous a déjà arrêtées tout à l'heure dans le premier document.

Il est regrettable que ce court extrait de de Slane ait échappé à l'attention du P. Cheikhho, qui connaissait pourtant l'Introduction du t. I des Historiens orientaux des Croisades, puisqu'il la cite dans sa préface. Cela lui aurait épargné quelques erreurs où il est tombé et en même temps fourni la solution de certaines difficultés qui l'ont embarrassé ou dérouté. Je crois utile pour l'intelligence du document, de compléter l'extrait de de Slane en donnant la reproduction intégrale de tout le passage, que j'ai soigneusement vérifié dans le manuscrit original.

Mais, auparavant, je dois dire quelques mots des conditions dans lesquelles l'auteur arabe a été amené à produire cette pièce historique. Il s'agit, cette fois, d'un autre émir Bohtor, du Gharb. Zein ed-din Sâleh ben 'Ali, à qui il arriva une fâcheuse mésaventure dont je parlerai plus loin et qui n'est peut-être pas sans rapport avec notre document. L'auteur cite d'abord (p. 411), et analyse ainsi qu'il a accoutumé, un diplôme du sultan Mahomed ben Qelabûn, rétablissant dans ses fiefs et privilèges notre émir qui en avait été dépossédé par le sultan Belhars. Dans le nombre je noterai, parce qu'il va justement en être question dans le document des Croisades, une concession ou confirmation ainsi libellée :

```
[...]
```

et la *chakata* de pièces de terre à El-'Amrousiya.

Je reviendrai tout à l'heure sur le mot *chakatra* que nous avons déjà rencontré dans la charte du seigneur de Sagette et que nous allons encore retrouver dans la suivante, El-'Amrousiya, dit en note le P. Cheikhho, est un quartier qui porte encore

1. Le P. Cheikhho a lu : *شكار، وقطم*, en intercalant un *شكار* qui n'existe pas dans le manuscrit et n'est pas fait pour dissiper l'obscurité de l'expression.
le même nom et est sis à Choueillat (au nord-ouest du Gharb, au droit du sud de Beyrouth). Après quoi notre auteur s'exprime ainsi:

من مضمون كتاب يوهان شكارا السريوشية من هنفرى بن دموقرب (تركي) صاحب يروى وهو أنه قد وجب شكارا بدارها 7 غزارة 8 ينصها 6 كرم 10 يشترط أن لا يسمى ولا يوهبه ويلي 12 فعل ذلك رجع في وته 13 ومن شروطه مساعدة لصحويته وان لا ينفي 15 في بلاده. هارب 16 من بلد يروى إلا ورد. صليا أو

1. Je donne, comme plus haut, le texte rectifié d'après la collation du manuscrit, en indiquant en note les leçons divergentes du tradducteur et, aussi, les parties déjà citées par M. de Siane.
2. Chakko : يبهية.
3. Chakko : هنفرى. En réalité, le ms. n'a que deux points, et encore très flottants; il faut lire حنفرى، comme on va le voir.
5. Lai s'arrête la citation de ce Siane.
6. Le mot est écrit à l'encre rouge et cette rubrique montre que l'auteur prétend alter texuellement ce qui suit.
7. Ms. : دارها corrigé avec raison par Ch.
8. Ms. : يروى. Id.
9. Ch. : ينصها qui donne au moins un sens tolérable.
10. Ch. : كرم.
11. Ch. substitue : يبهية.
12. Ch. substitue : ويلي.
13. Ch. substitue : عن هنشمة.
15. Ch. substitue : يترك.
De la teneur d'un écrit « portant donation de la chaâda de El-Amroâsiya par (Humphrey) de (Montfort) le Franc, seigneur de Beyrouth, il résulte que celui-ci a donné une chaâda d'une gherade d'ensemenement pour en faire un karm (?) à condition qu'il ne la vendra ni donnera ; si le (donataire) le faisait, le (donateur) révoquerait sa donation. Entre autres conditions, il devra aider aux gens de sa maison (?); il ne donnera aille sur ses territoires à aucun transfuge du pays de Beyrouth, mais il le rendra de gré ou de force et il ne tolèrera pas son séjour au delà de huit jours. Il ne permettra à qui que ce soit de ses

1. Ch. : ق.
3. Ch. :حم.
4. Ch., a introduit la conjonction : qui n'existe pas ; en réalité, la coupure de la phrase est encore plus fortement marquée par un blanc intentionnel.
5. Ici reprend la citation de de Slane.
6. Ch. : نمطية والأين.
7. 8. Ch. a lu : كنبه هذا الكتاب تمه.
8. 9. Ch. a lu : وكان الكتاب القطعة، ce qui s'expliquerait très mal.
9. 10. Ch. a lu : حُم من شبع الأفرند خبالا.
10. 11. Ch., sous tout ce mémable de phrases qui est portant des plus intéressantes.
11. De Slane « lu à tort »

كتاب
Le nom du seigneur franc de Beyrouth, auteur de cette donation, se présente sous une forme quelque peu déconcertante à première vue. Le P. Cheikho dit n’avoir rien trouvé qui s’y rapporte dans les sources occidentales. Il n’y a cependant pas à hésiter : il faut corriger paléographiquement, comme l’avait déjà vu de Slane, par un simple jeu des points diacritiques : Ḥumfri de Montfort. Le mot ben « fils » a été indûment introduit par l’auteur entre le nom propre et le nom d’origine, les Arabes s’imaginant souvent que celui-ci fait fonction de patronymique.

La chronique des Gesta des Chiprois nous renseigne fort exactement sur ce personnage. Anfré ou Anfray de Montfort, comme ils l’appellent, « biau chevalier et grant, quy n’en avoit pera luy et a son tens », était le frere de Johan de Montfort, seigneur de Sar (Tyr). Il avait épousé Eschive, fille cadette de Johan (Jean II) de Ybelin, seigneur de Barut (Beyrouth), mort en 1264. La sœur ainée de celle-ci, Isabelle, la veuve anticipée du jeune roi de Chypre Hugues II, dont j’ai parlé plus haut, devenue par la mort de son père, dame de Barut, avait épousé successivement trois maris. Elle mourut, â ce que l’on prêsume, vers 1280,
sans laisser d'enfants. La seigneurie passa alors à sa soeur cadette Eschive qui, devenue ainsi à son tour dame de Barat, communiqua ses droits à son mari. Humfrey de Montfort ne fut pas, du reste, longtemps seigneur de Barat, car il mourut le 12 février 1284.

L'accord chronologique avec notre charte est parfait, du moins en apparence. En effet, celle-ci est datée de l'an 1573 de l'ère d'Alexandre ou des Séleucides, correspondant à l'an 1280 J.-C. Elle aurait donc été rédigée peu après la prise de possession de la seigneurie de Barat par Humfrey de Montfort et pourrait même être considérée comme une sorte de don de joyeux avènement. Je dois dire, pourtant, que le libellé de cette date soulève quelques difficultés par suite des commentaires mêmes auxquels l'auteur s'est livré à son sujet dans une note rejetée à la fin de son ouvrage. Comme la question n'est pas sans quelque conséquence historique, je ne puis me dispenser de l'examiner. Mais, pour ne pas m'engager dans une trop longue digression, je demande la permission de le faire en note 1.

1. A Thyr, où il fut enterré dans la cathédrale, à côté d'un ami être d'un autre lit, Johan, apparenté à saint Louis par sa mère.

2. L'auteur calcule cette date à l'aide du même précédé qu'il a déjà appliqué à la date de la charte du seigneur de Shirou. Selon lui, le raisonnement contient des contradictions et des erreurs (dans peut-être la ou des lunettes de coupe) que le P. Cheikho a relevées avec raison et qu'il est bien difficile de concilier ou de corriger. Nous sommes présentement, dit-Saïh, à la fin de l'an 1547, selon le compte grec; le document est donc âgé de 154 années arabes grecques, c'est-à-dire de 154 années lunaires et 8 mois environ. On voit immédiatement qu'il y a une première et manifeste erreur : 1748 - 1502 = 196 et non 154. Le nombre 1748 est hors de cause (voir plus haut) ; l'erreur de deux unités en plus ou en moins ne peut porter que sur l'un des deux autres nombres, 1502 ou 154 : il faut corriger nécessairement soit 1504, soit 156. Cela nous met, poursuit l'auteur, à la huitième année du règne de Belhares, 7 ans avant sa mort, 1. la nouvelle erreur est moins flagrante. Belhares à régner 17 ans de 1290 à 1307, date de sa mort ; or, 2 et 7 = 15 et non 17 ans ; l'erreur est encore de 2 ans, toujours en moins. On pourrait peut-être, cette fois, la corriger phonétiquement en lisant : ١٥٠٤ سنه {١٥٤} (et non 7) ans avant sa mort ; le compte y serait : 8 + 9 nous donnant les 17 années de règne revues. Mais voici qui complique la question. Saïh écrit une conclusion historique de cette dernière date à propos d'un événement dont j'aurai à parler plus loin : l'incarcération, sur l'ordre de Belhares, de l'émir hégémonaire...
Il n’y a pas à douter que Saléh ait eu sous les yeux la pièce originale même dont, il nous donne la teneur et qui devait être "boulée d’un seul de cire «. La précision avec laquelle il décrit le sceau qui y était apposé, ou plutôt appendu, avec son type équestre, ses armoiries et sa légende, suffit seul à le prouver. C’est bien là l’aspect d’un de ces sceaux des seigneurs de Terre Sainte du xme siècle, dont plus d’un spécimen est venu jusqu’à nous. Nous pouvons nous en faire une idée très approchée par le sceau de cire rouge du prédécesseur de Humfrey de Montfort, Jean d’Ybelin, seigneur de Barut, apposé au bas d’un acte de

de la concession du seigneur de Beyrouth et de deux autres émirs du Gharb compromis avec lui. Cela prouve, dit-il, que les émirs qui en sortirent de prison qu’à la mort du sultan, y avaient été jetés après cette date (celle du document), et que la durée de leur imprisonnement fut d’environ 7 ans et non pas de 9 ans comme le prétendent quelques personnes mal informées. Moi encore, je me demandais s’il ne conviendrait pas de transposer les chiffres 7 et 9, représentés par ces deux malheureux noms de nombre سبع and التمثيل, qui précèdent trop souvent à la finitude en arabe par suite de leur grande similitude graphique.

Mais ce qui est beaucoup plus grave, c’est l’impossibilité de faire commuter comme prétend le faire l’auteur, la date de la charte, non pas seulement avec la huitième année, mais avec une année quelconque du règne de Belbaras. En effet, cette date, telle du moins qu’elle est libellée dans le manuscrit — 1502 des Salamis — correspond à l’an 1260 J.-C. Or, à ce moment, Belbaras était mort depuis 3 ans. Comment sortir de la ? Paul-il admettre, ici encore, une erreur de copie du genre de celles que nous avons déjà signalées ? Paul-il corriger

30 en سبع = 70 et, apparemment, 2 ـ (sé, au lieu de

2 an = 8 ? Cela nous donnerait 1578 des Salamis = 1266 J.-C., et nous l’embarquons ainsi à peu près juste sur cette huitième année du règne de Belbaras = 1267 J.-C., visée avec tant d’insistance par l’auteur dans sa discussion chronologique et historique. Malheureusement, nous nous heurtons alors à d’autres difficultés. D’abord les 156 années solaires qui, selon lui, se succèdent entre la date de la charte et l’année 1743 des Salamis, date à laquelle il écrit son ouvrage. Sur ce pied, il devrait y en avoir 170 — nous sommes loin de compte. D’autre part, ce qui est beaucoup plus grave, c’est qu’en 1267 Humfrey de Montfort n’était pas encore seigneur de Barut. Comme on le voit, la confusion semble inextricable ; le synchronisme avec le règne de Belbaras est impossible. La seule chose qu’on puisse considérer comme acquise c’est qu’a supposer même une erreur quelconque dans la lecture par Saléh de la date du document, celle-ci est forcément comprise entre 1259 et 1264, période pendant laquelle Humfrey de Montfort fut seigneur de Barut.

1. Voir, par exemple, les planches du Codex diplomaticus de Paul et, aussi, les diverses notices de M. Schliemeyer sur la sigillographie de l’Orient latin.
cession en date du 16 décembre 1261, qui nous a été conservé.
Le cavalier y répond trait pour trait à la description de Sâleh ;
seulement, il tient à la main non pas une lance, mais une longue
épée que l'auteur arabe a pu prendre pour une lance. D'après la
légende circulaire qui l'entoure, on pourrait restituer à peu près
ainsi celle signalée par Sâleh sur le sceau qu'il avait sous les
yeux : Sigillum Humfredi de Monteforti domini Beritensis.

III

Une question intéressante, — et elle se pose également pour
l'autre charte émanant de Julien, seigneur de Sidon — c'est de
savoir si les deux documents cités par Sâleh étaient rédigés en
langue occidentale, latin ou français, ou bien en langue arabe.
Sans doute, on peut admettre le premier cas et supposer que
l'auteur arabe avait eu les moyens de se faire traduire le contenu
des deux chartes ; peut-être bien même étaient-elles accompa-
gnées déjà d'une traduction faite, au moment de leur réception,
par les soins des émirs bénéficiaires. J'inclinerais, toutefois,
plutôt à admettre que le texte arabe a une valeur réellement ori-

1. Rey, Recherches sur la domin. des Latins, p. 13. Le sceau y est reproduit
en gravure.
gionale, soit qu'il constituait la langue exclusive des deux pièces, soit qu'il ait été rédigé, à titre de traduction authentique jointe au texte occidental, au moment même où ont été instrumentées ces deux pièces qui, dans ce cas auraient été de véritables chartes bilingues. Une des raisons qui me le feraient croire, c'est la façon dont sont libellées les dates dans l'un et l'autre document. L'emploi de l'ère d'Alexandre, autrement dit des Séleucides, à l'exclusion de l'ère chrétienne et de l'ère de Hégire, est tout à fait conforme à l'usage que nous observons dans les actes officiels intervenant au xi<sup>e</sup> siècle entre chrétiens et musulmans, par exemple dans ces divers traités de paix ou de trêve conclus entre les sultans Beihara et Qelâoun, d'une part, et les Croisés, d'autre part, traités dont le texte authentique nous a été transmis par les historiographes arabes'.

Un autre indice en faveur de cette façon de voir, c'est l'intervention, dans la charte de Humphrey de Montfort, de ce Georges, fils de Jacob, qualifié d'« écrivain de la Qal'a ». Comme le montre la forme des noms, ce personnage devait être un chrétien d'origine arabe, probablement l'un de ces scribes indigènes, de ces « écrivains Sarraïneis », qui étaient attachés aux chancelleries des seigneurs francs de Terre Sainte, et dont il est question à plusieurs reprises dans les documents du temps. Je citerai notamment une charte de Raoul de Barut, seigneur de la Blanchegarde, rédigée à Acre en 1266<sup>1</sup>, où figurent un Nasser et un Pouil de la Blanchegarde qualifiés formellement l'un et l'autre de « l'écrivain Sarraïneis », Nasser (ناظر) est évidemment, et Pouil* probablement, un nom arabe. On peut comparer encore, dans diverses chartes des croisés : un « Sororius, scriba

---

1. Voir les documents reproduits par Quatremère dans son Histoire des sultans Manoukis.
3. J'ai quelques doutes sur l'exactitude de la lecture de Paoli, seul et unique éditeur de l'original aujourd'hui perdu. Peut-être Pouil ou Poton, forme arabe du nom de Paul?
Syrus$^*$; un « Youseph, scriba$^*$ »; un « Boteros (= بطرس Boutrès = Pierre), fils de Johan Semes, hais (corr. raïs) et « escri- vain » de Henri, archevêque de Nazareth$^*$; un « Huissettus$^*$ », scriba$^*$; un « Brahim (= Ibrahim), scriba Thuntonicorum$^*$; un « Geiggus » ou « Georgius, scriba in arabico in domo Thun- tonicorum$^* ». Ce dernier, qui figure dans une charte datée de 1280, est un homonyme et un contemporain du Georges qui a ré- digé notre charte arabe. Mais, malgré cette coïncidence, il serait téméraire de conclure à l'identité des deux personnages. L'un était au service des chevaliers Teutoniques à Acre; l'autre — le notre — au service du seigneur de Barut. Ce dernier est dit « écrivain de la Qal'a »; Il faut probablement entendre par là la forteresse de Beyrouth, dont parle ailleurs l'auteur arabe comme servant de résidence au seigneur franc de Beyrouth vers 1172. C'est le « château » ou « chastel de Baruth », dont il est longue- ment question dans les Gestes des Chipriotes. On croit que ce château s'élevait sur l'emplacement des bâtiments du sérail actuel. On remarquera que tous ces noms des scribes indigènes ont une forme arabe caractérisée et dénotent une origine chré- tienne. Il est naturel que les Croisés aient recruté dans cette partie de la population soumise le personnel nécessaire à leurs chancelleries pour les affaires indigènes.

1. Rey, Recherche sur la domin. des Latins, p. 38.
2. Delaville Le Roulx, op. c., n° 2925.
3. Id. id., n° 2748.
4. Nom probablement mal copié et dont je ne vois pas; pour le moment, la forme originale, je n'ose corriger Huissello = Yousef.
5. Id. id., n° 2747.
6. Böhricht, Rey., n° 1399.
7. Id. id., n° 1435.
8. P. 75 du texte arabe, à propos d'un curieux épisode dont je dirai quelques mots plus loin. Cf. p. 63, où l'auteur nous apprend qu'à l'époque du sultan Barschq (1382-1399 J.-C.), on construisait la grande tour sur les fondations d'une de celles de la Qal'a en ruines.
9. Gestes, p. 78, 79, 83, etc.
10. Rey, Col. franç., p. 522, 523.
Que faut-il entendre au juste par cette chakâra qui fait l’objet des deux concessions ?

De Slane, dans le seul document dont il se soit occupé, hésitait entre deux sens : celui de terrain et celui de droit de chasse. Il semble même qu’il ait penché pour ce dernier, croyant évidemment reconnaître dans le mot arabe un emprunt au persan chikâr, « chasse ». En effet, c’est sur la foi des renseignements qu’il avait donnés de vive voix à M. Rey que celui-ci parle expressément et à deux reprises, de « la mention, dans les inventaires des archives de plusieurs familles arabes de Syrie, de permissions de chasse accordées alors, réciproquement, sur certains cantons limitrophes des deux territoires, par les princes francs et les emirs ».

Il faut renoncer à cette hypothèse. La chakâra n’est autre chose qu’un champ ou terrain d’une espèce particulière. Le mot ne figurait pas dans les sources lexicographiques alors accessibles à de Slane, et c’est ce qui explique son hésitation, pour ne pas dire son erreur.

Le P. Cheikho a hésité lui aussi, tout d’abord (op. c., p. 111, n. 3). Il donne le choix entre un nom de lieu, Chakâra*, dans la Beqâ’, ou un substantif désignant une pièce de terre cultivée par un khaouli dans un domaine dont il n’est pas propriétaire. A l’appendice (p. 280) il s’arrête décidément, et avec raison, à ce dernier sens.

Dans le Supplément aux dict. arabes de Dozy chakâra est enregistré d’après le Maulât d’El-Bistâni, mais avec une définition

2. Il est probable que ce nom de lieu n’est, du reste, autre chose, que notre mot même châdra devenu toponyme spécifique. Le cas est analogue à celui du toponyme Hazara, si répandu en Syrie ; ce nom est simplement pour origine le mot mezra, signifiant « enlèver » ou « terre de labour » en général et, par extension, ferme, exploitation rurale. Même phénomène pour le mot conglomère habbour dont je parle plus loin, et qui se retrouve aussi comme toponyme en Syrie.
trop restreinte : « Ce que le jardinier sème pour son propre compte dans un petit coin de la terre du propriétaire. »

J’en relève un exemple direct dans la Description de Damas de 'Abd el-Bâset : « L’imâm etc. vivait d’une châkâra qu’on ensemençait pour lui dans le Hawran. ». En note (p. 303) le traducteur, M. Sauvaire, tout en faisant remarquer que le mot ne se trouve pas dans le Qâmoûs, lui attribue, guidé par un instinct sûr, le sens « pièce de terre, champ ».

En réalité, châkâra est un vieux mot araméen passé directement, comme tant d’autres, du syriaque dans le dialecte arabe de Syrie. À ce titre il aurait dû figurer dans l’ouvrage classique de M. S. Fraenkel, où il manque. Il suffit, pour s’en convaincre, de se reporter au Thesaurus syriaque, s. v. v. tâqûm, (jugerum) tâqûm, cf. aussi col. 1891 ; on y trouvera toutes les informations désirables.

Quant à l’origine du mot araméen lui même, on n’a pas encore réussi, que je sache, à la déterminer. Peut-être faut-il le rattracher à l’hébreu tâkô « louer, prendre à louage » et admettre qu’il désignait primitivement une terre affermée. Il y aurait en une évolution sémantique analogue à celle qui semble s’être produite pour un autre mot, particulier aussi au dialecte arabe de Syrie : حکورة, ou حکورة, « jardin », lequel devait signifier proprement, à l’origine, une « pièce de terre louée »; il dérive en effet, de حكر, « louer »

4. Cf. حكر, « rente payée au propriétaire du sol ». En Algérie, dans le dialecte de Constantine, hokor a le sens de « fermage » et « d’impôt sur la terre arable ».

Pour ce qui est de l'obscurcissement étymologique que nous semblent avoir subi ces termes dans l'usage vulgaire, on peut comparer, dans une certaine mesure, notre mot "ferme" d'où l'idée première et abstraite du mode même de tenure tend à disparaître. Évolution du même genre dans le sens du latin præcipient, qui, contracté de præcipientum, signifiait, croit-on, proprement à l'origine "gage, hypothèque".

Le contexte même de nos deux documents achève de préciser le sens qu'il convient d'attribuer à chakâra. Dans le second, nous lisons : "chakâra dont l'ensemcement est d'une gherdâra". La gherdâra est une certaine mesure de grains usitée en Syrie, un sac dont la contenance varie selon les temps et les lieux. Il est clair qu'ici, l'expression est employée pour évaluer empiriquement la superficie du terrain en question, soit l'étendue qu'on peut ensemencer avec une gherdâra de blé. En effet, la suite — s'il faut bien lire "pour en faire un karm" — indique suffisamment que le champ n'est pas lui-même destiné à la culture des céréales, puisqu'il doit être planté en vignoble ou plutôt en jardin. Karm est un très vieux mot sémitique (cf. l'hébreu biblique קֶם) qui a les deux sens de vigne et aussi de verger en général, de plantation d'arbres fruitiers.

Dans le premier document nous avons une indication analogique, et plus explicite encore : "une chakâra dont l'ensemcement..."

2. Je ferais remarquer que le mot réapparaît dans d'autres passages de la chronique (p. 72, 86, 113) et ce, dans des conditions indiquant suffisamment l'ordre d'idées dans lequel il convient d'en chercher le sens.
4. On pourrait penser aussi à d'autres céréales, l'orge, par exemple. Mais la comparaison avec le second document semble bien indiquer que c'est le blé qui est pris comme base de cette évaluation superficielle.
5. En Palestine, spécialement dans le pays de Jérusalem et de Jaffa, karm, à côté du sens ordinaire et classique de "vignoble", a celui plus courant, et aussi plus voisin des origines, de "verger", non irrigué par l'eau d'un puits; il s'oppose, dans cette acceptation, à berqâra, dont l'étymologie (bir, "puits") est transparente et significative.
cement est de trois de blé ». Ici encore nous avons affaire à une évaluation empirique de la superficie du champ mesurée par l'importance de l'emblavure. Seul, le mot fait difficulté. Tel qu'il est écrit dans le manuscrit, il se présente comme le pluriel de « grenier ». La logique montre que, dans le premier document, comme dans le second, il doit s'agir d'une certaine mesure de capacité pour le grain. Mais je n'ai jamais rencontré le mot employé dans ce sens. Il faut avouer, d'autre part, que l'expression qui équivaudrait littéralement à « un champ de trois grangées de blé », serait tant soit peu étrange, la capacité des « greniers » devant être éminemment variable. Peut-être y a-t-il ici quelque correction à introduire. On serait tenté, en s'appuyant sur les étroites analogies qui existent entre les deux documents, de substituer le nom de mesure ; mais la grammaire exige que le mot soit au pluriel, et je ne connais pas de forme plurielle de ce mot qui puisse ici convenir paléographiquement.

V

Ces deux pièces jettent un jour très intéressant sur les relations de bon voisinage qui existaient au xii e siècle entre les émirs musulmans Bothor et leurs redoutables voisins, les seigneurs chrétiens de Sidon et de Beyrouth. Pour que de pareilles transactions fussent possibles il fallait qu'ils vécussent sur un certain pied de cordialité. De la part des émirs Bothor, il pouvait y avoir des arrière-pensées dans ce modus vivendi. Nous avons vu plus haut qu'ils surveillaient de très près les événements qui se passaient chez les Croisés avec lesquels ils étaient en contact immédiat.

1. Les formes plurielles et sont également unifiées. Cf. Dory, op. c.
2. Houri, comme on l'a réclamé depuis longtemps, n'est autre chose qu'une transcription du latin horreum, horrea, ou plutôt du grec ἀτάξεως (cf. Fraenkel, op. c., p. 136).
3. C'est-à-dire des formes comportant un initial. Les pluriels d'usage sont et .
et qu'ils en rendaient un compte fidèle aux sultans leurs maîtres. Ces compromissions auxquelles ils se trouvaient entraînés par un rôle d'observateurs politiques confinant à l'espionnage, et peut-être aussi — ces documents nous le montrent bien — par la préoccupation de leurs petits intérêts particuliers, n'allaient pas sans quelques inconvénients. On s'explique ainsi ce qui arriva à trois représentants de cette famille princière, Zeyn ed-din Séleb ben 'Ali, et ses cousins, les deux frères Djemal ed-din Haddji et Sa'd ed-din Khidhr, tous deux fils de Mohamèd, sous le règne du sultan Beibars, qui ne badinait pas sur la question de loyauté. Séleb nous raconte la chose en détail. Au début, Beibars était enchaîné de la conduite des émiris; l'auteur cite diverses lettres de lui, ou de son lieutenant en Syrie, les félicitant des services rendus par eux à la bonne cause grâce à leur vigilance et aux renseignements précieux qu'ils fournissaient. Soudain survient un vrai coup de théâtre. Beibars manda d'urgence les trois émiris et, après un court interrogatoire, il les fit jeter en prison. Ils n'en sortirent qu'à la mort du sultan, et par l'influence d'un haut personnage de la cour, qui les protégeait, trop heureux encore de s'en être tirés la vie sauve.

Voici ce qui s'était passé. Un certain Taqi ed-din Nedjâ, des Ahoul-Djeich, ennemis séculaires des Bohtor, avait fabriqué une fausse lettre, censément adressée par les trois émiris au prince de Tripoli et d'Antioche (Bohémond VI). Cette lettre provoqua de la part de celui-ci une réponse, sur la teneur de laquelle Séleb garde un silence prudent mais qui, placée sous les yeux de Beibars, devait compromettre ses destinataires de la façon la plus grave. Évidemment elle pouvait être interprétée comme la

1. Toutefois, leur zèle semble avoir eu parfois besoin d'être stimulé. Témoin, une lettre d'Aqoub (p. 84), gouverneur de Syrie au nom de Beibars, disant à Djemâl ed-din que son contingent n'est pas assez nombreux; que la situation exige une grande activité et qu'il s'agit à mobiliser des hommes pouropérer du côté de Sanaa. Il ne faut pas oublier que ce Djemâl ed-din est justement celui qui, quelques années auparavant avait obtenue une concession territoriale du sire de Sagesse, contre lequel il est ainsi requis de marcher plus sérieusement.

2. Le khazendar Tûfik (cf. p. 92, 173).
preuve d'intelligences secrètes avec l'ennemi. La machination ne fut découverte que beaucoup plus tard; elle n'en avait pas moins eu, comme nous l'avons vu, un plein succès.

Bien entendu, Sâleb prend vivement la défense des émirs; ses ancêtres; selon lui, ils étaient bien comme neige. Il est permis de croire, pourtant, que Beibars ne s'était pas décidé à la légère à cette mesure extrême. Les relations louche entretenues par les émirs avec les Croisés, sous couleur d'espionnage, étaient bien faites pour corroborer cette accusation de trahison formelle, qu'elle fût ou non fondée. Il est certain que des concessions territoriales dans le genre de celle consentie en 1235 à l'émir Djemâl ed-dîn par le sîre de Sagette pouvaient constituer aux yeux de Beibars un fort élément de suspicion. Si l'on prenait au pied de la lettre les dires de notre auteur, on pourrait même être tenté de faire entrer en ligne de compte, à ce point de vue, la concession consentie à l'émir Zein ed-dîn par le sîre de Barut. Il prétend, en effet, comme nous l'avons vu plus haut (p. 12) que la date de cette seconde charte tomberait à peu près vers le milieu du règne de Beibars. Mais nous avons vu aussi que son calcul est erroné sur ce point, la charte datée de 1280 J.-C. étant postérieure à la mort de Beibars et nous reportant en réalité au règne du sultan Qelâoûn. Cependant, Sâleb ne nous dit pas tout, et il est fort possible, qu'entre 1235 et 1280, les émirs du Gharb aient obtenu des seigneurs francs d'autres concessions de même nature, dont les actes n'ont pas été conservés dans les archives de la famille ou même ont été, à dessein, passés sous silence par notre auteur. Toute cette histoire est fort embrouillée dans son récit, et peut-être pour cause. C'est ainsi qu'il s'inscrit en faux (p. 104) contre une tradition d'après laquelle nos trois émirs auraient été emprisonnés deux fois, la première, sous le règne de Beibars, la seconde sous le règne de Qelâoûn, et n'auraient été rendus à la liberté qu'après la mort de ce sultan, par l'émir Beiderâ', gouverneur de Damas.

1. Sur les élargissements de prisonniers et les restitutions de biens affectés par cet émir voir les détails donnés par Sâleb, p. 86, 87.
sous Qelâouûn et son fils, le sultan Khalîl. Quoi qu'il en dise, cette tradition n'est peut-être pas aussi dénueé de fondement qu'il le prétend. Il rapporte lui-même certains faits qui la rendraient assez vraisemblable. C'est d'abord la mesure de rigueur prise contre les trois émîrs par Qelâouûn qui, après s'être emparé de Tripoli, en 1289, confisque tous leurs biens et apanages pour les attribuer à des officiers de son état-major.

Une pareille disgrâce devait être motivée par quelque chose, j'imagine. Sâîleh ne s'explique pas sur ce dernier point, mais il nous raconte ailleurs (pp. 103, 104), un fait qui ne doit pas être sans connexion avec celui-ci. En 1283, c'est-à-dire en plein règne de Qelâouûn, l'émir Taqi ed-dîn Nedjâ, des Aboul-Djetch, qui avait déjà joué aux trois émîrs un tour de sa façon sous le règne de Beibars, recommence la même manœuvre. Il se rend auprès des Croisés de Saida et d'Àcre avec de fausses lettres signées des émîrs. Sâîleh est muet sur les conséquences de cette nouvelle fourberie; mais il est facile de les représenter et il est probable que Qelâouûn ne se montra pas plus tendre que Beibars pour les émîrs compromis à nouveau.

Dans ce cas, la concession accordée à l'un des émîrs en 1280 par le sâire de Barut, sans parler d'autres que nous ignorons, a pu peser de quelque poids dans la balance. Et cette fois, il ne s'agit pas d'un simple raconter. Sâîleh cite le texte même de deux attestations des notables du Gharb, l'une datée de 1283, l'autre de 1288, déclarant que les émîrs et leurs enfants sont les locaux sujets du sultan, qu'ils n'ont jamais entretenus d'intelligences avec les Francs et que les accusations portées contre eux


2. Il cite, toutefois (p. 108), sans plus de commentaire, un passage de Ibn Ablî-Heïdî, duquel il appert qu'en 1288 le sultan Qelâouûn manda les émîrs de la montagne et confisa leurs biens. Les fils de l'émir du Gharb ne s'étant pas rendus à cet appel, même mesure fut prise contre eux. Il est permis de supposer que nos émîrs, qui n'avaient peut-être pas la conscience tranquille, ne se soucieraient pas de paraître devant le sultan, prévoyant ce qui les attendait.
à ce sujet sont de purs calomnies de leurs ennemis. Il est évi-
dent que, pour que de telles attestations fussent nécessaires, il
fallait que les émirs fussent réellement dans une mauvaise passe,
et, quoi qu'en dise Sâleb, la tradition, d'après laquelle la confis-
cation de leurs biens aurait été précédée de leur incarnation
sous Qelâouân, n'est pas dépourvue de vraisemblance.

D'autre part, nous voyons (p. 87) un des trois émirs, Sa'âd
ed-dîn Khîdhr, recevoir des Francs de petits cadeaux qui, pour
propres qu'ils fussent à entretenir l'amitié, n'en étaient pas
moins quelque peu compromettants : des faons de chasse qui
lui sont offerts par le roi de Chypre ou, plus probablement
comme le fait remarquer lui-même notre auteur, par le sîre de
Barut. Franchement, c'était pousser un peu loin le désir de
rester en bons termes avec les Croisés, censément pour mieux
surveiller leurs agissements, que d'accepter d'eux de telles
graciøsetés, qui n'allayaient sans doute pas sans quelque contre-
partie.

VI

Tout ces faits réunis tendent à jeter un jour particulier sur
l'attitude politique des émirs du Ghârâb pendant la période des
Croisades. Il ne serait pas impossible que, placés comme ils
l'étaient, entre l'enclume et le marteau, ne sachant pas au juste
comment les événements tourneraient, ils aient, comme on dit,
ménagé la chèvre et le chou et mangé à l'occasion à deux râte-
liers'. Naturellement, Sâleb se garde bien de toucher à cette
question délicate prêtant à des considérations qui ne seraient
pas précisément à l'honneur de ses ancêtres. Cependant, ça et
là, la vérité se fait jour à travers ses réticences. Il y a, par
exemple, une phrase de lui qui donne quelque peu à penser.
Parlant (p. 71) de l'émir Kerâmê, fils de Bohîrî, qui vivait vers

1. Cf., ce que Maqîzî nous dit (Quatreème, Sultans Mamlouks, 1, 1, p. 199)
au sujet des mesures de rigueur d'ordre fiscal que Baibars avait dû prendre
contre les Musulmans du Sâhel, dont beaucoup, principalement dans la classe
des paysans et des bergers, fournissaient aux Francs des informations utiles.
le milieu du xiᵉ siècle, il dit que ce prince s’établit à Serhamour ou Serahmouër¹, quand le succès des armes musulmanes s’affirma, grâce à la prise de Damas par le sultan Nour ed-din Mahmoud, fils de Zengui : « peut-être alors, ajoute-t-il, l’émir abandonna-t-il (عَمَلُ) les Francs pour se rallier (تكمل) à Nour ed-din ». De fait, il cite à l’appui un diplôme d’investiture octroyé par ce sultan à Kerâmeh en 1157, c’est-à-dire à l’époque de la mort du père de celui-ci, ainsi qu’une concession de divers fiefs et apanages datée de 1166. On ne peut pas laisser entendre plus clairement qu’à un certain moment, alors que les Croisés tenaient le bon bout, Kerâmeh, ou plutôt son père, l’émir Bohtor, n’était pas au trop mauvais terme avec eux. A vrai dire, s’il en est ainsi, celui-ci n’aurait fait, en somme, que suivre un exemple donné de haut, et conformer sa conduite à celle de son premier suzerain, l’atahek de Damas ABAQ², qui, instrument docile aux mains de son ministe Mo’tin ed-din Anar, ne s’était pas fait scrupule, à l’occasion, de lier partie avec les Croisés pour résister aux entreprises de l’ambitieux Nour ed-din Mahmoud, lequel d’ailleurs réussit finalement à l’évincer de Damas.

Naturellement, cela n’empêchait pas nos émirs du Gharb de guerroyer au besoin contre leurs amis de la veille ou du lendemain. C’est ainsi que l’émir Bohtor prit une part très honorable³ entre autres affaires, à celle de RAS et-Ibâh, près du Nahr el-Ghadir⁴, où, en 1151, les Francs furent battus à plate couture, et refoulés sur Beyrouth.

Du reste, au fond, Bohtor devait avoir au cœur une haine par-

2. Sâleh cite (p. 67) un diplôme de Abaq, en date de 1147, confirmant l’émir Bohtor dans sa principauté du Gharb.
3. D’après les Akhabar et-Ôyân, cités en note par le P. Cheikho (p. 69).
ticuière contre l'ennemi héréditaire — mais on sait que les Orientaux excellents à plier leur haine à leur intérêt et à faire hon visage à leurs pires adversaires. Lors de la prise de Beyrouth par les Croisés, en 1140, ceux-ci avaient sauvé le Gharb, sa patrie, et massacré les émirs de 'Arâmoûn avec une partie de la population. Seul, le petit Bohtor, encore tout jeune, caché par sa mère, avait échappé au massacre. C'est plus tard à la mort de l'émir de Sidon, Medjd el-Daulé qui, en 1110, avait rendu la ville aux Francs et s'était établi dans le Gharb, dont l'émirat lui fut confirmé en 1127 par l'âatbek de Damas Toghteghin, que Bohtor était devenu, à son tour, émir du Gharb.

VII

Mais, pour en revenir à nos trois émirs, voici un autre fait que Sâleb rapporte (p. 22) sans sourciller, et qui, antérieur à leur première mésaventure avec Beihars, montre bien leur valeur morale et la largeur de leur conscience quand leurs intérêts étaient en jeu. La chose se passe en 1260. Les Tartares-Mongols de Houlagou venaient d'envahir la Syrie et menaçaient Damas. L'un de nos trois émirs, Djeimal ed-din, se rend dans cette ville, censément pour y rejoindre son suzerain le sultan En-Nâser Youssouf. Mais celui-ci en était déjà parti se repliant sur l'Égypte pour fuir les Tartares. L'émir, qui s'était peut-être arrange de façon à arriver trop tard, trouve Kethogha, le lieutenant de Houlagou, établi en maître à Damas. Il ne s'embarrasse pas pour si peu; il se rallie adroitement au vainqueur et, toujours pratique, réussit à obtenir de lui un rescrit, au nom de Houlagou, lui confirmand les fiefs qu'il tenait du sultan Youssouf. On ne tourne pas plus leste ment casaque.

1. Ces détails sont empruntés aux Akhbar el-A'yân a djebel Loubnân, que cite en note le P. Cheikho (p. 60).

2. Peut-être en 1147, date du diplôme d'inventaire octroyé par Ahaq à Bohtor, dont j'ai parlé plus haut.

3. Sâleb cite (p. 84) un rescrit du sultan de Damas Youssouf, en date de 1252, contenant la liste de ces fiefs. Cependant, le frère de Djeimal ed-din, l'émir Sa'id.
Mais ce n'est là qu'une pécaudelle qu'excusent les nécessités de la situation. Voici qui est tout à fait édifiant (p. 93). En même temps que Djemâl ed-dîn se ralliait aux Tartares victorieux, son cousin, l'émir Zelîn ed-dîn se disposait, non sans quelque hésitation, à en faire autant. Tout à coup on annonce l'approche de l'armée égyptienne qui, sous les ordres du sultan Qotouz, venait pour essayer de repousser l'invasion tartare. Nos deux compères n'en sont ni une, ni deux. Ne sachant, au juste, la tournure qu'allaient prendre les choses, ils se concertent pour se ménager un pied dans les deux camps et ils se distribuent les rôles en conséquence. Tandis que Djemâl ed-dîn reste avec les Tartares à Damas, son cousin Zelîn ed-dîn va rejoindre les Égyptiens, de façon, — Sâleh le dit sans ambages — à se soutenir mutuellement selon l'issue des événements. Celle-ci fut favorable aux Égyptiens, les Tartares ayant été écrasés à Ain Djalouet. Zelîn ed-dîn se distingua dans les opérations et, bien que le sultan Qotouz eût été informé de ses tergiversations, il ne lui tint pas rigueur. Quant à Djemâl ed-dîn, encore plus compromis que son cousin, Sâleh ne nous dit pas ce qui lui advint ; mais il est à supposer qu'il sut se tirer d'affaire, grâce à l'appui de son cousin rentré en grâce. D'ailleurs, le sultan Qotouz n'eût guère le temps de lui demander des comptes ; quelques semaines après sa victoire, le héros de Ain Djalouet tombait sous les coups de Beibars.

Sâleh, fidèle à cette politique à double face que semble toujours avoir suivie la famille princière de Charb, se ralliait à la cause de Aïbek, sultan d'Égypte et compétiteur du sultan Yousouf. Il obtint de lui, en 1256, un rescript lui accordant divers biens, cité par Sâleh (p. 89).

qui n'avait pas reculé devant l'assassinat de son maître pour
monter sur le trône.

On voit donc que si les émirs du Gharb ont réellement, comme
j'inclinerais à le croire, joué double jeu avec les Musulmans et
les Croisés, ils n'en étaient pas précisément à leur coup d'essai.

VIII

Sâleh nous raconte ailleurs (p. 74) un curieux épisode qui
jette un jour instructif sur le degré d'intimité auquel pouvaient at-
teindre ces relations entre les émirs du Gharb et les seigneurs
Croisés leurs voisins; il nous montre en même temps combien
telles étaient précaires et devaient être intermittentes.

La chose se passait vers la fin du règne du sultan Nour ed-dîn
Mahmûd, c'est-à-dire avant l'an 1174. L'émir Kerâmé avait
laissé quatre fils, dont un tout jeune encore1, Djemâl ed-dîn
Haddji, ne quittait pas sa mère.

Le seigneur franc de Beyrouth2, qui avait conclu avec eux
une trêve, s'était efforcé, par toute espèce de politesses, de ga-
gner l'amitié des trois ainés. Cela avait commencé par des par-
ties de chasse, des cadeaux etc... Bref, il les amadoua si bien,
qu'ils acceptèrent une invitation aux fêtes qu'il donnait à l'occa-
sion du mariage de son fils. Les trois émirs, sans défiance, se

1. لم kun ; faudrait-il lire لم kun "serré"? Le petit Djemâl ed-dîn devait
avoir alors sept ans, dit ailleurs Sâleh (p. 76).
2. D'après la date indiquée, il est vrai, bien approximativement, ce guet-à-
peux pourrait avoir eu pour auteur soit Gauthier, deuxième du nom, seigneur
de Barut, soit quelque successeur inconnu de celui-ci; nous ne savons mal-
heureusement presque rien de l'histoire de Beyrouth pendant cette période. On
ne peut guère, en tout cas, le mettre au compte du prince byzantin Andronic
Comnène, bien qu'il fut, vers cette époque (1167), seigneur titulaire de Barut
par la grâce du roi Amaury Ier. Il ne semble pas qu'il ait jamais occupé effec-
tivement sa seigneurie. D'ailleurs, il n'avait pas de file bien à marier, et nous
savons, de plus, que le principal objet de sa venue en Terre Sainte c'était une
équipe romane que l'enlèvement de sa parente, Théodora Comnène, reine
du roi Baudouin III, dame douairière d'Acre (Gilli. de Tyr, p. 913). D'ailleurs,
il était en termes excellents avec les Musulmans, comme le montre le dénoue-
ment même de son aventure.
rendirent avec une suite nombreuse à Beyrouth, où on les fit camper dans les jardins, en dehors de la ville, à cause de l'affluence. La nuit venue, le seigneur franc les pria de se rendre à la forteresse pour assister à une grande soirée avec les autres princes chrétiens. La trêve touchait à sa fin. À l'aube, le seigneur de Beyrouth partit, à la suite des Francs qui se trouvaient là, et monta à la forteresse des émirs qui était dégarnie d'hommes. En vrais bandits les preux chevaliers pillèrent la résidence de leurs hôtes et amis, la détruisirent de fond en comble et firent tout le pays à feu et à sang, faisant prisonniers tous ceux qui n'avaient pu fuir à temps. C'est à grand-peine que la mère du petit émir Djemâl el-dîn put s'échapper avec son enfant au milieu de la population éperdue, réfugiée dans les vallées et les fourrés.

C'est un souvenir d'enfance qui dut marquer dans la mémoire du futur émir du Gharb. Quelques années plus tard, en 1187, Saladin, après avoir écrasé les Croisés à Hitin, et pris Beyrouth, le lui rappelait en passant par le Gharb : « Hein! nous t'avons bien vengé des Francs », lui dit-il, en carassant paternellement la tête du jeune homme. Sur quoi, l'auteur, fidèle à sa méthode historique, nous cite le diplôme de Saladin confirmant le nouvel émir dans les possessions de son père et de ses frères massacrés dans ce guet-à-pens.

Il faut croire, cependant, que cet incident tragique finit par être quelque peu oublié de part et d'autre, puisque à peine un siècle plus tard, en 1280, nous voyons un seigneur de Baruth occuper par un acte en due forme, et un membre de la famille des émirs du Gharb accepter une concession territoriale, à des con-

1. La Qu'ar. Sur le « château de Baruth » voir ce que j'ai dit plus haut, p. 16.
2. Plus loin (p. 78), l'auteur dit formellement que les trois frères furent tués, au mépris de toutes les lois de l'hospitalité.
3. C'était Serahmôr, à ce qui résulte d'un autre passage (p. 78).
4. Djemâl el-dîn s'était présenté une première fois à Saladin alors que celui-ci marchait sur Beyrouth. L'entrevue eut lieu au village de Khaldâ (p. 75), aujourd'hui Khan Khaldâ, marquant l'emplacement de l'antique Mutalid Heldun, entre Beyrouth et le fleuve Dâmôr.
ditions impliquant entre les deux parties une entente, plus ou moins cordiale.

On pourrait dire, sans doute, à la décharge des émirs du Gharb, que ces transactions ont eu lieu pendant des périodes de trêve. On remarquera, en effet, pour la charte du sire de Sagette, qu’en 1253 une trêve avait été signée entre les chrétiens et le sultan de Damas Yousof, trêve s’appliquant précisément à la région limitrophe du Gharb. Pour ce qui est de la charte de 1280, on était à la veille de cette série de trêves partielles consenties par le sultan Qelâoun à divers seigneurs ou ordres militants de Terre Sainte. Mais ce n’est guère là qu’une circonstance atténuante. Elle explique la conduite des émirs qui, naturellement, ne pouvaient ainsi frayer ouvertement avec les Croisés qu’aux moments d’acalmie. Suffit-elle pour la justifier? En tout cas, s’ils ont été réellement, comme l’assure Sâleb, victimtes de perfides machinations, il faut avouer que de telles compromissions étaient bien propres à fournir contre eux des armes à leurs ennemis.

En terminant cette étude j’ajouterai à la chronique de Sâleb ben Yahya un petit renseignement qui la complète et qu’il ne pouvait d’ailleurs nous donner, puisqu’il se rapporte à une période postérieure de quelques années à sa mort. Parmi les revenus affectés par Chihâb ed-din Ahmed Ibn es-Sâbounî, à l’entretien de la faculté de théologie fondée par lui à Damas en 868 de l’Hégire (1463 J.-C.) figurent ceux d’« un certain nombre de villages sis à l’ouest de la ville de Beyrouth, administrés par l’émir du Gharb et connus sous le nom des Sâbouniyê ».

Inscription grecque de Palmyre, Wadd., no 2572.

Je me suis occupé plus haut (pp. 177, 178) d’une inscription grecque copiée autrefois à Palmyre par Waddington (no 2572), à propos de deux noms propres qui doivent y être rectifiés.

M. H. C. Butler, de passage à Paris, a bien voulu me remettre, de la part de M. Prentice, un excellent surmoulage de l’estampage de cette inscription. Il confirme les rectifications que j’avais proposées, et, sur d’autres points, fournit quelques lectures différents encore de celles de Waddington. Je ne crois donc pas inutile de donner ici une transcription exacte de l’ensemble :

\[\Delta ΎΨΙϹΤΩΚΑΙΕΠΗК ΟΩΤΟΝΒΩΜΟΝΑΝΘΗ ΚΕΠΙΟΤΑΙΟΣΕΡΨΩϹ\'ΑΠΕ \]

\[ΛΕΤΘΕΡΟΤΑΙΟΤΕΙΟΤΟΥ ΛΙΟΥΒΑϹϹΟΤΤΥΠΕΡΒΟ \]

\[ΘΗΡΙΑΙΑΕΙΒΑϹ\'ΥΙΟϹ ΑΥΤΟΥΕΤΟΤΕϹΤΥΜΗ \]

\[ΝΟϹΞΑΝΤΙΚΟΥ \]

\[Δ(ι) ημιτον και έπεχαί τόν βωμόν άνέθηκα II(οδόλος) Τουλίου Ήρως, άπελεύθερο(σ) Γαύκον Εισώκιον Βάσσου, ύπερ σωτηρίας Ιασίδας (σει) υδός (σει) αύτου, έτοι αυτ’, μηνος Ζανόκου.\]

Il faut donc restituer au dédicacé le prénom de Publius, à moins d’admettre que le π est une erreur du lapicide pour Ν = άνέθηκα(ν). À la l. 4 Τουλίου est orthographié, en réalité, Εισώκιο, orthographe dont nous avons d’autres exemples*. Les deux noms propres Έρως et Ιασίδας, dont le second offre un intérêt parti-

1. Waddington : ΔΗ-
2. W. : ΑΝΕΘΚΕΝ ΙΟΤΑΙΟϹ-
3. W. : ΑϹ-ΤΙϹ-
4. W. : ΓΑΙΟΤϹ ΙΟΤΑΙΟΤ-
5. W. : ΙΑΕΙΒΑϹ-
culier pour l'onomastique palmyrénienne, sont définitivement confirmés.

§ 3

Saida et ses environs d'après Edrisi.

Le géographe arabe Edrisi nous a laissé une description intéressante de Saida et de ses environs. Bien qu'elle ait été plusieurs fois traduite et commentée, elle contient encore des points qui demandent à être éclaircis. Je prendrai comme base de cet examen la dernière et la meilleure édition qui ait été donnée du texte, celle de Gildemeister.

Je ne m'arrêterai pas à l'éloge mérité qu'Edrisi fait de la ville non plus qu'aux curieux détails qu'il donne sur la source aux Salamandres douées de vertus aphrodisiaques. Il attribue la construction du mur d'enceinte de l'antique Sidon à une femme de l'époque païenne (djòhility). Il est difficile de savoir au juste à quel personnage il fait ainsi allusion. Je rappellerai toutefois qu'on a découvert, il y a une trentaine d'années, dans le port de Saida, une intéressante inscription latine en vers, ainsi conçue:

\[ \text{Condidit Antigonus hæc sortia moenia Poenis} \\
\text{Surgentemque dedit raviem\textsuperscript{1} contemnere ponti.} \]

La tradition populaire recueillie par Edrisi aurait-elle, par hasard, confondu le nom d'Antigonos, le fameux diadoque d'Alexandre, dont il est évidemment question dans ce distique, avec le nom de femme, non moins fameux, Antigone?

De la ville de Saida, nous dit Edrisi, dépendent quatre dis-

3. Pour raviem.
tricts' faisant partie du mont Liban : 1° celui de Djezzîn où coule le ouâdi دل; 2° celui de Es-Serba, qui est considérable; celui de Kefr Qila; 4° celui de Er-Râmi, du nom du fleuve qui, après avoir traversé ses montagnes va se jeter à la mer.

Le nom du premier district, Djezzîn, bien que défiguré de diverses façons par les manuscrits, n'est pas douteux. C'est celui qui est encore appelé ainsi aujourd'hui. Gildeimeister l'a rétabli à bon droit, sans savoir qu'il avait été précédé en cela, nombre d'années auparavant, par E. G. Schultz. Il n'en est pas de même du nom du ouâdi qui arrose ce district. Si c'est le ouâdi Djezzîn lui-même, affluent méridional du Nahr el-Aoulé, on serait tenté de lire et de compléter [اللر١] ن; mais, dans ce cas, l'intervention de l'article fait difficulté. On pourrait penser à corriger [اللر١], en s'appuyant sur l'existence d'un nom de montagne, Djourd-Djejzîn, qui est cité vaguement par Guinet (Syrie, p. 269), mais que je ne trouve sur aucune carte. Djourd est le nom d'un district libanais, situé loin de Djezzîn, dans le nord-nord-est, vers la source du Nahr el-Bârouk ou Aoulé. Serait-ce ce fleuve qu'Edrisi a en vue?

Le nom du second district doit être corrégé, pour la vocalisation, en Serba ou Serbè; il provient de la Qal'at Serba, au sud-est de Saida, qui a donné également son nom au Ouâdi Serba, affluent méridional du Nahr Santiq.

Le nom du troisième district doit être corrégé en Kefr Filé, village situé au nord de Serba. Schultz (op. c.) avait déjà deviné cette correction; elle est vérifiée par la leçon du manuscrit C خ، que Gildeimeister a rejetée à tort en donnant la préférence à la mauvaise leçon خ.

Le nom du quatrième district est fort embarrassant. Schultz, à ce que nous apprend Ritter, était tenté de corriger Er-Râmi en

El-Hâmi et d'y reconnaître le nom d'un fleuve au nord de Saida. Mais la correction n'est guère paléographique et, de plus, le fleuve visé ne semble pas exister. Si l'on tient compte du fait que les deux districts précédents sont dans la région située au sud de Djezzin, on pourrait se demander si celui-là ne serait pas également à chercher dans la même direction. Le Nahr Zaherâni conviendrait assez bien à la description sommaire d'Edrisi. Ce fleuve emprunte son nom actuel au Deir Zaherâni, situé au sud de son cours. On pourrait supposer qu'aniconnement il empruntait celui de quelque localité située au nord de son cours et appelée Râmi ou de quelque nom approchant. Il y a bien, de ce côté, au sud de Serba, un village appelé Rumân, qui offre avec le nom cherché une certaine analogie. Il faut avouer toutefois que l'écart onomastique serait encore bien grand. Peut-être pourrait-on arriver à la même conclusion géographique par une autre voie, plus directe, en corrigeant paléographiquement la leçon en, إزه، Ez-Zâher, qui répondrait bien au nom actuel Zaherâni, sous la réserve que l'orthographe de celui-ci soit réellement رازم، ce dont je n'ai pu m'assurer.

Edrisi décrit ensuite la route de Saida à Beyrouth, en suivant la côte : « de Saida à El-Djijé, qui est une forteresse près de la mer, 8 milles. De là, à la forteresse d'El-Qalamoud près de la mer, 5 milles ; cette forteresse puissante a été bâtie sur le bord d'une baie pour protéger un pont très large jeté au dessus d'un ouadi. De là à la forteresse de En-Nâ' emê, célèbre par la qualité supérieure de ses caroubes 1, 7 milles. De là, à Beyrouth, 24 milles. »

Il n'y a pas lieu de tenir compte des distances dont les chiffres sont manifestement fantais, peut-être par le fait des copistes. L'identité de deux des localités ne saurait faire doute : El-Djijé et En-Nâ' emê existent encore aujourd'hui sous les mêmes noms, avec la même position relative entre Saida et Beyrouth. Seul, El-Qalamoud fait difficulté. M. Le Strange (op. c., p. 476) semble

1. C'est l'abondance de cet arbre qui a dû faire donner au district au sud de Dâmour le nom de Kharouâb ou Karouâb (Ujbel el-).
croire que cette localité serait la même que le Qalamouân, au sud et non loin de Tripoli, que mentionne le pèlerin persan Nasirî-Khosravî et qui représente le Kalamos de l'antiquité. Mais cette identité n'est pas possible. La localité dont parle ici Edrisi était certainement au sud, et non pas au nord de Beyrouth ; d'ailleurs il cite un peu plus loin, dans un autre passage (texte arabe, p. 17), la localité voisine de Tripoli, et il orthographie le nom différemment : Qalamouân (قلامون), et non Qalamouân (قلمون). Comme l'avait déjà entrevu Ritter (op. c., p. 425), le fleuve traversé par un pont qui commandait la forteresse de Qalamouân, ne peut guère être autre chose que le Nahr ed-Dâmour qui se jette dans la mer entre El-Djîyé et En-Nâ'âmè. Il est même permis d'être plus affirmatif. Je ne doute pas que le d'Edrisi ne soit tout bonnement une mauvaise leçon pour Ed-Dâmour, soit le nom même du fleuve et de la localité sise sur ses bords. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les deux formes pour voir que la correction, qui lève toute difficulté géographique, est suffisamment justifiée par la paléographie. Elle se serait encore davantage, si l'on pouvait admettre une graphie primitive Ed-Tâmour, dont l'existence serait fort intéressante, car cette forme serait à Ed-Dâmour, exactement comme le Ta-kopax de Strabon* est au Ἐκαποξ{. de Polybe. Ainsi s'expliquerait la divergence phonétique remarquable de ces deux noms antiques de notre fleuve phénicien.

§ 4

Une nouvelle dédicace du sanctuaire de Baal Marcod.

Le P. Ronzevalle vient de publier une importante inscription bilungue, grecque et romaine, découverte par lui dans le sanctuaire de Baal Marcod, à Deir el-Qalâ près de Beyrouth. Elle

2. Strabon, XVII, 758.
3. Polybe, V, 68.
soulève des questions également intéressantes à des points de vue divers. Le P. Ronzevalle les a traitées avec beaucoup d'ingéniosité, sinon toutes résolues. Voici, en attendant que j'y re-

viens plus longuement à une autre occasion, quelques observations que m'a suggérées une première lecture de son mémoire.

Le texte est gravé sur un cippe quadrangulaire, malheureusement mutilé à sa partie inférieure, surmonté d'un entablement. Voici la transcription et la lecture qu'en donne le P. Ronzevalle:
La partie latine, exclusivement composée de sigles initiales, a été déchiffrée par le P. Ronzevalle avec une réelle sagacité. L'accord avec la scriptio plena de la contre-partie grecque est en général satisfaisant. Seules, les sigles 11, 12, 13 (εςςςς), qui n'ont pas leur équivalent grec, du moins littéral, prétent encore au doute. Celestii S(yrorum), appuyé sur la Caelestis Afrorum, est une jolie conjecture, bien faite pour tenter, surtout si l'on tient compte, avec le P. Ronzevalle, de la prétention qu'avait eue l'empereur syrien Elagabale de marier avec son dieu la Juno Caelestis de Carthage. Cependant l'explication par Caelestis S(omeria), si hardie qu'elle paraît à première vue, a pour elle d'assez sérieux arguments. Les sigles en question répondent matériellement au grec θυττας "Ηζζ. Or, cette expression « la nouvelle Junon » implique a priori quelque impératrice romaine divinisée, et nulle, étant donnée la date approximative du monument, ne conviendrait mieux que la mère d'Elagabale, représentée sur les monnaies sous les espèces de la Mater Deum. Cet argument prend une grande force si l'on reconnaît, comme je l'avais déjà proposé, l'impératrice Soemias dans la belle statue décapitée, qui provient du sanctuaire de Baalbek, et dont les attributs conviennent aussi bien à une Junon orientalisante qu'à

une Isis. Mais c'est là une grosse question qui doit encore rester en suspens jusqu'à plus ample informé.

J'ai quelque peine à croire qu'à la 1. l. du grec, il y ait le grec θείας Bêl, tout court. Si nous rencontrons souvent Bêl, Bêlzeb., comme nom spécifique de divinité, il n'en est pas de même de Bêal ; nous n'avons pas d'exemple, jusqu'ici, de l'emploi de ce dernier vocable divin sans l'adjonction de quelque déterminant. A supposer même que ce fut le cas ici, il serait, en outre, très singulier que ce nom spécifique fût transcrit à un, sans désinence hellénique. Ces deux considérations m'inclinent à croire qu'il faut compléter Bêl[μαλζωμ], soit le nom même du dieu qu'on attend, puisque nous sommes dans le sanctuaire de ce Bêal Marcod, mentionné par nombre d'autres dédicaces, tant grecques que romaines, provenant du même lieu. Je suppose que le complément nécessaire était gravé dans le prolongement de la ligne 4, sur la face latérale droite, en retour. C'est une disposition matérielle qui n'est pas sans précédents dans l'épigraphie syrienne.

Le P. Ronzevalle admet que l'auteur de la dédicace s'appelait Kîzirîz. Αγγαρώνης L'ôynôς Χριστός. Ce dernier mot serait, selon lui, un ethnique, et Αγγαρώνης un nom d'origine arabe. Il tire même de là certaines conclusions sur l'origine du dédicant et sur les raisons qui ont pu lui dicter les termes d'une dédicace sortant quelque peu de l'ordinaire.

J'ai le regret de ne pouvoir suivre le P. Ronzevalle dans cette voie. Je considère Αγγαρώνης comme un nom purement romain, étroitement apparenté aux formes bien connues Ancherius, Αγγάρ".

1. Je me bornerai à indiquer d'autres possibilités. Les sigles C. S. pourraient être interprétées Caesares Sanctissimae ; cette dernière épithète est, on le sait, le titre habituel de la déesse. La "nouvelle Junon" qui lui correspond ici serait elle alors, non pas une impératrice romaine quelconque, mais la Césariste de Carthage elle-même, la Juno Cælestis, mentionnée solennellement par l'empereur Flavio II. marie. Enfin, si ce sacrifice a eu lieu dans C. S. les prénoms et nom d'une impératrice, par exemple Corneille Supera, femme de Gallien, dont quelques monnaies portent au revers la Juno Regina, mais je ne crois pas qu'on puisse s'arrêter à cette idée.

généré Ancharianus. Inutile même de recourir à la cor-
rection 'Ἀγάριος' à laquelle on pourrait songer, car nous
avons aussi, en latin même, la forme Ancharuoii's.

Quant à ce qui est du prétendu ethnique Ξανούριος, je crois
qu'il faut y renoncer. Il n'est guère douteux, à mon avis, que la
leçon XANKOYPIOOC doit être rétablie paléographiquement en
ΧΑΝΑΚΟΥΡΙΟΣ, γξανουρίος, aurarius'. Notre personnage ne serait
autre chose qu'un ouvrier en bronze; et il aurait fait acte de dévo-
lation dans le sanctuaire local, tout comme son confrère ésmé-
taux, le plombier, plumbarius, C. Titinius? ralaeus, dont nous
avons une dédicace récemment découverte à Baalbek 4. Qui sait
même si ce ne serait pas notre aurarius, qui a exécuté les « capita
columnarum dua (sic) aerea auro inluminata » offerts aux grands
dieux héliopolitains par un officier de la légion I Antoni-
niana 5? Il ne serait pas impossible que nous ayons également
affaire à un artisan d'un autre genre, dans une des dédicaces
à Baal Maroc publiées autrefois par moi 4, et dans laquelle pur-
purarius ne serait pas un nom propre, comme je l'avais admis,
mais bien un nom de métier.

Je n'ai rien de certain à proposer pour les mots mutilés qui
suivent celui de γξανουρίος. Plusieurs idées se présentent. J'avais
pensé a priori à xxi ἠ χίοι[ετίοις] [ειστηρίαν .....? Mais l'estampage,

1. Cfr. le sénateur 'Ἀγάριος' de Plutarque et Appien qui porte justement ce
même prénom de Kleon, lequel était peut-être traditionnel dans la famille et la
clientèle. Le tribun Ancharius, correspondant de Cicéron, était aussi un Qui-
tius.

2. T. Ancharonius, C. I. L., III, n° 2709: peut-être même (ibid., n° 6730) la
forme féminine LaAncharonius.

3. Vérification faite sur l'estampage que M. Cagnat a eu l'obligeance de me
communiquer, je constate que les restes du A à la fin de la ligne 7 sont suffi-
samment caractérisés. Par contre, à la l. 8, la 3e avant-dernière lettre est bien
matériellement un η ou un γamma mutilé. La barre horizontale supérieure
n'a jamais été gravée; il n'y a même pas l'espace nécessaire. Il faut donc ad-
mettre une faute pure et simple du lapicide.

4. C. I. L., III, Suppl., n° 14386 d.

5. Inscription de Baalbek, Wadd., n° 1880.

complète au commencement, et le nom propre aurait disparu.
qui m'a été communiqué depuis, s'oppose à cette lecture; il porte nettement : KAIOUM à la fin de la ligne 8; au commencement de la ligne 9, on croit distinguer ΙΞΥ ΤΕΙΑΥ. Peut-être un second nom de métier ?

A propos de cette mystérieuse déesse Sima qui figure ici, entre Junon et la nouvelle Junon, et réclame à bon droit sa place dans le panthéon syrien, le P. Ronzevalle passe en revue les divers témoignages épigraphiques et autres qui la concernent. Il y a dans cette partie de son étude de judicieuses observations; d'autres appellent de sérieuses réserves sur lesquelles j'aurai à revenir. Je me bornerai pour aujourd'hui à toucher deux points, l'un accessoire, l'autre plus important, dont j'ai eu déjà à m'occuper. Le P. Ronzevalle avait cru reconnaître dans une inscription grecque de la Syrie du nord, dont nous n'avons qu'une mauvaise copie, faite par un illettré, la mention d'une déesse Sémiramis qui a avec Sima des affinités probables. Ayant étudié cette inscription au Collège de France, j'ai été amené à contester cette lecture qui reposait, pour ce passage, sur la graphie :

.....BATΝΞ: | TOONΙΟΥ | ΘΕΟΥΜΗΣΟΘΗΜΙΡΩΜΥΣΚΑΙ | ΘΟΤΟΜΟC

Le P. Ronzevalle en tirait :

ΒΑΤΝΞΟνιό τον ιωδό μι(ευαλ)νης Θεομηρόμοις (= Σεμιράμις) λαθητόμος.

J'ai proposé de rétablir tout simplement :

.....ξ Ι(ευ)νιό τον ιωδό. Μι(ευαλ)νης Μι(ευαλ)νης .....ξ λαθητόμος.

Si cette lecture, qui se recommande par sa simplicité, est ad-

1. Matériellement la restitution οπταπτικά conviendrait assez bien. Mais, même en admettant qu'il soit déterminé par le suivant (ca...), on n'obtient pas avec ce mat de sens plausible.
3. Je reviendrai plus tard sur l'ensemble de ce texte.
4. Je néglige pour l'instant les caractères BATN et ce qui précède.
5. Ici, le nom du tailleur de pierres. On peut le rétablir de diverses manières que je discuterai à une autre occasion. J'y insisterai d'autant moins aujourd'hui qu'on peut en distraire les deux premières lettres MI pour restaurer le la forme μι(ευαλ)νης au lieu de μευαλνης, ce qui conduirait à de tout autres combinaisons.
mise, le nom de Sémiramis s'évanouit forcément. C'est tout ce que j'ai voulu dire — cela pour répondre à une question que m'adresse le P. Ronzevalle⁴. Je n'ai jamais entendu nier l'existence de la fabuleuse Sémiramis, bien connue par ailleurs, non plus que ses rapports possibles avec la déesse Sima ou Simea.

A propos de cette dernière déesse, j'ajouterais encore un mot. Elle semblait être mentionnée dans une autre inscription provenant également de Deir el-Qal'a, dont j'ai eu à parler à plusieurs reprises⁵. Le P. Ronzevalle admet la dernière restitution que j'en ai proposée, de préférence à celle proposée par M. Perdrizet. Soit donc :


Aujourd'hui que nous connaissons la si curieuse inscription découverte à Kfar Nebo par M. Chapot⁶ et où apparaît un Zeus Seimiosen compagnie de deux autres dieux, Symbetoulos et Leôn, qui rappellent d'une façon frappante le groupe des divinités héliopolitaines, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux, dans l'inscription de Deir el-Qal'a, restituer : Jovis Sim[i] ⁴. Cela changerait quelque peu les données mythologiques du problème et les combinaisons auxquelles elles prétendent. Il semble bien, en tout cas, qu'il y avait dans le panthéon syrien un couple consubstantiel, mâle et femelle, répondant aux noms de Simios et Sima (ou Simia, Simea, etc.)

§ 5

Lepcis et Leptis Magna, nouvelles inscriptions.

I

M. Méhier de Mathuisieux vient de publier⁷ une intéressante étude sur les ruines de Leptis Magna, la célèbre cité africaine, patrie de l'empereur Septime Sévère. Il rappelle qu'avant lui ces

2. Rev. d'Arch. Or., I, p. 109; V, p. 84.
4. Ou Sim[i].
ruines, les plus remarquables peut-être de l'Afrique du Nord, ont été très rarement visitées. La chose s'explique par les difficultés de toute sorte auxquelles se heurte le moindre voyage en Tripolitaine. Ces difficultés n'ont fait que croître depuis une dizaine d'années, par suite d'une situation politique très délicate sur laquelle je n'ai pas à insister. Il faut féliciter le courageux explorateur d'avoir réussi à en triompher.

Aux noms qu'il cite de ses devanciers, très peu nombreux, Durand, Delaporte, Smith, Barth, Rohlfis et Cowper, je demanderai la permission d'ajouter le mien. J'ai eu en effet, au cours d'une exploration entreprise en Tripolitaine et en Cyrénaïque, l'occasion de visiter Leptis Magna, quelques années avant lui. Profitant de certaines circonstances exceptionnellement favorables, j'ai pu y séjourner du 23 au 27 mars 1895, et y exécuter bon nombre de relevés archéologiques et épigraphiques, croquis, photographies, estampages, qui, jusqu'ici, sont malheureusement demeurés inédits, comme, d'ailleurs, tous les autres résultats de cette longue et laborieuse campagne dont les hasards m'ont entraîné bien au delà des limites de mon plan primitif.

Quand j'aurai le loisir de mettre en œuvre ces divers matériaux, je crois que je pourrai sur plus d'un point et, en particulier sous le rapport de l'épigraphie, compléter utilement la relation, du reste très consciencieuse, de M. de Mathuisieux. Je me bornerai, pour aujourd'hui, à parler avec quelque détail d'un des monuments vus par lui à Leptis Magna.

M. de Mathuisieux dit n'avoir relevé dans les ruines de Leptis que trois inscriptions romaines dont une seule ne figure pas encore au Corpus Inschr. Lat. 1. Il en a exécuté une photographie.

1. Parmi les trouvailles épigraphiques faites par M. de Mathuisieux sur un autre terrain, je signalerai une intéressante dédicace à la Domina Coelestis. Aux lignes 6-8, je serai tenté de lire Calpurniam Muse (et) Mumia Patentilla (contre) ejus. Pour le nom de Muse et le nom punique Μέσε (CIS., I., n° 235), et aussi peut-être Μεσσα. Ailleurs, M. de Mathuisieux parle de deux inscriptions phéniciennes relevées par lui sur le plateau de Tarouma, il est bien fâcheux qu'il se borne à cette simple mention et n'ait pas au moins publié le fac-similé de ses copies, qui aurait peut-être permis d'essayer le déchiffrement.
qui a permis à M. Cagnat d'en entreprendre le déchiffrement. Or, en me reportant à mon carnet de voyage (p. 159), j'ai constaté que j'avais déjà, de mon côté, relevé cette inscription en 1895, après l'avoir dégagée du sable qui la recouvrait en partie. J'en avais pris alors un bon estampage. Je regrette que mon savant confrère ne l'ait pas eu à sa disposition, car il lui aurait permis d'introduire dans sa lecture et ses compléments plusieurs modifications et améliorations dont quelques-unes, comme on va le voir, sont d'une réelle importance.

Entre temps, M. Cowper, qui a passé à Leptis un an après moi, en avait publié*, sans essai de lecture, une transcription, mais tellement informe qu'il est impossible d'en rien tirer.

Je reproduis ci-dessous la transcription de M. Cagnat, et je la fais suivre des leçons nouvelles fournies par mon estampage; celui-ci ne commence qu'à la ligne 4.

L'inscription est gravée sur un beau cippe quadrangulaire, de marbre blanc, mouluré. A partir de la ligne 17, les caractères deviennent de plus en plus petits et sont d'une exécution négligée; ils tombent de 0°,04 à 0°,02 de hauteur.

Ligne 4 : après W, on distingue la partie inférieure de deux hastes pouvant avoir appartenu à un N. Après le I isolé, un V.
L. 6 : GNOSCENDI.
L. 7 : QV.
L. 9, à la fin, il semble y avoir EXQY, et non ET ORDINEM.
L. 10 : la restitution \textit{decurremnum} devient très problématique si l’on doit, comme je crois, écarter celle de \textit{ordinem} à la ligne précédente ; de plus, il y a immédiatement avant le 1, un pied de haste verticale qui semble l’exclure matériellement. La restitution \textit{op[eribus} est également à écarter ; la première lettre est un G certain, et il y a place ensuite pour deux lettres, et non pour une seule ; je propose : \textit{GERIBYs}.
L. 11 : la ligne se termine exactement à PVB, contre le bord de l’encadrement ; la syllabe \textit{i}, dont naturellement la restitution s’impose, doit donc être gravée hors cadre. Cette observation s’applique à quelques autres fins de subséquentes. La pierre, d’ailleurs, semble avoir quelque peu souffert tout le long de son bord droit entre mon voyage et celui de M. de Mathuisieux. C’est ce que montre la comparaison de mon estampage et de sa photographie.
L. 12 : CIRCA SE.
L. 13 : CIVIS.
L. 14 : lire LEPcis, absolument certain, avec L’traitée en majuscule, au lieu du groupe incompréhensible HICIS ; c’est le nom de \textit{Leptis Magna}, sous une forme extrêmement intéressante sur laquelle je reviendrai tout à l’heure. À la fin, FIDE.
L. 15, à la fin, et l. 16, au début : multifarium sens(e)rit ;
ici encore, le deuxième E doit être gravé hors cadre.
L. 16, après rit, terminaison de senesrit, je lis : merito(rum)
elis unenacissime memor per ?
L. 17 : ordini s (ainsi séparé anormalement) v (?) et popvili
virose. Il n'y a pas trace de point après le second P. Il est très
difficile de voir, par suite du mauvais état de la pierre, s'il faut
lire populi ou popvli, en toutes lettres. Je m'étais d'abord de-
mandé s'il ne faudrait pas lire ordinis utr(iusque ?) et popu(li)??
virose, en cherchant, dans les éléments indistincts qui précèdent
virose, des chiffres définissant les magistrats populaires. Il semble
bien, en effet, qu'il s'agit en tout cas, d'une commission munici-
pale représentant à la fois le Sénat et le peuple. Mais M. Cagnat,
qui a bien voulu examiner l'estampage me suggère une autre
lecture que je ne saurais mieux faire que d'adopter : ordinis sui
et populi viros. Il faut seulement admettre que le s d'ordinis,
dont la place est restée en blanc, n'a pas été gravé par suite d'un
oubli du lapicide :
Je lis ensuite: fl. victor i. calpvnio. v.(r).-
L. 18 : praesi di prov. tripol patrono svo statvam
de.
L. 19 : entre crevit et individvvm, intercaler et ob. À la
fin, affec.
L. 20 : entre tvm et constitvit, lire : ea med em se prop-
ter. À la fin, ac dedica.
L. 21 (omise) : se compose uniquement de la syllabe vit gra-
vée en rejet, et en caractères cursifs, au milieu de la fin du mot
dedicavit.
Grâce à ces diverses corrections, dont plusieurs — et non les
moindres — sont certaines, nous obtenons, du moins à partir
de la ligne 9, un texte à peu près cohérent et qui prend en outre
une véritable valeur historique :

1 .
2 .
3 .
Comme on le voit, il s'agit de l'érection d'une statue honori-lique faite par la ville de Luptis Magna, et par les soins du comité exécutif de sa municipalité, à son patron, gouverneur de la province de Tripolitaine, Flavius Victor Calpurnius, en reconnaissance de services considérables qu'il lui avait rendus. Le nom de ce personnage, jusqu'ici inconnu, vient enrichir la liste encore si pauvre1 des gouverneurs de cette province. Il est regrettable que la disparition du préambule, qui contenait peut-être le nom de l'empereur régnant, ne nous permette pas de déterminer l'époque du document; il aurait peut-être fait faire un pas à une question très controversée parmi ceux qui s'occupent de l'histoire de l'Afrique romaine, celle de la date de la création de la Tripoli- taine comme province autonome. Je laisse aux spécialistes le soin de voir si l'on ne pourrait pas, du moins, tirer à cet égard quelque indice chronologique, de l'écriture et du style de cette inscription. Pour ma part, je croirais volontiers qu'elle n'est pas antérieure au règne de Dioclétien; je n'oserai, pourtant, rien affirmer, n'étant pas ici sur mon terrain familial.

1. Voir Paulin de Lassort, Fastes des provinces africaines, II, pp. 299-301.
particulièrement la philologie punique : la forme Lepeis, sous laquelle apparaît ici le nom de cette célèbre ville généralement connue sous celui de Leptis. Déjà, l’on avait été conduit, par d’autres considérations, à admettre que la forme originale devait être Lepeis et que Leptis n’en était qu’une altération consacrée par l’usage. On a, dans une inscription trouvée à Lambésa, l’ethnique Lepeitana appliquée à une femme d’origine servile (verna). D’autre part, nous possédons une série de monnaies attribuées à Leptis, où le nom de cette ville est écrit en caractères puniques ou néo-puniques : 𐊅𐊂𐊃, Lepki. Mais ces témoignages épigraphique et numismatique étaient discutables dans une certaine mesure. La forme Lepeitana pouvait être due à une incorrection accidentelle ; la même inscription porte FIXIT VI XII. Quant à l’attribution à Leptis des monnaies à légendes puniques, elle pouvait être contestée. Et puis, on était toujours en droit d’alléguer que, dans l’un comme dans l’autre cas, il pouvait s’agir non de Leptis Magna de la Tripolitaine, mais de Leptis Parva de la Byzacène. Aujourd’hui, l’hésitation n’est plus permise. La leçon de la pierre est indubitable et, comme nous avons affaire à un document officiel, de provenance assurée, elle doit faire foi pour nous. L’existence de la forme Lepeis est désormais établie. Cette forme — à prononcer, bien entendu, Lepkis, avec le c dur — doit être la forme autochtone, punique, ou plutôt libyco-numide. La transformation en Leptis, forme consacrée par l’usage, peut être due soit à un besoin euphonique de l’oreille ou de la bouche gréco-latine, soit à l’influence d’une étymologie populaire, voire à ces deux causes réunies. Au point de vue de cette dernière, il faut tenir compte d’une paronomasie possible entre Λεπτή et λεπτή « petite », paronomasie visant peut-être les déterminatifs distinctifs des deux Leptis homonymes, Magna et Parva (cf. Leptiminas).

1. Cf. ce que nous dit Salluste (Guerre de Jugurtha, 78, 4) du changement survenu dans la langue parlée à Leptis Magna : « eum civitatis lingua modo conversa connubio Numidarum ; leges cultusque plerque Sidoniac. »
Cette inscription n'est pas la seule que j'ai rapportée de Leptis Magna. J'en ai recueilli, soit dans les ruines de la ville même, soit dans les environs, plusieurs autres qui ont échappé à M. de Mathuisieux. Je ne me suis attaché qu'à celles qu'en raison de leur position je supposais n'avoir pas déjà été vues par mes devanciers. Dans le nombre, je signalerai l'épitaphe suivante, dont j'ai pris un estampe.

— Gros bloc cubique dont la face antérieure est seule dressée; trouvé près d'un sépulcre récemment fouillé, un peu avant d'arriver aux ruines de Leptis. Dans un cartouche à oreillettes triangulaires. Hauteur des lettres 0,04 et 0,03.

**CALPVRNIAE BARGYDDENI**

**E/****

**CALPYRNIQ CEREALI ET**

**CALT/RNIO CANDIDO**

**FECIT CALPVVRNIA LICINIA SADITH**

**IV/RENTIVBS SVIS EIRATIVVIETATISCI //VSA**

Callpurniae Bargyddeni et Calpurnio Cereal et Calpurnio Candido, fecit Callpurniae Licinia Savidth (pa/rentibus suis et /pateri, pietatis clausa.

On remarquera dans cette famille la fréquence du nom de Callpurnius; il avait pu être rendu populaire à Leptis Magna par le gouverneur de la Tripolitaine à qui la ville était redevable de tant de bienfaits. Les noms Bargyddenis et Sadith sont intéressants pour l'onomastique punique; il est à noter que ce dernier est trans-

---

1. Parait être le cognomen de la femme au datif plutôt que son patronyme au génitif, comme on l'a fait remarquer M. Cagnat. Le nom ne semble être apparenté aux noms sémitiques Guddem, Ayddem, etc.; cf. peut-être aussi Narqadat? L'origine de l'élément bar demeure obscure; on ne saurait évidemment s'agir ici de l'araméen. D'autre part, j'hésite à y chercher le verbe punique παρα, avec alteration du ḫaph ou assimilation sous l'influence du G suivant.
crit sans désinence latine, fait qui s’observe surtout dans les noms propres féminins. Je donnerai plus loin de ce fait un autre exemple emprunté à une inscription romaine provenant également de Tripolitaine.

— Sur un bloc de calcaire mouluré, de 0m,50 de largeur, gisant isolé sur la plage, peu avant d’arriver aux ruines de Leptis. Le dessus du cippe est concave (copie) :

DISMANVS BVSC
CLAVDAIIBNAI///
SOTERIC

— Vers Kasr ad-Douïrât, dans le sud de Khoms, grand mausolée architectural, ruiné, en forme de tour carrée à deux étages (photographié sur deux faces) ; débris d’une statue en marbre ; blocs sculptés éparis autour ; parmi eux un fragment du toit en pierre orné d’imbrications arrondies.

— À vingt minutes plus au sud, autre monument funéraire du même type (photographie) ; sur un bloc de marbre tombé au pied, et portant une amphore sculptée sur la face latérale gauche (copie) :

UIES-IVV
BVS-BOI///
MEMORIA
BIAE-ANN
\RAE-QVAE
IIIS-XVI-
ALI PVDICITI

[Dii] [Manibus? Bo[nae] memoria[e]? | Vi[biae Ann[iae]...nae; quae [eicii annis XVI, virgin|ali pudicitia].

Épitaphe d’une jeune fille morte à seize ans.

— Même mausolée ; sur un autre bloc de marbre blanc, mouluré, à moitié enfoui et déterré à grand’peine. Dans encadrements

BREVET D’ARCHÉLOGIE ORIENTALE. VII. JANVIER 1904. LIVR. 4.
variés. Hauteur totale : 0,30. Longueur de la ligne 9 = 0,34.

Copie 1:

```
NVM \& DE

\hline

N\hline
B\hline
O\hline
R\hline
E\hline
G\hline
T\hline
A\hline
N\hline
I\hline
A\hline
O\hline
N\hline
S\hline
A\hline
N\hline
V\hline
I\hline
G\hline
A\hline
E\hline
N\hline
E\hline
R\hline
O\hline
S\hline
T\hline
E\hline
R\hline
O\hline
N\hline
T\hline
A\hline
Q\hline
V\hline
I\hline
X\hline
I\hline
S\hline
E\hline

\hline
```

L. 1: [\textit{aeter]num de...}. — L. 2: [\textit{Dis Mai[ni]s}?]. L. 3: [\textit{Boune me}n\textit{or\textit{t}ae}]?. — L. 4-9: [\textit{Di[o]ns}] ... n\textit{tiano} [\textit{sur} the\textit{n}is]\textit{amui} (?), long a ga\textit{nerositate} \textit{(sic)} orn\textit{ati}, qui \textit{vix(it)} ann\textit{(os)} XXII, \textit{menses} III, et... — L. 11: \textit{covum} su\textit{o[rum]}.

— Tout près de ce même mausolée, dans la marge d'un puits : fragment de statue en marbre blanc, homme vêtu de la toge, tenant un rouleau (?) de la main gauche ; probablement le défunt, ou un des principaux défunt.

— Je mentionnerai aussi, seulement pour mémoire, un certain nombre de signes lapidaires très curieux que j'ai découverts.

1. Cowper, op. c., p. 214, en a publié, sans essai de lecture, une copie défectueuse et moitié complète, prise depuis mon passage.

2. \textit{De [s]}. Je n'ai pas pensé à \textit{aeterna}m \textit{defun}, je ne sais, et n'ai pas le temps de vérifier si l'expression se retrouve dans l'épigraphie funéraire d'Afrique. Elle rappellera quelque peu, en tout cas, la formule palmyréniens \textit{AE}, ... \textit{AE}, sic, \textit{sps} minu\textit{v}.


4. Je dois cette excellente restitution à M. Cagnat. J'avais d'abord pensé à tort à \textit{ordinais}. 
(copies et estampages) gravés au centre de plusieurs blocs entrant dans la construction du soubasement d’un des pilastres à tambours semi-circulaires, encore debout (au point marqué N sur le plan de M. de Mathnisieux). Plusieurs de ces signes sont empruntés à l’alphabet latin W—AB; d’autres à l’alphabet punique ou néo-punique : p, t̄, ẓ. Ils sont tantôt isolés, tantôt groupés deux à deux; on remarquera que, dans les groupes de deux, les lettres associées se suivent dans leur ordre alphabétique respectif : a + b, ḍoph + rekh. Sur un autre bloc détaché, auprès de la grande dédicace au gouverneur Victor Calpurnius : un Η.

— Enfin, puisque l’occasion s’en présente, j’ajouterai que j’ai pu faire l’excursion d’El-Merzeg (specula, scena) occupant une position dominante dans l’ouest de Leptis Magna, excursion que M. de Mathnisieux regrette avec raison de n’avoir pas faite. J’y ai découvert l’emplacement d’un ancien sanctuaire qui était consacré à la grande déesse punique qualifiée de Coelctis Sanctissima, et qui s’est transformé, dans la tradition locale, en un sanctuaire très vénéré, placé sous l’invocation de Sidna ‘Ali. On y remarque une sorte de grande plate-forme taillée dans le roc, avec une paroi verticale faisant face au sud. Cette paroi est percée de trous en formes de niches grossières, où les indigènes viennent encore déposer leurs ex-votos, lampes, etc. Au pied, j’ai lieu de croire qu’il existe une enceinte sacrée qu’il serait intéressant d’explorer. Sur cette paroi du rocher est gravée une inscription romaine, qui est inédite, je pense; tout au moins ne figure-t-elle pas au Corpus L. Elle consiste en une ligne longue de 3°, 25, avec, au-dessous, une seconde ligne très courte en caractères beaucoup plus petits, formant rejet. Les dimen-

1. Cf. la gravure photographique, pl. IV, op. cit.
2. Doit être un M latin renversé plutôt qu’un Σ grec ou un W phénicien archaïque.
3. الرق.

1. Dans le pays on m’a dit qu’elle aurait été vue, sinon copiée par quelqu’un voyageur précédent. Ce n’est pas, en tout cas, M. Cowper, car il n’en parle même pas.
sions du texte, sa position et surtout un vent terrible qui soufflait alors sur le plateau, ne m'ont pas permis de l'estamper. Voici le fac-similé de la copie de mon carnet. Hauteur des lettres, 0,12 en moyenne :

Celestis sanctissima, propitia ...eamus...

Je ne sais au juste comment restituer les caractères douteux et mutilés intervenant entre propitia et eamus; il est difficile d'en tirer matériellement. propitiam te habeamus, ce qui donnerait un sens assez satisfaisant.

Dans le trajet entre Khoms et El-Mergeb, j'ai rencontré toute une série de magnifiques mausolées construits en forme de tours carrées, sur des ménestriers couverts de ruines. Au pied de l'un d'eux, parmi les blocs jonchant le sol, j'en ai trouvé un portant l'inscription suivante gravée dans un cadre moulé. La ligne 1 est en caractères plus grands :

1. TELAM
   EDIC
   SATVRN
   /IRI/FR/

(ulio) Telamoni, medic(o) Saturni = ini /ulio/..... (ou : Saturnina vino) posuit? ou peut-être mieux : Saturninus patrizi...?).

Avec réserve sur les cas, bien entendu.

Le nom de Telamo ou Telamon semblerait indiquer une origine ou des attaches grecques du personnage, ce qui ne serait pas en désaccord avec sa profession. Déjà Leptis Magna nous avait fourni l'épitaphe trilingue, latine, grecque et neo-punique, d'un médecin, Boncar Clodius, et de sa mère Byrycth (наза)!.

Un de mes plus grands regrets, en quittant Khoms, a été de

laisser derrière moi un magnifique monument provenant des ruines de Leptis, un bas-relief en marbre d'une beauté singulière représentant trois femmes drapées (les Charites?), marchant à la file, de profil, à gauche, et se tenant par les pans de leurs tuniques. Je l'avais découvert, caché chez un indigène, au moment de mon départ, trop tard pour en prendre une photographie. J'avais essayé d'acquérir ce morceau qui aurait fait bonne figure au Louvre; malheureusement, la encore, j'ai été arrêté par l'exiguité de mes ressources et j'ai déploré, une fois de plus, de n'avoir pu obtenir de l'Académie, comme je l'avais demandé au moment d'entreprendre cette mission, l'allocation d'un petit crédit éventuel (mille francs) pris sur les fonds Piot, qui m'aurait permis de profiter de cette occasion et d'autres encore du même genre qui se sont offertes à moi au cours de mon voyage.

C'est ainsi que j'ai dû, faute de quelques centaines de francs, laisser échapper à Benghazi de belles amphores panathénaïques, signées et datées, provenant de Cyrène, et, en Crète, une tablette de terre cuite, avec inscription préhistorique, du système linéaire, provenant de Cnossos, le premier spécimen connu de celles recueillies, depuis, par M. Evans.

1. M. de Malhiusieux m'apprend qu'un richissime Anglais qui a passé à Khoms quelques mois après moi, a acquis ce superbe morceau au prix de 500 francs. On lui en aurait offert, depuis, 50.000 francs qu'il a refusés, ayant l'intention d'en faire don au British Museum. Informations prises, cet Anglais n'est autre que M. Cowper; il a publié une assez bonne gravure photographique du monument comme frontispice de son ouvrage The Hills of the Greeks. Une autre gravure du bas-relief découvert par moi a été également publiée en 1897 par M. Myres, dans le Annual of the Brit. School at Athens, n° III, pl. XIV, avec d'intéressantes observations archéologiques.

2. C'est celle dont j'ai donné une reproduction dans le t. V du Recueil d'Arch, Or., pl. III, A; et ma communication à l'Académie, C. R. 1901, pp. 13 et 168.

Puisque l'occasion s'en présente, je crois devoir signaler un fait assez curieux qui semble avoir jusqu'ici échappé à l'attention. Albert Dumont a publié, à la p. 445 (fig. B, C, D) de son mémoire intitulé Inscriptions céramiques de Grèce (Archives des Mis. scientif., t. VI) une sorte de tesséri primitif « en ivoire », portant des inscriptions énigmatiques sur ses quatre faces et provenant de Crète. Il voulait y voir un monument de basse époque se rapportant aux joutes
III

Pour en finir avec Leptis Magna, je signalerai deux monuments antiques qui y auraient été trouvés, mais que je n’ai connus que par ouï-dire et les descriptions d’un Maltais résidant à Khoms, M. Zammit.

Le premier était une petite statuette de marbre représentant une femme accroupie sur une « poltrona »; sur le dos étaient gravés les caractères ANDO.

Le second était une statue de marbre de grandeur naturelle (?) représentant une jeune fille drapée, d’un beau travail. Sur le socle ou piédestal était gravée une inscription romaine de trois lignes, assez fidèlement copiée par M. Zammit; j’en parlerai dans un instant. Le monument, découvert dans les ruines de Leptis, trois ou quatre ans auparavant, aurait été envoyé au ouâli de Tripoli.

J’ai eu la bonne fortune d’obtenir tout récemment la vérification de ce dernier renseignement. En effet, M. Weber, ingénieur du gouvernement ottoman à Tripoli, qui s’occupe avec beaucoup de zèle des antiquités de la région, m’a envoyé (lettre du 5 mai 1903) le dessin et les estampages d’un monument conservé dans le palais du gouverneur et provenant, assurait-on, de Leptis Magna. Il consiste en une colonnette de pierre calcaire, haute de 4 m, dont la fût, engagé dans un pilastre plat, est surmonté d’un chapiteau sculpté dans le même bloc. Le tout devait être appliqué par sa face postérieure contre quelque édifice de forme et de dimensions indéterminées.

nautiques épithétiques. Ce n’est autre chose, en réalité, que le fameux sceau crétois — en stratégie — conservé au Musée d’Athènes et reproduit, depuis, mainte et mainte fois (entre autres, par S. Reinach, La Grèce avant l’Histoire, p. 12, fig. 3), sans qu’on se soit aperçu de l’identité de ce sceau et de la prétendue tessère épithétique de Boumont. On voit combien celui-ci était loin de comprendre en portant son diagnostic archéologique et chronologique.

Sur la face antérieure de l'abaque est gravée une ligne de caractères romains ; l'inscription se poursuit en deux autres lignes dans un cartouche formant la partie inférieure du chapiteau. L'ensemble lui paraît devoir se lire :

Merc(urio) et Minerva, Animos[a] summa fide.

Dans la face supérieure de l'abaque est pratiqué un encastrément rectangulaire, de l'existence duquel j'avais conclu, en présentant le monument à l'Académie, que l'abaque devait servir de socle à quelque motif de sculpture disparu, peut-être quelque statuette. Aujourd'hui je puis être plus affirmatif encore sur ce
dernier point. En effet, en me reportant à mon carnet de notes de 1893, je constate, par l'identité de l'inscription', que le monument n'est autre que celui qui m'avait été signalé lors de mon passage à Homs. Par conséquent, nous avons désormais la certitude que la colonnette était primitivement surmontée d'une statue ou statuette de jeune fille drapée, très probablement l'image même de la dédicante répondant au nom de Animosa. Qu'est devenue cette statue, ainsi séparée de son support? Peut-être la retrouverait-on en faisant des recherches soit à Tripoli, soit même au Musée de Constantinople où il se peut qu'on l'ait envoyée.

§ 6

« Meskin » et lépreux.

J'ai montré dans un volume précédent (t. V, p. 11) que le nom de lieu hauranien Cheikh Meskin, jusqu'alors inexpliqué, devait être interprété par le « Cheikh lépreux », et qu'il fallait reconnaître dans ce toponyme le patriarche Job qui, dans la tradition, partage avec Lazare le triste privilège d'être le patron des lépreux et dont le souvenir légendaire domine encore dans toute cette région. Je m'étais appuyé sur un usage du mot meskin propre au dialecte arabe de Syrie, usage ignoré des lexicographes anciens et modernes. Je faisais remarquer, à ce propos, que cette acceptation spécifique de meskin qui, étymologiquement signifie « malheureux », avait dû conduire les Croisés à la même acceptation pour les mots équivalents mesel, mesiath (misellus, diminutif de miser) passés au sens de « lépreux », dans la langue du moyen âge.  

1. M. Cowper, qui avait eu l'occasion de voir le monument déposé au palais du gouverneur, a donné (op. c., p. 35) une copie défectueuse et incomplète de l'inscription, sans essay de lecture, du reste, ni description du monument lui-même.

2. Cf. notre expression populaire un « affligé », au sens de atteint d'un mal, d'une certaine infirmité.
J'ajoutais que ce sens du mot arabe, étroitement apparenté à l'hébreu biblique et araméen צֶּכֶל, צָכֶל, devait être ancien.

J'aurais dû rappeler alors que j'avais déjà indiqué ce sens comme possible dans l'inscription cofique de l'atahek Anar, à Bosra, où il est question des muskelin, parmi les diverses catégories de désérités ou bésangleux : orphelins, veuves, voyageurs.

M. Littmann s'en est souvenu dans un article où il reprend la question et apporte en faveur de ma thèse de nouveaux arguments.

Je ne m'arrêterai pas au rapprochement qu'il ne fait, d'ailleurs, qu'avec beaucoup de réserve, entre notre mot meskin et l'énigmatique muskelin assyrien du code de Hammourabi. Il est peu probable qu'il s'agisse de la lépreux. Beaucoup plus sérieux et tout à fait topique est celui qu'il fait avec le texte syriaque de la Vie de saint Haboua, où le mot meskin est déjà visiblement employé pour désigner les lépreux qui sont relégués comme un objet d'opprobre à l'extérieur de la ville et n'ont pour se consoler que l'exemple de Lazare, leur prototype légendaire.

M. Littmann fait observer, en outre, que ce même mot צֶּכֶל est employé par la version syriaque du Nouveau Testament (Luc, xvi, 20) pour rendre l'adjectif πτωχός appliqué au « pauvre » Lazare dans la parabole du Mauvais Riche : πτωχός τό τις ἄνθρωπος ἁρκατός. Il se demande avec raison s'il ne faudrait pas attribuer ici, au grec, aussi bien qu'au syriaque, le sens spécifique de « lépreux ». La chose n'a rien de surprenant pour peu qu'on se souvienne que Lazare était rongé d'ulcères et que c'est à ce titre qu'il a dû de devenir ultérieurement dans la tradition populaire l'incarnation même de la lèpre : les léproseries ou ladreries étaient placées sous l'invocation de saint Lazare, et nos lazarets en sont eux-mêmes une survivance probante.

Je suis donc tout disposé, pour ma part, à prêter, comme le

1. Cf. déjà un indice de l'évolution sémantique dans la forme secondaire de l'hébreu rabbinique צֶּכֶל « dangereusement malade ».
2. Journal Asiatique, 1878, Extrait n° 2, p. 5.
fait M. Littmann, le sens précis de « lépreux » à περίφερα, dans le passage susdit de l'Évangile. Je crois même qu'on pourrait encore étendre l'explication aux περίφερα, dont il est souvent question à l'époque byzantine, et y voir, au moins dans certains cas, non pas comme on l'admet généralement, de simples établissements de bienfaisance, des maisons de refuge pour les pauvres ordinaires, mais bien de véritables léproseries. Tel devait être, à mon avis, le grand περίφερα fondé à Jérusalem, εἰ Φερίδεος, par l'impératrice Eudocie et destiné à recevoir 400 malades atteints de la « maladie sacrée ». C'est bien d'un hôpital, comme on voit, et non d'un hospice qu'il s'agit en l'espèce. Quant à cette « maladie sacrée », il est peu probable que ce soit l'épilepsie, bien que ce nom lui soit ordinairement réservé. Une clinique de 400 épileptiques, ce serait vraiment beaucoup. Je pense qu'il n'est pas trop téméraire, dans le cas présent, d'y reconnaître la lèpre, qui n'a jamais cessé d'être endémique en Palestine, en particulier à Jérusalem où les lépreux de Terre Sainte ont encore aujourd'hui leur quartier général.

Il serait intéressant de savoir quel est ce lieu de Jérusalem où s'élevait le Péchæion d'Eudocie et que le chroniqueur byzantin appelle Φερίδεος. Étant donné que l'habitude a toujours été, et est encore maintenant de réfléger les léproseries loin des centres populaires, dans les faubourgs, il est à supposer que ces Φερίδεος désignent quelque région suburbaine. Dans cet ordre d'idées, on serait tenté de voir dans le mot une transcription plus ou moins exacte de l'araméen κοινε, « jardin », emprunté du grec κοινε, lequel n'est lui-même, comme on le sait, qu'un emprunt fait à la langue perse.

2. Cf. les léproseries des Croisés à Jérusalem dont j'ai eu l'occasion de parler précédemment, Rec. d'Arch. Or., 1, IV, pp. 242 et suiv.
\section{Monogrammes byzantins sur tessères de plomb.}

M. Monceaux a publié dans la \textit{Revue Archéologique} \footnote{1, Rec. Arch., 1903, 8, pp. 59 et suiv.; pp. 240 et suiv. : Enquête sur l'épigraphie chrétienne d'Afrique.}, sous le nom de plombs commerciaux, un groupe de petites tessères circulaires en plomb de l'époque byzantine, recueillies sur divers points de la Tunisie et de l'Algérie. Nombre d'entre elles portent au revers des monogrammes compliqués dont la lecture est en général fort difficile. A part quelques légendes pieuses déjà connues \footnote{2, Tcheru, Bolg., passim.} et deux ou trois noms propres évidents \footnote{3, Mégroz (p. 76, n° 19), Bouchou, p. 78, n° 25, et p. 243, n° 81; l'oeuvre, p. 79, n° 31; Vexout, p. 80, n° 34.}, M. Monceaux s'est abstenu de résoudre ces monogrammes affectant d'ordinaire une disposition cruciforme et constituant autant de petites devinettes épigraphiques \footnote{4, Je rappellerai deux petits logographes du même genre dont j'ai eu l'occasion de m'occuper : 1° l'\textit{Iovícia}, sur un médaillon suspendu au cou d'un épervier ou aigle coléos, découvert à Artaou (voir mes Rapports sur une mission en Pat. et Phén., 1889, V, p. 134; II, n° 124, A, B, pl. II, H, A, B); 2° Xoceto, ou Xyresto, sur un bloc de marbre du Salin (Rec. d'Arch. Or. t. V, p. 213).} j'ai eu la curiosité de m'y essayer, et voici quelques-uns des résultats que j'ai obtenus. Ils sont loin d'être tous également satisfaisants, je suis le premier à le reconnaître ; mais peut-être, même là où ils sont sujets à caution, contribueront-ils à frayer la voie à d'autres chercheurs mieux préparés que moi pour ce genre d'étude qui n'a avec l'archéologie orientale que d'assez lointains rapports.

— [P. 74, n° 42]. — Face droite. Je crois y retrouver tous les...
éléments du nom 'Arsébyou. Peut-être est-il accompagné d'un autre mot ou nom, car il reste encore un excédent disponible de quelques éléments graphiques ; peut-être quelque titre ou nom de fonction : τοῦ... κυ?

— [P. 76, n° 48]. — Face gauche. Ασσωτικο, pour Ασσωτικο?

— [P. 78, n° 24]. — 'Αττανίκου, ou mieux : 'Αττάνου suivi peut-être de τοῦ... κυ?

— [P. 78, n° 26]. — Ἀδακάτου précédé peut-être de τοῦ. Cf., plus loin, p. 252, n° 105 et p. 253, n° 110, deux légendes analogues. Le Δ serait en même temps fonction de Δ.

— [P. 79, n° 27]. — 'Ανανισ? Ou 'Ιλανισ?

— [P. 79, n° 29]. — Face gauche : Χαρίς;?? (très douteux). Il semble qu’une lettre ait disparu à gauche. Si c’était un Φ, on pourrait penser au n. pr. Φωτινος +?

— [P. 79, n° 30]. — Face droite : Ἀλεξάνδρου? Le groupe ΑΕ ferait en même temps fonction de Ν. Face gauche : on pourrait lire à la rigueur τοῦ Ἀρκάξηου; mais ce titre, bien que connu par ailleurs, est peu vraisemblable à cette époque et dans cette région. Je préférerais, mais je n’ose proposer τοῦ Βαρκάξηου, qui serait graphiquement possible et désignerait un commandant de Barké de la Cyrénaïque.

— [P. 80, n° 39]. — Face droite : Δεξ. Cf., plus haut (p. 79, n° 34), même nom, ou similaire ? Face gauche : on pourrait penser à πατριάρχης (ou τό θεμαρίστης ?) ? Mais peut-être est-il préférable de lire τό θεμαρίστης ? ou bien quelque titre commençant par ἅγγε, ἀγγαριάτης ?

— [P. 80, n° 34]. — Face gauche : Ναυα, si l'on adopte la lecture de M. Monceaux ; il faudrait admettre alors que le Δ fait également fonction de Α. Face droite : M. Monceaux repousse avec raison la conjecture du P. Delattre d'après laquelle le monogramme se rapporterait à un notaire. Faudrait-il lire Ιωάννα, sans supposer que la haste gauche du Ν était surmontée d'un petit ω, comme celle de gauche l'est d'un petit ι? Le fac-similé indique à cette place une faible trace qui pourrait être un vestige de la lettre disparue. D'ailleurs, on pourrait à la rigueur supposer l'orthographe défectueuse 'Ιωάννα, et, dans ce cas, le monogramme fournirait tous les éléments graphiques nécessaires. Peut-être cependant, au lieu d'un second nom propre, avons-nous affaire à un titre : τοῦ ... ον ?

— [P. 243, n° 80]. — Face droite : M. Monceaux lit Ματ(4)α. Le nom n'est pas satisfaisant. Strictement, on aurait droit à faire intervenir un iota, fourni par la partie inférieure de la tige de la croix ; mais Ματοια, ne serait guère meilleur, et il est difficile d'admettre une telle déformation du nom Ματοςα. Je serais tenté
de combiner tout autrement les éléments graphiques et de lire Αουστιου.

— [P. 251, n° 104] — Face droite : Καθεσθις??

[P. n° 252, — 105]. — Face gauche : τοι ἱσομετριου, avec

l'orthographe ξε = ξι? Cf. pour d'autres noms de nombres ordinaux, p. 78, n° 26 et p. 253, n° 110.

— [P. 252, n° 106]. — Θαυμαστα?

— [P. 252, n° 108]. — Face gauche : ΕΠΑΡΧΩΣ?? Face droite:
tos κοπεταλέως? Mais la présence du χ semblerait indiquer une forme commençant par ἄρχο, ou finissant par ἀρχο.


— Puisque l'occasion s'en présente, j'ajouterai un mot sur le fragment d'inscription grecque byzantine publié par M. Mellonaux dans la même étude (op. cit., p. 248, n° 92), et laissé comme désespéré. D'après la nature de certains mots qu'on peut en dégager ça et là ('? ΣΩΗ ΚΕ? ΠΑΙΣΗ ΟΡΗΠ? ΠΑΙΑΝΤ? ... PAC ΜΟΩΥ?), je soupçonne que nous avons affaire à quelque citation biblique. Je crois qu'avec un peu de patience, et une bonne concordance des Septante, on aurait chance d'arriver à retrouver le passage. J'avais d’abord pensé à un psaume; mais une recherche, très superficielle il est vrai, ne m’a pas donné de résultat sur ce terrain. Toutefois les Psaumes, bien que les plus fréquents, ne sont pas les seuls livres bibliques que l'épigraphie chrétienne mette à contribution. Il faudrait chercher encore ailleurs.
Platanos de Phénicie.

Polybe et, plus tard, Josèphe nous parlent, indépendamment l'un de l'autre, d'une localité de Phénicie qu'ils appellent, le premier : Platanos, le second : Platanè, et dont on n'a pas encore réussi jusqu'à ce jour à déterminer l'identité ni fixer l'emplacement sur le terrain. La seule chose qui résulte nettement de leurs dires concordants, c'est qu'elle devait se trouver dans le voisinage et au nord de Sidon.

Examinons tout d'abord les données du problème qui, bien que discuté par plusieurs savants¹, n'a pas encore reçu de solution, et commençons par celle que nous fournit Josèphe². Il s'agit d'un des épisodes les plus tragiques de l'histoire juive. Après avoir fait exécuter sa femme Mariamme, Hérode le Grand s'en prit à ses deux fils Alexandre et Aristobule. Avec l'agrément d'Auguste, il les traduisit devant une haute cour de justice, constituée ad hoc à Béryte, sous les auspices des autorités romaines de Syrie. Ce fut une comédie sinistre. Hérode soutint lui-même l'accusation, réclamant la peine capitale, et les deux infortunés princes furent condamnés, sans même avoir été entendus. Leur père, qui les avait amenés prisonniers avec lui, les avait laissés sous bonne garde, dans un village des Sidoniens appelé Platanè et voisin de la ville³, pour le cas où leur comparution eût été exigée. Elle ne le fut pas. Fort de la sentence obtenue contre eux, Hérode, après les avoir trainés à Tyr et à Césarée, fit par les faire étrangler à Samarie, en l'an 6 de notre ère.

Il résulte de là que le village de Platanè appartenait au territoire sidonien et devait se trouver probablement dans la direction de Béryte, par conséquent au nord de Sidon, car, dans

¹. Je ne rappelle que pour mémoire la mention de notre Platanos par Étienne de Byzance, mention visiblement empruntée au récit de Polybe.
². Voir, entre autres, Robinson, Palæstina, III, pp. 713-715.
⁴. "Διά της Σιδουίκης... Ματαράνθα, καλουμένη, παρθενική τῆς φύλου."

Recueil d'Archéologie Orientale, VI.
la phrase de Josèphe, le mot κατεστραμμενος semble plutôt se rapporter à la première de ces deux villes, Sidon n'y figurant qu'à l'état d'adjectif ethnique. Nous allons voir que la seconde donnée, celle fournie par Polybe, concorde avec cette indication en même temps qu'elle la précise.

Il nous faut remonter maintenant à plus de deux siècles en arrière. Il s'agit de la campagne, que Polybe nous raconte en détail, entreprise en 219-218 avant J.-C. par Antiochus III contre Ptolémée IV Philopator, maître encore de la majeure partie de la Phénicie. Antiochus, opérant par terre et par mer, se rend d'abord à Marathos (Amrit), dont les habitants Aradiens, divisés en continentaux et insulaires, se rallient à sa cause après avoir, grâce à son intervention même, oublié leurs anciens différends. De là, il descend vers le sud, en longeant la côte. Ainsi que le montre la suite du récit, il avait en réalité, comme objectif Sidon. Il aborde le territoire ennemi du côté du Théou Prosopón (Râs ech-Chaqa), se dirigeant vers Béryte. Chemin faisant, il s'empare de Botrys (Bathroûn), après avoir brûlé Kalamos (Qalamouûn et Trieres (Entôî). Il avait envoyé en avant ses généraux Nikarchos et Theodotos, pour occuper les défilés du fleuve Lykos (le Nahr el-Keïb, qui se jette dans la Méditerranée au sud au nord de Béryte). Polybe ne dit pas cependant qu'Antiochus ait pris cette ville; d'autre part, il ne semble pas qu'elle fût déjà en son pouvoir; peut-être, l'a-t-il laissée de côté pour courir au plus pressé.

Nous le voyons, en effet, à la tête du gros de ses troupes, et convoyé par sa flotte, qui, sous le commandement de l'amiral Diognètes flanquait son mouvement par terre, pousser droit jusqu'aux bords du fleuve Damouras, le Tamyros de Strabon, le Nahr ed-Dâmour, qui se jette dans la mer du sud de Béryte et à, de tout

1. Polybe, V, 68-70.
2. Les localités, par suite peut-être de la construction un peu embrouillée de la phrase, ne sont pas énumérées dans leur ordre tout à fait normal; mais l'idée n'en est pas douteuse. On est surpris, toutefois, qu'il ne soit pas question de Tripolis qu'Antiochus avait dû nécessairement rencontrer sur sa route, entre Marathos et Kalamos.
temps, marqué la limite nord du territoire sidonien. Arrivé là, il établit son camp. Puis, prenant avec lui les troupes légères de Théodotos et de Nikarchos, il pousse en avant pour reconnaître le terrain et les positions de l'ennemi. C'est là, en effet, que Nikolaos, le commandant égyptien, soutenu par une flotte puissante, attendait Antiochus pour lui disputer le passage. Maître de Sidon, dont il avait fait sa base d'opération, Nikolaos avait résolu d'en défendre les approches, barrant ainsi le chemin de Tyr qui, depuis quelque temps déjà, était au pouvoir d'Antiochus. Averti de l'approche de celui-ci, il avait pris toutes ses dispositions à l'avance. Il avait divisé ses troupes en deux corps : l'un occupait les défilés près de Platanos (τὰ ξενία Πλάτανος περί) ; l'autre sous son commandement personnel, les environs de la ville de Porphyreōn (τὰ περὶ Πορφυρεόν περί). En outre, sa flotte était mouillée tout près, de manière à appuyer son action. Polybe décrit minutieusement la position où s'était retranché Nikolaos. En cet endroit, dit-il, le contrefort du Liban serré de près le rivage, et l'espace est recoupé encore par une crête escarpée et abrupte ne laissant qu'un passage étroit et difficile le long de la mer.

Antiochus, après avoir reconnu les lieux, décide l'attaque pour le lendemain. Il laisse à la garde du camp sa grosse infanterie sous les ordres de Nikarchos, et partage ses troupes en trois corps : le premier, commandé par Théodotos, reçoit pour instruction d'attaquer et d'enlever de vive force, si possible, le contrefort du Liban ; le second, commandé par Menedemos, de tenter le passage par la crête transversale ; le troisième, enfin, commandé par Dioclès, d'opérer le long de la mer. Antiochus, avec sa garde, se place lui-même au centre, afin de tout surveiller et de se porter là où besoin serait. Cependant, les deux flottes ennemies, aussi rapprochées de la terre qu'elles le pouvaient, se préparent de leur côté à coopérer à l'action. Au signal donné, celle-ci s'engage sur toute la ligne. Malgré la résistance de Nikolaos, qui avait l'avantage du terrain, Theo-

dotos, à l'extrême gauche, réussit à déloger l'ennemi retranché sur le contrefort du Liban, et, de cette position dominante, écrase les Égyptiens, qui s'enfuient en pleine déroute, perdant deux mille tués et autant de prisonniers. Les débris de l'armée égyptienne se réfugient à Sidon ; la flotte, voyant la partie perdue, s'y retire également.

Antiochus poursuit alors sa marche et vient camper sous les murs de Sidon. Mais, ne se sentant pas en force suffisante, il renonce à l'assiéger et s'enfonce dans l'intérieur des terres, dans la direction du lac de Tibériade. Nous n'avons pas à nous occuper de ses mouvements ultérieurs qui n'ont plus d'intérêt pour l'objet spécial de cette étude.

Il n'est guère douteux que la Platanos de Polybe ne soit le même que la Platanè de Josèphe. Il y a coïncidence non seulement pour les noms des deux localités, qui ne diffèrent que par la désinence, mais aussi pour la position générale. Nous avons vu, en effet, que la Platanè sidonienne devait être située dans la région nord de Sidon, du côté de Béryte. La même conclusion se dégage encore plus nettement du récit de Polybe, pour Platanos ; il est clair que le point stratégique, occupé par Nikolaos, commandait les approches de Sidon du côté nord, et la couvrait contre l'attaque d'Antiochus établi sur les bords du Damouras. C'est donc entre l'embouchure du Nahr-Démoûr et Saida qu'il convient de chercher Platanos-Platanè. Mais on peut encore serrer de plus près la question, en comparant au terrain les détails si précis donnés par Polybe, qui nous fournir un autre élément pour la résoudre.

Nikolaos, comme nous l'avons vu, avait occupé également un second point stratégique dans le voisinage de la ville de Porphyreôn. Ainsi qu'on l'a reconnu depuis longtemps, l'emplacement de cette ville, mentionnée également par le Périple du Pseudo-Scylax et par l'itinéraire du Pèlerin de Bordeaux, doit être fixé vers Djiyé et Khan en-Nebi Younès, sur la côte, au sud de l'em-

1. Pococke, Description of the East, II, pp. 89 sq. : Robinson, i. e.
bouchure du Dâmoûr. À partir de cette localité, le massif montagneux du Karroûb ou Kharnoûb se rapproche fortement de la mer, ne laissant entre elle et lui qu'une plage très étroite que suit la route descendant au sud vers Sidon, et que recoupent encore ça et là des éperons plus ou moins marqués se détachant du massif. Cette passe, ainsi bordée à l’est par la montagne, à l’ouest par la mer, se prolonge au sud jusqu’à l’embouchure du Nahîr el-Aoulé, après lequel s’ouvre la plaine relativement large s’étendant jusqu’à Sidon. C’est cette passe où Nikolaos avait pris position pour essayer d’arrêter la marche d’Antiochus. Il en avait occupé l’entrée septentrionale, vers Porphyreôn, et aussi un autre point que Polybe appelle les défilés de Platanos. Robinson suppose vaguement que Platanos pouvait être une petite forteresse commandant cette entrée ; mais il n’a rien trouvé sur le terrain soit comme nom, soit comme site, qui pût correspondre à sa conjecture. Menke, dans son Bibelatlas, a adopté cette vue, en l’exagérant encore. Il n’a pas hésité à inscrire le nom de Platanum (f. IV) et celui de Platana (f. V) à l’embouchure même du Dâmoûr, sur la rive méridionale. C’est une hypothèse tout à fait arbitraire, que rien ne justifie. Je crois, pour ma part, que Platanos était beaucoup plus éloigné de Porphyreôn qu’on ne l’a supposé généralement. C’est ce qui paraît résulter du texte même de Polybe, si on le lit attentivement. Nikolaos avait divisé ses troupes en deux corps, qui devaient occuper, l’un l’entrée du défilé vers Porphyreôn, au nord ; l’autre la sortie, au sud, vers Platanos. Il avait pris en personne le commandement du corps qui, défendant l’entrée nord, était exposé aux premiers coups de l’ennemi. Nous avons vu comment celui-ci réussit à enlever la position d’assaut et à forcer le passage. Ce succès, et la panique qu’il provoqua chez les Égyptiens, rendirent vaine la précaution qu’il avait eue de faire garder également en arrière la sortie du défilé. Si cette vue est juste, c’est bien loin de Porphyreôn, c’est vers l’embouchure du Nahîr el-Aoulé qu’il faut chercher l’emplacement de Platanos.

Cela posé, il ne reste plus qu’à voir si nous pouvons trouver
dans ces parages ainsi délimités, une localité répondant onomastiquement à Platanos. Qu’est-ce au juste que ce toponyme ? Ce n’est évidemment pas la transcription hellénique de quelque nom sémitique. Πλατανός est un mot purement grec désignant le « platane » ; il est, comme l’on sait, du genre féminin, et c’est peut-être ce qui explique la forme hybride Πλατέζα, que Joseph aura recueillie dans la langue vulgaire. Ce ne saurait donc être que la traduction d’un des noms sémitiques du platane. Le cas est le même que celui de Porphyreon qui, lui aussi, est purement grec, et nous cache sans doute quelqu’un des noms sémitiques de la pourpre 1.

Si le toponyme cherché s’est conservé, deux hypothèses sont possibles : il pourra se présenter à nous, ou bien sous la forme arabe doulb, qui est le nom actuel du platane, ou bien sous la forme Armôn, qui est le nom hébreu, et probablement aussi phénicien, de cet arbre ; dans ce second cas, la forme primitive pourra être plus ou moins altérée selon les habitudes de la phonétique arabe vulgaire.

1. Le nom, soit grec, soit sémitique, de Porphyreon ne semble pas avoir laissé de traces onomastiques là où on l’aurait. A moins que l’on ne veuille en reconnaître une dans le nom de Bardjif, petit village formant groupe avec El-Djef et Khan en-Nabi Younis qui représentent l’emplacement probable de Porphyreon. Il faudrait alors admettre que Bardjif a prise de commun avec le mot Bardiif, a fortiori, et est a décomposer en B + rijd (ardij) ; le B serait, selon l’habitude libannaise, la contraction du mot Belt, et le second élément, rijd = arjd, une contraction de arjdoua, « pourpre » dérivé de l’aramée jμα (cf. le Talmud babilonien), lequel se rattache lui-même à l’hébreu יַוְיָב, un des noms de la pourpre dans la Bible. Pour ce qui est du rapport possible entre jμa et יַוְיָב, d’après les rabins, cf. Levy, Neubauer, W., s. v. v. Je dois ajouter que le nom, écrit לַוְיָב dans les listes de Robinson (op. cit., III, p. 245, col. 1), est orthographié לַוְיָב par l’historien arabe Salih ben Yahia dans un Histoire de Beyrouth et des environs. Neubauer, texte arabe édité par le P. Cheikho, pp. 72 et 88.

2. La prononciation vulgaire est dilha, dhibé. Le mot est emprunté à l’aramée et devrait à ce titre figurer dans Frankel, Die aramäische Fremdwörter im Aramäischen.

3. יַוְיָב. Le sens primitif semble être la dégradation, la décoration spontanée qui caractérise un arbre. Cf. l’arabe لَا « dépouiller un arbre de son écorce ». 
Écartons tout de suite un rapprochement spécieux auquel on pourrait penser. Il y a, à l’est-est-sud et tout près de Saida, un ‘Ain ed-Dibb, « source du platane » qui répondrait bien à la condition onomastique. À la rigueur, on pourrait prétendre y situer le Platane de Josèphe; mais, la chose devient impossible si l’on tient compte des indications topographiques formellement données par Polybe pour Platanos.

D’un autre côté, la toponymie libanaise nous offre divers Aramoud ou Aramoun qui conviendraient à merveille sous le rapport onomastique, mais nullement sous le rapport topographique. On ne saurait songer, en effet, un instant à chercher notre Platanos, soit au Aramoun du Gharb inférieur, dans la montagne, en face de Beyrouth et le Dâmour, soit à Aramoun du Kesrouan, près de Ghazir, au nord-est de Beyrouth. Tout au plus peut-on y voir des homonymes et l’indice que ce nom de lieu, banal par définition, « Les Platanos », devrait être assez répandu dans toute la région libanaise1. C’est ce que semble confirmer, d’autre part, la fréquence relative de son équivalent arabe Bibb, Dilbo, dans la toponymie syrienne. Raison de plus, si nous ne voulons pas nous égarer, pour nous en tenir rigoureusement aux conditions topographiques imposées par le récit de Polybe.

En me reportant sur le terrain dont nous ne devons pas nous


2. Sans parler du reste de la Syrie. Cf. par exemple la Memoir Platanus, entre Artois et Lattakie, d’après l’itinéraire d‘Antonin et celui du Pèlerin de Bordeaux. L’identité, autrefois admise, de ce Platanus avec le Balatounos des historiens et géographes arabes est remise en question s’il faut, avec MM. Hartman (ZDPV., 14, p. 149) et van Berchem (Roch., Archêol. en Syrie, 1895, p. 27), localiser Balatounos à Qalat al-Mohésib à l’est-est-sud de Lattakie. Si Balatounos est bien une transcription de Ilânavoï, il doit s’agir d’une autre localité homonyme.
écarter, je relève, au nord du Nahr el-Aoulé, sur la hauteur dominant l'extrémité du sud du défilé dont nous avons constaté l'importance stratégique, un nom de localité qui mérite considération. C'est celui qui figure sous les formes Almoun sur la carte du Liban dressée par l'Etat-major français, Almûn sur celle de Van de Velde, Almûn sur celle du Palestine Exploration Fund¹. Renan² la mentionne sous le nom de Eulmane. La véritable forme est Eulmân, ce que m'a assuré M. Ford qui, comme je l'ai dit plus haut, connaît à merveille le pays de Saida où il réside depuis nombre d'années. Je dois ajouter, toutefois, que lorsque je passai dans ces parages, en 1886, je recueillis sur place et notai sur mon carnet (p. 55) une variante de ce nom : 'Ain 'Oûn, que les indigènes prétendaient, à tort ou à raison, être le nom primitif. J'ai remarqué que chaque fois qu'une divergence onomatique de ce genre se représentait dans la tradition des fellâhs, elle était, en général, un indice de l'antiquité du site, même quand le nom prétendu le plus ancien ne l'était pas en réalité. Je n'attachais pas autrement d'importance à la chose sur le moment, n'ayant pas eu jusqu'alors l'occasion de m'occuper du problème de Platanos, et je négligeai de faire le petit crochet nécessaire pour aller examiner l'emplacement de Eulmân. Je le regrette aujourd'hui, et je signale expressément ce désideratum aux voyageurs futurs. J'inclinais, en effet maintenant à croire que c'est là qu'il faut chercher notre Platanos. Au point de vue topographique le site est tout à fait convenable. Au point de vue onomastique, Eulmân, عمان, répond suffisamment bien au toponyme 'Armûn « platane ». La transformation de la désinence ön en òn, est courante dans le passage des noms de l'hébreu ou du phénicien à l'arabe vulgaire, aussi bien que l'échange des liquides r et l.

1. L'orthographe donnée par le P. Cheikho dans la carte accompagnant son édition de Sélib ben Yahia, op. c., est fautive ; le 'am initial est certain.
2. Mission de Phénicie, p. 506. Il n'en parle, d'ailleurs, que par ouï-dire et l'on ne saurait affirmer que les renseignements archéologiques qui lui ont été donnés à son sujet se rapportent bien à cette localité même et non pas à une localité voisine.
Il est intéressant de rappeler qu'à bien des siècles d'intervalle, ce même défilé de Porphyreoun-Platanos fut le théâtre d'un autre fait d'armes qui, tout insignifiant qu'il soit, comparé à la victoire d'Antiochus, en est le pendant et montre bien l'importance stratégique de l'endroit. En 1283, le roi de Chypre Hugues III, ayant débarqué à Beyrouth, se rendit à Tyr pour s'y faire couronner roi de Jérusalem. Le gros de ses troupes qui venaient le rejoindre à Tyr par la voie de terre, fut attaqué par les Musulmans entre Beyrouth et Sidon et perdit bon nombre d'hommes et de bêtes. L'attaque eut lieu entre Chastelet et flun d'amour en un mauvais pas, dit la chronique des Gestes des Chiprois (p. 215) ; « in passu Dangiae prope Sidonem », dit Marino Sanuto (p. 229)1. Le fleuve d'amour n'est autre que le Nahr Dâmour, et, dans le passus Dangiae, je n'hésite pas à reconnaître, avec Rey2, le nom de Djiyé, qui, comme nous l'avons vu, nous marque à peu de chose près l'emplacement de Porphyreoun et l'entrée de la passe périlleuse. La forme Dangiae peut s'expliquer, si l'on part d'une forme primitive en vieux français : « le pas d'Algie ». Al équivalent phonétiquement à au, on obtient normalement : 

Dangie = d'augie = d'algie = d'El-Djiyé.

Quant au Chastelet, le nom est trop vague pour permettre d'en préciser la position ; mais le sens même indique qu'il doit s'agir de quelque fort ou fortin d'arrêt commandant un certain point de la passe, et situé, à mon avis, plutôt au sud qu'au nord d'El-Djiyé.

2. Röhrich, l. c., rapproche avec raison les récits des chroniqueurs occidentaux de celui de Maqrizi (Quatremère, Mamlouks, II, A, p. 63) qui place l'épisode dans le voisinage de Beyrouth, auprès du Djebel el-Kharroûb. Kharroûb est justement, encore aujourd'hui, le nom du district où se trouvent les diverses localités qui nous intéressent ; c'est la région comprise entre les fleuves Dâmour et Amal, où le Liban vient border la Méditerranée et rétrécir la plage de façon à ne laisser que le long et étroit passage dont j'ai parlé à plusieurs reprises. Le nom de Kharroûb vient de l'abondance des caroubiers qui poussent dans cette région (cf. Edrisi, édit. Gildemeister, texte arabe, p. 16).
3. Colonies Francas, p. 519.
Inscription égypto-phénicienne de Byblos.

M. Löytved a découvert, il y a déjà plusieurs années, à Djébail, l'antique Byblos, un fragment de stèle, ou de table d'offrandes,

égyptienne, qui est resté longtemps inédit, et dont il a bien voulu me communiquer récemment des estampages et des photographies. J'en donne ci-dessous une première reproduction d'ensemble d'après une photographie directe, et, à la pl. II, une
INSCRIPTION ÉGYPTO-PHÉNICIENNE DE THELOS

gravure plus détaillée et à plus grande échelle, d’après l’estam-
page.

Ce fragment, en granit-gris, mesure, dans son état actuel, 0\textsuperscript{m},25 de hauteur sur 0\textsuperscript{m},22 de largeur.

Sur une de ses faces sont gravés, avec les formules habituelles, des cartouches hiéroglyphiques contenant les nom, prénom et titre du Pharaon Chechanq I, ou Chechonq, Sesonchis, le Sésac de la Bible, qui envahit la Palestine et pilla Jérusalem sous le roi Jéroboam.

En outre, dans les parties laissées libres par le texte hiéro-
glyphique, ont été gravées, probablement après coup, trois lignes de caractères phéniciens, malheureusement très mutilées. La troisième ligne est écrite dans le sens opposé à celui des deux précédents et est séparée par l’interposition de deux des cartou-
ches royaux. Cette disposition semble indiquer que le monument, du moins à l’époque à laquelle y a été ajoutée l’inscription phé-
nicienne, devait être posé normalement à plat, sa principale face
gravée étant horizontale.

Les lignes 1 et 2 sont incomplètes à droite et à gauche. La ligne 3, incomplète à droite, est complète à gauche ; elle est, en effet, suivie d’un grand espace vide, montrant que nous avons là la fin de l’inscription.

Voici ce que m’a donné le déchiffrement :

\begin{align*}
\text{1} & \quad \text{\ldots..} \\
\text{2} & \quad \text{\ldots..} \\
\text{3} & \quad \text{\ldots..}
\end{align*}

Les mots, aux lignes 1 et 2, sont séparés par de petits traits verticaux ; c’est là un indice d’antiquité relative ; il est confirmé par l’aspect paléographique des caractères, dont plusieurs rappel-
 lent ceux de la stèle de Mesa et des plus anciens spécimens de l’écriture phénicienne proprement dite. On remarquera la dispo-
sition presque verticale des zigzags du \textit{mem}. Seul, le \textit{chin} pré-
sente une forme avancée, telle qu’on l’observe sur la stèle du roi
Byblos Yehanmelek. Paléographiquement, notre texte paraît être antérieur à celui-ci ; mais on ne saurait songer sérieusement à le faire remonter à l'époque de Chechank I. Force est d'admettre qu'il a dû être gravé après coup sur un monument, ou un fragment de monument, érigé par ce Pharaon, et réutilisé plus tard par un Phénicien, nous essaierons de voir tout à l'heure dans quelles conditions.

L. 1. Le nom propre לֵּיתב, Abibaal, est certain. Il s'est déjà rencontré, avec l'orthographe pleine לֵּיתב, sur un ancien sceau phénicien publié autrefois par le duc de Luynes. A Carthage, nous le retrouvons, sous la même forme qu'ici (C. I. S., 1, 378) et aussi sous la forme contractée לֵיתב (id., 1407), comme nom de femme : dans une autre inscription punique (id., 403), לֵיתב, qui semble en être encore une autre forme contractée, comme nom d'homme. Quoi qu'il en soit ici, nom d'homme ou nom de femme, il est matériellement impossible, malgré la tentation qu'on pourrait en avoir, de croire qu'il est suivi du mot יַּכֹּל, et que nous aurions affaire à quelque Abibaal, roi de Gebal : la 3e lettre du mot est sûrement un chin, suivi d'une autre lettre dont il ne reste plus qu'un petit trait oblique \, appartenant peut-être à un guimel ou à un tau. Le sens m'échappe. Serait-ce un ethnique ou un nom grec, ou mieux, quelque mot qui, combiné avec les suivants, définirait un certain titre ?

A en juger par la configuration du bloc, il doit manquer peu de chose au commencement de cette ligne, laquelle, de plus, paraît bien être le début même de l'inscription. On pourrait restituer : נֶלֶה לִיָתב, « ce qu'a érigé » ; ou : לֶלֶה לִיָתב, « ce qu'a offert ». Je préférerai le premier verbe si, comme je le suppose, il s'agit d'une inscription funéraire et non pas religieuse.

1. On en trouvera une reproduction dans mes Fraudes archéologiques, p. 278, fig. 30.

2. Sur le sceau du duc de Luynes rien ne prouve que Abibaal ne soit pas un nom de femme, le personnage mâle qui y est représenté étant l'image non pas du possesseur du sceau, mais d'une divinité.

On remarquera, sur le terrain hébreu, la fréquence des noms de femmes composés avec לִיָתב comme premier élément : לִיָתב, לִיָתב, לִיָתב, לִיָתב.
L. 2. Le nom de בֵּבַל, "Gebal", est certain. Celui de בֵּבַל, "l'Égypte", plus que probable, bien que le isodé ait quelque peu souffert et soit difficile à discerner. Cette mention formelle de l'Égypte a, en l'espace, une valeur particulière, étant donnée l'origine notoirement égyptienne et même pharaonique du monument. Toute cette première partie du texte, avec des lacunes malheureusement irrémédiables, pourrait être comprise à peu près ainsi :

Qu'a érigé Abibaal de Gebal, en Égypte.

Nous aurions alors affaire à quelque Giblite résidant en Égypte à un titre quelconque, soit officiel, soit privé, et y ayant gravé après coup, dans sa langue nationale, cette inscription sur une stèle ou fragment de stèle égyptienne; par suite de circonstances inconnues, la pierre aurait été rapportée ensuite d'Égypte à Byblos, peut-être avec le corps même du défunt, s'il s'agit bien d'une épitaphe.

A la fin de la ligne, je doute qu'il faille chercher dans בֵּבַל un nom de divinité : soit (en restituant וּלְבַל) la Baalat de Gebal, soit un Baal quelconque. Dans ce cas, en effet, le nom divin serait sûrement précédé de quelque vocable religieux, tel que בּבַל, בּבַל, etc. J'aimerais mieux y voir le commencement d'un nom théophore de personne, ayant pour premier élément Baal; ce serait le nom du défunt : "pour Baal-x". On pourrait même peut-être, à la grande rigueur, si Abibaal est ici un nom de femme — chose fort possible, comme nous l'avons vu — prêter au mot בֵּבַל le sens hébreu de "mari", bien qu'il ne se soit pas encore, que je sache, rencontré en phénicien; nous aurions alors à restituer (יִבַּל בּבַל), "pour son mari x, fils de x". Mais l'autre hypothèse est plus simple et demeure plus vraisemblable.

L. 3. Là encore, בֵּבַל בּוֹ... ne doit pas nous faire illusion. Bien que la restitution בֵּבַל s'impose presque, il ne faudrait pas s'imager qu'il est question d'un "Baal de Gebal", dieu inconnu par

1. Avec le suffixe féminin en נ, tel qu'il était usité dans le dialecte de Byblos (cf. C. S., 1, 1).
ailleurs. Le mot ḫḪ doit être, à mon avis, pris au sens de « citoyen », qu’il a souvent en phénicien, et surtout en punique : « citoyen de Gebal ». Ce serait le qualificatif indiquant l’origine du défunt, mort en Égypte et, après y avoir reçu les honneurs funèbres, rapatrié avec son épitaphe, dans quelque galerie giblîte, par les soins de Abîhaal, personnage de sexe indéterminé, qui lui était attaché par des liens, plus ou moins étroits, d’origine, de parenté, voire même de mariage.

Le tout pourrait se traduire à peu près ainsi :

_qu’a érigé Abîhaal, de Gebal, en Égypte, pour Baal-x_... citoyen de Gebal.

Quelque part, dans la lacune intervenant entre les lignes 1 et 2, pouvait être intercalé un patronymique introduit par î2 ou ḥ2, et c’est alors à un tiers personnage que se rapporterait la justification, malheureusement détruite, de la résidence en Égypte. Peut-être y avait-il tout simplement : יְדֹרֹֹש יְבַנ (גָּרָך), « marchand giblîte en Égypte ? » Cf. l’expression similaire dont j’ai démontré l’existence dans une inscription de Carthage.

Je dois dire, toutefois, que la trace de lettre précédant le nom de Gebal, au début de ce qui reste de la ligne 2, ne semble pas avoir appartenu à un rech ; c’est un trait oblique (\) faisant songer plutôt à un toé du type X. Cela conduirait, dans ce même sens, au féminin ḡâ, « marchande » ; Abîhaal serait alors décidément un nom propre féminin. Nous avons déjà un exemple certain de femme phénicienne faisant le négoce.

§ 10

**Jupiter Heliopolitanus.**

M. J. Löytved, de Beyrouth, possède dans sa collection une belle statuette de bronze dont il a bien voulu m’envoyer une


photographie d'après laquelle a été exécutée notre planche I. Elle provient de Kefr Djezzin, près de Berdjâ, sur la côte au sud de Djebail, l'antique Byblos. Couverte d'une belle patine verte, elle conserve encore des traces de dorure. Elle représente un personnage debout, aux longs cheveux coiffés à l'égyptienne, la face imberbe et efféminée, le bras droit relevé, le gauche ramené contre la poitrine. Il est vêtu d'une longue tunique collante, recouverte d'une sorte de tablier en forme de gaine cloisonnée, avec divers bustes et symboles figurés en relief dans chaque compartiment quadrillé. Derrière son dos est appliqué un aigle qui le tient dans ses serres.

Il n'est pas douteux que nous ayons affaire à une divinité. On avait voulu y voir tout d'abord la grande déesse de Byblos, dans l'attitude et avec les attributs de la Diane d'Ephèse. Je n'hésite pas à y reconnaître, en réalité, le fameux Jupiter du temple de Baalbek, dit Jupiter Heliopolitanus, dont nous avons aujourd'hui d'assez nombreuses reproductions.

La même erreur a été commise au sujet d'un fragment de statue similaire en marbre, découvert à Djebail même et considérée à tort comme représentant une déesse1. C'est toujours notre Jupiter Heliopolitanus.

C'est encore lui qu'il faut reconnaître dans un fragment du Louvre2, qui a prété à une méprise analogue. Ce fragment appartient à une statue ou, plutôt, à un haut-relief, rapporté autrefois de Sarbâ, près Djouni, par Renan. On notera en passant que ce lieu de provenance est tout voisin de celui de la statuette de M. Loytved. Renan3 s'était borné prudemment à définir ce morceau : « Fragment d'une statuette à gaine ». Depuis qu'il est entré au Louvre on y a ajouté une étiquette qui exista jusqu'au jour où j'ai signalé l'erreur et qui était ainsi libellée : Fragment d'une statuette archaïque de Pallas. Comme il est facile de s'en convaincre par l'examen de la reproduction que j'en donne ci-des-

2. Salle phénicienne du rez-de-chaussée, n° 39.
sous et par la comparaison avec le bronze de M. Löytved gravé pl. I, la divinité en question n'est pas une déesse, et l'œuvre n'a rien d'archaïque ; c'est, à n'en pas douter, une nouvelle et intéressante réplique de l'idole fameuse adorée dans le sanctuaire de Baalbek à l'époque des Antonins et des Sévères. Le geste du bras droit et les traces reconnaissables de la gaine cloisonnée sont suffisamment caractéristiques.

Il est à supposer que la figurine de M. Löytved, conformément à la représentation traditionnelle, brandissait le fouet de la main droite levée en l'air, et de la gauche tenait une poignée d'épis appliqués contre sa poitrine. Ces attributs, probablement rapportés, ont disparu. Je serais, en outre, incliné à croire que la statuette se dressait, comme d'habitude, entre les deux taureaux symboliques. Ceux-ci auront également disparu avec le socle supportant le groupe.
Statuette en bronze de Jupiter Heliopolitanus.
INSCRIPTION ÉGYPTE-PHÉNIQUE DE BYBLOS.
Le détail de l’aigle figuré derrière le dieu est curieux et, à certains égards, nouveau. Ainsi étroitement associé à une divinité solaire, l’oiseau symbolique de Jupiter est assurément bien à sa place. Il intervient d’ailleurs, d’une façon plus ou moins marquée, dans plusieurs des représentations déjà connues de Jupiter Heliopolitanus. Toutefois, le rôle accentué qu’il joue ici, d’une part ; d’autre part, la face imberbe et effémiée qui caractérise toujours le jeune dieu, et à tel point qu’on a pu se méprendre plusieurs fois sur son sexe, font qu’on se demande si l’ensemble du groupe ne répondrait pas à quelque conception, évoquant dans l’ordre de la mythologie iconologique, l’idée d’une sorte de Ganymède oriental. Il y aurait lieu de voir, en outre, si cette figuration n’aurait pas certains rapports avec le culte, encore si mal connu d’Antinoüs.

§ 41

Le chrisme constantinien selon Mas’oudi.

L’historien arabe musulman Mas’oudi1, se faisant l’écho d’une croyance populaire, accueilli avec faveur par les auteurs chrétiens eux-mêmes2, attribue à sainte Hélène la fondation d’une foule d’églises en Orient :

Elle épuisa les richesses et les trésors de la Syrie et de l’Egypte pour fonder des églises et fortifier la religion chrétienne3. Aussi toutes les églises de Syrie, d’Egypte et du pays de Roum doivent leur origine à cette reine Hélène, et l’on trouve son nom tracé sur la croix dans toute église bâtie par elle.

L’assertion contenue dans la dernière partie de la phrase, et que j’ai soulignée, appartient en propre à Mas’oudi : وقد جعل اسمها مع الصليب, littéralement : « on a placé son nom

3. Le sens ne cadre pas très bien avec le contexte. Faudrait-il corriger en الأديس, le sens de مزيرة, ou, ce qui serait plus paléographique, en مزيرة, et comprendre : « pour éditer des couvents chrétiens »?

Recueil d’Archéologie orientale. VI. Mars 1901. Livre. 9.
avec la croix, etc. » Elle paraît tout d'abord assez extraordinaire. Quel peut bien être ce prétendu nom d'Hélène qui serait ainsi étroitement associé à la croix et répandu à profusion dans les anciennes églises d'Orient?

Le dire de l'auteur arabe n'est pas aussi imaginaire qu'on pourrait le penser. Il repose, en effet, comme je vais le montrer, sur l'observation d'un fait archéologique qui, pour être interprété par Mas'oudi d'une façon quelque peu fantaisiste, n'en est pas moins réel. Voyons la suite.

Mas'oudi, pour justifier ce qu'il vient d'avancer au sujet du nom d'Hélène, ajoute aussitôt :

La lettre ḥāl n'existe pas dans l'alphabet grec, et le nom de Hélène — حيل — se compose de cinq lettres. La première est une imīdāt (i), et sa valeur numérique est cinq ; la seconde est un ṭōmāt (t) valant trente ; la troisième, une autre imīdāt (i), valant également cinq ; la quatrième, un nūdāt (ο), valant cinquante ; la cinquième un γd (ι), valant dix ; ce qui donne au total le nombre cent, correspondant numériquement avec ce que nous venons de dire (3). Voici la forme des lettres qui font ce nombre cent en grec...».

1. Représentant l'esprit rude dans la transcription arabe.

2. Pour les besoins de sa démonstration, Mas'oudi adopte cette forme, au lieu de celle — حيل — plus généralement employée en arabe, et par Mas'oudi lui-même dans d'autres ouvrages, par exemple, dans son Tabith. Elle est dérivée du syriaque ; cf. les transcriptions ميل et ميلاء.

3. Le texte porte : إحصصوارا على ما ذكرنا, ce que les traducteurs ont rendu par : « nous résumons ici ce que nous avons développé ailleurs ». La traduction est acceptable si on sait qu'ils ont utilisé ce texte même, soit sur le sens qu'il convient de lui attribuer. L'explication que donne ici l'auteur est trop détaillée pour qu'on admette qu'il la présente comme le résumé de quelque passage plus développé d'un autre de ses ouvrages. Je serais tenté de corriger إحصصوارا en إحصوارا, en calculant, ce qui conduit à la traduction que je ne propose naturellement qu'avec les réserves nécessaires. Je dois faire remarquer, toutefois, en sa faveur, qu'elle aurait l'avantage de relier entre elles les deux phrases de Mas'oudi en présentant la seconde comme la justification de la première, ce qui est réellement le cas, ainsi que cela va ressortir de ma démonstration. Que si, au contraire, on veut maintenir la logique telle qu'elle, on pourrait à la rigueur comprendre إحصصوارا au résumé, en somme, c'est-à-dire « en totalisant ces divers nombres partiels que nous venons de détailler ».

4. Une lacune dans le texte. Ici devaient être figurés les caractères grecs eux-
L'auteur arabe, on le voit, épelle donc, à sa manière, le nom grec d'Hélène, Ἑλένη, en indiquant pour chaque lettre la valeur qui lui est propre dans le système de numération grecque. L'écriture arabe n'ayant pas de signe correspondant à l'epsilon, il est obligé de désigner approximativement celui-ci par le nom de imdlé, lequel exprime le virement du son α en ύ dans certains dialectes arabes. En outre, il remplace l'êta final par un iote, en vertu du iotaïsme prédominant à cette époque. C'est grâce à ce dernier artifice qu'il obtient le nombre 100; autrement, s'il avait gardé le γ orthographique, qui vaut 8, il n'aurait obtenu que le nombre 98, ce qui, on va comprendre pourquoi, ne ferait pas l'affaire.

A première vue, on ne saisit pas très bien l'intérêt que Mas'ôudi peut avoir à arriver à ce nombre 100, non plus que le rapport qui peut exister entre ce nombre, obtenu par une laborieuse analyse numérique des lettres composant le nom d'Hélène, et l'assertion, déjà singulière en elle-même, que le nom de cette sainte reine se trouve associé à la croix dans toutes les églises censément construites par elle. Cependant, pour peu qu'on y réfléchisse, la chose s'explique aisément.

A mon avis, ce que Mas'ôudi a en vue, c'est le chrisme, dit monogramme constantinien, sous sa forme ة، ou plutôt ؤ، monogramme gravé à foison sur les monuments, églises ou autres, mêmes énumérés par l'auteur. Quelques manuscrits en portent encore, parait-il (op. c., note, p. 454), des traces Grossières. Il serait intéressant de les examiner de près et de voir si, dans le nombre, il n'y aurait pas les éléments du monogramme constantinien qui, ainsi que je vais le faire voir, est visé ici. Peut-être faut-il lire : و ه د م س (الحرق) الذئب هو طابية de la lettre qui vaut cent en grec, au lieu de les lettres ; l'emploi de هو، et non de هي، est en faveur de cette conjecture. Dans ce cas, le manuscrit original devait simplement donner l'image d'un rô grec, valant 100.

1. On remarquera que ce virement est applicable précisément à la transcription هلاني، employée par l'auteur et courante en arabe; il faut, en effet, prononcer non pas هلاني، mais هلي، ce qui correspond très exactement à la prononciation grecque réelle, avec l'esprit roulé représenté, l'accentuation conservée et enfin l'iotaïsme appliqué à l'êta : إلِي.
dans la période qui a suivi immédiatement le triomphe officiel du christianisme. Seulement, il appelle en quelque sorte « hélène » ce que nous appelons, presque aussi arbitrairement, « constantinien » ; voilà tout.

En voici la preuve. Décomposons les chrismes Π ou Χ : nous obtenons les croix + ou X, plus la lettre P ; or, ρ = 100, et 100 c'est, comme nous l'avons vu, et grâce au léger coup de ponce i' = i', le total des valeurs numérales des 5 lettres ΕΑΚΝΙ formant le nom d'Hélène. Ainsi se trouve matériellement justifié le dire de Mas'ōūdi, à savoir que : « le nom d'Hélène a été placé avec la croix ». Ce nom, c'est tout bonnement la lettre P engagée dans le complexe des chrismes. Il n'est pas inutile d'ajouter que la légende de l'Invention de la Croix par Hélène n'a pu que contribuer à assurer la fortune de ce logogriphè, combinant ainsi d'une façon si intime le nom de la sainte reine avec l'image du bois sacré miraculeusement retrouvé par elle. On notera, sous ce rapport, que justement, quelques lignes auparavant, Mas'ōūdi raconte l'Invention de la Croix en y insistant d'une façon marquée.

Il est probable que ce n'est pas l'auteur musulman qui a fait tout seul cette belle trouvaille. Il a dû l'emprunter à quelque tradition chrétienne populaire. Ces petits jeux d'esprit, inspirés peut-être par la Gematria juive, étaient bien dans le goût du temps. Témoin, par exemple, les sigles Q = 99 = ἀργύριον (= 1 + 40 + 8 + 50 = 99), qui sont d'usage courant en épigraphie. Il est possible que ce soient des pratiques réelles de ce genre qui aient favorisé l'interprétation populaire du chrisme constantinien telle qu'elle me semble se dégager du passage de Mas'ōūdi. Ce qui rend la chose d'autant plus vraisemblable c'est que les Pères de l'Église eux-mêmes n'ont pas dédaigné de se livrer à des exercices du même genre. Le cas le plus frappant, parce qu'il porte précisément sur notre même chrisme P, est celui que nous fournir saint Ephrem, décomposant ce symbole ainsi : la croix,

1. Voir Garrucci, Storia dell' arte cristiana, 1, pp. 457 et suiv. : La croce simbólica e l'Iconografia del Fi. On y trouvera groupés divers exemples du même
plus la lettre $p = 100 = \beta \varepsilon \eta \varepsilon \alpha \nu$ "secours, assistance" = "la croix (est notre) aide" ; parce que :

\[ \beta + \varepsilon + \varepsilon + 0 + \varepsilon = 2 + 70 + 8 + 9 + 10 + 1 = 100. \]

Il est à remarquer que le Père syrien, lui aussi, est obligé de recourir à un expédient orthographique pour obtenir le résultat voulu : il opère sur l'orthographe vulgaire, représentant, d'ailleurs la prononciation réelle : $\beta \varepsilon \eta \varepsilon \alpha \nu = \beta \varepsilon \varepsilon \varepsilon \alpha \nu = 100 = p$. C'est absolument le même procédé que nous retrouvons chez Mas'oudi opérant sur l'orthographe vulgaire "$\varepsilon \lambda \nu = \varepsilon \lambda \nu \eta = 100 = p$".

§ 42

**Une nouvelle chronique samaritaine.**

I

La littérature samaritaine se réduit, on le sait, à peu de chose. C'est une ombre de littérature, comme les Samaritains euxmêmes n'ont été qu'une ombre de peuple, une secte à vrai dire, bien plutôt qu'un groupe national doué d'une personnalité politique. Demeurés toujours au second plan de l'histoire, les Samaritains ne sont plus représentés aujourd'hui qu'à l'état d'échantillon ethnique par quelques rares survivants concentrés à Naplouse, au pied de ce mont Garizim dont l'aurore de sainteté est bien pâle à côté de celle du mont Sion. Rivale de Jérusalem, Sichem n'a jamais pu réussir à la supplanter, et ses derniers enfants sont en train de s'étendre peu à peu dans leur étroit berceau même.

La principale originalité des Samaritains consiste à avoir gardé la vieille écriture d'Israël sous sa forme phénicienne, genre qui montrent à quel point ce jeu d'isopéphie était en faveur, surtout chez les chrétiens d'Orient.

1. C'est probablement un des arguments sur lesquels, au dire de Joseph (Ant. J., XI, 6 : 5 ; cf. XI, 8 : 6), les Samaritains s'appuyaient pour établir, dans leur lettre à Antiochos Epiphané, leur origine sidonienne et obtenir, en conséquence, un traitement de faveur en séparant leur cause de celle des Juifs : οὐκον ἐμὸν τὸν Ἀντίοχον Ἔπιφανέαν καὶ τοῦτο γενέσθαι ἦτον ἐν τοῖς πολιτικοῖς ἀντι-
γραφῶν. Et, de fait, dans sa missive à Nicanor, Antiochos leur donne la même
alors que les Juifs, leurs frères ennemis, l'abandonnaient définitivement pour adopter l'écriture araméenne d'ou sort l'alphabet hébreu carré, dans lequel nous lisons aujourd'hui la Bible. A cet égard, bien qu'encore l'alphabet phénicien se soit passablement altéré entre leurs mains, ils sont assurément restés plus fidèles aux traditions du passé. Il faut, toutefois, beaucoup rabattre de leurs autres prétentions à en être les seuls et légitimes héritiers à l'exclusion des Juifs. Pour les Samaritains, le Canon sacré se compose exclusivement du Pentateuque. Le reste de la Bible ne compte pas pour eux ; le Livre de Josué lui-même, malgré le nom cher à leurs yeux sous lequel il s'abrite, n'a pas trouvé grâce devant leur parti pris. Franchement, c'est clairement elles anales de l'histoire, car le temps a marché depuis la mort de Moïse et, au dire même des Samaritains — qui n'admettent pas, bien entendu, la version juive d’après laquelle ils ne seraient qu'une colonie de Gymyeens idolâtres établis par Salmanazar dans le pays de Samarie et convertis sur le tard au judaïsme — leurs destinées auraient véritablement commencé avec Josué et l'institution par celui-ci du sanctuaire du Garizim. De là, la nécessité pour eux de remédier aux inconvénients de cette intransigeance exégétique et de reprendre, sous forme de documents profanes, au point où ils l'avaient arrêté, le récit des faits concernant leur existence et leur développement à travers les siècles. Ce n'est, du reste, qu’à la dernière heure qu'ils ont senti cette nécessité, et l’expédient employé par eux est assez misérable, à en juger par les quelques essais historiques d'origine samaritaine connus jusqu’ici, essais informes qui n'ont avec l'histoire véritable que de lointains rapports. C'est d'abord un Livre de Josué, rédigé en arabe au xixe siècle; puis une chronique, également en arabe, composée au xve par un certain Aboul-Fath; enfin, une autre chronique intitulée Tolibeh, celle-ci en samaritain fortement imprégné d'arabe, donnant, avec ça et là quelques événements con-
nées, la liste des grands prêtres jusqu’en l’an 1273 de l’Hégire (1856 J.-C.).

A ces trois documents déjà publiés nous pouvons en ajouter aujourd’hui un quatrième, qui leur ressemble fort tant par la pauvreté du contenu que par la similitude de la matière mise en œuvre. C’est une chronique sans titre, trouvée récemment à Nablouse par M. E.-N. Adler, qui a pu en faire prendre une copie et une transcription en caractères hébreux cursifs par un Juif allemand de Jérusalem.

La langue est de l’hébreu d’une platitude remarquable, mélangé de mots samaritains et plein d’arabismes. Assis de M. Seligsohn, M. Adler nous en donne le texte accompagné d’une traduction française et de notes explicatives. Le cadre est aussi vaste qu’on peut le souhaiter, puisque la chronique commence à Adam pour s’arrêter en l’an 1900 de notre ère. Malheureusement le tableau est loin de répondre à l’ampleur du cadre. L’auteur ou les auteurs qui y ont mis successivement la main ont largement usé de la chronique d’Aboul-Fath et de la Tölädeh, en même temps qu’ils devaient puiser à quelques autres sources inconnues d’où dérivent ces deux dernières chroniques. Rien n’est plus propre à montrer combien borné a toujours dû être l’horizon de ces pauvres Samaritains, hypnotisés par la vue de leur mont sacré du Garizim, que cette suite de récits découverts où ils n’arrivent même pas à nous présenter une image un peu nette et continue de leur histoire personnelle, et où les rares faits qu’ils ont pu saisir de l’histoire générale sont presque toujours défigurés par les plus étranges distorsions chronologiques et onomatologiques. Néanmoins, nous savons encore si peu de choses sur ce petit coin d’humanité qu’il convient d’accueillir avec empressement le nouveau document offert à notre curiosité, et que la critique ne doit pas considérer comme au-dessous d’elle

de le soumettre à un examen sérieux. C'est ce que je voudrais faire en essayant d'éclairer une série de points obscurs qui se présentent à la lecture et constituent autant de petits problèmes posés à la sagacité de l'historien.

II

— Bayoul. [P. 5.] La ville de "Bayoul l'inférieure" semble être considérée comme synonyme de Hébron. Je doute fort que la leçon הָיְתָא ait quelque chose à faire avec la Qiriat Baal de Josué, xvi, 60, comme le supposent les éditeurs. J'y verrais plutôt une mauvaise lecture d'un texte arabe primitif : בֵּי בֵּי, et je rapprocherais פֶּית עִבְרָנוֹn ou פֶּית עִבְרָנָn, nom d'un ancien quartier de Hébron1. Quant au mot יִסּוּנָה "inférieur", qui est joint au nom de la ville, c'est peut-être tout simplement une glose marginale qui s'est glissée dans le texte, l'adverbe "infra", indiquant que ce synonyme toponymique se trouve répété, comme il l'est effectivement, deux lignes "plus bas".


— Philippe Arrhidée. [P. 38.] « Un roi philosophe frère du roi Alexandre, nommé Ptolémée ». Il faut certainement lire et comprendre ici, comme l'avait déjà fait Vilmar2 dans le passage correspondant de la chronique d'Aboul-Fath : "un roi Philippe (נַיַּמְס, נַיַּמְס) ». Il s'agit de Philippe Arrhidée, confondu avec Ptolémée. La comparaison du passage d'Entychius, d'où sans

doute ceux-ci sont dérivés plus ou moins directement, le montre à l'évidence : "Après Alexandre régna son frère appelé Philippe (فيلی) et surnommé Ptolémée Archidées (پولیمیوس ر آریداوس). La confusion avec Ptolémée est, comme on le voit, déjà chez Eutychius.  

Je ne serais pas surpris qu'il y ait eu quelque méprise du même genre au sujet de l'officier Herodios qui joue un rôle dans la suite des deux récits samaritains. Vilmar et M. Israel Lévi veulent y reconnaître Héliodore, le fameux violateur du temple de Jérusalem. Sans doute, l'anachronisme et l'ectopisme seraient admissibles à la rigueur; ces chroniqueurs samaritains nous en font voir, sous ce rapport, de toutes les couleurs. Pourtant, je crois plus volontiers que ce nom, qui est écrit littéralement Ordos (أوادوس) et Oródos (آوودوس), a été suscité par celui de Archidées qui, comme on l'a vu, figure dans le récit même d'Eutychius sous la forme Ariddos (آريدووس), et qui, d'autre part, manque à sa place normale dans les récits samaritains correspondants.  

— Hérode nabatéen. [P. 44.] « Hérode était un bâtard (عشيرة) et il détestait tous les Israélites, tant samaritains que juifs ». Cette tradition pourrait être une confirmation indirecte de l'origine arabo-nabatéenne que, sur d'autres indices, j'ai été conduit à attribuer à Hérode, si l'on en rapproche celle dont j'ai parlé autrefois à propos de l'étymologie populaire de Nażérës qui, selon Enstathe, signifierait "né de l'adultère" (γνήσιος γένος). Il n'est pas impossible d'ailleurs, que la naissance de la légende ait été favorisée par quelque jeu de mot visant arbitrairement l'étymologie du nom même du père d'Hérode, 'Ariddos.  

— Césarée et Vespasien. [P. 42, cf. p. 4.] Réédification, par Vespasien, de la ville de Césarée, ancienne fondation de Seth.  

---

3. Ibid., t. IV, p. 252, 262.
A ce propos, il eût été bon de corriger, puisque les éditeurs le citaient, le passage de la Tölldeh, correspondant à celui-ci en même temps qu'à celui d'Aboul Fath (p. 108) et concernant la même ville. M. Neubauer, l'éditeur de la Tölldeh, a traduit :

Vespasians... qui détruisit Dora (Baron), qui est Césarée, ville bâtie par Sheih ; il avait arrêté l'eau par des constructions, de sorte qu'elle inonda la ville. Il l'appela Daron en l'honneur de son fils.

Il ne s'agit pas de « destruction », mais, au contraire, de « reconstruction ». Le texte samaritain de la Tölldeh porte, en effet :

\( \text{جدد بنان قياسية} \) (Aboul-Fath)

\( \text{نوعية} \) (Nouvelle chron.) « renouveler ». De plus, au lieu de cette inondation extraordinaire qui aurait consommé la ruine de la ville, il faut entendre tout simplement la construction d'un aqueduc. Le texte d'Aboul-Fath ne laisse aucun doute à cet égard :

Et il captó les eaux à l'aide d'une construction de manière à les amener jusqu'au milieu de la ville.

Tel est le sens qu'il faut attribuer aussi à la phrase samaritaine que M. Neubauer a si malheureusement rendue et qui se superpose presque mot pour mot à la phrase arabe :

\( \text{وحبس رهش رهش بحنأ ذلت طهرا بناع لذ مدنا} \)

Littéralement :

Et il captó les cours d'eau par des constructions de manière à ce que les eaux arrivassent jusqu'au milieu de la ville.

L'expression rappelle d'une façon frappante celles employées par les textes grec, latin et hébreu de l'Ecclesiastique (xlvi, 49), mentionnant l'exécution de l'aqueduc de Siloé à Jérusalem par le roi Ezéchias 4.

2. « Il réédiia, il fonda à nouveau Césarée. »
3. Remarquer notamment \( \text{حبس} \) = « emprisonner », c'est-à-dire « capturer ». Le sens est confirmé par l'addition dans le texte samaritain, du verbe \( \text{تعثر} \) « arrêter ». Cf. Job, xvi, 4 : \( \text{تعثر} \).
4. J'aurai à examiner plus loin ces textes à un autre point de vue.
Les éditeurs supposent que la ville en question n’est pas la Césarée de la côte, la métropole de la Palestine romaine, mais son homonyme, la Césarée Philippe, autrement dit Paneas, aujourd’hui Baniás, au pied de l’Hermon. J’en doute fort, et cela pour plusieurs raisons.

D’abord, à l’époque à laquelle peuvent remonter nos chroniques ou leurs sources, le nom de Césarée avait disparu de la tradition onomatique pour faire place à celui de Panéas ; il n’était plus en usage que pour la Césarée maritime.

D’autre part, la « construction » attribuée à Vespasien ne s’expliquerait pas historiquement s’il s’agissait de Paneas. Elle s’explique, au contraire, fort bien s’il s’agit de la Césarée maritime, cet empereur l’ayant en effet fondée à nouveau sous forme de colonie, comme nous l’apprend Pline* :

Stratonicus turris, eadem Cäsarea, ab Herode rege condita ; nunc colonia prima Flavia, a Vespasiano imperatore deducta.

Le dire de Pline est pleinement confirmé par les légendes latines des monnaies coloniales de Césarée où cette ville est désignée sous le nom de Colonia prima Flavia Cäsarea.

Les éditeurs de la chronique se sont appuyés pour leur identification avec Césarée Philippe sur le passage (p. 4) où il est dit que le patriarche Seth construisit deux villes : la première qu’il appela שדכ, la seconde qu’il appela Damas. Il est certain, par le rapprochement avec le second passage, où la fondation fabuleuse de Seth s’applique expressément à la Césarée en litige, qu’ici aussi nous avons affaire à cette même Césarée, quelle qu’elle soit. Mais le nom de Philippe qu’ont cru lire les éditeurs est le produit d’une correction arbitraire, comme le montre le jeu des parenthèses et crochets dans leur transcription. Si on la débarrasse de cet appareil critique, la graphie du manuscrit

1. C’est, comme on le sait, Hérode qui donna ce nom à la ville en l’honneur d’Auguste. Elle s’appelait antérieurement la Tour de Straton.
3. Cf. de Sauley, Num. de la Terre-Sainte, p. 120 et suiv.
semble être, en réalité : Flavia. Je proposerais, dès lors, une correction toute différente. Comme toujours dans cette chronique, il faut, à travers le texte samaritain, considérer un texte arabe primitif sous-jacent ; soit, ici : Flavia. Faisons abstraction des points diacritiques, ainsi qu’il convient chaque fois qu’il s’agit de mots étrangers transcrits en arabe. Nous obtenons Flavia, ce qui nous conduit aisément à Flavia, c’est-à-dire au nom même donné par Vespasien à sa colonie de Césarée maritime : Flavia Caesarea.

Enfin, dans ces conditions, les passages de la Toltdeh et d’Aboul-Fath relatif à la construction de l’aqueduc de Césarée s’expliquent à merveille. Cet aqueduc, c’est celui dont on voit encore les restes grandioses, aujourd’hui ensablés, et qui amenait à Césarée maritime les eaux captées à la hauteur de Sahbârin, à une quinzaine de kilomètres, à vol d’oiseau, dans le nord-est.

Pour ce qui est de l’attribution légendaire de la fondation de Césarée au patriarche Seth, elle repose peut-être sur une allusion au nom de Migdal Ched « la forteresse de Ched », sous lequel la ville de Césarée est quelquefois désignée dans les Talmuds.

1. Ou, si l’on préfère : Flavia = Flavia.
2. Voir la description détaillée dans les Memoirs du Survey of Western Palestine (t. II, p. 18-23). L’aqueduc a un développement total de 8 milles anglais. Un second aqueduc antique long de 3 milles amenait, en outre, à Césarée les eaux du Zerqa, ou fleuve des Crocodiles, au nord de la ville. A propos de ce dernier fleuve et du nom caractéristique qu’il porte, je signalerai un fait qui, s’il est confirmé, trancherait définitivement une question très controversée : celle de l’existence positive du crocodile en Palestine et, en particulier, au Nahr Zerqa. D’après une information publiée dans le n° 4-5 des Mitteilungen und Nachrichten 1902, du Palästina-Verein, on aurait enfin réussi à tuer tout récemment dans ce fleuve un crocodile mesurant 32 m 20 de longueur. Malheureusement on n’en aurait conservé que la peau. C’est regrettable, car il serait d’une très grande importance de procéder à une étude anatomique minutieuse. En effet, le crocodile a été importé d’Égypte sur ce point de la Palestine il y a plus de deux mille ans, pour des motifs religieux. Il y aurait lieu de vérifier si, pendant ce laps de temps appréciable, l’espèce transplantée dans un milieu si différent a subi des modifications ; si légères qu’elles fussent, elles auraient une valeur considérable pour la théorie du transformisme.
Un point reste encore à éclaircir dans cette question assez complexe. La Töldideh (loc. cit.) dit que Vespasien « réédira Daraoun qui est Césarée, et qu'il l'appela ainsi du nom de son fils », Aboul-Fath reproduit textuellement le second membre de phrase. M. Neubauer a supposé que Daraoun était la transcription de Dora, l'antique Dôr phénicienne, aujourd'hui Tantoura, à une douzaine de kilomètres au nord de Césarée. Sans doute, une confusion entre les deux villes voisines ne serait pas impossible. Mais, de toute façon, quel rapport peut-il y avoir entre Titus et ce prétendu Daraoun « fils de Vespasien » ? La réponse à la question se cache peut-être dans quelque correction à faire aux graphies suspectes.  

Je ne la vois pas, pour le moment. Je ne puis croire à une déformation du nom de Néron (تربون) ; il apparaît bien sur plusieurs monnaies de notre Césarée, mais ce n’est pas là une raison suffisante. Peut-être faut-il corriger والده en ولده chez Aboul-Fath, et par suite — le samaritain dépendant de l'arabe — نسخ dans la Töldideh. Cela donnerait : « il l'appela du nom de son père », au lieu de « son fils ». Il faudrait entendre par là le gentilice de Vespasien : Flavius. Or nous avons vu que notre nouvelle chronique semble justement donner à Césarée ce nom de Flavia, qu'elle a d'ailleurs réellement porté : Flavia Césarea ; d'autre part, il est à remarquer qu'elle omet complètement ce nom de Daron si fort embarrassant.

— La chaste Suzanne. [P. 42-44.] L'histoire de la fille du grand prêtre Amran et des deux ermites samaritains du mont Garizim, déformation évidente de celle de Suzanne et des vieillards, est encore vivante dans la tradition locale. Je l'ai recueillie de la bouche d'indigènes à Naplouse même, en 1874, y compris l'épisode si curieux du petit garçon tirant d'embarras le tribunal chargé de juger la jeune fille victime d'une fausse accusation ;

2. Cf. l'observation faite plus loin, p. 00, note 00.
elle est localisée au lieu dit 'Oyoûn Sârin conformément au récit, plus détaillé, d'Aboul-Fath (op. cit., p. 112)1.


1. Il l'appelle Sârin, et *bars Sârin*. C'est la Qiriat has-Sârin, ou plutôt has-Sârin, de la *Tudîak* (p. 413), que M. Neubauer identifie à tort avec Zarîn. Le lieu, qui était le théâtre des exécutions capitales, est encore montré par la tradition dans les environs immédiats de Naplouse.

2. L'une des statues était celle de Hadrien, l'autre celle d'Antonin, selon saint Jérôme.

3. *Livre de Josué*, p. 50, fâ, il est dit qu'Hadrien construisait le sanctuaire (à lire peut-être قرم , comme plus loin, au lieu de قرما), sur la montagne sacrée même, et au nom de son père Sos; على اسم والده سفس. Dans ce passage, la confusion semble être complète, non étant présenté comme le propre père de Hadrien. C'est à se demander, abstraction faite de ce nom énigmatique, si l'auteur n'aurait pas mêlé l'histoire de Titus ou de Domitien à celle de Hadrien, et fait allusion au surnom de *Flavius* que Nespôjis a officiellement porté comme Césaré, ainsi que nous le montrèrent les témoignages numismatiques (impériales greques de Domitien et peut-être même de Titus; avec ére locale de 72-1. C., cf. de Sanlely, *op. cit.*, pp. 244-245). On remarquera, dans ce cas, à propos de la conjecture émise plus haut (p. 99), l'emploi de l'expression على اسم والده « au nom de son père », visant le gentilice Flavius.
lisait Saquros, qui serait selon lui, une mauvaise transcription de Kaisaros. Il pensait aussi à une déformation de sacrés. Ces conjectures ne paraissent guère meilleures que celle de Sospes. Je proposerais de lire Sarapis, en prenant la moyenne des diverses formes arabes qui convergent vers une forme première : سَرِفِس. Le Jupiter-Sarapis figure fréquemment sur les monnaies romaines frappées à Neapolis.

— Les purifications samaritaines. [P. 47.] — Notre chronique, About-Fath et le Livre de Josué diffèrent sensiblement dans le récit des faits qui auraient motivé les représailles de Hadrien contre les Samaritains. Le second document, mêlant des moines et des évêques à l’affaire, semble faire confusion avec les sanglantes émeutes de Neapolis sous les empereurs byzants. Le Livre de Josué (p. 50-51) est le seul à donner un détail fort curieux, qui n’a pas encore été que je sache, relevé comme il le mérite. Après le départ de Hadrien les Samaritains auraient « purifié les divers endroits où il avait passé », ce qui motiva, assure-t-il, la fureur de l’empereur. Ces purifications consistaient à allumer du feu dans tous ces endroits, conformément à un usage qui n’avait rien de personnellement hostile ou offensant pour l’empereur, et qui veut que les Samaritains brûlent ainsi les traces de tout étranger. Telle est textuellement l’explication mise par l’autour dans la bouche même d’un Samaritain essayant de calmer Hadrien. Or, elle se trouve concorder de la façon la plus topique avec une observation faite sur le vif par un vieux pèlerin chrétien du vi siècle. Antonin de Plaisance dit qu’en traversant avec ses compagnons, la campagne, les villes et bourgs de la Samarie, il voyait les habitants samaritains allumer

1. On aurait pu penser aussi à une mauvaise transcription de εἰν δόξος, le dieu suprême qui avait un sanctuaire sur le mont Garizim (Dion Cassius, xii, 12; cf. Damascus). Mais la conjecture s’accorderait moins bien avec les données graphiques du problème.

aussitôt de la paille partout où ils passaient, pour brûler leurs traces aussi bien que celles des Juifs :

Descendantes per campestria, cintitates nee uicos Samaritanorum ; et per plains, unde transiuntus sine noc : une ludum, cum paissa (île) vestigia nostra incendentes ; tanta illa est exorbitat utrique.

— Antonin le Pieux et les Samaritains. [P. 48.] A l'appui de ce que dit la Chronique sur la bienveillance d'Antonin le Pieux envers les Samaritains, je rappellerai une dédicace grecque en l'honneur de cet empereur, trouvé à Naplouse même, et donnée dans mes Archaeological Researches in Palestine, t. II, p. 324.

— Claude Ptolémée. [P. 49.] Ptolémée « le Chaldéen » (il s'agit du géographe), Il faut corriger 7772 d'abord en 7771, qui est déjà une mauvaise leçon (الفلودي) d'Aboul-Fath (p. 118) ; puis, فير (الفلودي) qui est la bonne leçon de celui-ci. C'est Ptolémée « Claude » à Khâvus.

Un des manuscrits d'Aboul-Fath a aussi la mauvaise leçon فير, forme qui se retrouve dans le titre même de certaines traductions arabes du célèbre géographe, où elle a donné naissance à une autre erreur qui, pendant longtemps, a été prise pour argent comptant : « savoir que Ptolémée serait originaire de Péluse » (Φελούδιος = Ptolusen). — L'Aigle de Neapolis. [P. 63.] La légende de l'oiseau magique en eirain que les Romains avaient placé sur le mont Garizim comme un talisman contre les entreprises des Samaritains, n'a qu'un rapport bien lointain avec « la légende de Rome » que les éditeurs citent ainsi sans plus d'explication. Je suppose qu'ils visent par là la grive imaginaire en bronze dont parle Mas'oudi (Prairies d'or, IV, p. 94). Un rapprochement bien plus topique me semble devoir être fait avec l'aigle aux ailes

1. Au rapprochement avec Aboul-Fath, pp. 139-143, fait par les éditeurs, il faut ajouter celui du Livre de Jonas, pp. 52 et 54.

2. Le changement du nom en yad doit être mis au compte du transcripteur juif moderne. Cette faute est fréquente tout le long du texte de la nouvelle chronique.
éployées accompagnant la figuration de la montagne sainte sur une série de monnaies coloniales frappées à Neapolis. La légende paraît avoir été empruntée à quelque source grecque. C'est ce que donne à croire le cri poussé par l'oiseau : « Hébreu ! », avec sa forme hybride Ἐφραίμ, transcription de Ḫōphēt, avec maintien de la désinence hellénique.

— Le roi Balsamis. [P. 71.] Le « Roi Balsamis » n'est peut-être autre que l'empereur Valens, comme l'avait supposé déjà Vilmar (op. cit., p. lxxiii). Un indice qu'on peut faire valoir en faveur de cette conjecture, c'est une petite phrase qu'ajoute Aboul-Fath (p. 165), disant que les deux personnages samaritains en cause avaient appris que le roi « passait dans le pays ». Valens, nous le savons, a fait en Syrie, notamment à Antioche et à Hérapolis, des séjours fréquents et prolongés. Les transcriptions samaritaine et arabe du nom, avec leurs variantes, peuvent dériver graphiquement de Balsamis, forme grecque du nom de Valens.

— Théodose II. [P. 72.] Le roi Théodose, qui fit réunir le concile d'Éphèse, est, sans contester, Théodose II. Il n'est pas désigné, semble-t-il à première vue, sous le titre de roi, mais sous celui, tout à fait exceptionnel, de « juge, suffète », auquel il faudrait, selon les éditeurs, attribuer ici le sens de « roi ». Je ne crois pas. Voici le texte : Ῥωμαίου θυρεοῦσα ξεινήθη ἐπεὶ λέγεται « sur l'ordre ...... le chōphēt Theodosios ». Le mot ξεινήθη est incompréhensible et a été laissé de côté par les traducteurs ; il doit être corrigé, à mon avis, en ξεῖς « roi » ; la faute est née d'une mauvaise lecture de l'arabe ( ملك). Dans ces conditions Chōphēt devient un simple surnom de Théodose II (destiné à le distinguer de Théodose Ier) et il faut lire et comprendre : « Sur l'ordre du roi chōphēt Theodosios. » Deux explications en sont possibles. Ou bien c'est une allusion à la rédaction, faite par son ordre, du recueil juridique portant son nom, le Codex Theodosianus ; ou bien, il faut don-

1. Aboul-Fath, p. 111 ; Livre de Josué, p. 54 ; cf. p. 52.

REMBUI, L'ARCHAISME ORIENTAL. VI.
MARS 1904, LIVRABAIX 7.
ner au mot רוש, comme le fait déjà la version samaritaine du Deutéronome (xxi, 2)², et aussi la version syriaque, le sens de רוש, אד «scribe», et y voir un équivalent du surnom de «Calligraphe» qu'avait reçu Théodose II.

— Le roi Escophatus. [P. 72] Le roi «Escophatus» ne saurait, à aucun titre, correspondre à l'empereur Léon Ier, auquel pensent les éditeurs. Si l'on applique au pied de la lettre la donnée chronologique expressément formulée un peu plus loin par l'auteur (p. 75), soit 123 ans avant la fondation de l'Église de la Vierge sur le mont Garizim par l'empereur Zénon (484-519)², on est reporté au règne de l'empereur Julien (361-363). Serait-ce le nom de celui-ci, ou plutôt son surnom péjoratif Ασκοφάτου, qui se cache sous ce nom étrangement défiguré? Sans doute, l'emploi d'un tel surnom est fait pour surprendre. Cela tient peut-être à ce que le renseignement est puisé dans quelque source chrétienne, et moins qu'on ne préfère, avec Vilmar (ap. cit., p. 331) voir dans cet Escophatus un simple gouverneur. Aboul-Fath (p. 168) dit qu'il était «sultan du pays» (سلطان الأرض). Cette expression insolite pourrait être invoquée en faveur de cette façon de voir. Il est vrai que, dans la suite du récit, le personnage est qualifié expressément de «roi» (malik), comme dans la nouvelle chronique. En tout cas, il est peu probable que Escophatus soit une corruption de Ασκοφάτου, comme Vilmar en émet l'idée, du reste, avec hésitation.

Les portes d'airain, qui jouent un grand rôle dans cet épisode, transportées du temple de Jérusalem à Néapolis par Hadrien et utilisées plus tard par les Samaritains, avec l'assentiment final.

1. La version grecque des Septante, également : γραφατους.
3. Variantes : Συγγραφατους, Συγγραφατος; dans cette dernière, le changement du το ου est peut-être tout bonnement le fait du transcrivant mal moderne.

du roi Escophatus, dans la construction de leur synagogue, pourraient être, si tant est que cette tradition ait quelque fondement historique, les fameuses portes de Nicanor, dont j'ai eu occasion de parler récemment, à propos d'une découverte du plus haut intérêt faite de Jérusalem. En tout cas, l'autorisation accordée par Escophatus répondrait bien à ce que nous savons du caractère politique de Julien.

— **Le chef samaritain Youstasas.** [Pl. 74.] — Il est fâcheux que la nouvelle chronique ne mentionne que d'un mot la guerre entre Samaritains et Chrétiens qui eut lieu sous l'empereur Marcien. Aboul-Fath (p. 170) donne au moins quelques détails, assez fantastiques, du reste. Je relève dans son récit un nom dont l'intérêt semble avoir échappé à Vilmar, car il n'en parle pas dans son introduction ; c'est celui du héro samaritain *Youstiya (يوستيوا)*, qui rappelle d'une façon frappante le nom "Iourestioz, Ioustoioz", donné par les chroniqueurs byzantins au chef de l'insurrection.

— **Mahomet et les Samaritains.** [P. 78.] À propos de la charte de garantie obtenue de Mahomet par l'envoyé samaritain Zahar Sarmasa, les éditeurs font remarquer que, d'après le *Tolidh* (p. 443), celui-ci n'aurait pas, au contraire, réussi à faire de traité. Ils se sont laissés égarer par une traduction inexacte proposée, d'ailleurs, avec hésitation, par M. Neubauer : « il ne put pas arriver à faire une alliance avec lui (?) ». Le samaritain porte : ٨٧ ٴ٢، la version arabe correspondante : *سَمَتْ* Y. Il faut lire *سَمَتْ*, à la IVe forme, comme le montre l'orthographe samaritaine, et comprendre : « il ne crut pas en lui (comme prophète) ». En effet, Aboul-Fath (p. 174) raconte que les deux envoyés, chrétien et juif, qui étaient en compagnie de l'envoyé samaritain, se convertirent à l'islamisme ; il n'en fut pas de même de celui-ci, ce qui ne l'empêcha pas, du reste, d'obtenir sa charte.

2. Peut-être faut-il corriger *ستَمْ*.
C'est ce qu'a voulu dire la Tâlideh. La preuve en est que, plus loin (p. 433), dans un passage qui a échappé à l'attention des éditeurs, peut-être parce qu'il n'est pas à sa place chronologique, elle dit formellement que l'envoyé samaritain réussit à obtenir de Mahomet la convention demandée.

— Le calife Abou Bekr. [P. 79.] Le surnom de 'Atîd (اتید) porté par le calife Abou Bekr, n'est pas à rétablir en 'Abdallah, comme le croient les éditeurs, supposant à tort « une confusion entre le z et le s », laquelle d'ailleurs n'expliquerait rien en l'espèce. Il faut corriger سُمَّى 'Atîq; la confusion est née, comme toujours, d'une mauvaise graphie arabe غتن = عتن. Sur ce surnom d'Abou Bekr, bien connu, cf., entre autres, Mas'oudi, Prairies d'or, IV, p. 177.

— La prophétesse Sidjâh. [P. 80.] La fameuse prophétesse hétérodoxe, et devinera, des premiers temps de l'Islam, Sidjâh, n'était pas « de la tribu Robe'a », mais de la tribu de Yarhou.4 Il faut donc garder la leçon du texte, qui est irréprochable :

La ويوعية = هنرورن.

— Hermel. [P. 82.] Près de cette ville (Emèse) étaient situés les villages de Ribla et de Ramla, et dans ce dernier était élevé, sur une colline, un ancien édifice dont les pierres étaient recouvertes d'images ». Au lieu de Ramla — semblant indiquer que les éditeurs ont compris la ville de Ramie de Palestine, dont il sera question plus bas (p. 83) — lire Hermel (هرملا) ; le hé est une radicale et non l'article : = م. Le monument est celui dont on voit encore aujourd'hui les restes remarquables à Qamou'at el-Hermel, au sud-ouest de Ribla. On en trouvera une description détaillée dans la Mission de Phénicie de Renan, pp. 117 et 182.

1. On y trouvera deux explications étymologiques de ce surnom : soit « préservé » (du feu de l'enfer); soit « noble » (par sa ligne maternelle). Peut-être le véritable sens est-il « l'ancien ».

2. La « gerboise », nom de clan bien propre à faire le honneur de l'école botaniste.

— Ummâd el-Aouzdî'. [P. 83.] Sur ce célèbre cadi, ou plutôt imâm, de Damas, contemporain de la première conquête de la Syrie par les Arabes, voir l'Histoire de Beyrouth par Sâleb ben Yahya. Le nom est à corriger Abû 'Amr 'Abd er Rahmân el-Aouzdî'. La date de sa mort, 475 de l'hégire, est à rectifier en 437. Hatounî (et non Hantousoh; Ḥāṭūn) est un petit village des environs de Beyrouth (au sud-sud-ouest), où l'on vénère encore aujourd'hui le tombeau du personnage (Ouèli el-Aouzdî').

— Le Haram de Jérusalem. [P. 84.] La construction de la «mosquée à Jérusalem» est attribuée (à tort, d'ailleurs) au khâlife Oualîd. Il s'agit, non de la mosquée El-Aksa, comme le supposent les éditeurs, mais de la Sakhra (construite, en réalité, par 'Abd el-Melîk); c'est ce qui semble résulter de l'expression employée : al-rubûn al-thawrî; 'arîb doit désigner la montagne sacrée avec la Roche Sainte et al-'arîz = el-harm.»

— Ramlî Filastînî. [P. 93.] «La ville de Caston qui est la même que Ramla». Qu'est-ce que ce nom invraisemblable de Caston, "Filastîn"? Je propose de corriger: "Filastîn, qui est, en effet, une dénomination fréquente de Ramlî chez les anciens auteurs arabes, cette ville étant considérée comme la capitale de la province de Filastîn, autrement dit Palestine. La faute, d'ordre paléographique, s'est produite, non pas dans l'écriture samaritaine, mais dans l'écriture arabe. Il faut, pour s'en rendre compte, opérer sur la graphie قَلْسِّلَن, laquelle est devenue par une série de mauvaises lectures: قَلْسِّلَن، قَلْسِّلَن، قَلْسِّلَن et, finalement, "Filastîn". Déjà, une altération du même genre s'était produite, pour ce nom, dans le passage correspondant de la Tâbilde (op. cit., p. 408): "Filastîn Phûstûm; mais là nous en sommes seulement au premier stade de la corruption, et M. Neubauer (op. cit., p. 447) n'avait pas eu de peine à recon-
nataire qu'il ne pouvait s'agir que de Ramlé de Palestine 4. Cette communion dans l'erreur montre à l'évidence l'étroite dépendance de la Tolideh et de notre chronique.

— *Arqa. [P. 94.]* La ville de Arokk (أرقرك), enlevée par les Croisés aux Musulmans avec celle de Tripoli, ne saurait être, comme le supposent les éditeurs, identique avec le village de Akura, mentionné plus loin 5. C'est, sans contredit, *Arqa, la Césarée du Liban, au nord-est et non loin de Tripoli.*

— *Basuca. [P. 95.]* « Basuca le Zaidanite ». En comparant les diverses leçons : إبرووق، *[un texte indéchiffrable] (Chronique),* Basuca et Basuque (Tolideh, p. 409), et en tenant sur une graphie arabe, on pourrait soupçonner ici le nom corrompu de quelqu'un général d'origine turque au service des Atabeks de Damas. Peut-être *Fardaq, (أردوق)?

— *La Mahkama. [P. 97.]* « La place du jugement » (المحكمة); plutôt « de la Mahkama », ou tribunal musulman. C'est certainement avec ce sens que le mot est pris dans un passage de la Tolideh (p. 466), où on lit : « tout cela est inscrit dans les archives de la Mahkama musulmane ».

— *La peuplade des Ghouzzi. [P. 98.]* « Un peuple insolent de l'Est vint dans ce pays ». Méme traduction de M. Neubauer dans le passage correspondant de la Tolideh (op. cit., p. 431). Il ne s'agit sûrement pas de l'invasion des Turcs Selljoukides au xVe siècle, ainsi qu'inclinent à le croire les éditeurs. Comme le montrent surabondamment le contexte, et aussi les synchro-

1. Toutefois, sa traduction « en Palestine, qui est Ramlé » n'est qu'un à peu près et semble indiquer qu'il n'a pas pensé à la forme arabe Filastin employée comme un véritable nom spécifique de ville. La même expression se retrouve quelques lignes plus bas, même page, et encore p. 400, cette fois avec une nouvelle lente (Filaste), à moins qu'en l'omission du t qui se soit qu'une coquille typographique.


3. Dans la traduction de M. Neubauer, *Megbis est probablement une coquille pour Meglis, Medjlis, l'équivalent, d'ailleurs, n'ent pas tout à fait exact.

— Le Tamouh. [P. 99.] » L'eau de Ras-el-Ain sort d'un four au milieu du champ ». C'est la fameuse source jaillissante, au sud de Tyr. Pour bien comprendre cette expression bizarre, il faut savoir que le mot arabe ِكُورَ (كوير) s'applique d'une façon générique en Syrie aux sources de cette espèce; il est toujours rattaché dans ce cas à une légende relative du déluge 1, laquelle a sa racine dans la sourate 41, 42 du Coran.

— Le Phare d'Alexandrie. [P. 99.] La sixième merveille du monde serait « la grotte des îles d'Antipatros », dont personne n'a jamais pu parler :

Les éditeurs se demandent : « s'il ne faut pas lire dans le texte ِإِفِفس *Ephèse*, de sorte que le chroniqueur ferait deux merveilles d'une seule 2. » Il me paraît beaucoup plus probable qu'il faut chercher dans ce passage, horriblement massacré, la mention du Phare d'Alexandrie, la seule des sept merveilles classiques qui manque ici à l'appel. Le mot ِةَمْتَرْهُة ُمَهْرَة « phare » aura été lu ِمَهْرَة « grotte », et celui-ci rendu par ِوَرَبِّ : « le phare de l'île de..... » ; on attendrait : « de Pharas ». Peut-être bien doit-on tirer ce nom défiguré des dernières lettres de la graphie, en la rétablissant sous une forme arabe ِإِتِّيِمْرِوس, où le jeu des points diacrétiques permet toute espèce de combinaisons.

2. En effet, il a déjà mentionné en son rang le temple de l'Artemis d'Ephèse.
3. On pourrait supposer aussi que la faute est le fait du transcrvateur juif moderne, ِمَهْرَة prétendu en hébreu cursif, à une faible confusion avec ِمَهْرَة. Pour se prononcer, il faudrait avoir sous les yeux le texte samaritain même.
Pent-être aussi est-ce tout bonnement une déformation du nom d'Alexandre ou d'Alexandrie.

Au commencement de ce paragraphe, il y a lieu de modifier quelque peu la traduction du passage concernant le colosse de Rhodes : « les Arabes y bâtirent un grand édifice..., c'est une statue de cuivre, etc... » Le sens parait être plutôt : « ils y bâtirent de nombreuses constructions. Il y avait (καὶ) une statue de cuivre, etc. ».

— Les Qaysiyés et les Yéménityés. [P. 100.] « Le calife qui s'en empara (du temple samaritan) s'appelait Yorok et descendait des fils de Cainan. Le temple s'appelle jusqu'à nos jours Yarka, d'après son nom ». Il ne s'agit pas d'un « calife », mais de quelque gouverneur local (النخ), voire même d'un simple cheikh de Naplouse, comme le montre le passage correspondant de la Tōlideh (op. cit., p. 412 : Παπί « l'ancien », [النخ]). Son nom, écrit ة، est rendu par la version arabe حضير، ce qui justifie pleinement l'identification faite par les éditeurs du temple en question avec la mosquée appelée encore de nos jours Djemâ' el-Khadhra (« la Verte »). Il me parait résulter de là que le personnage s'appelait en réalité Cheikh Khidhr, et que ة (« vert ») n'est qu'une traduction samaritaine de son nom.

Les éditeurs tout de ce personnage un descendant des fils du Cainan biblique, ce qui évoque aussitôt une origine fabuleuse bien peu vraisemblable. Le texte porte simplement : ΠΠ ΠΠ. A l'accepter tel quel, c'est même à Cain et non à Cainan que remonterait ce brave cheikh de Naplouse — ce serait encore bien pis comme invraisemblance. Je crois qu'il s'agit tout simplement d'une tribu arabe, les « Beni Q.... ». La graphie ة me semble provenir d'une graphie arabe خضير, laquelle est elle-

1. En parlant d'une graphie primitive κασσάλον δενναιαν?
2. « La colosse » est apparentement une coquille pour « la colosse » (Διόσκορος) ;
3. Le texte donné par M. Neunauer porte حضير, mais la correction s'impose.
même une corruption de قَيْس. Il faudrait, dès lors, comprendre le tout : « le cheikh Khidhir, des Beni Qais ». Dans toute la Palestine*, prise au sens le plus large, la population musulmane est divisée en deux grands clans antagonistes : les Qaisiyés et les Yéméniyés. Cette division traditionnelle, qui s’est traduite et se traduit encore par des conflits souvent aigus, remonte aux origines mêmes de la conquête arabe*; Il est fort possible que les « ennemis » du cheikh qui, d’après la suite du récit, vinrent à Napolis et lui firent subir un cruel supplice*, fussent des ennemis héréditaires, soit un parti du clan adverse, c’est-à-dire des Yéméniyés.

— Beibars. Le « roi As-Sahîr », mentionné un peu plus bas (p. 101), est le sultan mamlouk Edhi-Dhaher (إدِى دَحْثَر), c’est-à-dire Beibars,

— La montagne de Amila. A noter la survivance du toponyme de « la montagne de Amila » (حَيْلَةٌ = عَامِلَةٌ qui a disparu aujourdhui de l’usage courant. C’est le massif montagneux, au sud du Djebel Siddîqa et du fleuve Kâsmîyé, formant le hinterland du pays de Tyr.

— La Vallée de la Fourmi. [p. 105.] La « vallée de Naml », vers Gaza, n’est pas le « Wadi en-Nimra » ; c’est la fameuse « vallée de la Fourmi » (وَادٌ لَنْمَلِ), entre Beil Djibrîn et Gaza,

1. Dans une même région, tel village est Qaînî, tel autre, tout voisin, est Yémenî. Souvent, ainsi que j’ai pu le constater, la différence existe de quartier à quartier dans une même localité.


3. Notre chronique dit qu’il fut attaché avec deux cordes (مُحِطَّنِينِ) : la Th’lâhî (op. cit., p. 142 ; ref. p. 452), qu’il fut « placé entre deux murs ». Cette dernière variante provient peut-être d’une mauvaise lecture d’une graphie arabe :
qui joue un grand rôle dans la légende musulmane de Salomon.

— *Ain el-'Asel.* [P. 106.] La « Source du Miel » (אינ אֶזֶל) n’a rien de commun avec la vallée du Ouâd el-'Asel près de laquelle est la source du Jourdain ». Quoiqu’on ne prête qu’aux riches, c’est bien gratuitement que les éditeurs attribuent ici à l’auteur une confusion qu’il n’aurait pas connue. La source en question est autre que le *Ain el-'Asel* la *Source du Miel*, à Naplouse même, auprès du sanctuaire dit Hisn Ya’qoub². La position en est exactement indiquée par le chroniqueur samaritain au sud-ouest de la ville. Le *hain des Samaritains*, qui est dit être alimenté par l’eau de cette source, existe encore aujourd’hui sous ce même nom (*Hamam el-Samard*)².

— *Denzili*. Quelques lignes plus haut, il est question d’une ville au nom déroutant : *Danžali*, du pays de Smyrne, détruite par un tremblement de terre. Il faut lire *Denizli* (דניקלי) ville située au sud-est de Smyrne.


— *'Abd el-Ghâni en-Nâboulouisi*. Le cheikh ‘Abd El-Ghâni en-Nâboulouisi (1644-1731) est l’auteur de divers écrits, entre autres d’une relation de pèlerinage (*Rihla*) fort connue : c’est probablement à ce titre, comme une illustration locale, qu’il est cité ici. Djamâïn (*Djamăîn*), village natal du personnage, est à environ trois lieues au sud de Naplouse. On le fait naitre souvent, à tort, comme l’on voit, à Damas.

C’est probablement au même titre qu’il est question, immédiatement auparavant, d’un certain *Nasif* (*ناسيف*), un des habitants de Caphar-Sima, ville de Beyrouth, à l’extrémité de la montagne et derrière la vallée ». On ne voit pas, tout d’abord, ce que vient faire ici la mention de cet illustre inconnu. Je crois qu’il s’agit tout simplement de *Nasif* (*ناسيف*) de *Abdallah El-Yâzidji*,

---


L'inscription israélite de l'aqueduc de Siloé.

Le groupe נְבָרָה, nettement isolé par des points disjunctifs au moins dans les deux derniers cas, se trouve répété trois fois dans la vieille inscription israélite de l’aqueduc de Siloé : l. 1 bis, et l. 3-4. On l’avait généralement considéré jusqu’ici comme un substantif féminin נבירה, précédé de l’article et devant signifier « le percement, la percée » 1, conformément au sens primitif de la racine נור. On était d’accord sur la fonction grammaticale du mot ; les divergences portaient seulement sur la façon dont on devait vocaliser ce substantif.

Or, il résulte d’une conjecture émise autrefois par Marti 2, acceptée par Kautzsch 3 et confirmée depuis par une constatation matérielle faite par Lidzbarski 4 sur le mouillage de l’inscription,

1. Quelques auteurs (par exemple Lidzbarski, Handb., s.v.,) lui prêtaient même le sens absolu de « tunnel », difficile à justifier et incompatible, en tout cas, avec le contexte du passage l. 3-4 : נבירה ב. ל.
3. Appendices à la 27e édition de la grammaire hébraïque de Gesenius.
4. Ephemeris, l, p. 53.
que le mot doit être répété une quatrième fois, à la 1. 2, là où l'on croyait jusqu'alors pouvoir lire et restituer : ני. La véritable lecture semble bien être, en réalité, ניִפְחַל, mot qui, dans ces conditions, ne saurait être autre chose que l'infinitif, ou nom verbal, de נֶפֶח à la forme niphāl : נִפְחַל, avec le sens passif : « à être percé ».

M. Fischer estime avec raison qu'il doit en être de même dans les trois autres passages où réapparaît le groupe, c'est-à-dire que là aussi nous avons affaire à l'infinitif niphāl, combiné avec le pronom suffixe féminin נ, soit : נִפְחַל « son être percé ». Il invoque en faveur de cette conclusion des considérations philologiques fort judicieuses.

Cela donne à l'ensemble du texte une physionomie sensiblement différente, et, en particulier, remet en question la façon si discutée dont il convient de restituer le début mutilé de l'inscription. A quoi peut se rapporter, en effet, ce suffixe féminin נ ? Il implique l'existence d'un substantif féminin antérieurement exprimé, mais qui n'existe plus dans l'état actuel du texte. Il est assez difficile de croire que ce substantif se composait des deux ou trois caractères disparus au commencement de la ligne 1. Aussi M. Fischer est-il conduit à admettre que les 6 lignes gravées, qui sont seules venues jusqu'à nous, devaient être précédées de plusieurs autres lignes, dans lesquelles se trouvait l'antécédent postulé par notre suffixe נ, un mot tel que נִפְח « aqueduc », נִפְח וְנִפְח « colline », ou autre analogue. Celles-ci, tracées à l'origine en rouge ou en noir, n'auraient jamais été gravées par le lapicide, par suite de circonstances à nous inconnues, mais faciles à imaginer. C'est un fait dont l'épigraphie classique nous offre plus d'un exemple. Telle est l'hypothèse à laquelle s'arrête M. Fischer de préférence à celle, envisagée aussi par lui, d'une destruction accidentelle de la partie supérieure de l'inscription. Il fait remarquer, à l'appui, que la surface du roc a été soigneusement dressée et planée, sur une certaine hauteur, au-

1. Z. D. M. C., 1933, pp. 800 et suiv.
dessus du texte actuel, comme si elle avait été préparée pour recevoir un autre texte gravé, dont, à vrai dire, on ne peut saisir la moindre trace.

M. Fischer emprunte cette observation à M. Gulhe qui, d'ailleurs, repoussait par avance l'hypothèse de caractères gravés dans cette région. Je crois devoir rappeler que j'avais déjà, de mon côté, constaté ce fait matériel ; en précisant davantage : en réalité, le texte est inscrit dans un cartouche creux rectangulaire, mesurant environ 0°,50 de hauteur sur 0°,66 de largeur, cartouche dont il n'occupe effectivement qu'à peu près la moitié inférieure. J'avais alors insisté sur l'existence et la signification de ce champ supérieur ainsi laissé vide, et j'avais donné le choix entre deux explications : il aurait été destiné à recevoir, soit une scène figurée représentant, à la mode égyptienne ou assyrienne, l'opération même décrite dans l'inscription ; soit une première partie de l'inscription qui, pour des causes inconnues, n'aurait pas été gravée.

Comme on le voit, cette dernière conjecture est celle-là même que soutient aujourd'hui M. Fischer. Il faut avouer que la nouvelle interprétation qu'il propose du mot en litige, lui donne et en reçoit une grande force. On pourrait, toutefois, se demander si, au début de la ligne 1, le groupe : nppw... ne serait pas susceptible d'une autre interprétation grammaticale, le n, dont il ne reste, d'ailleurs, que des traces douteuses, étant attribué au mot précédent, et nppw pouvant être le 3e pers. fem. du prétérit uiphat. Je me hâte d'ajouter que la forme yw de la l. 3 semble être une contre-indication à cette hypothèse émise sous toute réserve et en désespoir de cause. Si, malgré tout elle était recevable, on serait amené à une tournure relativement satisfaisante et assez compatible avec la théorie d'un texte complet : « La... a été percée, et voici la façon dont elle a été percée (littéralement : « de son percement » etc. Une autre objection, c'est

1. Z. O. P. V., IV, p. 237.
l'axiguité de la lacune initiale. Je n'oserais proposer un des mots circonstanciels très courts qui ont déjà été suggérés, en le combinant avec ce même verbe au féminin qui ferait alors fonction de nentre, comme cela arrive quelquefois en hébreu, sans sujet exprimé.

Puisque j'en suis sur l'aqueduc de Siloé, je profiterai de l'occasion pour dire quelques mots de certains textes historiques qui y ont trait.

On a reconnu depuis longtemps que l'Ecclesiastique semblait en parler assez explicitement dans le passage où il décrit les travaux exécutés à Jérusalem par le roi Ezéchias. Il y a dans ce passage une expression énigmatique, « le Gôg », pour laquelle on a proposé diverses corrections plus ou moins arbitraires et médiocrement satisfaisantes :

Ezechias munuit civitatem suam, et induxit in medium ipsius aquam, et fodit forre rapem, et adillavit ad aquam pulsum (Vulgata, Ecd., xlvi, 19).

Au lieu de l'inexplicable τῶν Γώγ, la Vulgate a tout simplement aquam, ce qui est d'accord, d'une part, avec une variante du texte grec, οἱ ἄνθρωποι, à laquelle on a en tort de ne pas prêter assez d'attention, d'autre part avec le texte hébreu, récemment retrouvé, où on lit seulement דים. N'y aurait-il pas lieu de combiner les deux leçons דים et τῶν Γώγ, de manière à en tirer paléo-

1. Voir le relevé qu'en donne M. Fischer (op. cit., p. 305). On pourrait y ajouter τῶν « ainsi », qui se concilieraient assez bien avec l'hypothèse d'après laquelle le champ supérieur du cartouche aurait été réservé pour la gravure d'une image.


3. Voici le passage complet : 

On remarquera que l'auteur semble s'être assuré avec intention du verbe הַעֲבֹר « fortifier » pour jouer sur le nom même d'Ezéchias.
graphiquement un mot qui serait tout à fait en situation : "(ו)בַּבָּא, yow|γ, "l'aqueduc" ?

Il est possible que ce mot, qui se trouvait peut-être dans le texte primitif, ait été ultérieurement mutilé parce qu'il tombait à cheval sur deux lignes, et que ses éléments constitutifs nous aient été conservés isolément par ces deux variantes : 22qey et γσ. Δε. Nous aurions alors ainsi la mention expresse du fameux aqueduc.

Cette façon de dire rappelle beaucoup celle des chroniques samaritaines, décrivant, comme je l'ai montré plus haut (p. 89), la construction de l'aqueduc de Césarée par Vespasien.

Dans le texte hébreu de l'Ecclesiastique, je n'aime guère l'expression תָּלֵי יָדְרֶס, littéralement : « et il boucha des montagnes en réservoir ». Ce ne sont pas les montagnes, mais les vallées qu'on boucha ainsi généralement, par des barrages par exemple. Dans le grec et le latin, il n'est pas question ici de montagnes, mais bien d'eaux et de fontaines. On serait tenté en conséquence, de substituer : διόν, ou mieux encore, tant pour la paléographie que pour la grammaire : ד então. On pourrait penser aussi à בַּבָּא, mais l'expression serait peut-être bien ambitieuse pour le mince filet d'eau qui sort de la source captée par l'aqueduc et qui, à son issue, était emmagasiné dans la piscine. Cependant, on pourrait invoquer en sa faveur le passage de la chronique samaritaine de la Toldeth, dont j'ai parlé ailleurs, relatif à la construction de l'aqueduc de Césarée; le mot בַּבָּא y est justement employé : "le cours des eaux par des constructions ", et il captait le cours des eaux par des constructions ". D'autre part, l'expression יָדְרֶס (ג' אל, d'Aboul-Fath), rappelle beaucoup celle de l'Ecclesiastique : יָדְרֶס.

§ 14

**Fiches et notules.**

Inscriptions grecques de Gaza. — Nous proposons palmyréniens et nabatéens. — Inscriptions nabatéennes d'Oumem Qotam. — Quatre cachets israélites ar-
Inscriptions grecques de Gaza. — À la séance de l'Académie des Inscriptions du 19 juin 1903, j'ai eu le plaisir de présenter trois inscriptions grecques, gravées sur plaques de marbre, qui, découvertes par moi en 1870 à Gaza, avaient été depuis transportées subrepticement à Tyr et indûment attribuées à cette dernière ville. Avec l'autorisation de l'Académie, et grâce au petit crédit spécial mis par moi à sa disposition, il y a quelques années, pour ce genre d'opérations, crédit qu'il serait bien désirable de voir augmenter, j'ai réussi à les acquérir par l'obligeante entreprise du P. Paul de Saint-Aignan et à les faire venir à Paris. J'ai exprimé le vœu qu'elles fussent mises à la disposition du Louvre moyennant le remboursement des frais supportés par l'Académie, ainsi qu'il a déjà été procédé, dans des circonstances analogues, pour d'autres monuments. Sur l'avis de M. Henniez, l'Académie a approuvé le prélèvement, sur les fonds destinés à cet usage, d'une somme de 68 francs pour l'achat de ces trois pièces qui ont été rétorcées au Louvre, dans les conditions indiquées.

Ce sont trois épitaphes datées, dont l'une présente un intérêt considérable pour la chronologie antique; elle nous permet, en effet, de déterminer avec la plus entière précision le point de départ de l'ère de Gaza qui, comme je l'ai établi, doit être fixé au 28 octobre de l'an 61 avant Jésus-Christ. Ces documents nous sont, en outre, connaitre dans tous ses détails le calendrier de Gaza, qui était modèle sur le calendrier égyptien, avec l'intercalation des cinq jours épagonènes, ou complémentaires, entre le 23 et le 29 août (x° et xi° mois, Lõos et Gorpiaeos).

Noms propres palmyrénien et nabatéens. — Le P. Ronzevalle vient de faire connaître\(^1\), seulement en transcription, une inscription palmyrénienne, provenant de Homs mais originaire, selon toute probabilité et quoi qu'en pense l'auteur, de Palmyre même\(^2\). Elle est gravée à côté d'un buste funéraire de femme : épitaphe de Chalmat, fille de Bar'a, femme de Nebolah (fils de) Nebosa, morte en l'an 457 des Séleucides. On remarquera les noms du mari et de son père : שֶׁלֶל בָּא וּשֶׁלֶל בָּא. Le second paraît bien être une abréviation ou une contraction du nom connu : שֶׁלֶל בָּא, dont la forme interventricale : שֶׁלֶל בָּא existe également. Le premier, vraisemblablement, est une forme du même genre, dans laquelle l'élément verbal ou autre : ש, combiné avec l'élément divin שֶׁל, reste à déterminer ; peut-être est-il à rapprocher, sous ce dernier rapport, des composés similaires : שֶׁלֶל בָּא, שֶׁלֶל בָּא, שֶׁלֶל בָּא, שֶׁלֶל בָּא, etc.

— נְוֹן, Kounar, n. pr. nabatéen (Dussaud, Macier, Mission, p. 308, n° 3), est peut-être une abréviation du nabatéen "נְוֹן", ou du palmyrénien שֶׁלֶל, mieux encore, peut-être, de שֶׁלֶל בָּא.

— נְוֹן, Gauvad\(^3\), id. (id., id.). Il ne serait pas impossible qu'on dût lire נְוֹן, qui pourrait être abrégé ou contracté de נְוֹן, נְוֹן, נְוֹן, or similaires.

Inscription nabatéenne d'Ouan Qotam. — Dans cette même inscription que j'ai déjà étudiée précédemment en détail (Revue d'Arch. Or., V, p. 367), l'estampe permet bien de lire, comme je l'avais supposé, à la 1. 5, נְוֹן, au lieu du נְוֹן peu vraisembla-

---

2. C'est aussi l'opinion de M. de Vogüé, qui a communiqué à l'Académie un résumé du mémoire du P. Ronzevalle.
4. La comparaison avec le nom similaire שֶׁלֶל בָּא ne semble être en faveur de l'explication étymologique שֶׁלֶל בָּא, שֶׁלֶל בָּא, de préférence à שֶׁלֶל בָּא, שֶׁלֶל בָּא, j'insisterais à réserver celle-ci au nom שֶׁלֶל בָּא.
5. L'élément contracté נְוֹן est à rattacher peut-être à quelque racine verbale נְוֹן, נְוֹן, mieux encore נְוֹן (בָּא).
ble. De même, à la ligne 1, il semble que le quatrième caractère de 
\(\text{ננת} \) n'est pas un \text{god}, malgré certaines apparences, mais la 
lettre attendue, un \text{beth} mal fait ou plutôt mal conservé.

M. Dossan a eu, en outre, l'obligation de mettre à ma dis- 
position le négatif pellucide d'une photographie prise par lui 
de la pierre originale. Ce négatif est malheureusement trop 
faible pour se prêter à une reproduction directe ; il permet cepen-
dant de contrôler utilement certaines lectures. Il confirme celles 
que je viens d'indiquer. En outre, à la ligne 2, la lecture du mot 
\(\text{ננת} \) devient assez probable ; on distingue en partie les linéaments 
d'un \text{guimet} de grande taille. Par contre, la 7e lettre de la 1. 3, 
parait avoir une tête en forme de crochet, peut-être même de 
boucle, qui la fait ressembler à un \text{waw} plutôt qu'à un \text{nun} final, 
ce qui remettrait en question la lecture \(\text{ננת} \) que j'avais proposé 
de substituer à \(\text{ננת} \) ; il faut remarquer néanmoins que, parfois, 
le \text{nun} final nabatéen est muni d'une tête en crochet. J'ajoutai 
que, dans l'hypothèse que j'ai émise, les deux chambres hautes 
pourraient avoir été non pas superposées de façon à constituer 
deux étages, mais juxtaposées au même étage.

Quatre cachets israélites archaïques. — A (P. Vincent, Rev. 
Bib., 1903, p. 605-606, fig. n° 4). Ellipsoïde de cornaline, bombé 
sur les deux faces, non percé. Caractères phéniciens du type 
israélite.

\(\begin{array}{c}
\text{ךָָוּתינָת}
\end{array} \)

\(\text{ךָָוּתינָת}
\)

à Chaima, serviteur du roi.

Trait vertical disjonctif après le nom propre dont nous avons 
plusieurs exemples dans la Bible et aussi sur un cachet déjà pu-
blié par moi (Sceaux et Cachets, etc., n° 9), et qui peut être 
 aussi bien israélite que phénicien. Le titre « serviteur du roi »
s'est déjà rencontré sur un autre cachet, spécifiquement israélite
celui-là (au nom de 'Obadyahou), que j'ai publié autrefois (Rec. d'Arch. Or., I, p. 33) et qui présente de grandes affinités avec
celui-ci (même forme d'ellipsoïde bombée — matière inconnue).
J'ai alors suffisamment expliqué la valeur exacte de ce titre, et
le nouvel exemple qui, en apparaît aujourd'hui vient confirmer
mes conclusions. Il indique nettement que les deux cachets où il
figure doivent remonter à une époque où il y avait encore des
rois en Israël ou en Juda.
— B [Torrey, Journ. of the Americ. Orient. Soc., t. XXIV,
p. 205, fig.]. Sceurabéoside d'agate blanche, percé longitudina-
lement. Acquis à Sidon. Deux lignes séparées par un double trait
réunis à leurs extrémités par une sorte de boucle rappelant la
croix ansée égyptienne. Caractères phéniciens du type israélite;
auprés le dernier, une étoile à six rayons.

\[\text{A Yehonka' fils de 'Asayahou.}\]

Le nom est celui de Josué dans sa forme originale. Le patro-
nymique s'est déjà rencontré, avec la même orthographie, sur
un autre cachet israélite publié par moi (Rec. d'Arch. Or., t. III,
p. 152), et aussi sous la forme contractée \(\text{YH}^2\) sur un cachet du
British Museum publié par Levy (Siegel, pl. III, n° 7 a, p. 54).
Il est bien douteux qu'on ait, comme le pense M. Torrey, la la-
titude de faire descendre au besoin ce petit cachet jusqu'à l'époque
romaine. Tout indique qu'il doit être, comme ses congénères,
antérieur à l'exil.

— C [Batman, Mitch. a. N. du D. P. F., 1903, p. 30, n° 12, fig.]
Pierre ronde, rouge clair, percée selon le diamètre. Deux lignes
séparées par un double trait. Caractères phéniciens du type
israélite.

\[\text{A Huan [fils de] Yada'jah [ou].}\]

Avec l'omission, assez fréquente sur les cachets israélites, du
mot « fils » devant le patronymique. La lecture de celui-ci, pro-
posée par M. Dalman, n’est pas absolument sûre, les caractères étant assez mal conservés. Les deux noms ont, d’ailleurs, de bons répondants bibliques. Pour le dernier, cf. les noms propres homologues, punique ḥāzē, et palmyr. ḥāzō = 'ḥāzēz.

Deux éperviers affrontés, séparés par deux espèces de croix ansées à double traverse et pieds divergents; au-dessous, globe solaire ailé. Au-dessous, une ligne de caractères phéniciens de bonne époque, peut-être israélites? Au-dessous, scarabée aux ailes éployées.

ע as, 'Ahi, ..... ?

Le second élément du nom propre est d’une lecture très incertaine. Le dernier caractère semble être un "nom", bien qu’un peu incliné en avant. Quant au 3° avant-dernier, on est tout d’abord porté à le considérer comme un "aleph" gravé à l’envers; nous avons quelques cas, dans la sigillographie sémitique, de lettres ainsi retournées et j’en ai signalé moi-même plusieurs exemples, en proposant une explication hypothétique de ces anomalies. Mais, dans ce cas, je ne vois pas quelle serait la nature de ce mot "un", dans lequel on est conduit à chercher a priori l’élément divin de ce nom d’aspect théophore. Je me demande, avec beaucoup de
réserve bien entendu, si le caractère douteux ne serait pas un *kaph*, dans sa position normale, mais passablement insolite, je le reconnais, par l'agencement de ses traits constitutifs. Si l'on pouvait admettre cette lecture ‗œ, ce petit cachet prendrait un intérêt exceptionnel, car alors nous pourrions avoir la mention de cette mystérieuse divinité ‗œ = Saturne, dont parle Amos (v. 26) et qui a prêté à tant de commentaires exégétiques.

**Stèle araméenne (C. I. S., II, n° 143). —** On sait les aventures de ce monument qui, après avoir été enterré dans la vente de Salt en 1836, avait disparu pendant de longues années et dont j'avais réussi à retrouver la piste en 1876. Il n'avait pas été possible d'en donner jusqu'ici une reproduction directe d'après une photographie, et l'on avait dû se contenter, pour la planche du *C. I. S.*, d'un dessin, d'ailleurs très fidèle, de M. de Vogüé, qui guidé par mes indications, avait pu examiner la stèle conservée à Dorking, chez Mrs Burt. Grâce à MM. Nash et S. A. Cook, cette lacune vient d'être comblée. Le monument, vendu en vente publique en 1902, a été photographié et gravé dans les *Proceedings* de la Society of Biblical Archaeology (1904, janvier, p. 34). Cette reproduction ne nous apprend pas, du reste, grand-chose de plus. Je persiste à croire, et M. Cook partage mon avis sur ce point, que la stèle est à reporter à l'époque perse plutôt qu'à l'époque ptolémaïque. On remarquera qu'au dessous du second registre, le champ inférieur est divisé par trois traits verticaux en quatre parties égales, comme s'il avait été destiné à recevoir autant de colonnes de caractères qui n'ont jamais été gravés ou tracés. Quant au nom propre וַיְשָׁם, les rapprochements faits par M. Cook avec les noms nabatéens וַיְשָׁם (*C. I. S.*, II, 205) et וַיְשָׁם (id., 424) sont très sujets à caution, la lecture matérielle de ces deux derniers noms étant tout à fait incertaine. À ce propos, et bien qu'il doive, lui aussi, n'être accueilli qu'avec réserve, il ne sera pas inutile de rappeler un

autre rapprochement dû à J. P. Six, qui a échappé aux rédacteurs du C. J. S. et à M. Cook : une monnaie de Hiérapolis de Syrie portant un nom propre araméen terminé en μ... Si, comme le suppose Six, il fallait réellement restituer μ(Ω), on pourrait penser à quelque nom théophore formé avec celui de l'épigraphique déesse syrienne Semea ou Siméa. Mais la chose est bien douteuse.

**Jupiter Heliopolitanus.** — Dans la description de la statuette de bronze appartenant à M. Loytved que j’ai étudiée plus haut (pp. 78 et suiv.), et dont seule la face antérieure m’était connue par une photographie (gravée pl. I), je dois rectifier un détail inexact. J’avais cru, d’après un renseignement mal compris, que derrière le dos du dieu était appliqué un aigle le tenant embrassé dans ses serres. M. R. Dussaud me communique une photographie de la face postérieure de la statuette, qu’il doit à l’obligeance du D’ J. Rouvier, photographie malheureusement trop floue pour se prêter à une reproduction convenable. Je constate que l’aigle signalé se réduit à un simple motif accessoire n’ayant pas l’importance que je lui attribuais ; l’oiseau, vu de face, la tête tournée à droite, les ailes semi-éployées, tient tout entier entre les omoplates du personnage. C’est-à-dire qu’il est très petit relativement à celui-ci. Il semble plutôt être un ornement faisant partie du vêtement. Dans ces conditions, le rôle de l’oiseau ne garde plus guère que la valeur symbolique qu’il a dans les autres figurations du dieu déjà connues, où l’on constate sa présence ; par suite, certaines inductions mythologiques que j’étais tenté d’en tirer doivent être sensiblement atténuées, sinon entièrement écarteres.

Le revers de la tunique en forme de gaine, montant jusqu’à sous les aisselles et maintenue par deux bretelles qui passent sur les épaules, est, comme le devant, cloisonné en comparti-

ments quadrillés contenant des motifs symboliques analogues, mais pas de bustes humain ou têtes d'animaux.

Sur le sommet de la tête du dieu se dresse une sorte de petit chignon isolé, visible également sur la photographie de face; ces reproductions ne sont malheureusement pas suffisantes pour permettre de déterminer exactement la nature de ce détail. Peut-être n'est-ce qu'une sorte de tenon destiné à fixer un grand calathos qui a disparu et qui couronnait, comme d'habitude, la tête du dieu.

Il résulte d'un renseignement fourni par le Dr Rouvier, que je reçois au dernier moment, qu'il s'agit bien d'un véritable chignon dont les cheveux se continuent avec la perruque et sont maintenus par des bandelettes entrecroisées.

**Onomatique punique et africaine.** — Voici quelques noms que je relie dans des inscriptions romaines récemment exhumées, par M. Merlin, des ruines de Dougga, l'antique Thugga.

— **Nepotis** [p. 102, n° 147]. Cognomen, au génitif. Ne semble pas être une faute pour Nepotis, car on le retrouve, écrit exactement de même, dans une autre inscription de Dougga (Bull. Arch. du Com., 1902, p. 399, n° 41), dans la généalogie d'un personnage appartenant vraisemblablement à la même famille.

— **Namgedde** [p. 102, n° 148]. Nom de femme connu, ਕੋਤਾਵੁ.

— **Sidihathones** [p. 104, n° 153]. Génitif. Père ou grand-père d'un Padens (ce dernier nom s'est déjà rencontré dans l'inscription bilingue d'El-Amrouni, romaine et néo-punique). Transcription intéressante du nom connu *padins*; elle fixe la vocalisation de l'élément théophore et de l'élément verbal, ਵਾਦ ਵਾਦ.

— **Goddess** [p. 107, n° 163]. N. pr. f. On pourrait être tout d'abord tenté de voir un dérivé de la racine ਵਾਦ. Toutefois, la terminaison *oda, ades* est fréquente dans l'onomastique purement romaine d'Afrique.

— **Tabamis** [p. 111, n° 179]. Génitif. On pourrait penser à un

dérivé de groupId, si le mot n’était pas aussi foncièrement araméen. Peut-être faut-il y voir un de ces nombreux noms libyco-numides formés avec la préformante : n = Ta, Tha?

Dans d’autres inscriptions de même provenance, recueillies également par M. Merlin1 :


— Zabo [p. 391, n° 42]. — N. pr. m. Cf. Zaba, (CIL., VIII, 14546). Cf. n° (CIS., I, 197)?


— MAMON | SAFOTIS | ATHONIS | F [p. 441]. La lecture proposée par M. Gauckler, « Mamon fils de Safot Athon » demeure très doutée devant l’incertitude de la copie, qui suggère plusieurs restitutions possibles (par exemple Safot(n)athonis, qui pourrait correspondre à [???], nom inconnu jusqu’ici, il est vrai, mais comparable à Ἱθαθέα CIS., I, 1188) Mamon rappelle les noms africains Mamonicus, Mamonica4, etc., qui en sont peut-être des dérivés à la mode latine.


2. Id., 1901, p. 400.
abréviations épigraphique d’un nom tel que ḫeser-ḏw, ḫemḥw, ou similaire; cf. la marque de potier ṣet (Rép. d’ép. sem., n° 4), laquelle est peut-être à lire ḫemḥw.

— **Inscriptions nabatéennes de la Haute-Égypte.** — M. S. A. Cook vient de publier trois graffitis nabatéens copiés par M. Percy Newberry, en 1896, à Wâdy Gadammeh, à une trentaine de milles au nord-est de Keneh, l’antique Caenépolis qui s’élevait sur la rive droite du Nil, en face de Denderah. Je crois me rappeler, sans pouvoir garantir l’exactitude de ce souvenir, que M. Golénischeff m’avait déjà signalé autrefois l’existence de ces graffitis ou de similaires, dont il avait pris, mais malheureusement égaré la copie.

Ces petits textes sont de simples proscynèmes, sans importance en eux-mêmes; mais ils sont intéressants en ce qu’ils attestent le passage des Nabatéens dans cette région de la Haute-Égypte. Il est probable qu’il s’agit de Nabatéens venus de la côte d’Arabie, pour des raisons de commerce, ayant débarqué sur la côte d’Égypte à Leucos Limén (Qosas) et ayant de la gagné Caenépolis à travers le désert. Peut-être faisaient-ils concurrence à ces marchands palmyréniens dont la présence à Denderah résulte d’une inscription bilingue que j’ai fait connaître précédemment. Ce fait est à rapprocher de celui des relations commerciales que semblent avoir entretenues avec l’Égypte, à une époque un peu antérieure, à celle des Ptolémées, les marchands sabéens originaires de l’Arabie méridionale, fait qui nous est révélé par l’inscription minéenne d’un sarcophage du Musée du Caire.

**N° 1.** — ḫet ẖen ḫet, « Salut ! Aousou, fils de ... ». La copie est insuffisante pour permettre la lecture du patronyme. Je doute qu’il se termine en ḫet comme le suppose M. Cook.

**N° 2.** — ḫet ḫet ḫet, ḫet ẖen ḫet ḫet, « Salut! Aouchou, fils de Oumaiyon, fils de Aousou ». — Je lis ainsi le patronyme, au lieu du nom invraisemblable ḫet, proposé par M. Cook.

Le calendrier dit « des Arabes » à l'époque grecque.

Le P. Prosper, de Jérusalem, a eu l'obligance de m'envoyer l'estampage sommaire d'une petite inscription grecque acquise dernièrement pour le Musée de Saint-Sauveur. Elle proviendrait, au dire des vendeurs, de Rouhelbé (l'antique Rehoboth), à quelques heures au sud de Bersabée. D'après un renseignement qui m'est fourni par le P. Lagrange, c'est à Khalasa (l'antique Eluse), qu'elle aurait été recueillie, par les mouches convoyant la caravane d'exploration dirigée ces derniers temps par les RR. PP. Dominicains à 'Abdé, l'antique Eboda. La différence n'est, d'ailleurs, pas très grande, ces deux points n'étant distants que d'une douzaine de kilomètres, le premier au sud-est du second. Le texte est gravé assez négligemment sur une dalle de pierre dure calcaire (?), mesurant 0°,35 de haut sur 0°,34 de large et 0°,00 d'épaisseur. Voici comment je la lis :

\[ \begin{align*}
&\text{ἈΝΕΠΑΛΗΜΙΑ} \\
&\text{ΚΑΡΙΑΝΑΣ} \\
&\text{TΑΧΙΑΕΤΑΓΟ} \\
&\text{ΜΕΝΩΝΔΙΝΑΓ} \\
&\text{ΕΤΟΥΣΥΣΔ} +
\end{align*} \]

\[ + 'Ανεπαλήμια Καριανας Ταχιαεταγο Μενωνδιναγ Ετουσυσδ + \]

Est décédée la bienheureuse Anastasie, le 3e jour épagomène, de la 3e indiction, de l'année 194.

C'est, comme on le voit, une épitaphe chrétienne, banale en elle-même; mais elle n'est pas dépourvue d'intérêt au point de:

1. Voir dans les Comptes-rendus de l'Académie (mars 1904) les quelques détails que j'ai donnés sur les résultats de cette expédition.
vue chronologique. Quelle est l’ére employée ici ? On ne saurait, bien entendu, songer à celle des Séleucides ; cela nous reportait à une époque beaucoup trop haute. On obtiendrait un meilleur résultat en faisant intervenir l’ére d’Heliophopolis dont l’emploi serait, a priori, assez vraisemblable, étant donnée la provenance de l’inscription. Cette ére était, en effet, d’un usage courant à l’époque chrétienne, dans la région méridionale de la Palestine, comme le montrent une série d’inscriptions grecques découvertes à Bersabée [au nord-est de Rouhbeh et Khalaśa] et ayant permis de fixer l’époque de cette ére à l’an 200 J.-C. A ce compte, notre inscription serait de l’an 693 (194 + 199). Cela nous ferait descendre, il est vrai, après la conquête musulmane, ce qui est sans doute trop bas et ferait historiquement difficile. Mais ce qui est plus grave, c’est qu’en 693, on était dans l’indiction 6/7 et non dans l’indiction 3.

Cette discordance m’a amené à me demander tout d’abord si l’ére employée ne serait pas par hasard celle de Gaza. Géographiquement la chose serait assez admise, Rouhbeh et Khalaśa pouvant être considérées comme faisant partie de la région sud de Gaza.

J’ai fixé autrefois, grâce aux inscriptions découvertes par moi, le point de départ de l’ére de Gaza exactement au 28 octobre de l’an 61 avant J.-C., et déterminé en même temps le calendrier


spécial employé avec cette ère, calendrier solaire non Julianisé, qui comportait justement des jours épagomènes.

En appliquant ici ces données nous obtiendrons l'équivalence : 4 épagomènes, au 494 de Gaza = 27 août 434 J.-C.

Le 27 août 434 J.-C. on était encore dans l'indiction 2, l'indiction 3, inscrite dans notre texte ne commençant que 4 jours plus tard, soit le 1er septembre. Le désaccord indictionnel serait, somme toute, léger et il pourrait à la rigueur être attribué à une petite erreur de l'auteur de l'épitaphe. On pourrait même au besoin chercher à l'expliquer autrement, en écartant toute hypothèse d'erreur et en prenant au pied de la lettre le libellé de la date. Il s'agirait alors d'une simple question de calendrier.

Plusieurs des inscriptions de Bersabée, auxquelles j'ai fait allusion plus haut, nous montrent qu'on y employait, concurremment avec l'ère d'Eleutheropolis, un calendrier spécial, dit ταρτά "Aresio". Le fait même que ce comput est ainsi formellement spécifié dans certains cas implique que, dans d'autres, on pouvait employer d'autres modes de comput. Le cas ne pourrait-il pas être le même ici et, dans notre inscription, n'aurions-nous pas affaire au calendrier arabe combiné avec l'ère de Gaza?

Ce calendrier dit "des Arabes", dont j'ai en un traiter en détail dans le temps, nous est parfaitement connu par l'Hémerología de Florence. Il était essentiellement, comme celui de Gaza, modelé sur le calendrier égyptien, c'est-à-dire composé de 12 mois égaux de 30 jours, ayant conservé également les noms et l'ordre

1. Calendrier modelé sur le calendrier égyptien. Doute mon égaux de 30 jours dont le premier s'appelait Dios et qui se succédaient dans l'ordre et, avec le noms des autres mois du calendrier macédonien; plus 5 jours épagomènes correspondant aux 22-28 août et étant, par conséquent, gardé la même place que dans le calendrier égyptien.

2. Il résulte, entre autres, de l'une d'elle que le 3 Artemision de ce calendrier des Arabes correspondait au 23 avril julien, ce qui met hors de doute qu'il s'agissait du calendrier des Arabes dont l'Hémerología nous a conservé le tableau. Une seconde vérification m'est fournie par une autre inscription de même provenance qui m'a été envoyée entre temps par le P. Prosper et où je trouve le 8 mars ins en concordance avec le 18 Artemision (daté de l'an 365 (de l'ère d'Eleutheropolis), indiction 12 = 554 J.-C.

3. Études d'Archeologie Orientale, I., II., pp. 83 et suiv.
des mois macédoniens; plus 5 jours épagomènes. Mais il en diffé-
rait sur des points essentiels: l'année, qui s'ouvrait par le mois
de Xanthicos, était réglé sur l'équinoxe vernal et commençait le
22 mars. En outre, les 5 jours épagomènes n'avaient pas, comme
dans le calendrier de Gaza, gardé leur place primitive égyptienne.
(24-28 août); ils étaient rejetés aux 17-21 mars, c'est-à-dire entre
la fin de l'année et le commencement de la suivante. Et cela était
tout à fait logique, et plus conforme, en tout cas, au principe, à
l'esprit pourrait-on dire, du calendrier égyptien type, que ne
l'était la convention du calendrier de Gaza, en apparence plus
conservateur; le calendrier égyptien avait, en effet, rejeté, lui
aussi, les 5 jours épagomènes à la fin de l'année, qui pour lui
commençait le 29 août = 1er Thot. Sur cette base, la date de
notre inscription deviendrait le 20 mars 434, au lieu du 27 août
434. Nous n'y gagnerions encore rien — au contraire, puisque
nous nous éloignerions encore davantage du 1er septembre 434,
commencement de l'indiction 3 qui figure dans notre texte. Pour
tomber juste, il nous faudrait arriver, par un autre calcul, mais
en maintenant toujours le mois et le quantième, au 20 mars 435,
moment où l'on était en pleine indiction 3. Sans doute, on pour-
rait y parvenir avec un peu de bonne volonté, en alléguant que cet
cart aurait pour cause la différence du point de départ de l'an-
née dans les deux calendriers. Mais je suis arrêté dans cette voie
par une considération générale qui me paraît dominer la ques-
tion: celle de la paléographie. A première vue, l'écriture de
notre inscription la ferait classer à la seconde moitié du VIe siècle
bien plutôt qu'à la première moitié du Ve. La paléographie semble
nous inviter impérieusement à chercher quelque autre combina-
ison nous permettant, si possible, d'obtenir une date plus basse.
Il y en aurait une qui se recommande au moins par sa simplicité.
Ce serait de supposer que l'ère employée ici n'est autre que l'ère
de Bostra, autrement dit de la province d'Arabie dont l'époque
initiale a été fixée au 22 mars 406 J.-C. L'année 494 de cette
ère allait donc du 22 mars 399 au 21 mars 600 J.-C.; par suite,
la date de notre inscription serait le 20 mars 600 J.-C., en pleine
Indication 3. L’emploi de l’ère de Bostra en pareille région est fort admissible, étant donné que celle-ci (Palæstina Sertorius) se confinait, comme toute, à la province d’Arabie prise au sens large, et en faisait même partie à certains égards. Seulement, il faudrait admettre, en outre, que, par suite d’une dérogation locale à un usage constant ailleurs, on se serait servi ici de cette ère, non pas, comme d’habitude, avec le calendrier syro-macédonien julianisé, mais avec le calendrier dit « des Arabes ». Sur ce dernier point, nul doute, car le calendrier julien ne comporta naturellement pas des jours épagomenes.

Pour ce qui est de l’emploi du calendrier arabe par la population des parages de Rouhoïbe et de Khalasa, il n’a rien en soi que de très vraisemblable, Cette population, encore plus méridionale que celle de Bersabée où cet emploi est formellement attesté, se trouvait encore plus près de la zone où dominait l’élément nabatéo-arabe. On comprend très bien que les unes et les autres aient adopté respectivement l’ère des grands centres avec lesquels elles avaient le plus de relations, à raison de leur position, les unes l’ère d’Eleuthéropolis, les autres l’ère de la province d’Arabie. Il n’est pas moins compréhensible qu’elles aient tenu en même temps à garder leur calendrier national : le calendrier est

L. Et numéra y aurait-il lieu de vérifier si, dans les nombreuses dates que nous fournissent l’épigraphie gréco de la province d’Arabie, le calendrier employé est bien toujours, comme en l’actuel, le calendrier syro-macédonien julianisé, et s’il ne serait pas partout, à une certaine époque au moins, notre calendrier arabe. De même le fait que même en plein siècle chrétien, où avait gardé l’habit de l’année dont le 1er janvier, à la romaine, mais au 22 mars, est un indice qui mérite considération. Les mois des mois macédoniens ne doivent pas nous faire illusion, car nous savons que ces mois se sont maintenus dans les calendriers les plus divers et y correspondent à des réalités mensuelles très différentes. Quelque jour on ne trouvera pas, dans une inscription de Harrân, par exemple, la mention des épagomenes. Ce jour-là, la question serait tranchée. En attendant, je constate que le manuel de Waddington ne nous fournit pas un seul exemple d’un quadrans 31 pour un mois quelconque à dénomination macédonienne. J’ai même indiqué (Etudes d’Arch. Or., II, p. 70) les raisons qui tendraient à faire croire, dans un certain cas, que le mois de Lois n’avait que 30 jours et non pas 31; ce qui, naturellement, ne pourrait s’expliquer dans le calendrier julien où normalement Lois = août avait 31 jours.
plus important encore que l'ère dans la vie d'un peuple, car il répond à ses besoins journaliers, en même temps qu'à ses traditions les plus intimes. Il est probable qu'avant d'être affublés de noms macédoniens, les mois de ce calendrier portaient de vieux noms sémitiques qu'ils ont pu conserver très tard. Saint Épiphane nous fait connaître ceux de deux d'entre eux; j'en ai parlé à une autre occasion. Il faut peut-être y joindre celui de $\alpha\rho\omega\nu$, ou $\nu\tau\o\mu\i\i$, qu'une inscription nabatéenne semble donner comme équivalent du mois syro-babylonien Kaslu.

Ces lignes étaient déjà imprimées quand a paru le n° de la Revue Biblique (avril 1904, pp. 266 et suiv.), contenant le texte des nouvelles inscriptions de Bersabée dont je parle plus haut (p. 123 n. 1, et p. 124 n. 2). Le P. Abel les a fait suivre de judicieuses observations chronologiques (cf. ib., p. 348) desquelles il résulte que l'époque, ou point de départ de l'ère d'Eleuthéropolis, serait exactement le 1er janvier 200 J.-C. Cette conclusion semble valable dans le cas de l'emploi du calendrier julien. Mais que se passait-il au juste quand cette ère était combinée avec le calendrier arabe? Le commencement de l'année était-il reporté au 22 mars suivant ou précédant le 1er janvier, ou se contentait-on d'une simple tangence dans le roulement des mois respectifs? Le P. Abel, s'appuyant sur les données fournies par deux des inscriptions, incline à croire que, même dans le cas d'emploi du calendrier arabe, le commencement de l'année était invariablement fixé au 1er janvier. Il faut remarquer toutefois que le système des épagramènes, révélé par l'inscription que j'ai publiée plus haut, nous prouve tout au moins que ce calendrier arabe n'avait pas été Julianisé pour la valeur de ses mois; l'avait-il été en ce qui concernait le premier de l'an?

La Peregrinatio dite de sainte Silvie

Une intéressante dissertation de Dom Férotin vient de remettre à l'ordre du jour, en la posant sur un terrain nouveau, la question toujours pendante du véritable auteur de cette relation de pèlerinage qui constitue un document si précieux pour l'histoire des Lieux Saints.

M. Gamurrini, à qui l'on doit la découverte et la première publication du manuscrit, avait, comme l'on sait, proposé de reconnaître dans la grande dame romaine qui nous raconte son voyage sans nous faire connaître son nom, sainte Silvie d'Aquitaine, la sœur de Rulin, préfet d'Orient sous Théodose I. Cette attribution est loin d'avoir rallié tous les suffrages. Elle était, en effet, assez arbitraire, et l'on pouvait aussi bien songer à quelque autre de ces saintes femmes assez nombreuses, de haute condition sociale, que nous savons pertinemment avoir visité la Palestine au 5e siècle. Elle prête, en outre, à certaines objections de fond qu'on trouvera résumées dans l'introduction de M. J. H. Bernard.

Le seul point sur lequel on soit demeuré généralement d'accord.


2. Le manuscrit est du 10e siècle. En dehors des barbarismes et accidentels interludés au latin vulgaire qui était la langue propre de l'auteur, il fourmille de tantes dents à la négligence du scribe. La nature de certaines de ces fautes m'indiquait à croire que nous avions affaire — je ne sais si on en a déjà fait l'observation — à un texte dicté, plutôt qu'à un texte copié ; c'est ce que semblent indiquer, à des degrés divers, des graphies telles, par exemple : quae quinta (p. 54, 22), pour coopta ; in quo moditas (p. 49, 4), pour inommoditas ; in quo ante (p. 83, 14), pour inchoantes ; quod allogomer (p. 57, 14) pour Chodalalagomer (Chadalalagomer) ; et surtout matches et lac (p. 56, 15), pour Machadesch etc.

3. J'aurai moi-même pensé un moment (Rec. d'Arch. Or., 11, p. 158 à la fameuse sainte Paule, l'amie de saint Jérôme, ou encore à Marcella, ou à Fabula. Mais on n'était à qu'une idée en l'air.

c'est l'époque à laquelle il convient de rapporter la Pereg-

rinatio : les environs de l'an 380 de notre ère, avec un écart possible de quelques années ne dépassant pas la dizaine. On est arrivé à cette conclusion, relativement précise, par une série de considérations assurément fort spécieuses mais dont, cependant, j'essaierai de le montrer plus loin, la valeur est peut-être encore discutable. Quoi qu'il en soit, elle a paru jusqu'ici suffisamment solide pour faire repousser a priori toute hypothèse sur la per-

sonnalité de l'énigmatique pèlerin qui ne conserverait pas avec cette base chronologique. C'est ainsi, par exemple, qu'on a écarté, comme ne satisfaisant pas à cette condition, une assez ingénieuse conjecture de M. Kohler qui, somme toute, en valait bien une autre. Celui-ci attribuait la Peregriatio à Galla Placidia, la propre fille de Théodose le Grand ; mais cette attribution parut inadmissible chronologiquement, la visite de la princesse impé-

riale aux Lieux Saints, visite mentionnée par une tradition d'ailleurs quelque peu suspecte, étant postérieure à l'an 423.

Aujourd'hui, Dom Férotin croit pouvoir identifier notre pèlerin avec une certaine religieuse ou abbesse, d'origine espa-

gnole, appelée Egeria, Etheria ou Etheria (ce dernier nom, le plus vraisemblable = Aetheria), dont le voyage en Terre Sainte est cité avec de grands éloges par un moine de Galice, Valerius, qui vivait dans la seconde moitié du ve siècle. Il invoque à l'appui de cette thèse originale une série d'arguments de diverse nature, un entre autres qui lui est fourni par Dom Lambert et dont on ne saurait méconnaître l'importance, du moins en ce qui concerne un des termes du problème posé par cette nouvelle conjecture : la mention dans trois des catalogues de manuscrits de Saint-Martial de Limoges (xiiie siècle) d'un Itineraire Eger-

iae abbatisae.

Dom Férotin admet, du reste, comme démontrée la date assi-

gnée généralement jusqu'ici à la Peregriatio ; il fait, en consé-

quence, de cette Etheria auteur prouvé de notre document, une contemporaine de Théodose I, en même temps que la com-

patriote de cet empereur ; c'est même, pense-t-il, cette dernière
circonstance qui expliquerait les égards exceptionnels dont noire pèlerine est constamment l’objet, de la pari des autorités officielles, au cours de son long et aventureux voyage.

Je n'ai pas la prétention de m'ériger en juge de la thèse de Dom Férotin. Je me demande seulement, à supposer qu'elle soit fondée, si elle entraîne comme comme conséquence forçée le maintien de la date assignée à la Peregrinatio, date qu'il semble admettre comme un fait acquis. Rien, somme toute, ne nous oblige à croire a priori que le moine Valerius, postérieur à l'an 650, ait cité un document du iv e siècle; ce document pourrait tout aussi bien, en l'espèce, n'être que du v e ou du vi e siècle. Le recul serait encore suffisant pour justifier l'impression qu'on a que Valerius parle d'une relation ayant déjà, à son époque, un certain âge. Dom Férotin ne me saura pas mauvais gré de cette réserve, puisqu'elle tend, somme toute, à sauvegarder sa thèse dans le cas où, pour des raisons étrangères aux arguments sur lesquels elle repose, il faudrait abaisser notablement la date de la Peregrinatio.

Après avoir partagé pendant longtemps l'opinion générale qui en rapporte, comme je l'ai dit, la rédaction aux environs de l'an 380, des doutes sérieux me sont venus sur ce point. Les arguments invoqués sont-ils vraiment décisifs?

Les principaux d'entre eux ont été groupés par M. Bernard, dans son introduction déjà citée (pp. 3-5). Examinons-les dans l'ordre où il les présente.

1° La Peregrinatio ne parle pas des églises de Saint-Etienne et de Sainte-Marie, à Jérusalem; or, ces églises étaient déjà construites au v e siècle; donc la Peregrinatio est antérieure au v e siècle.

A cela on peut répondre que la Peregrinatio a des lacunes considérables, et que ces lacunes correspondent à des passages où étaient mentionnés non seulement ces deux sanctuaires, mais

1. Encore fermement maintenu par M. Geyer dans son excellente édition de notre texte (Iliadera Hierosolym. p. xii) ; Peregrinationem a femina Galliae circa annum 385 scriptum esse pro certo haberi potest.
d’autres encore dont il n’est pas davantage question et qui, cependant, étaient déjà signalés à la vénération des fidèles dès l’an 333, comme le montre la relation du Pèlerin de Bordeaux, relation qui, elle, est de date certaine.

2° A Carrhes (Harrân) on dit à la pèlerine, qui demandait des renseignements sur la position de Hur, l’antique Our de Chaldée, qu’il fallait 8 étapes pour aller à Nisibe et 5 autres étapes pour aller à Hur, mais que toute la région appartenait aux Perses et était en ce moment inaccessible aux Romains. Le mot modo semblerait, dit-on, indiquer que l’arrivée de la pèlerine dans ces parages à dû suivre d’assez près la cession de Nisibe aux Perses par l’empereur Jovien, en 363.

Mais c’est trop presser le sens du mot modo qui, dans la langue de notre document, a simplement et toujours la valeur de « maintenant » et non pas de « récemment ». Nisibe, cédée aux Perses par Jovien, leur a appartenu pendant plusieurs siècles, elle n’a même jamais cessé de leur appartenir jusqu’à l’Islam. C’était une de leurs bases d’opération dans leurs attaques répétées contre l’empire byzantin. Il y a eu, au cours de cette lutte sénulaire entre l’Orient et l’Occident, des périodes de trêve, et même de paix, pendant lesquelles les Romains pouvaient voyager et séjourner en territoire perse. Cette tolérance cessait naturellement quand les hostilités reprenaient, ou même quand les relations commençaient à se tendre. Ce peut fort bien être une phase critique de ce genre à laquelle fait allusion notre document en disant que « actuellement, l’accès du territoire perse était interdit aux Romains ». Il serait facile de trouver un état de choses de ce genre, par exemple à l’époque de Justinien et de Chosroès (entre 530 et 540), si, par d’autres considérations dont je parlerai tout à l’heure, on était autorisé à faire descendre la Peregrinatio jusqu’au viᵉ siècle.

1. « Sed modo ibi accessus Romanorum non est; totum enim illud Persae venturum » (édit. Geyer, p. 67).

2. On ne saurait objecter, en tout cas, le fait que la Peregrinatio ne mentionne pas la ville de Dara, qui fut fondée par l’empereur Anastase en 504 comme boulevard contre les attaques des Perses et dont nous parlons deux ré-
3° (et 5°). A Édesse la pèlerine (p. 61) visite l'église et le martyrion de Saint-Thomas « statim perremimus ad ecclesiam et ad martyrion sancti Thome ». Elle décrit l'église comme « ingens et valde pulchra et nova dispositione ». Ces derniers mots seraient allusion, dit-on, à la construction récente de l'église qui, ainsi que nous le savons par ailleurs, fut achevée en 372 par l'empereur Valens. D'autre part, la pèlerine parlerait du martyrion comme distinct de l'église ; or, c'est seulement en 394 qu'eut lieu la translation des reliques de l'apôtre dans l'église à lui consacrée.

Mais c'est assurément forcer le texte que de vouloir en induire que le martyrion ne faisait pas partie de l'ecclesia avec laquelle il est mentionné et à laquelle il est étroitement associé par l'expression « ad ecclesiam et ad martyrion ». Quant aux mots nova dispositione, ils pourraient s'expliquer d'une façon toute différente. L'église de Saint-Thomas construite à Édesse par Valens fut détruite par une terrible inondation en 525, et reconstruite par Justinien sur un plan grandiose. Ne serait-il pas plus naturel de supposer, comme l'a déjà fait M. Rubens Duval, que la belle église admirée par la pèlerine, est, non pas l'église de Valens, mais celle de Justinien ? Cela répondrait à merveille à l'expression nova dispositione, qui implique tout au moins le remaniement d'un édifice existant antérieurement.

4° (et 6°). La visite de la pèlerine à Édesse semble avoir été faite dans une période de tranquillité religieuse ; la relation ne

prises l'Itinerarium de Théodosius (éd. Geyer, pp. 149, 150). On aurait tout de même de conclure que le document est antérieur à 504. En effet, bien que la position de Dura ne soit pas exactement connue, nous savons qu'elle était située entre Édesse et Amida, dans une direction nord-est ; par conséquent il n'y avait pas lieu de la mentionner dans la Peregrinatio qui décrit une route toute différente, celle de Carches à Nisibo, de l'ouest au droit est :

1. Pour plus de commodité, je groupe, ici et plus loin, les arguments connexes.


3. On peut-être par son oncle et prédécesseur Justin, souvent confondu avec Justinien dans les sources orientales. A la rigueur, on pourrait admettre que la reconstruction, commencée au projetée par l'un, fut achevée ou réalisée par l'autre.
parle pas de la persécution des catholiques par les Ariens, per-
sécution favorisée par l'empereur Valens. Donc, cette visite a dû
avoir lieu quand la paix de l'église avait été restaurée, après la
mort de Valens en 378. D'autre part, l'évêque de Bathnae, celui
d'Édesse et celui de Carrhes sont qualifiés de "monachus et
confessor" ; ce titre de "confesseur de la foi" ne peut, assuré-
on, se rapporter qu'à la persécution en question, laquelle eut
pour résultat la destitution de tous les évêques catholiques.
L'évêque d'Édesse, confesseur de la foi, auquel a eu affaire la
pèlerine doit, en conséquence, être Eulogius, lequel, mort en
387-388, avait pu être antérieurement victime de la persécution
de Valens. Il fut remplacé par Cyrus qui, lui, d'après ce que
nous savons du caractère des empereurs Théodose et Arcadius,
n'a pas dû être persécuté et, par suite, n'a pu être, comme son
prédécesseur, qualifié de "confessor". Donc la pèlerine se trou-
vait à Édesse avant 389, et après 378.

Inutile d'insister sur l'arbitraire et la fragilité de cette série
d'inductions et de déductions. Il est loisible d'imaginer, si l'on
descend le cours des siècles, maintes autres raisons pour les-
quelles, ces trois évêques inconnus de Mésopotamie auraient pu
mériter ce titre de "confessores". Supposons, par exemple,
qu'on arrive à démontrer par une autre voie que notre pèlerine
est contemporaine, non pas de Théodose I mais de Justinien ;
nous nous retrouverions dans des conditions répondant tout
aussi bien aux données du texte. On sait, en effet, combien pro-
fondément l'Orient chrétien fut troublé par l'édit de l'empereur
Zénon, connu sous le nom de Hénotique et rendu en 482. La
crise atténuait son paroxysme sous le règne d'Anastase (491-
518), qui embrassa avec passion la cause eutychéenne et persé-
cutait de la façon la plus violente les orthodoxes, partisans du
concile de Chalcédoine, n'hésitant pas à déposer, emprisonner,
et exiler les évêques ou moines opposés à la nouvelle doctrine.
C'est seulement sous le règne de son successeur Justin (518-527)
que la paix de l'Église fut rétablie et que l'orthodoxie reprit ses

1 P. 24, 65.
droits. Justinien (537-565) assura son triomphe définitif. Cela posé, et sous la réserve de fond indiquée plus haut, ne serait-on pas tout aussi autorisé à dire, que les trois évêques en question sont redevables de leur titre de confessores, non pas à la persécution arienne de Valens, mais à la persécution eutychéenne d'Anastase? Sortis tous les trois du monachisme, qui était si souvent alors l'antichambre de l'épiscopat, ils pourraient parfaitement avoir eu à souffrir pour leur foi sous Anastase, alors qu'ils n'étaient encore que de simples moines, et être devenus plus tard évêques, sous les empereurs orthodoxes Justin ou Justinien.

Tels sont les principaux arguments d'ordre historique qu'on a invoqués pour fixer la date de la Peregimatio aux environs de l'an 380.

On voit qu'ils sont loin d'avoir le caractère péremptoire qu'on leur a attribué, puisque toutes les données sur lesquelles ils s'appuient sont susceptibles d'une autre interprétation chronologique, rendant compte aussi bien, sinon mieux, des divers faits ou indices visés. On reconnaîtra tout au moins que le nouveau système d'interprétation que j'essaie de développer en face de l'ancien est capable de lui faire contre-poids.

Mais à côté de ces données, mises en ligne par ceux qui se sont occupés spécialement de la question, il y en a d'autres, de signe plus ou moins nettement contraire, dont ils ne semblent pas avoir fait état et qui sont peut-être de nature à faire pencher la balance dans le sens opposé.

L'une d'elles avait déjà été signalée par M. R. Duval1, et je m'étonne qu'elle ait échappé à l'attention. L'argument qu'on en peut tirer méritait assurément au moins l'honneur d'une réfutation, si tant est qu'il soit réfutable.

Voici la chose. Après avoir décrit le palais des anciens rois Abgar et Maamou, à l'intérieur d'Edesse, notre pèlerine dit qu'actuellement la ville n'a pas d'autre eau que celle qui sort de

la source du palais comme un grand fleuve d’argent. Puis, elle rapporte une légende d’après laquelle les Perses, assiégant Édessa, auraient détourné un cours d’eau qui alimentait autrefois la ville; c’est à ce moment que la source en question aurait apparu par suite d’un miracle. Or, nous savons pertinemment, par nombre de témoignages historiques, que la ville d’Édessa était traversée, du nord-est au sud-ouest, par le Dusan ou Skirtos, auquel son régime torrentiel avait fait donner, en araméen comme en grec, ce nom caractéristique de « sauteur, bondissant ». Il l’avait trop souvent justifié par des inondations, aussi terribles que soudaines, qui ravagèrent la ville à plusieurs reprises. La Chronique d’Édessa signale notamment celles des années 202, 403, 413 et 525. Cette dernière, qui eut lieu deux ans avant la mort de l’empereur Justin, fut particulièrement désastreuse. Elle détruisit les plus beaux édifices de la ville, y compris l’église de Saint Thomas dont il a été question plus haut, et elle fit périr le tiers des habitants. Aussitôt monté sur le trône, où il succédait à son oncle, l’empereur Justinien n’eut rien de plus pressé que de relever la ville de ses ruines et de prendre des mesures pour la mettre à l’abri d’un tel fléau. Ces mesures furent radicales. Elles consistèrent à endiguer le fleuve et à le détourner en partie en lui creusant un nouveau lit dans une montagne à pic qui, jusqu’alors, barrait son cours à gauche et le rejetait vers la ville. Procope décrit en détail, et avec admiration, ce travail d’art remarquable qu’il appelle le canal de Justinien et qui avait pour objet de corrigier et de régulariser le cours du fleuve.

Il est difficile de ne pas reconnaître avec M. R. Duval, que ce nouvel état de choses paraît correspondre assez bien à celui décrit sommairement par la pèlerine, et l’on est tenté d’en conclure avec lui que la visite de celle-ci à Édessa serait postérieure à l’an 525. Sans doute, on peut encore discuter sur certains dé-

1. P. 62 : Nam que civitas diem aquam potius non habet none nisi nam, que de palatio est, que est ac si lumine ingens argentens.
tails. La pèlerine semble affirmer la non-existence totale du fleuve à l'intérieur de la ville, tandis que Procope semble dire que le cours en avait été seulement réduit dans sa traversée de la ville grâce à la large saignée du canal creusé en amont. Mais il se peut qu'au moment où la pèlerine se trouvait à Édesse le fleuve fût à peu près à sec dans son lit citadin bordé de parapets, soit par suite d'une baisse spontanée, due à son régime torrentiel, soit par suite du jeu du barrage de Justinien qui, ainsi que cela parait resulter des explications plus ou moins claires de Procope, permettait de le déverser selon les besoins, en tout ou partie, dans le canal ou dans son lit naturel. C'est peut-être dans ce sens qu'il faut entendre le nunc du récit disant qu'il n'y avait alors d'autre eau à Édesse que celle sortant de la source du palais. On pourrait, il est vrai, en ce cas, prétendre que ce phénomène de dessèchement temporaire pouvait à la rigueur se produire avant que le régime du fleuve n'ait été modifié par les ingénieurs de Justinien, et que, par conséquent, la visite de la pèlerine à Édesse peut toujours être antérieure à cette époque. Cette objection atténuerait assurément la portée de l'argument, qui, autrement, serait à lui seul tout à fait décisif; mais elle ne le détruit pas, et il conserve toujours au moins une certaine valeur relative. D'autant plus que l'hypothèse d'une baisse spontanée du fleuve est peu vraisemblable, étant donnée la saison où la pèlerine se trouvait à Édesse, soit au mois d'avril. Ce n'est guère le moment où les cours d'eaux du genre de celui-ci, gonflés au contraire par la fonte des neiges, voient leur niveau baisser.

J'ai relevé en outre dans le texte de la Peregrinatio deux autres données qui me semblent aussi pouvoir être utilement introduites dans le problème. Ce sont deux indices de l'ordre historique dont on n'a pas tenu compte jusqu'ici et qui, pour-

---

1. C'est ce qui résulte du contexte, la pèlerine, après avoir passé trois jours à Édesse, s'était rendue de là à Carrhae où elle arriva le jour de la fête de Saint-Helpidus, le IX des calendes de mai, soit le 23 avril.
tant, le second surtout, ne sont pas indifférents. Ils sont l'un et l'autre de nature à faire descendre la date admise pour l'âge du document.

Voici le premier. La pèlerine dit que, dans la ville de Carrhes, à l'exception de quelques clercs et saints moines, qui peuvent y habiter, elle n'a pas trouvé de chrétiens, toute la population étant païenne. Ce tableau correspond d'une façon remarquable au fait rapporté par les historiens byzantins, à savoir que lorsque Chosroès s'empara de la ville de Carrhes en 540, il ne lui imposa pas de rançon de guerre comme aux autres villes conquises par lui, parce que la presque totalité de la population n'était pas chrétienne. Nous savons en effet, que la ville de Carrhes a été l'un des foyers où le paganisme a persisté le plus longtemps; les témoignages des auteurs arabes nous montrent même qu'il n'était pas encore éteint dans les premiers siècles de l'Islam. Sans doute, on peut alléguer qu'un pareil état de choses devait remonter à une époque antérieure et que ce qui existait encore en 540 existait déjà, à plus forte raison, en 380. Il n'en demeure pas moins que le dire de la pèlerine présente un accord bien frappant avec le dire de Procopé, et qu'en tout cas, on ne saurait, du seul fait de la survivance de l'idolâtrie à Carrhes, arguer que la date de la Peregrinatio ne peut être abaissée au ve siècle.

J'arrive maintenant à la seconde donnée, à laquelle j'attache une importance particulière. Pendant qu'elle se trouvait à Jérusalem, notre pèlerine entendit parler d'un certain sanctuaire qui, découvert ou inventé depuis quelque temps seulement, jouissait en ce moment d'une grande vogue: c'était le tombeau de saint Job, dans le pays qu'elle appelle Ausitis, et qui n'est autre, comme on le verra, que le Haurân. Le récit que lui en

1. P. 66: "In ipsa autem civitate extra panem clericos et sanctos monachos, sit qui sacerdotes in civitate commorantur, pessimus nulium Christianum inveni sed totum gentes sunt.

2. Procopé, II, 15 : "et εἰς τὸν Χρυσανταλ. διὰ δὲ τὸν εἰς τὰς σκληρὰς κηρύχοντα κτίσιν."  

3. Voir les textes dans Chwolson, Die Saifler und der Sabianismus, passim.
lirent de saints moines, qui avaient été y faire leurs dévotions, lui inspira un vif désir de le visiter à son tour. Poussé par cette pieuse curiosité qui faisait le fond de son caractère, et qu'elle avoue elle-même ingénûment à une autre occasion, elle se décida à entreprendre ce voyage, voyage assez sérieux, puisqu'il ne fallait pas moins de huit étapes pour se rendre de Jérusalem à Carnea, appelée aujourd'hui, dit-elle, la ville de Job et autrefois Dennaab, dans le pays d'Ausitis, sur les confins de l'Idumée et de l'Arabie.

Elle était, d'ailleurs, en bonne compagnie, étant partie en caravane avec de saints personnages qui avaient bien voulu se joindre à elle. Elle décrit sommairement son itinéraire, ne prêtant d'attention qu'à deux points qui se trouvaient sur sa route, ou en vue de sa route : d'une part, l'emplacement, plus ou moins légendaire, de la Salem du roi Méchisodéc et de l'Énon de Saint-Baptiste ; d'autre part, le site de Thesbé, patrie du prophète Élie, avec la vallée de Corra (Cherith) et le tombeau de Jephté (?).

Au moment où elle approche du but de son voyage et où elle voit tout d'un coup se dresser à sa gauche une haute montagne, qui est certainement l'Hermon, il y a malheureusement dans le manuscrit une lacune irréparable : il manque ici un feuillet entier, soit deux pages, représentant soixante lignes. A en juger par la suite, la pèlerine devait y raconter en détail l'invention du tombeau de Job par un certain moine et ascète, « sanctus monachus uir ascitis ». Nous n'avons plus que la fin du récit qui peut se résumer ainsi. Le moine en question, après de longues an-

1. *P. 58, L. 31*: « ut aut situ curiosa ».
2. *P. 56*: « Carnea autem dicitur una ciuitas lob, qui auta dicit est Dennaab in terra Ausitidi, in finibus Idumaeae et Arabiae, ».
4. *P. 50, 60*: Ce récit devait être placé dans la bouche de quelque cicerone, qui faisait à la pèlerine les honneurs du sanctuaire. C'est ce que montre le caractère allocutif des mots, évidemment adressés par lui à la pèlerine et à ses compagnons : « ista ecclesia quam videtis » (*p. 59, L. 25*). Ce pouvait être, soit commis d'habitude, l'évêque du lieu, soit les propres compagnons de la pèlerine qui étaient « loci notores » (**cf.** L. 4 et L. 7), avec la même formule mise dans la bouche de ceux-ci : « hic » (torres, quem vidis),
nées passés dans la solitude; se décida à descendre à la ville de Carneas pour avertir l'évêque et les clercs de cette époque (temporis ipsius), conformément à la révélation qui lui avait été faite (probablement quelque rêve ou vision miraculeuse, racontée dans la partie perdue), afin qu'on fit des fouilles à l'endroit qui lui avait été montré. Ce qui fut fait. On y trouva une cavènne qu'on suivit sur une longueur de cent pas. Là, une nouvelle fouille amena tout à coup la découverte d'une pierre (lapis), sur le dessus de laquelle on trouva sculptée la propre image de Job:

« quem lapidem cum discoperissent, innuerent sculptum in coperculo ipsius Job. » On éleva alors une église à Job en ce lieu même, sans transporter ailleurs ladite pierre et le corps du patriarche, qui reposait sous l'autel. Cette église, construite par les soins d'un certain tribun, était encore inachevée : « illa autem ecclesia, quam tribunus nescio qui faciebat, sic fuit imperfecta usque in hodie ». Cela n'empêcha pas, d'ailleurs, l'évêque d'y célébrer la messe à la prêtre de la pèlerine qui, après avoir reçu sa bénédiction et communié, s'en retourna à Jérusalem par le même chemin.

Comme j'ai eu l'occasion de le montrer dans un volume précédent, il n'y a aucun doute sur la position de l'Ausitis, de ce "pays de Job" visité par la pèlerine. C'est incontestablement une partie du Haouran où la tradition populaire, encore vivante aujourd'hui, rattachée avec une insistance significative le souvenir du patriarche à divers points qui sont, en prenant le premier comme centre : Cheikh Sa'ad, avec ses sanctuaires de Deir Aiyoub (couvent de Job) et de la Sakhrat Aiyoub (pierre sainte de Job) ; à 6 kilomètres au nord, Naouâ, tenue par les anciens chroni-

1. On a entendu généralement ce passage un peu autrement et supposé qu'il s'agissait d'une inscription contenant le nom même de Job (ex: en sec on is his hus- th word Job, Bernard, op. cit., p. 53). Sans doute, sculptare peut avoir ce sens ; mais le rapprochement dont je parle plus loin semble indiquer qu'il s'agit plus- tôt d'une image gravée en bas-relief.


3. Rec. d'Arch. Or., V., pp. 11 et suiv.
queurs arabes pour le lieu de résidence de Job; à 12 kilomètres à l’est, Cheikh Miskin (le Cheikh lépreux = Job); à 19 kilomètres dans le nord-est, Dhouelbê dont le nom antique, Danaba, rappelle singulièrement celui de la Dennaâa citée par la pèlerine comme la patrie de Job; à 4 et 11 kilomètres respectivement, dans le sud, Tell ’Achtera et Tell el-Ach’ari entre lesquels on se partage pour reconnaître l’antique Achteroth Karnaïm; la Carnea et la Carnea de l’Onomasticon et de la pèlerine, qui considère Carnea comme le nom actuel de la Dennaâa biblique; plus loin, dans l’est, Bosra, qu’une vieille légende nous présente comme la prétendue éponyme de la mère de Job; etc.

Cette tradition arabe, comme c’est si souvent le cas, n’est certainement autre chose que la survivance d’une tradition chrétienne qui s’était développée, sinon créée, au début de la période byzantine, et dont j’ai déjà discuté ailleurs les éléments essentiels. Je me bornerai à rappeler les dites de l’Onomasticon d’Eusèbe et de saint Jérôme, enregistrant, avec quelque réserve d’ailleurs, l’opinion populaire qui mettait le pays de Job ou Austis en Arabie, dans le royaume de Sion (Sithon, le roi Amorhéen), par conséquent dans les parages d’Achteroth Karnaïm, et qui montrait à Carnea la maison de Job; l’acte d’un concile de 451, appelant Nebè (= Neve, Nauoû) « la ville de Job »; enfin, subsidiairement, des inscriptions grecques, du temps de Justinien relatives à des établissements fondés à Bosra sous l’invocation de saint Job.

Mais il y a plus. Dans la mosquée de Cheikh Sa’ad, centre de ce culte régional de Job, se dresse encore de nos jours la pierre vénérée dite Sakhirat Aïyoub, « la pierre de Job ». C’est, en réalité, comme l’on sait, une grande stèle égyptienne, très mutilée, sur laquelle est sculpté en bas-relief le pharaon Ramsès II en adoration devant une déesse locale. La légende musulme

2. Cf. id., ib., p. 59.
n'a pas manqué d'y reconnaître le saint patriarche. Il y a gros à parier que, là aussi, les Arabes n'ont fait que suivre des errements antérieurs et s'approprier une légende chrétienne déjà populaire avant la conquête. C'est probablement là la fameuse pierre de Job dont nous parlons la pèlerine et dont l'invention quasi miraculeuse et relativement récente occupait si vivement les esprits au moment de son séjour à Jérusalem. Le monument n'a guère dû changer de place, et son existence à Cheikh Sa'ad assure l'identité, en même temps qu'elle précise la position du sanctuaire visité par la pèlerine.

Cela admis, on est conduit à se demander dans quelles conditions et à quelle époque a pu avoir lieu l'invention. Cette dernière partie de la question nous ramène directement au problème chronologique que nous étudions. Toute cette région étant remplie du souvenir légendaire de Job, on comprend sans peine que la vieille stèle égyptienne, exhumée sur les indications du moine qui vivait dans le voisinage, ait été prise pour la pierre marquant la tombe du patriarche si vénéré, et qu'on ait décidé de construire une église pour consacrer cette merveilleuse trouvaille. Quand et par qui a pu être élevée cette église? Les faits rapportés par la pèlerine semblent déjà remonter à quelque distance. Elle parle, en effet, des autorités ecclésiastiques de cette époque-là « temporis ipsius ». D'autre part, elle dit que l'église était inachevée. Faut-il entendre par là que la construction était restée interrompue pendant un certain laps de temps, ou bien que les travaux étaient encore en cours? Sur ce point, il est difficile de se prononcer. Il est bien fâcheux, en tout cas, qu'elle ne nous ait pas mieux renseigné sur ce tribun inconnu, « tribunus nescio qui », qui les avait entrepris, et les poursuivait peut-être encore (faciebat).

En raisonnant dans l'hypothèse courante qui veut que notre relation de pèlerinage soit des environs de l'an 380, on pourrait être tenté de reconnaître dans ce tribun le prince Ghassanide chrétien 'Amr I, à qui les chroniqueurs arabes attribuent la construction du couvent de Job, le Deir Aïyoub de Cheikh Sa'ad,
au milieu du 1er siècle. Il serait, en effet, admissible à la rigueur que ces princes arabes, phylarques militaires à la solde de Byzance, aient pu recevoir le grade de tribuns, comme ils avaient reçu et portaient le titre de patricies ; Mais, sans compter que cette tradition est en elle-même quelque peu sujette à caution, il faut remarquer qu'il s'agit ici, en l'espèce, d'une église élevée sur le prétendu sépulcre de Job, et non d'un simple couvent placé sous son invocation, couvent qui pouvait, d'ailleurs, préexister et dont la présence même avait pu suggérer et faciliter l'invention ultérieure du sépulcre apocryphe. Je ne crois donc pas qu'il y ait lieu de s'arrêter à cette idée et de tirer de là, comme on voudra peut-être le faire, un argument nouveau à l'appui de la thèse que je discente.

C'est à un autre point de vue que je me placerai pour essayer de déterminer la valeur chronologique de cette donnée, qu'en tout cas on a eu tort de négliger. L'Onomasticon, comme nous l'avons vu plus haut, connaît parfaitement la tradition qui localise dans le Hauran et à Carnea le pays et la maison même de Job. Si, à l'époque où il a été rédigé, l'invention du sépulcre était déjà chose faite, bien sûr qu'il n'aurait pas manqué de mentionner un événement aussi notoire, qui avait eu un tel renforcement, et cela d'autant plus qu'elle aurait authentifié une tradition locale qu'il ne rapporte qu'avec une réserve marquée. Eusèbe étant mort vers 338, et son Onomasticon ayant été rédigé vers 324, selon les uns, vers 330, selon les autres, on pourrait peut-être dire que la chose est conciliable avec la date de 380 attribuée à la relation, la découverte ayant pu avoir lieu dans l'intervalle. Passe encore pour Eusèbe. Mais saint Jérôme ? Il ne faut pas oublier que saint Jérôme a traduit en latin, rectifié et mis au courant, en le complétant sur nombre de points, l'Onomasticon d'Eusèbe. Or, saint Jérôme est mort seulement en 420, et, pas plus qu'Eusèbe, il ne souffre mot de notre sépulcre de Job. Il me paraît bien difficile d'admettre qu'il eût négligé d'enregistrer, s'il l'eût connue, une si mémorable

trouvaille, qui aurait été faite pour ainsi dire sous ses yeux mêmes, car il devait déjà être installé dans sa retraite de Bethléem à l'époque qu'on veut assigner à la visite de notre pèlerine. Il y aurait même peut-être à tirer de cette dernière coïncidence une objection de plus contre la façon de voir généralement admise, objection accessoire, sans doute, mais qui peut encore peser d'un certain poids dans la balance. Si la pèlerine était à Jérusalem et à Bethléem vers 380, comme on l'assure, elle aurait pu, elle aurait dû y connaître saint Jérôme, pendant le séjour de trois ans qu'elle a fait dans la ville sainte. Tout l'aurait invité à entrer en rapport avec lui : la grande réputation de piété du Père de l'Église ; son origine et son appartenance au rite latin, ses hautes attaches mondiales. On comprend, cependant, que la relation ne parle pas de saint Jérôme ; il est toujours loisible de soutenir qu'il pouvait être question de lui dans des parties du document aujourd'hui perdues. Il est moins aisés d'expliquer, par contre, que saint Jérôme ne parle pas de notre pèlerine s'il l'a connue. Pourquoi ne lui a-t-il pas fait une petite place dans sa galerie de grandes dames romaines venues en Palestine pour adorer les Saints Lieux ? Ce silence est encore plus singulier si l'on persiste à supposer que la pèlerine n'est autre que sainte Silvie, la sœur du tout puissant Rufin, préfet de Théodose I.

Sans insister plus qu'il ne convient sur la question subsidiaire que je viens de toucher, je suis porté à conclure tout au moins que l'invention du sépulcre de Job est postérieure à la mort de saint Jérôme, puisque celui-ci l'ignore et que, par suite, la date de la relation qui mentionne cette invention ne saurait être antérieure à l'an 420. Cette limite supérieure peut même être encore notablement abaissée, attendu qu'il ressort des expressions mêmes employées par la pèlerine que l'invention datait déjà, à l'époque de sa visite, d'un bon nombre d'années. Nous sommes donc quelque peu fondés à dire que la relation ne saurait guère remonter au delà du milieu du 5e siècle. Et, bien entendu, ce n'est là qu'un terminus a quo ; il nous laisse toute lati-
tude pour descendre aussi bas que semblent, d'autre part, nous inviter à le faire les témoignages divers que j'ai déjà suffisamment discutés.

Tel est le résultat de l'examen auquel j'ai cru devoir soumettre le problème chronologique posé par la *Peregrinatio* dite de Sainte-Sylvie. Je n'ai pas la prétention de le présenter comme une solution définitive. Je demande seulement à ceux qui sont plus qualifiés que moi pour le traiter dans son ensemble, de vouloir bien le reprendre, en tenant compte des nouvelles données que j'ai pu y faire intervenir. C'est à eux de décider en dernier ressort si le document peut être, malgré tout, maintenu à la fin du IVe siècle, ou bien, comme j'incline à le penser jusqu'à meilleur avis, s'il ne doit pas être reporté vers la première moitié du VIe.

§ 17

*La diaconesse Sophie, nouvelle Phœbë*

Par une lettre datée de Jérusalem 9, 12, 03, le P. Prosper m'a informé d'une intéressante trouvaille qui venait d'être faite, la veille, sur le Mont des Oliviers.

Depuis quelque temps on travaille au mur de clôture des terrains que la Custodie franciscaine possède sur l'emplacement traditionnel de Bethphagé1. L'entrepreneur chargé de ces travaux emploie comme matériaux de construction des blocs extraits ça et là, par les fellahs, des ruines qui couvrent la montagne. Un de ceux-ci, qui exploitait ainsi en carrière le terrain ou auquel il est situé sur le sommet sud, au-dessus de la Grotte des Prophètes, y a découvert une grande pierre d'autel et une dalle portant une inscription grecque. Les deux monuments sont aussitôt passés en des mains étrangères. Toutefois, le P. Prosper a pu obtenir de l'ouvrier même qui l'avait trouvée une copie de l'inscription.

Sous l’être parfaite, elle est suffisante pour le déchiffrement. Il a bien voulu me l’envoyer avec l’autorisation de la communiquer à l’Académie des Inscriptions.

En voici la transcription brute, que je vais suivre de la lecture rectifiée :

+ΕΝΘΑΔΕΚΙΤΑΒΔΟΥΛΗ
ΚΑΙΝΥΜΠΗΤΟΥΧΡΙΣΤΩ
ΣΟΦΙΑΔΙΑΚΟΝΟΧΔΕΥ
ΤΕΡΑΦΟΙΒΗΚΟΙΜΗΣΙΑ
ΕΝΙΡΗΝΗΘΝΕΚΤΟΥΜΑΡ
ΤΙΟΥΜΗΝΟΙΝΑΙ
ΟΙΤΚΥΡΙΟΙΟΘΕΟΟΣ
ΙΝΟΝΠΡΕΣ

+ Ευθαξία χ(α)τεκλα (τι) βούλη και νάμη του Χριστού
Σοφιά, η διάκονες, η διαίθρια Φαίδη, κοιμήθη(σ)τα
ἐν (α)υθάνη, τη και του Μαρτίου μνήμη, ἤδ(δε)τούνος
τα ....... ὡς; 7 κύριε ε θεέ η ....... ἀ πρᾶτε ε .......

Le dit la servante et vierge du Christ, la diaconesse Sophie, la nouvelle Prêche, qui s’est endormie en paix, le 21e jour du mois de mars, de la 11e indiction ... (de l’année ?) ... Le Seigneur Dieu ...

Au commencement de la ligne 7, il y avait probablement le mot ἓκκος (ou έκκος), suivi de lettres numérales. Celles-ci sont peut-être représentées par le groupe copié στ., qui, dans ce cas, serait sujet à correction. N’ayant pas sous les yeux d’estampage, à défaut de l’original, qui permettrait peut-être de trancher la question, je n’ose proposer στ. ; cela donnerait 813, soit, s’il s’agit de l’ère des Séleucides : 591 J.-C. ; mais le 21e mars de cette année est dans la 9e et non dans la 11e indiction. Il faut chercher autre chose.

L’inscription est fort curieuse en elle-même en raison de la formule peu banale qu’elle contient et qui vise littéralement le

1. Séance du 16, 12, 03. — CIL, Rec. Gr., 1903, n° 32.
passage de saint Paul : « Je vous recommande Phœbé, notre sœur, qui est diaconesse de l'église à Cenchères ». Notre nouvelle Phœbé, « ancilla et virgo Christi », devait être diaconesse dans l'un de ces nombreux couvents de femmes qui s'élevaient sur le Mont des Oliviers et qui nous sont connus, non seulement par l'histoire, mais aussi par d'autres inscriptions de même provenance.

Dans une lettre ultérieure (§ 1, 04), le P. Prosper me fait savoir qu'on a recueilli an même endroit un petit fragment qui pourrait appartenir à la même inscription. Mais la chose demeure fort douteuse, le rapprochement des morceaux n'ayant pu être encore opéré. Il contient quelques caractères grecs mutilés.

\[\text{RPX} \quad ? \quad \text{[ER]} \]

Il me signale, en outre, un fragment de « corniche d'encadrement » trouvé près de l'église de l'Ascension, vers l'angle sud-est et portant, gravées à la pointe, les lettres :

\[\text{IHCOYCINE} \]

Je ne saurais dire s'il faut y reconnaître la fin d'un verbe tel que [\text{εφέσκων}], ou bien le nom de Ισαάος.

1. Epître aux Romains, xvi, 1 : συνιστάτης Ἡ διακονία τῇ Φοίβῃ τῆς Κενθρίττης. Cf. la souscription Απράξια \(\text{ἐν Φοίβῃ τῇ διακονίᾳ τῆς ἐν Κενθρίττῃ Ι Ἑκατοτάτῃ.}


§ 48.

Papyrus et ostraka araméens d'Eléphantine.

I

Après MM. Cowley, Sayce, Grey et Halévy, j'ai étudié ce papyrus à mon cours du Collège de France. La transcription en ayant été reproduite dans le Répertoire d’épigraphie sémitique, n° 191, je me bornerai à en donner la traduction telle que je la conçois, en insistant seulement sur les points où je m’écarte plus ou moins des vues de mes devanciers.

Tout le monde est d'accord pour le classer à l'époque perse achéménide, conformément à ce que j'ai démontré autrefois le premier dans mon mémoire intitulé Origine perse des monuments araméens d'Égypte (1878).

Le document est complet en haut, à droite et à gauche; c'est ce que montre l'existence des marges. Il n'en est pas de même en bas; là, le papyrus est coupé au ras de la ligne 16, la dernière ligne actuelle. J'estime, pour des raisons que j'exposerai plus loin, qu'il y avait encore au moins une 17e ligne, dont il n'est pas impossible de déterminer la toner générale.

- 1. [X...], fils de X... a parté à X... fils de Yatma, en ces termes (?):
   Tu n'as donné (une somme d')argent
- 2. .... de (?), Pseudiaph (?), 1000 suies (? d')argent; elle produira intérêt à sa charge (à raison de) 2 shattar d'argent.
- 3. pour un siècle (?), par mois, jusqu'au jour où je te l'aurai remboursé; ainsi donc sera l'intérêt.
- 4. de ton argent (2000) shattar pour 1 mois. Et le mois où je ne te donnerais pas
- 5. l'intérêt, (celui-ci) sera capitalisé et productif d'intérêt. Et je te le paierai mois par mois;
- 6. sur les appointements que l'on me donne du Trésor. Et tu m'écriras un mémoire (? pour tout
- 7. argent et intérêt, que je te servirai. Et si je ne t'ai pas payé tout
8. un argent et son intérêt (d'ici) au mois de Thot de la [9] année; seront angaliés ton argent.
9. et son intérêt restant due par moi, et (ce courant) portera intérêt payable par moi, mois par mois,
10. jusqu'au jour où je le Taurai rembourser.
11. Les témoins :
12. Qoban fils de Chamaschnour (?),
13. Qasrâ fils de Yabhadar (?),
14. Mâkhaseyah fils de Yədonyah,
15. Mâkhâyah fils de Zkaryah.
16. A écrit le scribe Gusmaryah fils de Akhyer, sur la déclaration des moins figurant sur ce acte, 
17. 4, 6, (?), au mois de ..., (?), de l'an..., de X le rai

— L. 1. M. Halévy veut insérer ici la date de l'acte, qu'il considère de toutes pièces en l'attribuant, bien arbitrairement, au règne d'Oehus 1. Cela paraît matériellement impossible; il n'y a pas la place voulue; de plus, dans ce genre de contrat, la date s'inscrivait ordinairement à la fin, et non au commencement. Je reviendrai sur ce point à propos des lignes 8 et 17. Le plus naturel semble de supposer quelque tournure de ce genre :

\[
\text{[\text{???} \text{???} \text{???}]} \quad \text{[\text{???} \text{???} \text{???}]}
\]

On pourrait aussi admettre un début : \text{[? \text{???}]}, suivi du sujet; et, plus loin, au lieu de \text{[???]}, ingénieusement supplié par M. Cowley, quelque mot indiquant la fonction ou condition du personnage. — Remarquer la forme non assimilée rær, et non \text{[???]}, et comparer, sur ce point, les observations faites II, 4 et 6.

— L. 2. Peut-être \text{[???]}? D'après l'aspect du fac-similé? Ce nom propre égyptien s'est déjà rencontré, semble-t-il, dans une inscription araméenne d'Égypte 3. Ce personnage, s'il existe réellement, pourrait intervenir ici, par exemple, à titre d'inter-

1. Il n'a pas sur le peu de vraisemblance d'un nom \text{[???]}: Yahuké = \text{[???]} Il est probable que s'il se fût agi soit d'Artaxerxès III, soit de Darius Nothou, on les aurait désignés par leur véritable nom dynastique et non pas simplement par leur nommum.

2. Ou encore \text{[???]} ou \text{[???]} introduit, et fréquent dans les documents arméniens?

3. C. I. S., II, 134. La lecture n'est pas, d'ailleurs, matériellement sûre. En tout cas, la formation du nom serait normale.
médiaire, de garant, etc., entre le prêteur et l'emprunteur.

Le signe, ou groupe de signes, suivant \[\text{\`a} \ldots \text{\`a}\], me paraît être identique à celui qui, sur le papyrus du Vatican, représente le chiffre 1000, comme l'a bien reconnu autrefois M. Euting. Un autre spécimen nous est, peut-être, encore fourni par un papyrus de Boulaq (C. I. S., II, n° 193 A). Seulement la comparaison avec ce que je crois un être un nouvel exemple tend à modifier l'idée qu'on se faisait de la structure de ce chiffre : une barre horizontale reconnue, vers son extrémité gauche, par une barre formant avec elle deux angles très ouverts ; ce serait, croit-on, la barre des dizaines et centaines, avec addition d'un trait diacritique. Il me semble plutôt qu'on doit le considérer, non pas comme un signe unique, mais comme un complexe de deux signes étroitement rapprochés : le premier a toutes les allures d'un \[\text{\`a}\] ; le second est peut-être bien un \[\text{\`a}\], atrophié par l'usage ; dans ce cas, le tout pourrait être \[\text{\`a} \, \text{\`a}\], pour \[\text{\`a} \, \text{\`a}\], " mille. Si cette origine était admise, elle pourrait peut-être être invoquée à l'appui de l'explication proposée pour l'épigraphie phénicienne si enigmatique, gravée sur l'alastrum de la Bibliothèque Nationale : 

1. On bien encore ce personnage pouvant figurer dans une petite proposition, introduite peut-être par la préposition \[\, \ldots \,\] et ayant trait à l'application de la même empruntée : par exemple pour le payer ou le rembourser, ou pour acheter quelque chose à lui appartenant, terrain, maison, esclavage, etc.

2. Pour l'abréviation \[\text{\`a}\] (précédé de \[\text{\`a}\]) = \[\text{\`a} \, \text{\`a}\] ; cf. C. I. S., II, n° 64 et 159 A.

3. Id. n° 147 A, col. 1, 1, 3.

4. Nabul, loc. cit., pp. 88, 96. M. du Vogüé (loc. cit. de la Syrie cent., p. 127) en avait bien reconnu la valeur numérique ; mais il supposait que c'était le même signe que celui des dizaines et des centaines, dont la fonction aurait varié selon la position ; M. Euting a bien vu qu'il avait, au vrai, une forme toute spéciale ; il l'a admise, toutefois, du rapport morphologique qu'il lui pètait avec le signe hiéroglyphique égyptien exprimant le nombre 100. Je ne saurais non plus le reconnaître, avec lui et avec Schuefer (Z.M.B., XXXIX, p. 516), suivis par les éditeurs de C. I. S. et par M. Leibitzka, dans le premier signe du groupe de chiffres de la 1, 3, de l'inscription archéologique de Tydr que j'ai publiée ailleurs (Rec. d'Arch. Gr., 1, p. 87) ; il n'est pas le chiffre 26, exactement semblable aux trois suivants : \[\text{\`a} \, \text{\`a} \, \text{\`a}\], 90, et non 1070.

5. Cf., le signe spécial qu'on a fait graver et fondre à l'imprimerie Nationale et qui est conçu dans cet esprit.

6. Cf. au C. I. S., 1, p. 217, et p. 100 (où le \[\text{\`a}\] isolé a peut-être la même
où M. Lidzbarski s’est demandé si הָנָּה ne serait pas pour הָנָּה. Quoi qu’il en soit, je ne doute guère que nous ayons affaire, dans notre papyrus, au chiffre 4000. Cela va nous donner une base ferme, et toute nouvelle, pour raisonner tout à l’heure sur les sens des stipulations de l’engagement.


Remarquer la non-insertion du premier de הָנָּה, en comparant l. 4 et l. 6.

— L. 6. La lecture de M. Cowley הָנָּה, me paraît matériellement susceptible à caution. Bien que fort maltraité, le mot, à en juger par le fac-similé même, semble pouvoir être lu הָנָּה, sans assimilation du י, conformément au précédent הָנָּה fourni par la l. 4.

וָנָה indique certainement un « reçu ». Les diverses explications étymologiques tirées de l’iranien par M. Cowley et par M Halévy ne sont pas pleinement satisfaisantes. Si la lecture matérielle est certaine, il conviendrait peut-être de comparer le samaritain וָנָה et le rabbinique וָנָה, correspondant à l’hebreu biblique וָנָה et désignant le « sort » que l’on jette (cf. וָנָה) ou que l’on tire. Ce pourrait être proprement une fiche, tessel, tablette, un *jeton*, voire un ostracon, sur lequel on écrivait soit les « sorts », soit de brèves notes telles qu’une quittance.

— L. 7. וָנָה n’est pas une orthographe arbitraire motivée par une raison d’ euphonie, comme le pense M. Halévy ; c’est la forme value que וָנָה. Renan l’expliquait : « gradus 1, seriatim 340 » en supposant qu’il s’agissait de numéros d’ordres indiquant le rang et la position d’une urne funéraire dans quelque columbarium. Le premier mot est très obscur, comme sens. En tenant compte de l’équivalence phonique connue ו = ו, faudrait-il par hasard y voir וָנָה, et chercher dans le tout quelque notation horoscope ? Dans ce cas, il serait plus naturel de voir dans וָנָה, non pas les sigles de 1000, mais quelque mot technique, par exemple une division du cercle zodiacal astrologique.

grammaticalement régulière de תבּוּ מִּי אַらָם, en parfait accord avec celle du mot קְרָא auquel celui-ci est associé dans l'expression.

— L. 8. III III ... וּנְבֶא. M. Cowley fait remarquer avec raison que, s'il s'agissait d'une date, elle devrait être suivie d'un nom (« l'an $x + 6$ de $X$ »); — or, il n'y a pas place pour ce nom. Quesi, au contraire, l'on admet que c'est un laps de temps à compter à partir de la date du contrat, il y a, à ses yeux, une autre difficulté, c'est que le contrat ne semble pas être autrement daté. Quant au chiffre manquant au début du groupe, il suppose que ce doit être le signe 10 ou le signe 20 — soit 16, ou 26, ce qui, dit-il, limiterait le choix d'un roi, s'il s'agit d'années de règne. M. Halévy n'hésite pas à admettre cette dernière vue : l'amortissement doit avoir lieu, dit-il, au mois de Thot de la 16e ou de la 26e année du roi régnant (ce roi, selon lui, serait Ochus, mentionné en tête du document — ce qui, nous l'avons vu, est impossible). Je ne saurais partager cette façon de voir. Tablier ainsi sur la 16e ou 26e année future d'un règne, c'est être escompter bien témérairement l'avenir. Le roi pouvait mourir avant la date prévue; et alors n'était-ce pas ouvrir la porte à toute espèce de chicanes, l'année visée étant radicalement inexistante?

Avant l'affaire

Le roi, l'année, nous mourrons.

Je comprends les choses tout autrement. Le contrat fixe tout simplement le nombre d'années au bout desquelles le capital doit être remboursé, à partir de la date du contrat, date qui était spécifiée à la fin, dans une ligne [17] aujourd'hui disparue : « le remboursement sera fait dans $x$ années ». Cela posé, je crois qu'il faut restituer avant les 6 barres d'unité, groupées 3 par 3 (III III), non pas les chiffres 10 ou 20, — 16 ou 26 années constituaient un délai d'une longueur bien peu vraisemblable — mais un autre groupe de trois barres d'unités III III III, = 9.

Or, il est à noter que le mois de Thot était le premier mois de l'année solaire vague des Égyptiens. L'emploi de la préposition תָּו « jusqu'à » implique que le terme fixé est exclusif et non in-
chsif: l'expression équivalant à « d'ici au premier mois de la 9e année ». Par conséquent le délai imposé au débiteur pour se libérer était de 8 années pleines. C'était, d'ailleurs, un délai maximum, car il ressort de la teneur des lignes 8-9 que le débiteur avait la faculté de faire, en dehors des intérêts payables mensuellement (אנה ננה), des versements partiels à valoir sur le remboursement du principal (דד). Nous verrons tout à l'heure que ce laps de 8 années n'est peut-être pas choisi arbitrairement et qu'il présente un rapport remarquable avec le taux même de l'intérêt calculé sur une base qui nous sera fournie par d'autres données.

יהו semble avoir le sens de « être englôté, accumulé, faire masse ». Ce sens ne s'ecarte pas beaucoup de ceux que la racine offre dans les divers dialectes sémitiques.

L. 14. 15. J'accepte sous bénéfice d'inventaire les lectures des noms précédentes admises par M. Cowley. La physionomie juive de plusieurs d'entre eux, et aussi de celui du scribe mentionné à la l. 16, est incontestable. Mais j'ai des doutes sur la lecture matérielle de ינש, et j'ai peine à admettre un élément théophore initial יי = יי. — L. 16. Il me semble préférable de voir, avec M. Halévy, dans le premier ינש « le scribe », plutôt que « l'écrit », comme le fait M. Cowley ; dans ce dernier cas, il semble qu'on aurait ajouté le démonstratif יי, comme on le fait à la fin de la ligne. D'ailleurs, il est nécessaire que Gemaryah indique en quelle qualité il intervient dans la rédaction de l'acte.

סנ n'est pas bien exactement rendu par le « in the presence » de M. Cowley (on aurait employé סנ), non plus que par le « avec le consentement » de M. Halévy. Ce que le scribe dit en réalité, c'est qu'il tient de la bouche des témoins susmentionnés qu'ils ont entendu l'emprunteur X déclarer au prêteur X telle ou telle chose. Il ne se porte garanti que de leur témoignage, et, bien entendu, de leur identité, mais non de la déclaration même de l'emprunteur, certifiée par eux seuls.

[L. 17. J'ai déjà indiqué les raisons qui m'inclinaient à croire
que le document comportait au moins une ligne de plus, contenant la date à laquelle il a été rédigé. Cette date est indispensable, étant donné le terme de 8 années révolues fixé, à la l. 8, pour le remboursement. D’habitude, la date, dans les contrats de ce genre, se met à la fin ! Il devait en être de même ici. En s’aidant des formules connues, on peut imaginer qu’elle était libellée à peu près ainsi, faisant suite à la phrase précédente et étant toujours sous la dépendance du verbe ἔποιησα:

[ἐποιησάμενος... ἔποιησα...]

Le premier ἔποιησα aurait été suivi du nom de lieu, par exemple Ἕλεφαντινα, ou bien Ἶρν « Syène », si l’on tient compte de la provenance du document. L’an de règne était celui d’un roi achéménide quelconque. Le mois était l’un de ceux du calendrier égyptien, peut-être même avec la notation du quantième, pour plus de précision.

Il serait bien important à tous égards de pouvoir déterminer le taux réel de l’intérêt. Mais, pour cela, il nous faudrait au préalable connaître les valeurs absolues et relatives du siècle dit ἐποίησα et de son sous-multiple le ἱθύλλος. Les documents eméiformes cités par M. Cowley nous renseignent bien sur l’existence du ἱθύλλος comme subdivision du sicle et nous garantissent la lecture et la forme même du mot ; mais ils ne nous éclairent pas sur le rapport de ces deux monnaies. Peut-être pourrait-on y arriver par une voie détournée, en partant de cette donnée fournie par Josphe 2, à savoir que le sicle hébreu équivalait à quatre drachmes attiques. Admettons pour un moment que cette donnée est applicable à notre cas, et que le sicle ἔποιησα du papyrus est l’équivalent d’un tétradrachme ou statère d’argent. Cela dit, raisonnons sur la base du système monétaire grec ordi-

1. Je me bornerai, pour ne pas trop m’écarter de notre terrain et de notre époque, à citer par exemple, les nos 61, 63, 66, 67, 68, 69, 70, 71 du 6. I. S., II.
naire qui, somme toute, pouvait sans trop d'inconvénient être usité en Égypte à l'époque achéménide. Comme on le sait, la drachme se subdivisait en 6 oboles et l'obole à son tour en 8chalques; soit :

\[
\begin{align*}
1 \text{ drachme} & = 6 \text{ oboles (de 3 chalques)} = 6 \times 8 = 48 \text{ chalques} \\
4 \text{ drachmes} & = 24 \times 4 = 192 \text{ chalques}
\end{align*}
\]

Un tétradrachme — autrement dit un sicle — valait donc 192 chalques. Si nous prenons le chalque comme équivalent au khallur, nous pouvons donc dire que le sicle se subdivisait en 192 khallur; or ce sicle tétradrachme produisait, aux termes de notre document, un intérêt mensuel de 2 khallur-chalques (1 di-

1. Il suffit de rappeler que, lorsque Darius I créa son système monétaire, il le basa sur le système gréco couramment employé dans tout l'Orient. Le système gréco-égyptien n'est autre chose que la moitié du statère d'argent pesant 11 gr. 20, unité fondamentale du système hélénique. On n'ignore pas d'ailleurs que ce statère ainsi que la mine et le talent d'où il dérive, étaient eux-mêmes une étroite affinité avec le système babylonien.

Jusqu'à l'arrivée d'Alexandre il y avait en Égypte une circulation intense de monnaies étrangères, statères d'argent de Tyr et de Sidon, et surtout tétradrachmes d'Athènes à la cuisse; à un certain moment on se mit à les contremarquer, puis on arriva même à les imiter, soit en leur munissant plus ou moins fidèlement leur poids primitif, soit même en les régalant sur le pied égyptien (double statère ou quadruple sicle de 28 gr. 40 au lieu du poids phénicien de 26 gr.; cf. par exemple les monnaies attribuées au scribe Bâroos). Sur toute cette question, et les données qui s'y rattachent, consulter les savantes observations de M. Babelon, Melanges num., II. p. 84 et suiv., Catal. des Pèses Achéménides, pp. n., x-x, et Traité des monn. gr. et rom., col. 147 et suiv.

2. On pourrait objecter que, par définition, le zébêque était une monnaie de bronze; tandis que le khallur semble être une monnaie d'argent. Mais on a toujours la ressource d'admettre que celui-ci était une simple monnaie de compte n'ayant pas d'existence réelle en tant qu'espèce d'argent, et pouvant en fait être représenté par une espèce de bronze. Sa valeur approximative serait environ deux centsimes, et l'on prendrait la drachme comme correspondant en gros à un franc. On sait que sous les Ptolémaïes on appelait d'une façon générale zébêque toute espèce de monnaie, même en or ou en argent. Au surplus, nous avons des preuves numismatiques de l'existence d'espèces en argent tout à fait minuscules, et cela justement dans le système perse des satrapies occidentales; témoins, par exemple, les jolies pièces d'argent quasi microscopiques frappées à Arside et représentant des 1:8 et même des 1:10 de l'obole perse; notre khallur d'argent pouvait être du même ordre de grandeur et de valeur.
par conséquent un intérêt annuel de 24 *khallur*-chalques. Cela nous donne la proportion suivante:

\[
\begin{align*}
\text{192 : } & \text{ khallur : intérêt annuel : 24 : khallur} \\
1 \times 192 & = 24 \\
100 \times 192 & = 24 \times 100 \\
\frac{192}{100} & = 12.5
\end{align*}
\]

Le taux de l'intérêt aurait donc été, à ce compte, de 12 1/2 pour 100 l'an, chiffre assez vraisemblable étant donnés les usages de l'antiquité. La modération relative de ce taux pourrait s'expliquer par la situation de l'emprunteur, fonctionnaire de l'administration, offrant comme garantie de solvabilité les appointements mensuels qu'il touchait du Trésor. Elle s'expliquerait encore mieux si, ce qui est possible, vu la nationalité juive avérée des témoins et du scribe, l'opération se passait entre coreligionnaires.

Considéré à un autre point de vue, ce taux de 12 1/2 représente ce qu'on appelle du denier 8, puisque \(\frac{192}{24} = 8\). C'est-à-dire que le capital produit par année un intérêt égal à son 1 : 8. Il en résulte que, par le jeu normal des intérêts simples, il doit avoir produit au bout de 8 ans révolus une somme égale à lui-même. Or, nous avons vu que le prêt stipulé dans notre acte est justement consenti pour un laps de 8 années pleines. Cette coïncidence est bien frappante, et l'on est autorisé à en conclure que, si ce terme a été choisi de préférence à tout autre, c'est qu'il concordait exactement avec le doublement du capital prêté. On remarquera que dans cette combinaison n'entre en ligne que le fruit des intérêts simples, ce que les Grecs appelaient *euboxia*.

Le mécanisme des intérêts composés — \(x'\cdot x'\cdot x'\) — ne devait intervenir qu'éventuellement, dans le cas du retard apporté au paiement des intérêts mensuels, et il ne s'appliquait qu'à la

1. En d'autres termes, 1 : 1 d'obole ou 1 leptonémorion, qui était une espèce réelle en argent.
2. J'ai relevé ailleurs dans une inscription (Et. d'Arch. Or., II, 27) le premier indice formel de l'existence des Juifs dans ce milieu araméen-perse d'Egypte.
3. Représenté par la formule \(C = c (1 + r)^n\).
partie de ceux-ci demeurée en souffrance. A partir de la 9e année, les reliquats dus, soit sur le principal, soit sur ses intérêts échus et non payés, devaient former une nouvelle masse globale (727) dont les intérêts couraient à nouveau sur le même pied jusqu’au moment du remboursement integral.

Je ne me dissimule pas qu’on peut objecter à ce raisonnement, basé exclusivement sur le dire de Josèphe, de témoignages qui, tout en étant contradictoires entre eux-mêmes, semblent y concrêter. Photius et Ḥesychius évaluent le sicle à 8 oboles attiques. Saint Epiphane assimile le sicle hébreu du sanctuaire au drachme ou statère. Ce qui est plus grave encore, c’est que pour Xénophon, qui devait être bien renseigné, le sicle médique valait 7 1/2 oboles attiques — ce qui donnerait la valeur de 15 oboles à son double, tandis que le tétradrachme ou statère d’argent hellénique en comptait effectivement 24. Les calculs que j’ai faits sur ces diverses données ne m’ont pas fourni de résultats satisfaisants pour le cas qui nous occupe. Peut-être pourrait-on se tirer d’embarras en admettant que, bien que nous soyons en pleine période acheménide, le sicle employé dans notre document n’est pas le sicle médique, du moins tel que le définit Xénophon, mais un sicle particulier — peut-être bien même un véritable tétradrachme grec — qui se trouve répondre d’une façon remarquable à la donnée que seul Josèphe nous a conservée.

3. Par exemple, en calculant sur la donnée de Xénophon et, en admettant que notre sicle a représenté son sicle médique, ce sicle de 7 1/2 oboles aurait valu 80 chalques-mattar (au lieu de 192) et aurait rapporté 24 chalques-mattar par an, à raison de 2 par mois. Le taux serait alors du 40 0/0, soit du demier 2 1/2, c’est-à-dire que le capital aurait été recompté en 2 1/2 ans par le jeu des intérêts simples. Un pareil résultat semble vraiment excessif, même si l’on tient compte de l’époque que pourraient avoir déjà les Sylvochi du temps. Mais, comme je le fis remarquer un peu plus loin, si le sicle médique équivalait bien à 7 1/2 oboles attiques, cela ne veut pas être nécessairement que ce sicle se subdivisait en 7 1/2 parties dans le système perse; il pourrait, il devait même se subdiviser normalement en un certain nombre équivalent de sous-multiples que nous verrons tout à l’heure.
Co serait alors précisément cette sigle énigmatique τ, jointe à celle du ἷγ = γ, qui déterminerait ce siècle particulier, valant 24 oboles-attiques, par opposition à l'autre n en valant que 71/2. A la rigueur même, s'il était démontré que le siècle employé sur notre papyrus appartenait au système monétaire perse, on pourrait peut-être arriver encore à concilier les choses de la façon suivante. On considèrera généralement que le sigle médique est une drachme perse et que cette drachme se subdivisait, à l'instar de la drachme grecque, en 6 oboles, subdivisées elles-mêmes chacune en 8 parties équivalent à 8 chalques (cf. les pièces d'argent de 1 : 8 d'obole perse frappées à Aradus, dont il a été question plus haut, p. 434, n. 2). Pour retrouver notre compte, abstraction faite de la valeur absolue des espèces, il suffirait d'admettre que, sur notre papyrus, l'exposant τ suivant le mot ΓΗΩΙ en abrégé, indique qu'il s'agit d'un certain multiple du sigle médique, soit le quadruple, autrement dit un tétradrachme médique. Si, au

1. Il est bien difficile de deviner la signification réelle de cette marque d'abréviation. A supposer que ce soit réellement la lettre τ, on pourrait y voir l'initiale d'un mot. Mais lequel ? On ne saurait faire que des conjectures temporaires. Le τ, subdivision du sicle d'argent dans les textes puniques (C. S. I., 165, 167), ou le ΤΤ, drachme ou dixième d'argent de l'araméen (cf. inscr. palm. de Vogüé, n° 17), ne conviennent guère. Je n'ose pas davantage m'arrêter à l'hypothèse d'un dérivé de ΤΤ, indiquant qu'il s'agirait d'un sicle « commercial », soit, en l'espèce, d'une des monnaies helléniques qui, comme le talus plus haut, étaient courantes en Égypte à l'époque achéménide. Ce qu'il nous faudrait trouver c'est quelque mot ayant une signification plus spécifique, par exemple, visant l'ensemble caractéristique de la monnaie qu'on a en vue ici, sicle « à la chevrerie », « à l'archer », « à la galère », au doublin, etc... Mais, dans cet ordre d'idées, je ne vois pas, pour le moment, de mot semblable conceivable comportant un τ soit au commencement, soit même à la fin ou au milieu. On pourrait encore penser à quelque nom de ville ou de pays (ΓΗΩΙ) est bien peu vraisemblable, voire de sarras ?

2. Ce qui semblerait indiquer qu'il pouvait y avoir en usage, en Égypte, à l'époque de la domination achéménide, deux espèces de sicles d'argent coexistant (et peut-être davantage), le γ ἴκος et le ἴκος, c'est que, dans les deux documents consignés que j'ai cités plus haut (C. I. S. II, n° 64 et 153 A), la première notation seule est employée. Il n'y a pas lieu, en tout cas, semble-t-il (cf. Babalon, op. cit.), de tenir compte du seul contexte d'Hérodote sur la prétendue monnaie « aryanique » qui, frappée par le sarras d'Égypte Aranydès, se serait distinguée des monnaies courantes par un titre ou un poids exceptionnel.
contraire, on estime que le sile en question, modique ou non modique, est un didrachme virtuel, l'exposant ? marquerait que nous avons affaire, non plus à une quadruple drachme, mais à un double didrachme, ce qui reviendrait toujours au même.

II

A la suite de ce papyrus, M. Cowley a publié, mais seulement en transcription et sans fac-similés permettant de contrôler le déchiffrage, cinq ostracon araméens qui proviennent également d'Eléphantine et doivent appartenir à la même époque. Ces documents sont d'une lecture et d'une interprétation extrêmement difficiles, et M. Cowley a prudemment renoncé à les traduire, se contentant de commenter ça et là quelques mots. Plus hardi, M. Halévy a entrepris de donner une traduction suivie du plus important et du mieux conservé d'entre eux (n° 492). Elle est bien sujette à caution, et je doute fort qu'il s'agisse, comme il le croit, d'une commande faite à un orfèvre juif, où il serait question de chaînettes, de saphirs, de lamelles d'or ou d'argent, à vendre et à arranger, sans parler d'esclaves tatouées sur le bras. Je me bornerai, à l'exemple de M. Cowley, à de brèves observations sur quelques mots obscurs dont on peut peut-être dégager plus ou moins le sens.

Face A (converse).

1. 3-5. « Dès que vous entendrez dire que les ... donnent la solde à Syène, envoyez-moi avis ». ʔʔʔ = « (sont) donnant ». ʔʔʔ, même sens que sur le papyrus. Le rédacteur du billet était peut-être un commerçant ou un banquier, dans le genre de celui

1. Rep. d'op. œuv. n°s 492, 493, 494, 496, 497, où on en trouvera la reproduction et la bibliographie détaillées.

2. El probablement au même milieu si l'on admet, ce qui semble assez plausible, que le Gineny el le de Achin (épigraphia orientalística 492 [n° B, 1, 2]) n'est pas seulement l'homonyme du scribe qui a rédigé le papyrus mais est le même personnage.
du papyrus, qui avait intérêt à être renseigné sur le jour où un paiement d'appontements devait être effectué par les agents du Trésor, pour pouvoir réclamer à quelque fonctionnaire son débiteur l'intérêt mensuel de sa dette. L'incertitude dont il témoigne sur la date de ces paiements impliquerait que déjà en ce temps ils ne se faisaient pas avec une grande régularité — rien ne change en Orient. Le nom de Syene, située en face de l'île d'Éléphantine, s'est déjà rencontré dans l'inscription araméenne d'Assouan (Rép. ép. sém., n° 438), qui nous montre que cette ville était à l'époque perse un centre militaire et administratif important.

— L. 5. Étant donné le doute matériel qui plane sur le mot רְאֵב יִבָּרֵא (רְאֵב יִבָּרֵא), on peut se demander s'il ne faudrait pas lire רְאֵב יִבָּרֵא à Yeb, c'est-à-dire à Éléphantine, dont j'ai découvert déjà le vrai nom dans le papyrus Euting (Rép. ép. sém., n° 361, cf. 498). Le verbe רְאֵב יִבָּרֵא, et ses autres formes réapparaissant aux lignes 6 et 8, à rattacher à la racine רְאֵב plutôt qu'à רְאֵב, a peut-être un sens technique dans le langage commercial, tel que « créditer »? Cf. les exceptions talmudiques de רְאֵב à confirmer, avérer, accéder, etc.

— L. 6. Les mots רְאֵב יִבָּרֵא sont peut-être l'apodose de la petite phrase précédente: « Et le .., que je vous ai ..., (fait partie) du ... »

— L. 8-9. Je suis bien tenté de croire que le dernier mot de la ligne 8 et le premier de la ligne 9 doivent être réunis en un seul רְאֵב יִבָּרֵא, même forme qu'à la l. 5. Le à la fin de la l. 8, marqué d'ailleurs comme douteux et surmontant le 7, peut appartenir à un ancien texte dont, au dire de M. Cowley, quelques lettres apparaissent çà et là sous le nouveau. Quant au groupe רְאֵב, c'est peut-être une simple transposition de רְאֵב, résultant d'un קסנוס calami. La construction redeviendrait alors très claire: « Et le grand... que Malakyah a donné à (nous? vous?), portez-le à son compte ».

1. Et aussi à la ligne 5 de l'extrakon n° V.
Je crois bien que le mot ṯḥḥ, à la l. 1., qui a si désolé M. Sayce et M. Halévy, et sur lequel M. Cowley reste muet, est tout bonnement ṯḥḥ, « la boutique ». Ce point admis, il en résulterait une certaine lumière pour la suite. C'est dans cet ordre d'idées que j'expliquerias la phrase, en considérant ṯḥḥ, comme l'équivalent araméen (ה = א) de l'hébreu ẓḥḥ, « fenus, usura » : « la boutique que m'a donnée Ouriyah pour l'exploiter (ou pour gage, prêt à intérêts ? ou quelque combinaison dans ce genre), donne-la à Gemaryah fils de Akhio, qui l'estimera (?) après son loyer (ou qui la ... du loueur ?). » Le verbe ẓḥḥ, comme plus haut le verbe ṯḥḥ, doit appartenir à la langue du commerce et avoir un sens technique qu'il est difficile de déterminer, ainsi que celui de ṯḥḥ (1. 3.): « et transmettez-le (le prix de location ?) à Ouriyah ? ».

Peut-être le tout revient-il en gros à ceci : « Donnez à Gemaryah (son notaire, chargé de ses affaires) la boutique que m'a donnée Ouriyah en garantie de mon prêt ; qu'il en perçoive le loyer et qu'il en crédite Ouriyah (à valoir sur les intérêts dus pour la somme empruntée ?) ».

— L. 1. Il me paraît bien difficile de concéder à M. Sayce et à M. Halévy, que ṯḥḥ (répété l. 5.) signifie « bras » = ṯḥḥ. Sans parler de l'invrassemblance de ce tatouage sur le bras, j'estime que le changement ח = ח, qui ne s'est effectué que fort tard en araméen, est inadmissible à pareille époque. Si je ne craignais de tomber dans une erreur analogue, j'aimerais mieux encore supposer que ṯḥḥ est une forme dialectale pour ṯḥḥ « porte ». La confusion phonétique du ח et du כ, dont la stèle d'Hérode nous offre un exemple remarquable (יוֹפֶאָסָךְ = ṭוֹפֶאָסָךְ), s'observe assez souvent dans les papyrus grecs. Aurait-elle été, par hasard, particulière aux Juifs établis en Égypte ? et se produisait-elle même quand ils parlaient une langue sémitique ? Je ne me dissimule pas que c'est là une conjecture bien risquée. On reconnaîtra, toutefois, qu'on comprendrait mieux — surtout du moment qu'il s'agit d'une boutique, une inscription à mettre sur la porte de
PAPYRUS ET OSTRAKA ARABEENS D’ÉLÉPHANTINE 161
cette boutique, au-dessus d’une autre inscription y existant déjà. Il se pourrait aussi que ce mot « porte », à supposer que ce soit bien celui-là, fût pris au sens figuré, qu’il a souvent, soit de « prix courant, taux, taxe », soit encore de « chapitre » (dans un livre ou registre ; cf. dans cette acception spéciale, כְּלַל, אֵל, בִּאֵב, le persan چ, etc.) ! Mais, je le repète, ce n’est qu’en désespoir de cause et comme pis aller que je suggère ces possibilités.

Il est regrettable que nous ne puissions pas déterminer le sens exact du mot הוה. Combinée avec ב, il semble faire fonction de quelque conjonction rattachant la dernière phrase à la précédente et ayant peut-être la valeur de « car ». Le rôle du הז, terminant la ligne 5, est aussi fort embarrassant. Fait-il fonction de relatif : « celui qui », ou bien de particule, et faut-il alors y voir, avec M. Halévy, « l’indice de l’optatif » ? Dans le premier cas, la phrase serait incomplète : « celui dont les הוה ne seront pas trouvées écrites à son nom »... ; on attendrait ensuite l’apodose ; mais le texte s’arrête là, et, d’autre part, l’impression de M. Cowley, au point de vue matériel, est qu’il est complet. En outre, s’il s’agissait de quelque ordonnance émanant d’une autorité supérieure et enjoignant d’une façon générale d’avoir à inscrire certaines choses au nom de certaines personnes, il semble qu’on aurait fait précéder de (홈) : « quiconque ». Dans le second cas, sans qu’il soit besoin de lui prêter la valeur optative, on pourrait lui attribuer simplement celle du « que » introduisant le discours direct ; c’est ainsi souvent que son équivalent וה s’emploie dans la langue du livre de Daniel, concurremment avec ב et הוה, tout comme ici. On pourrait alors tra-

1. Il va de soi que וה et מוקל ne sont pas nécessairement à prendre au sens strict de « sur » et au-dessus ». Il peut s’agir d’une « addition » n’impliquant pas une « superposition » matérielle.

2. Cf. par exemple, II, 25 : הַבָּשָׁנָה יַר הַבָּשָׁנָה יַר et aussi, VI 6 : הַבָּשָׁנָה יַר הַבָּשָׁנָה יַר. Je me borne à ces deux exemples qui contiennent justement tous les éléments caractéristiques de la phrase de notre ostraka. Peut-être faut-il remarquer encore la même formule au début de l’ostraka « V » : גָּם הַבָּשָׁנָה יַר יְרָע ; « Toi, tu dis que : ils ont donné etc. » יְרָע pr. f. 2e pers. ? (cf. hébreu יְרָע בַּע). יְרָע « (tu es) disant », = « you (are) saying ».

RECOLTE D’ARCHÉOLOGIE ORIENTALE. VI. MÊS 1904. LIVRE 11.
duire tout simplement : « car il a envoyé dire ce qui suit : On n’a pas trouvé ses noms inscrits à son nom ». Je n’ose pas proposer pour un sens tel que « connaissances » (en s’appuyant sur علم); celui des « esclaves femelles » semble bien s’imposer. Il pourrait après tout s’agir, en effet, d’esclaves qu’on avait jusque-la négligé d’inscrire au nom de leur propriétaire, à son crédit ou à son débit.

J’aurais bien aussi quelques observations de détail à présenter au sujet des autres ostraka, n° II, III, V et VI. Mais, vu le manque de fac-similés, je préfère m’abstenir pour le moment. Si ces fac-similés sont donnés un jour, comme cela est très désirable, j’aurai occasion d’y revenir.

§ 19

La nouvelle inscription phénicienne du Temple d’Echmoun à Sidon

L’étude de ce nouveau texte dont j’ai dit quelques mots précédemment vient d’être reprise de divers côtés : par M. Broston, M. Torrey, M. Lidzbarski, le Dr Rouvier.

M. Broston révoque en doute l’existence du avant le mot _PIXEL, après la lacune initiale de la 1. 1, estimant que, si ce existait, le mot PIXEL ne pourrait pas être le substantif « fils ». Sans donner un corps à ses idées par une transcription ferme, il propose de traduire :

[TEXT]

2. Etudes Phén. (extr. de la Rev. de Théol. du Montauban), addition à la p. 16.
On voit qu’il repousse la restitution [טִּבְרָיִן] « roi des rois » qui avait été généralement adoptée et que j’avais déjà mise en doute pour des raisons, d’ailleurs, autres que les siennes. L’expédient qu’il consiste à considérer le premier des deux יִצְכָּב consécutifs comme une apposition parait bien risqué ; on s’attendrait, dans ce cas, à ce qu’il fût précédé de l’article. Selon lui, le nom du roi qui se cache dans la lacune initiale ne serait pas celui de Bodachotret mais d’un frère, ou, mieux, d’un cousin-germain. — Le malheur est que le וַאֲשָׁר semble certain.

M. Torrey conçoit les choses autrement. Il a eu connaissance de deux petits fragments qui contiennent respectivement les lettres (תַּתָּן) et (תַּזֶּךְ) et qui, à son avis, ont fait partie du grand texte mutilé. Voici comment il restitue et lit l’ensemble de celui-ci :

[Texte en hébreu]

The king, Bod’Astart, king of the Sidonians, son of Sedeqyaton, king of kings, king of the Sidonians, and grandson of the king Ésman’azar, king of the Sidonians, he who built this house; he built it for his god, Ésman, the Holy Lord.

Il esquive ainsi la difficulté du ‘devant תַּתָּן, à la l. 1, mais la correction de ce ת en ת est tout à fait arbitraire et, par suite, l’ensemble de la restitution a un caractère bien précaire.

M. Lidzbarski inclinerait à croire qu’il faut lire et comprendre à la ligne 1 : תַּתָּן « et a construit », phrase qui appelle nécessairement un antécédent assez étendu. Le tout contiendrait l’ennumération de divers travaux exécutés, avant ceux de Bodachotret, par d’autres rois, peut-être non sidoniens. Sedeqyaton serait un de ceux-ci, et son titre serait peut-être à compléter, soit : [דְּבָרָיִן] « exerçant la régence des Sidonien, soit même : מִלְּשָׁגָם, « roi de Malakat? » Puis, viendrait la mention des travaux exécutés, à la suite, par Bodachotret lui-même, le tout se terminant par l’expression : etc. יִצְכָּב תַּזֶּךְ. Ce n’est là, du reste, qu’une hypothèse que M. Lidzbarski n’émet que sous les plus expresses réserves.
Les divergences mêmes de ces diverses explications montrent combien le problème est difficile. Cette difficulté peut servir d'excuse à la conjecture que j'ai esquissée plus haut, en désespoir de cause, en me demandant s'il ne faudrait pas, par hasard, conserver tout autrement : ḫttr ṣm ṣm ṣm « et fils légitime de Yatanmilik ». M. Torrey, à qui j'avais, en son temps, soumis cette conjecture, m'a objecté qu'elle était grammaticalement impossible. Je suis heureux de voir que tel n'est pas l'avis de M. Lidzbarski ; tout en ne l'adoptant pas, il reconnaît qu'elle est philologiquement possible, et à l'analogie que j'avais invoquée, celle du ṣmw ṣm ṣm de l'inscription de Narnaka, il ajoute celle de la « laxe konstruktion » qu'offre l'expression ḫttr ṣm ṣm ṣm du C. I. S., I, n° 110. Je me permettrai de comparer encore, bien qu'elle appartienne au domaine araméen, l'expression ṣm ṣm ṣm « fils de liberté » = « affranchi », qui, en nabatéen, se construit directement avec le génitif (cf. par exemple ḫttr ṣm ṣm ṣm, « libertin ṣm ; Gadlu »). De même, le palmyrenien dit ṣm ṣm ṣm, « sa maison d'éternité » = « sa maison éternelle ».

Avant donc que d'écarter définitivement cette conjecture, je crois qu'il ne serait pas inutile d'essayer toutes les combinaisons auxquelles elle est susceptible de se prêter. Dans le nombre il en est une que je demande la permission de mettre en ligne. Elle s'appuie sur un postulat en partie justifié par l'aspect même de la pierre. Il semble qu'il doit manquer peu de chose au texte. Je doute maintenant qu'il ait été surmonté d'une ou plusieurs lignes aujourd'hui détruites. Cette supposition, que j'avais faite tout d'abord, me paraît exclue par la largeur de la marge supérieure, particulièrement sur le fragment de droite. Cela posé, on pourrait peut-être arriver à la restitution suivante, basée sur une justification uniforme de 23 lettres à la ligne pour les lignes 1 et 2, la ligne 3 étant naturellement hors de cause, puisque la fin du texte qu'elle contient ne la remplit pas entièrement. Il n'y aurait, en somme, que des lacunes initiales assez

courtes, le texte étant considéré, d’autre part, comme complet à gauche:

1 5
2 3

Bodachtof, fils légitime de Yatanmilik roi des Sidoniens, petit-fils d’Echoumnaazar roi des Sidoniens, a construit ce temple pour son dieu Echmoun sur Qadech.

On serait conduit alors à admettre que cette inscription se rapporterait à une première période de la vie de Bodachtof qui avait peut-être commencé ses travaux au sanctuaire d’Echmoun alors qu’il n’était pas encore monté sur le trône. Cela expliquerait l’absence, qu’implique cette restitution, des titres de roi avant, et de par être après son nom. Ces titres seraient remplacés ici par un mot disparu, de trois ou quatre lettres, indiquant sa condition de prince royal, mot en corrélation avec l’expression par être indiquant sa condition connexe d’héritier légitime et présomptif. Je ne me risquerai pas à deviner quel pouvait être ce mot disparu. Je me bornerai à rappeler, mutatis mutandis, le titre de γων = ɛxɛς donné dans l’inscription bilingue phénicienne et cypriote au père du roi Milikyatôn.

Cette hypothèse se recommande à première vue par une certaine simplicité. Je ne me dissimule pas, toutefois, qu’elle prête le flanc à plus d’une objection. L’intercalation de ce roi inconnu Yatanmilik dans la dynastie sidonienne, vient encore compliquer le problème historique déjà si ardu et si controversé. On comprend à la rigueur qu’Echoumnaazar II n’ait pas mentionné, dans son épitaphe, ce roi qui n’appartenait pas à sa lignée directe, à supposer même que le règne de cet hypothétique Yatanmilik soit intervenu après celui de Tabuit, père, ou même

1. C.I. S., 1, no 89. Cf. la tradition, rappelée à ce propos avec raison par les éditeurs, d’après laquelle, selon Aristote, on donnait à Chypre aux princes royaux et aux princesse royales les titres de ɛxɛς et ɛxɛς.

2. On pourrait supposer, par exemple, que notre Yatanmilik, frère cadet de Talum, aurait régné à la mort de celui-ci, son oncle Echoumnaazar II étant en bas âge. Puis, Yatanmilik ayant disparu, après un règne peut-être très court,
après celui d’Echmounazar I, grand-père du défunt. Mais pourquoi Bodachtoret, dans ses autres inscriptions plus étendues, s’abstient-il avec une intention marquée, de mentionner ce père, s’il a vraiment régné, alors qu’il se réclame de lui, avec une insistance non moins marquée, de son vivant même? Peut-être avait-il, pour ce faire des raisons qui nous échappent. Une singularité analogue se remarque dans sa dédicace à Astarté (C. I. S., I, n° 4) — si c’est bien de lui qu’il s’agit; là, il ne nomme pas plus son père que son grand-père. Tout, d’ailleurs, est insolite quand nous avons affaire à lui: témoin ce protocole extraordinaire des grandes inscriptions du temple d’Echmoun découvertes en premier lieu.

Le Dr Rouvier, de Beyrouth, s’est occupé aussi de notre nouvelle inscription. Il ne tient pas compte dans sa lecture des difficultés graves offertes par les lois réelles de la pierre, notamment de la présence du devant le mot ἢ. Il admet de plano la restitution ➝[symp] et le nom Sadiqyatun, qui, comme j’ai essayé de le montrer, sont au moins sujets à caution. Il part de là pour combattre les vues historiques que j’ai émises sur la date de la dynastie echmounazarienne et tient la question pour définitivement tranchée en faveur de l’époque perse. La succession des rois de Sidon serait selon lui, par voie de filiation directe : Echmounazar I, Tabet, Echmounazar II, Sadiqyatun, Bodachtoret. Il insiste sur certaines attributions numismatiques proposées par lui dans diverses mémoires et s’étonne que je n’en aie pas tenu compte. Je me contenterai de répondre pour le moment que, n’ayant pas jusqu’ici traité la question d’ensemble, je n’ai pu m’occuper de son côté numismatique. J’aurai certainement à le faire dans la mesure qu’elle peut comporter; mais je dois dire dès à présent que certaines des attributions monétaires faites par M. Rouvier me paraissent avoir, jusqu’à plus ample

informé, un caractère tellement hypothétique, pour ne pas dire arbitraire, qu'il m'est difficile de les considérer comme des données dominant un problème dans la position duquel une étude plus attentive montrera peut-être qu'elles ne contiennent aucun titre.

§ 20

Sur diverses inscriptions de Palestine publiées par M. Dalman.

M. Dalman a publié toute une série d'objets épigraphiques qu'il a recueillis à Jérusalem et qui sont entrés pour la plupart dans le Musée de l'Institut archéologique évangélique allemand, récemment foncé dans la Ville Sainte. Voici quelques observations que m'a suggérées la lecture de son travail.

— N° 1. Ce timbre matrice en calcaire rappelle à plus d'un égard celui qui a été publié, il y a quelque temps, dans la Revue Biblique. La lecture proposée ici : (Centurioni) Augurio F(rensis) Legionis) est sujette à caution. On attendrait plutôt une formule au génitif : Centurionis Augur(i); le O, deviendrait alors disponible et pourrait, combiné avec le signe indéterminé qui le suit, être l'abréviation de quelque mot spécial. D'autre part, il serait singulier que le numéro de la légion manquât et qu'en outre le surnom fût placé avant le mot légio. Ne vaudrait-il pas mieux dès lors lire et restituer LEG [X. F. ]?

— N° 2, fig. 4 et 5. Sur les premiers exemplaires connus de briques ou tuiles à l'estampille de la Xe Légion Fretensis, voir mon mémoire publié en 1872 : Trois inscriptions de la Xe Légion Fretensis trouvées à Jérusalem.

2. 1892, p. 494.
3. Ou centurio, centurita?
4. F = OF = officium, officina, officinatar, etc.
5. Ou LE. ??
— N° 2, fig. 3, probablement un nom propre terminé en ως et suivi d’un patronymique terminé en ως.
— N° 4. Timbres d’amphores rhodiennes.
A. Lire : Τυη(β)γου, n. pr. qui s’est trouvé déjà sur des timbres congénères.
B. Lire : ’Αρσεκρ(ες). Le nom de mois ’Αρσεκρ(ες), au nominatif, est insolite ; il est à supposer que le Y aura été pris à tort pour Σ.
C, fig. 9. Le n. pr. mutilé pourrait être à restituer : Κλεω-μέγες, ou Κλεω-μέγες, noms qui se sont déjà rencontrés sur d’autres timbres rhodiens découverts en Palestine*.
D, fig. 10. Je proposerais de restituer : Νικη(β)νος.
E, fig. 11. Au lieu de la lecture ιος ιος, …ιος, qui semble matériellement impossible, je proposerais : et ιος. ιος ; le nom appartient à l’onomastique rhodiennne courante et je le retrouve sur un autre timbre congénère où on a mal lu : Σεκξδρες*.
— Fig. 12-13. L’estampille Κάρες(ς), sur l’anse unique d’un petit vase, indiquerait, selon M. Dalman, que celui-ci était destiné à contenir du vin de Gôme, Κάρες, Comum. J’en doute fort, et je crois qu’il est plus naturel de voir là le nom du potier, Κάρες, nom assez répandu.
— N° 6. Lychnaria byzantins avec diverses légendes grecques dont j’ai fait connaître et expliqué les premiers spécimens en 1888*, bien nombre d’années par conséquent avant les seules publications citées par M. Dalman. — Fig. 21 et 22. Lampe de fabrication romaine, timbrée sous la base au nom de Galerius.

1. Dumont, Jast. extrm., p. 141, n° 253 ; cf. n° 254 : Τυη(β)γου.
2. Bliss et Macalister, Excavat. in Palestine, pp. 132, 133.
3. Id., p. 133, n° 49, cf. pl. 64

Si ce dernier renseignement est exact, il est certain que ces blocs ont dû être réemployés dans la construction de la porte dudit sépulcre. Les chandeliers à 7 branches sculptés sur les deux faces de C-C’, excluent la position verticale primitive du bloc. De plus, les blocs étaient destinés à être vus sur leurs deux faces, antérieure et postérieure. Enfin, la teneur de l’inscription n’est pas celle d’une épitaphe, mais d’une dédicace religieuse. Il est vraisemblable que les blocs A-A’, B-B’ et C-C’ devaient faire partie, à l’origine, d’un même ensemble, peut-être, comme le

1. Les trois fragments ont la même hauteur (0°,18) et la même épaisseur (0°,10). La longueur actuelle est : pour A-A’, 0°,41 ; pour B-B’, 0°,95 ; pour
supposé M. Dalman, d'une sorte de balustrade dans quelque synagogue.

La nature des symboles — chandeliers à 7 branches — et la physionomie même du texte semblent bien indiquer le caractère juif de ces trois morceaux.

Voici comment M. Dalman propose de lire et comprendre l'inscription :

\[
\begin{align*}
A-B \quad & \text{εις} \\
& \text{τῷ} \\
& \text{Οὔνου} \\
& \text{Κομμάτου} \\
B'-A' \quad & \text{τραπεζώμενος} \\
& \text{Σοίνος} \\
& \text{Εἰλίπιου} \\
& \text{Τούτῳ} \\
\end{align*}
\]


Il n'y a pas, bien entendu, à s'arrêter un instant à l'hypothèse à laquelle M. Dalman s'attarde trop complaisamment, à savoir qu'il pourrait peut-être être question ici de de l'impératrice Julia Domna et de l'empereur Commodo. Je ne crois pas non plus que les doutes qu'il émet finalement sur l'authenticité de l'inscription soient justifiés. Les singularités qui l'inquiètent tiennent pour la plupart au déchiffrement défectueux. J'incline à lire d'une façon toute différente, tant pour l'agencement des lignes que pour la teneur même du texte. Soit :

**Ligne 1, continue = AB + B′A′** :

\[
\begin{align*}
\text{θ... β... Κόρα Δάμνα Του} & \text{κατεστ? χ(εί) καὶ β(εί) Μαρί Νόννου εὔχας-
р[ττττττ...]} \\
& \text{προσέρχουσα. Κόρις ε. pr., patronym.?, κυριών(ε)} \\
& \text{Εἰλίπιου,}
\end{align*}
\]

G.C., 0344. On remarque sur le dessus et le dessous des blocs un système de rainures ou feuillures en creux destinées à certains emmêtements dont la nature et le rôle nous échappent.
Ligne 2 continue = $AB + PA$ : 

τὸ θ(π)ο ᾄ̂ ο θ(π)στὶ̂ τὸ Ἰς(σ)τοντι̂ τὸν πρασονάρακα ὃπιρ γνεύς [τ]οντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)

Κappa...ρ, patroymn., πρασονάρακα ὃπιρ γνεύς [τ]οντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)τότοντερ(ας)

"Επόσον θαν.

Il s'agirait d'une offrande faite à frais communs par un groupe de dédicants; peut-être quelque partie décorative de la synagogue ou « maison sainte ». Les sigles initiaux ΘΒ, pourraient représenter quelque formule pieuse, telle que θεός; et un dérivé de διάκονος; bien que ce dernier verbe appartienne plutôt à l'épigraphe chrétienne, il est bien dans le sentiment juif. Les formes κόρα = καρά et, probablement, par analogie, κόρα(ς) = κορας in-diquent une basse époque. Les noms Ματθαίου, Ελκίσον, Νασου, Δέσιον, etc., sont ou spécifiquement juifs, ou populaires dans l'onomastique juive. Pour γαργαρος = γαργαρας, cf. une inscription judéo-grecque que j'ai découverte autrefois dans la nécropole antique de Jaffa. Le mot γαργαρος = γαργαρας, à la fin, appartient à quelque petite clause pieuse où intervenait un verbe ayant Dieu pour sujet, exprimé ou sous-entendu; quelque chose comme : « qu'il nous donne la vie ». La date θφ = 709 ne doit certainement pas être calculée selon l'ère des Séleucides, ce qui conduirait à 397 J.-C., époque beaucoup trop haute et pour la langue et pour la paléographie.

L'ère d'Ascalon (104 av. J.-C.) donnerait 604 J.-C., ce qui, au contraire, conviendrait bien sous ce double rapport. Cela serait en faveur de la véracité des vendeurs assurant que les pierres

1. Pour évapopx.
2. Pour zónv.
5. Probablement, comme l'a bien vu M. Dalman, pour 'Ezión, transcription du n. pr. juif אֹזִיוֹן.
7. Cf. la formule phénicienne בֵּית נֵחָל.
provient d'Ascalon, ou tout au moins du voisinage. Il est possible que nous ayons affaire à un groupe non pas de Juifs purs, mais de Samaritains, ceux-ci formant encore, comme l'on sait, à l'époque byzantine, d'importantes colonies sur la côte philistine. En tout cas, je ne vois aucune raison de suspecter, comme le fait à tort M. Dalman, l'authenticité de cette très intéressante inscription, une fois surtout que nous avons réussi à en bannir le prétendu « Saint Élie » qu'il avait cru y reconnaître et qui, en effet, détonnerait étrangement dans une dédicace juive.

Cette inscription est à rapprocher, a certains égards, d'une autre inscription dont j'ai parlé il y a quelques années et qui provient peut-être du même endroit. J'avais cru déjà y reconnaître la mention de divers travaux exécutés dans une synagogue antique. L'écriture présente beaucoup d'analogie. Les noms propres y ont une phénoménale juive marquée. La comparaison suggère, dans notre nouveau texte, la restitution possible de ἀγίῳ (ἰάγιῳ), au lieu de ἰαμαί, au sens de « synagogue », conformément à l'indication formelle de Philon (Opp. II, p. 458), que j'avais alors signalée: εἰς ἱεροῦ... τέπους εἴ Χαλκαίης την ὁρίζει.


— N° 10. Vraie ou fausse, la tablette de plomb avec inscription samaritaine doit être rapprochée de celle donnée dans la Revue Biblique, 1903, p. 610.

— N° 11. L'inscription Ὀρχαια (= Υρχαια) Νασαλαία n'a pas un aspect très catholique. Elle pourrait bien avoir été gravée


après coup par un faussaire sur un ossuaire parfaitement authentique. J’ai eu l’occasion déjà de signaler des teintages semblables sur les ossuaires juifs.

N°12. Petit cachet israélite archaïque; pierre de couleur rouge claire, arrondie, perceée. Deux lignes, séparées par le double trait usuel, que M. Dalman lit:

טוענ רעב, A Hanan (fils de) Yeda’yahou.

La lecture du patronymique est quelque peu douteuse; peut-être רעב.


— N°14. Gemme de couleur blanche, translucide, sur laquelle est gravé un profil d’homme barbu, la tête ceinte d’un bandeau, entrec un étoile et le croissant, avec une longue légende circulaire en caractères que M. Dalman dit ne pouvoir lire. C’est, en réalité, une intaille sassanide avec une inscription pehlavie.

— N°15. Fausse pièce de monnaie juive, avec légendes de fantaisie en caractères du type de ceux des siècles. Ce serait perdu son temps que de s’escrier à deviner ce que les faussaires fort maladroits ont prétendu écrire. En tous cas, les lectures de M. Dalman sont bien problématiques; on pourrait, par exemple, tout aussi bien lire: (1) דינא מָלֶךָ, au lieu de son מְלָךְ דינא. Son מְלָךְ מְלָקָא נָב יְבָר תְּפָרָּא דֵּרֶךְ נָב יְבָר תְּפָרָּא דֵּרֶךְ בַּשָּׁם הָאָדָם. Das Bild heisst guter Mann = est encore plus inrasemblable. Peut-être le faussaire avait-il prétendu écrire ici un bien que mal le nom fameux de Simon barcocheba?

N° 46. Poids anépiphraphe en pierre, de couleur noire verdâtre, en forme de boule aplatie = 3150 gr. Des poids de cette forme, et de toute taille, ont été recueillis en quantité en Palestine. Il m'en est autrefois passé des dizaines entre les mains. Quelques-uns portent des inscriptions. J'en possède un trouvé à Jérusalem vers 1869, avec une légende grecque donnant l'an 5 d'un roi Athanas, inconnu dans l'histoire. Je me propose de le publier un de ces jours.

§ 24

Objets épigraphiques de la collection Ustinow.
Publiés, avec de bons fac-similés, par le P. Vincent.
— N° 1. Cachet israélite archaïque (voir ce qu'en ai dit plus haut, p. 144).
— N° 2, 3, 4. Petits cachets à légendes coufiques; les n° 2 et 3 sont gravés sur pierres, le n° 4 sur une breloque en cuivre.

Le P. Vincent laisse de côté les lectures. Il se borne à dire qu'on remarquera dans le n° 2, après un nom constitué par les quatre premières lettres (ق.م), et les autres combinaisons possibles), un groupe de lettres qui reparaît au n° 3, mais divisé en deux lignes isolées par le nom du possesseur du cachet,

Voici comment je propose de les lire.

N° 2. _Huroyn en Allah yasqit_. 

Le troisième caractère, bien qu'un peu haut perché et en contact apparent avec le quatrième, est certainement un _nuou_. Pour la formule, voir le n° suivant.

N° 3. _En Dieu Selâmê fils de Ya'qoûb met sa confiance_. 

C'est par respect pour le nom divin qu'ici les termes de la formule sont ainsi matériellement disposés. La construction grammaticale de la phrase est en réalité la même qu'au n° 2. La formule est bien connue et fréquente sur les cachets arabes. On la retrouve, avec exactement la même disposition, sur une gemme de la collection Blacas:

_En Dieu Ibrahim fils de Yaqoub met sa confiance._

Les analogies entre les deux cachets: forme, dimension, matière (?), identité du patronymique, écriture, sont telles qu'on est tenté de se demander si, d'aventure, ils n'auraient pas été exécutés par le même graveur pour les deux frères, fils de Ya'qoûb. L'affinité des noms Ibrahim et Ya'qoûb, marqués au coin biblique, accentue encore le rapprochement.

— N° 4. Je lis :

_En Allah Toukânt_.

Autre devise sigillaire bien connue, dont le thème fondamental s'emploie avec diverses variantes*. En voici une gravée sur un petit cachet coufique de ma collection (hématite) :

—— N° 5. Scarabée égyptien en os, au nom de Til, femme d'Aménophis III.

—— N° 6. Tessère circulaire en terre cuite; légende palmyrène en deux lignes:

Puissant Malibou et Attragab.

N° 7. Tessère circulaire en terre cuite; légende en caractères syriques, disposée en trois lignes:

Siméon Yohanan, fils de Dâhô.

Yohananan n'est peut-être pas ici un double nom, mais le patronyme avec la sous-entendue, comme cela est fréquent à Palmyre.


Sur la face postérieure, une rosace à six pétales séparés par des points.

Sur la face antérieure, buste de femme tourrée, accompagnée, à droite et à gauche de deux attributs que le P. Vincent considère comme une sorte de sceptre (?) et un double pedum. J'y verrais plutôt la stylis et l'aplustre, attributs essentiellement maritimes. J'en indiens que nous avons dans cette femme la personnalisation d'une ville maritime, dont le nom est mutilé. A mon avis, ce nom devait être écrit en deux lignes, au-dessus et au-dessous du buste de la Tychê de la ville. Il ne reste plus que la ligne inférieure composée des caractères ΠΟΛΕΩΣ. La ligne

1. Au sens ancien du mot, naturellement.
2. Sur les représentations de la stylis et de l'aplustre, voir Babélon, Mé. numism., I, p. 203 et suiv.; cf. pl. VII.
d'en haut a totalement disparu, mais elle a dû exister comme le 
montrent la disposition symétrique de l'ensemble et aussi les 
marques de fracture à la partie supérieure de l'objet. Cette pre-
mière ligne contenait sans doute l'élément essentiel du nom, 
comptant probablement 3 ou 6 lettres : .......zélaq. Si, d'une 
part, il s'agit bien d'une ville maritime comme me paraît l'indi-
quer la nature réelle des deux attributs ; si, d'autre part, le mo-
nument provient de la côte syrienne — ce qui, a priori, a quel-
quête vraisemblance, le champ des restitutions se trouverait assez 
circonscrit. On pourrait penser à un nom suffisamment long, tel 
qu'Orinthopolis, par exemple, ou à un nom plus court, tel que 
celui de Tripolis, précédé de quelque autre mot.

No 9. « Bulle de plomb médiévale ». C'est, en réalité, un nou-
vel exemplaire d'un de ces curieux plombs grotesques publiés 
auprés par M. Schlumberger qui les attribue au dernier quart 
du xve siècle, et y voit, avec de Longpérier, une manifestation sa-
trique des Génois contre un compromis vénal entre Venise et 
Orsini, grand-maître de l'Hôpital à Rhodes. J'en possède moi-
même dans ma collection un beau spécimen. Celui de M. d'Us-
linow est donc le quatrième connu jusqu'ici.


Le symbole du revers rappelle, comme le fait remarquer le 
P. Vincent, le symbole dit de Tanit sur les stèles puniques et

1. Deux plombs satiriques, extr. de la Rev. Archéol., 1878. L'exemplaire Us-
linow est de la variété de l'exemplaire n° 2 Schlumberger.
aussi, quelque peu, j’ajouterais, le signe qui se voit sur nombre de poids en plomb, à légendes phéniciennes, provenant de la côte de Syrie. Je doute que les sigles LB du droit soient à interpréter Libra B; l’analogie invoquée : ΑΔ = λερα: Δ, n’est pas suffisante. Le poids est beaucoup trop léger pour qu’il soit question ici de livres. Faudrait-il, par hasard, lire dans l’autre sens : 91 et considérer ces signes comme équivalent à 8B gravés à l’envers? La présence, au revers, d’un symbole d’origine phénicienne, pourrait expliquer dans une certaine mesure cette direction de l’écriture conforme aux habitudes sémitiques, bien que, certainement le poids soit d’assez basse époque. Dans ce cas, τ pourrait être considéré comme la sigle ordinaire (Γ) de l’once, zyrat et B comme la lettre numérique 2 : soit : deux onces. L’once romaine pesant 27r,2 ; le double, 54r,4, se rapprocherait sensiblement de notre poids de 53 grammes. La légère différence en plus est peut-être à mettre sur le compte de l’oxydation du plomb et de la fixation mécanique de quelques parcelles terreuses. Voir, au surplus, les observations sur les deux numéros suivants.


Le n° 11 pèse : 79r,5, le n° 12 : 162 gr. Autant dire que celui-ci est, comme le constate le P. Vincent, à peu de chose près le double de celui-là; il s’en faut de 3r 1/2, et la perte est attribuable à des épaufrures subies par le plus petit. Cela concorde parfaitement avec les indications représentées respectivement par le second des deux signes sur chacun des poids : τ = 3, et

A la suite, le P. Vincent cite quatre autres poids de bronze très petits, portant diverses lettres numérales ou sigles grecques, sur lesquels je ne me prononce pas, faute de renseignements suffisants.

Plus loin, il décrit en détail et reproduit trois poids en plomb (no 18, 19 et 20) dont je dirai quelques mots ici :

No 18 ; marqué de la lettre H, pèse 29gr.5 ;

No 19, marqué de la lettre H, pèse 23 gr. ;

No 20 légende : ἴσσαθεν, seize, pèse 81 gr. (au revers ΚΙ)

Si les no 18 et 19, marqués de la même lettre H, représentent le même poids théorique, comme incline à le croire le P. Vincent, malgré l’écart de ἴσσ,5, on pourrait y voir des onces (poids normal 27gr.2). Quant au no 20, il correspond sensiblement au poids de 3 onces (81gr.6) dont nous avons vu un spécimen, authentique, il semble, au no 4. Mais, dans ce cas, il est difficile de faire concorder ces données avec les indications numérales inscrites sur ces trois poids. Le Η = 8, sur les deux premiers, pourrait signifier 8 drachmes ou semistili = 1 once. Mais que peut représenter le nombre seize écrit en toutes lettres sur le troisième poids qui pèse sensiblement le triple et non le double des deux autres?

1. Ces caractères sont, paraît-il, en très faible relief et usés par le frottement. La légende complète aurait dû être ΚΙ[Σ], dans laquelle Σ = 10 correspondrait au nombre écrit en toutes lettres sur l’autre face, et Κ représenterait l’initiale de l’unité pondérale employée ?

2. Je signalerai à ce propos un poids en bronze publié par M. Turay (Journal of the Americ Or., Soc., XXIV, p. 208), qui incline à le considérer comme phénicien, à cause de son poids (14gr.9560) semblant correspondre à celui du statère d’argent phénicien (14gr.92-14gr.96). D’aucune doute, C’est un polyèdre irré-


— N° 15. Lame métallique argentée (?) découpée en forme de croix. Étant donnée la teneur de la formule, il est peu probable que ce soit une applique funéraire. C’est plutôt un véritable phylactère chrétien destiné à un vivant.

†. Κύριε ἡμῶν Ἰησοῦς Χριστός, θεά Ηλίας, ἱδίῳ καὶ ἱερωμμένῳ, δεξιά, δεξιά, γυναικείου.

Nous avons plusieurs exemples dans l’épigraphie chrétienne de Syrie de cette formule d’anonymat.


puiser en forme de cristal à 14 faces : 8 triangulaires, 6 quadrilatérales. Cette forme est généralement caractéristique des poids byzantins et même arabo-chaldéens. Quant aux signes (†), répétés sur les 14 faces du poids, j’ai peine à croire que ce soient les chiffres phéniciens formant le nombre 12. Les deux barres d’unité = 2 peuvent être suivies de la sigle †, représentant un signe de fraction (cf. ƛ = 1/2 drachme ; †† = 1/2 drachme ; ††† = 1/2 semaille) ; ou bien cette sigle peut être considérée, dans l’autre sens, comme précédant les deux barres ( لتح) et désignant alors le nom de l’unité pondérale employée (drachmes ou drachmes ou dinarches ?).
Pent-être m[agistrii? m]arescalii? [de... ciano castro].


— N° 18-20. Voir, plus haut, les observations des n° 11-12.


Ἰάνω τῷ ῾Ιανῳ Κύμιναδιάκαλω.


Il est possible, en effet, que la patrie du défunt soit indiquée; c'est assez l'habitude dans cette famille d'inscriptions. Par contre, j'ai quelque peine à croire que Ιάνω soit une combinaison hybride de la préposition grecque et d'une transcription tronquée du mot hébreu chaîd(m), le tout équivalent à Ἰάνω(σ). On pourrait peut-être, toutefois, invoquer à l'appui une inscription de la catacombe juive de Venosa ainsi conçue :

Τάφος Αυξία του βιου σαλόν.

Déjà Ascoli a proposé de reconnaître dans le Σαλόν la transcription de χαίδ. L'intervention de l'expression Σαλόν, dont le sens

5. Comparer, dans des épigraphes de la même nécropole, l'orthographe anormale Σύνω (id., n° 3 et 4).
est controversée, vient ici compliquer encore la question. Cette expression aurait-elle quelque chose à voir avec le Χαλόμ isolé de l’inscription de Jaffa? Je n’insiste pas sur le rapprochement1, mais je pense qu’il méritait, en tout cas, d’être fait. Plus précisément encore est celui qu’un pourrait être tenté de faire avec le mot αιξιασία qui termine une épigraphie judéo-grecque des environs de Naplouse2 et que M. Th. Reinach voulait déjà considérer comme un équivalent, pour le sens, de Χαλόμ, soit un pluriel neutre employé adverbialement = tranquilliter. Cette explication n’est d’ailleurs pas non plus très satisfaisante. Quoi qu’il en soit, il y aurait peut-être lieu de tenir compte ici de l’énigmatique άξιασία par lequel les Septante rendent les ρίζαι du Deutéro-nome, vi, 8.

§ 22

Nouvelles inscriptions de Palestine.

1

Le P. Prosper, de la Custodie franciscaine de Jérusalem, m’a envoyé l’année dernière (lettre du 24-10-03) un lot d’estampages et de photographies d’inscriptions recueillies, soit à Jérusalem même, soit sur d’autres points de la région, et dont les originaux sont conservés au musée du couvent de Saint-Sauveur, musée à la création récente duquel on ne peut qu’applaudir. Voici le résultat du premier examen auquel j’ai soumis ces documents.

1 Je n’ai pas m’arrêter à des hypothèses telles que Χαλόμ (fico) et άξιασία = τῆς Σαμάς = πτυχιανος (voir cit., n° 43, apostol., à côté de rebibtes; c. Rec. d’Arch. Or., IV, p. 354).
J'éclairerai d'abord un peu d'ivoire qui, à côté du bon grain, s'est glissée dans cette petite récolte épigraphique.

1° Un texte grec incompréhensible en soi, mais dans lequel je n'ai pas eu de peine à connaître une contrefaçon grossière* de la fameuse stèle d'Hérode découverte par moi en 1870 et interdisant aux Géniïs sous peine de mort l'accès du temple juif.

2° Un ossuaire juif du type courant : petit coffret en calcaire tendre, plus étroit en bas qu'en haut, monté sur quatre pieds, face antérieure ornée de deux rosaces ; couvercle à section triangulaire. L'ossuaire, dont la provenance indiquée est le Mont des Oliviers, est certainement authentique. Je n'en dirai pas autant de l'inscription grecque gravée au-dessus des deux rosaces. Elle me paraît avoir été ajoutée après coup par quelque faussaire désireux d'augmenter la valeur marchande du monument originairement anépigraphe. J'ai déjà eu plusieurs fois l'occasion de constater ce genre de fraude opéré sur les ossuaires*. Caractères gravés d'une façon lourde et molle: ΝΙΚΗΤΑ-ΦΙΩΝΗΝΟΡ.

Au-dessus, un complexe se décomposant en ΕΥ. Au-dessous, les sigles Μ-Τ, surmontant un groupe de trois flèches bizarres, dont l'une à double hampé divergente ΤΕ.

Viennent ensuite :

3° et 4°. Deux fragments d'inscriptions romaines indiquées comme provenant peut-être de fouilles faites à la chapelle de la Flagellation. Vérification faite, ils ne sont pas inédits, je les ai publiés autrefois*, en en faisant connaître la provenance exacte*.

---

1. C'est celle-là même que j'ai publiée, à titre de curiosité, dans mes Recherches archéologiques en Palestine, p. 40-43, pl. 1. Elle est gravée sur une plaque de marbre blanc, longue de 0°,50 et épaisse de 0°,04 en moyenne.


5. La Knåka, près du Saint-Sépulcre, pour l'un ; l'emplacement de la Casa Nova, pour l'autre.
8° Un fragment d’inscription grecque chrétienne de Jérusalem, déjà publié, mais d’une façon insuffisante, par Waddington, puis, avec quelques variantes, par le P. Germer-Durand. J’en avais pris moi-même entre temps une copie. Le fragment, qui avait disparu depuis, a été retrouvé et photographié par le P. Prosper. Il m’en a envoyé ultérieurement un estampe. La photographie, d’accord avec la copie de Waddington et la miennie, exclut la restitution τὰ εἰς τούτο, proposée par le P. Germer-Durand, pour le mot mutilé du début. On pourrait peut-être reconstituer à peu près ainsi ce texte si maltraité :

[+ μετὰ τὸν Ἀμώνας Χριστότο μετὰ τὸν Ἀμώνας Χριστότο]

A été fondé le couvent de la Sainte Vierge Mère de Dieu et de saint Jean, par... Sophie, Jean et...

6° Fragment qui aurait été trouvé à Amouas (Emmaüs-Nicopolis). Plaque de marbre jaunâtre; épaisseur : 0°,03. Hauteur moyenne des lettres : 0°,03.

(Cont.)

1. loco. grecques et lat. de Syrie, n° 1903. Cl. de Vogüé. Le temple de Jérusalem, p. 435 et fig. 37.
4. On quelque verbe analogue.
5. D’après une observation du P. Prosper, les restes de la lettre précédant le N semblent appartenir à un Ο, Ψ ou Θ.


7. On a voulu généralement restituer αἱ σπέρματα. Mais rien ne prouve qu’il ne s’agit pas simplement du nom de femme Sophie (Cl. supra, p. 145).
7° Fragment trouvé à Qobelté (l'Emmaüs de la tradition franciscaine). Pierre dure, épaisseur : 0°,05. Hauteur moyenne des lettres : 0°,04.

\[ \text{VOY} \]
\[ \text{QEN} \]

[moitié de Φ] ΟΑΟ

Fig. 1. — Fragment d'inscription grecque ('Ain-Aroueh, ou Berehée?).

8° Fragment qui aurait été apporté, par des chameliers, de 'Ain Aroueh (?), près d'Hebron. Plaque de marbre blanc, incom-
plète par en-bas: épaisseur de 0°,03 à 0°,04. Hauteur moyenne des lettres : 0°,035. D'après la paléographie et les formules, j’inclinais tout d’abord à croire que le monument proviendrait

Fig. 2. — Fragment d’inscription grecque (Jaffa).

peut-être de Gaza¹. Mais depuis, pour des raisons que j’ai données plus haut (p. 123), je pencherais plutôt pour Bersabée. Je lis :

+ Κατά [θέος τοῦ μαρτύρου Λάβαρα].[εου] τοῦ Δασίχε [νου], καθ' τὸν Ἱρίμον ἐν ἀθανασίᾳ τῆς . . . . . . . . . . . . .


2. Plutôt que sépulcre, aucun ne pourrait songer ainsi.
Sépulture du bienheureux Abraamios, diacre, y ayant achevé sa course dans le Seigneur, le [jour... mois... année... indication...]

Gaza nous a déjà fourni l'épitaphe d'un autre Abraamios, diacre également. Dans la partie disparue devait se trouver la date : mois, quantième, année, indication. D'après les traces de lettres qui restent, le mois pourrait être restitué Διος. La formule finale est nouvelle en épigraphie, si je ne me trompe, et intéressante. Elle est à rapprocher de celle qu'on lit dans une inscription de Bersabée que j'ai citée plus haut (p. 123).

9e Plaque de marbre blanc, carrée, de 0,26 de côté ; épaisseur : 0,02. Aurait été apportée de Gaza ou d'Ascalon. Je croirais plutôt qu'elle provient en réalité de l'antique nécropole juive de Jaffa que j'ai découverte en 1873. Elle offre, en effet, d'étroites similitudes avec les titul judéo-grecs que j'y ai recueillis dans le temps. Je lis :

Μνημή συν Βίζζο. Ἐν νεκρῷ
χαίρεται ἡ σεμερία σου, Μανου.

E bènè. Tòm po.

Tombeau des [membres de la famille] de Bizzos. Ici repose Rebecca, mère de Mannaos. Paix! Chalom!

Cette épitaphe me paraît devoir être rapprochée d'une autre provenant, en toute certitude celle-là, de Jaffa et ainsi conçue :


2. Suivi de lettres numérales indiquant le quantième. Il serait plus régulier que ces lettres précédaussent le nom du mois ; dans ce cas on serait amené à reécrire : aυ 'Εχούσιον 'Εχούσιον. Ce serait en désaccord avec l'usage du calendrier de Gaza dans lequel les mois avaient conservé leurs anciens noms macédoniens et qui, d'autre part, était réglé sur le calendrier égyptien et non juif ; dans les inscriptions de Bersabée, au contraire, le calendrier juif était employé. Nouvelle raison pour rapporter notre inscription à cette dernière ville, avec emploï peut-être de l'été d'Elanthéopolis.

3. Elle a été publiée depuis (Rev. Bibl., janvier 1904, p. 82) par le P. Senn, qui lui attribue la même provenance.


Bézzi. Péaxa γυνὴ Ρουφίου παρεσεύτου.

De Bizzos. Rebka femme de Rufinus presbeute.1

Les deux tituli doivent sortir du même caveau de famille. La formule, plus explicite, du premier nous montre la valeur réelle du génitif absolu Béza dans le second. Elle confirme, d'autre part, le sens que j'avais proposé de voir dans l'inscription de l'ossuaire de Nicanor2, sens et même lecture, que quelques personnes avaient cru à tort pouvoir mettre en doute : εἰς τὸν ἴσον Νικάνωρ, etc... Péaxa et Pēzaxa sont deux transcriptions différentes du même nom biblique Ὑσα; la première suit plus fidèlement la vocalisation massorétique, la seconde reproduit celle des Septante et du Nouveau Testament.2 Il est probable qu'il s'agit, dans nos épitaphes, de deux femmes homonymes appartenant à la même famille. Mēza est un nom d'homme fréquent dans l'onomatistique gréco-syrienne. On remarquera le mot sēra, équivalent littéral de l'acclamation hébraïque, gravée à côté : chalām. Les caractères hébreux sont conformes au type couramment usité dans les premiers siècles de notre ère sur les tituli funéraires et les ossuaires.

II

10* et 11*. Des fouilles entreprises récemment, en vue d'une construction, dans un champ d'oliviers situé en face du couvent de Saint-Étienne, près de la porte de Damas, non loin du mur d'enceinte septentrional de Jérusalem, ont amené la découverte d'une grande mosaique très bien conservée, mais qui malheureusement a été en majeure partie détruite avant d'avoir été relevée; d'une base de colonne de la dimension de celles qui sont

2. Rec. d'arch. or., t. V, p. 335.
déposées dans le couvent; enfin de deux grandes dalles contenant chacune les fragments d'une magnifique inscription romaine d'un caractère vraiment monumental (fig. p. 189 et p. 192).

La première est carrée et mesure 1 mètre de côté et 0,33 d'épaisseur. Restes, dans les angles gauches supérieur et inférieur, d'un encadrement à oreillettes triangulaires. Hauteur des lettres : 0,13 et 0,14.

Fragment d'une inscription en l'honneur de l'empereur Hadrien.

On pourrait lire et restituer :

1. *Imp(erator) Caesar[ri] divi Traiani*
2. *Parthic(i) Il(io), divi Ner[i] op(i)/*

4. Sur un nouvel estampe, exécuté ultérieurement, le *I* est partiellement visible au bord de la fracture.
Réservée faite sur les abréviations, qui peuvent varier, il semble qu'il manque une quinzaine de lettres par ligne. Le texte devait se prolonger à droite sur d'autres dalles de même hauteur, peut-être deux, si elles étaient de largeur uniforme, qui n'ont pas été retrouvées. Il est à supposer, en outre, qu'il devait se poursuivre au-dessous, peut-être en deux autres lignes, totalement disparues. C'est, du moins, ce que paraît indiquer l'intervalle séparant les asselles supérieure et inférieure de l'oreillette gauche : si l'on fait passer par le milieu de la verticale joignant ces deux points une ligne horizontale, celle-ci vient affleurer le pied des caractères de la ligne 3 ; par conséquent, étant donnée la symétrie probable de l'encadrement, la partie inférieure du champ devait contenir, en dehors de la ligne 4, deux autres lignes encore, se poursuivant sur des blocs adjacents ; là, se trouvaient mentionnés l'objet et l'auteur de la dédicace. De fait, et la chose est confirmée par le P. Prosper après inspection de la pierre, je crois discerner encore, sur l'estampage et la photographie, à la ligne 5, à peu près au-dessous de l'A de MA à la ligne 4, au bord de la fracture, le reste d'un C ou d'un O, par lequel débutait cette ligne 5, en retrait par rapport aux précédents ; en outre plus bas encore et un peu plus à gauche, au début de ce qui serait la ligne 6, une haste verticale, soit l, soit élément linéaire de quelque autre lettre.

L'attribution de la dédicace à Hadrien, et non à Trajan, malgré l'équivoque à laquelle peut à première vue prêter l'homonymie, est imposée ici par les vraisemblances historiques aussi bien que par le libellé même de la titulature 1.

1. On peut comparer un tout petit fragment, trouvé auprès de l'église du Saint-Sépulcre, que j'ai publié ailleurs dans le Times et dans le Quarterly.
On est bien tenté de la rapporter à la fondation d'Aelia Capito.

Fragment d'une dédicace impériale.

tolina par l'empereur Hadrien après la répression de l'insurrection juive de Barcochebas. Il est infiniment regrettable que la

Statement du Palestine Exploration Fund (1884, p. 194):
Le dispositif matériel et la titulature semblent être les mêmes, ainsi que le module des caractères (près de 0,14 de hauteur).
mutilation qu'elle a subie ne nous permette pas de déterminer par qui, et peut-être même à quelle occasion elle a été faite. Notre curiosité sur ce point serait à peu près satisfaite si l'on pouvait considérer le second fragment comme faisant partie de la même inscription. Mais, comme on va le voir, la chose reste douteuse.

Ce second fragment est gravé sur une dalle mesurant, elle aussi, 4 mètre de hauteur, mais seulement 0°,74 de largeur; l'épaisseur moyenne, 0°.28, est également moindre que celle de la première dalle. Les caractères, assez semblables comme forme, ne sont pas exactement du même module que les autres; hauteur : 0°,12 et 0°,105. Ils ont beaucoup souffert, et, à part les deux dernières lignes très claires contenant la mention des trois légions, le déchiffrement et la restitution présentent de sérieuses difficultés. Mon savant confrère, M. Cagnat, a bien voulu me prêter, pour essayer de les résoudre, le premier concours de son expérience consommée. La lecture des lignes 1 et 2 demeure toujours très incertaine et le fragment du protocole impérial qu'on croit obtenir présente des particularités insolites.

1  .......... impera
2  .......... victor
3  ? conj. atq. LIB • EIVS
4  vex. leg x FRET
5  • • • • •• •• f. et XII FYLM

...... imperatoris ? ......[ optimos .... (et conj(ug ?) atque)
liberos] ejus, [vexillationes] legionum (Decimus Fretensis) et
(seconda) Traianae Fortis et (duodecima Fulminata).

Je serai remarquer qu'il ne semble rien manquer à droite ni en bas; c'est ce qu'indique le champ libre de la pierre dans ces régions. Nous avons donc la fin réelle des lignes, et tous les suppléments doivent être reportés à gauche et en bas. Ceux de

1. Le au signe douteux, ayant l'apparence d'un petit C; signe de ponctuation ?
2. Ou maxima, ou épithète analogue? Aucun indice matériel n'autorise à restituer [optimos principi], titre qui serait alors caractéristique de Trajan.
gauche se trouvent suffisamment déterminés par le contexte pour nous permettre de nous faire une idée approximative de la disposition matérielle du texte : une colonne relative- 
ment étroite (gravée sur un ensemble de quatre dalles ainsi juxtaposées et super-

positionnées dont nous ne possédons plus que la quatrième. Cette disposition matérielle, à elle seule, est peu favorable à l’hypothèse que ce texte fait corps avec le précédent qui, sans parler des différences déjà signalées, se développait en largeur et non en hauteur comme celui-ci. En outre, on ne voit pas comment la formule se rattachait grammaticalement à la précédente, laquelle était certainement suivie de deux lignes contenant la mention de l’auteur ou des auteurs de la dédicace à Hadrien. Le plus probable est donc que nous avons affaire ici à une dédicace distincte de la précédente, en l’honneur de quelqu’un autre empereur. Cet empereur, d’ailleurs, ne doit pas être chronologiquement bien loin de Hadrien. La formule conjonctive (?) atque liberti eius, au même temps qu’elle contribuait à écarter Hadrien lui-même, serait de nature à faire pencher la balance en faveur d’Antonin le Pieux, son fils adoptif et successeur. Elle est très fréquente, en effet, dans la titulature officielle de cet empereur, comme me le fait remarquer M. Cagnat, qui en a relevé une série d’exemples. J’ajoutera que l’hypothèse de
deux dédicaces qui, bien que distinctes, associaient les noms de Hadrien et d'Antonin sur un même monument, deviendrait assez vraisemblable, si l'on veut bien se rappeler le renseignement historique qui nous est fourni par le Pèlerin de Bordeaux et d'après lequel les statues de ces deux empereurs s'élevaient côté à côté dans le sanctuaire de Jehovaï devenu le temple de Jupiter Capitolin. Le caractère monumental de ces inscriptions personnages, sans être associés de fait à l'empire, étaient donc Augustes en puissance. Il était naturel, quand on honorait leur père adoptif, quand on faisait des yveux pour lui, qu'on songeât aussi à ceux qui étaient marqués pour le remplacer un jour. Sur cette sêrèe d'adaptions, cf. Lacour-Gayet, Antonin de Pius et son temps, p. 23 et les textes cités.*


Comme on l'a remarqué depuis longtemps, ces deux statues de Hadrien (dont une, au moins, était équestre, cf. saint Jerôme, Comm. in Matth., 24, 15 ; et Comm. in Jes., 2, 9) sont inrasssemblables. Le peuple pèlerin a dû être indû en erreur par les dédicaces respectives d'une statue de Hadrien et d'une autre d'Antonin, par suite de l'homonymie partielle des deux empereurs : Trajanus Hadrianius et T. Annius Hadrianius Antoninus.

Il y est intéressant de constater à ce propos que, d'après un autre témoignage (Hippolyte, édit. Achille, I, 2, p. 245), le souvenir de la coopération active d'une légion romaine dans l'érection d'une idole sur le Saint des Saints était resté dans la tradition. Était-ce celle d'un empereur romain ou bien d'une des divinités de la triade capitoline : Jupiter, Jaron, Minerve ? Le fragment syriaque de saint Hippolyte semble, de prime abord, donner à l'"idole" le nom de Koré, et faire intervenir dans la dédicace le nom, non moins énigmatique, d'un chef romain, Trajanus Quintus, qui aurait établi la légion.

Quand j'ai signalé, dans ma communication à l'Académie, le passage en question, extrait syriaque d'un commentaire sur saint Matthieu (xxxi, 15-22) qui a été très diversement interprété et pour lequel j'espérais moi-même une nouvelle interprétation, je n'avais pas sous les yeux le texte syriaque original et le n'ai pu qu'indiquer sommairement le sens que j'insinuais à lui attribuer.

Depuis, j'ai pu m'y reporter, et je crois utile de le discuter plus en détail. En voici la transcription d'après la publication faite par M. Gwynn dans l'Hermes (VII, p. 148, lignes 29 et suiv.) :

ce que l'éditeur rend ainsi (p. 148) : "Now Vespasian did not set up in the temple an idol, but that Legion which Trajanus Quintus placed, a chieftain of the Romans : he set up the idol there which is called Koré ».

Gwynn (p. 143) suppose que ce pretendre Trajanus Quintus serait le Trajanus qui était profét de la Xs légion sous Vespasien et Titus, pendant la campagne de Jules (cf. Josèpht, G. J., III, 7 : 31 ; 10 : 3). Il entend "légion « au vent de « démon », sens que le mot syria a pris en syriaque sous l'influence de
l'épisode, bien connu du démoniaque de l'Évangile (Marc, v, 9). — Cf. la
vieille idée chrétienne d'après laquelle toute idole était l'habitation d'un démon
réel). Quant à « Kôrô », ce serait Kēpe = Perséphone.
M. Harnack (Texte u. Texte, VI, p. 130) adopte généralement la façon de
de voir de M. Gwynn, M. Schraper (Gesch. d. Jüd. Volker, 1, pp. 700-701),
qui est écartée sensiblement. Pour lui l'énigmatique Trajanus Quintus ne serait
autre que l'empeur Décé, de son nom complet : C. Messius Quintus Trajanus
Doumas ; et l'introduction assez maternelle de ce personnage dans le passage
serait le résultat d'une grossi écriture par quelque lecteur au temps de la persé-
cution de Décé.
Ces diverses solutions ne me semblent guère satisfaisantes. J'imaginerai à en
viquer les choses sous un tout autre point de vue. Il me paraît tout d'abord difficile
de se soustraire à la nécessité de reconnaître qu'il est bien question d'un empeur
au débord d'Ézéchiel dont le nom, en tête de la phrase, est hors de contexte,
e d'une légion, et que l'empeur visé, étant expressément appelé Trajanus,
ne saurait être autre que Trajan ou Hadrien (Trajanus Hadrianaeus). Il est appelé
Trajan tout court, sans son titre, comme l'est Ézéchiel lui-même immédia-
tement auparavant. Sans doute, l'addition de περσηφόνησις à ce nom, fait difficile ;
même elle pourrait s'expliquer de différentes manières. Elle n'est peut-être
qu'apparente, et rien ne nous dit qu'il ne faille pas, par exemple, changer la
phrase autrement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, en mettant un point et virgule
après le nom de Trajan ; ἔν τὸν δὲ δαίμονα διασαράγη, ainsi séparé de ce qui précède,
sous le sujet de seconde verbe ὑπάρχει.
D'autre part, περσηφόνησις est-il bien, comme on l'a admis de pléon, la trans-
scription de Quintus? Cette transcription ne serait pas régulière, sans parler de
la place insolite où l'ouvrerait ce pronom par rapport au nom. Aussi me
demanderai-je, étant donnée la confusion si fréquente de yod et nou dans l'alphabet
syriaque, s'il ne l'aurait pas corrigé περζηφνησις ? L'hébreu, tout à fait anormal
dans une transcription de Quintus, s'expliquerait mieux dans ce cas (surtout si
l'on admettrait une intervention περζηφνησις). Nous obtenirions alors le nom de
Quintus, le fameux général de Trajan qui combattit les Juifs, fut nommé
gouverneur et finalement destitué, puis condamné à mort par Hadrien. On
remarquera que le Synode estropie son nom d'une façon analogue : Κόρης, ce
qui nous ramène aussi à Quintus (Κορης). Les sources rabbiniques ne l'ont
pas mieux traité en le déformant en Tūtus (טוער בברא פִּינש). Je ferai remarquer
subsidiairement, à l'appui de cette conjoncture, que le titre même qui suit le
second nom, ἐν τὸν δὲ δαίμονα, indique bien qu'il ne s'agit pas ici de l'empeur, mais
de quelque haut fonctionnaire de l'empire.
Enfin, quant à l'énigmatique idole de « Kôrô », il est très tenté de rétablir
epaléographiquement |αδαμασκον|, Cassar. Il s'agirait dès lors de la statue impé-
rionale élevée sur le Saint des Saints, celle de Hadrien, dont j'ai parlé plus haut
ou même, si l'on admettrait, ce qui est moins plausible, que les trois derniers
mots sont des prétendus emphatiques en κ (les idoles appelées les Caesares), des
deux statues associées de Hadrien et d'Antonin.
Je signalerai, à l'appui de cette façon de voir, une coincidence assez frap-
sante. C'est justement à propos du même passage de saint Mathieu (xvii, 15-
22), visé par Hippolyte que saint Jérôme (L. c.) parle de la statue équestre de
Hadrien qui s'élevait encore de son temps sur le Saint des Saints. Les deux
et la place même où elles ont été découvertes, empêchent, sans
doute, de s'arrêter à l'idée qu'elles seraient les dédicaces de ces
deux statues. Mais elles peuvent avoir appartenu à quelque édi-
difice grandiose de la Jérusalem nouvelle fondée sous le nom
d'Aelia Capitolina, voire au mur d'enceinte de la ville romaine.
Cette dernière conjecture rendrait assez bien compte de la situa-
tion du point où ont été trouvées les pierres. Je dois faire
remarquer, toutefois, qu'au dire des personnes qui ont vu les
blocks au moment de la trouvaille, ceux-ci semblaient être in situ
et en relation avec le grand pavement en mosaïque adjacent. En
tout cas, l'existence, à côté d'une dédicace à Hadrien, d'une autre
dédicace à Antonin serait d'autant moins pour nous surprendre,
que nous connaissons déjà depuis longtemps une dédicace
romaine à ce dernier empereur, de proportions plus modestes,

Pères de l'Église voient là l'image de l'Antéchrist et y reconnaissent l'abomina-
tion de la décoration annoncée par Daniel. Cette concordance semble bien indi-
quer que l'idole que, lui aussi, Hippolyte a vu ne doit être autre que la sta-
tue impériale de Hadrien. A noter, de plus, dans le passage de saint Théodose,
l'expression « image Caesaris » employée pour désigner une église impériale
que Pilate avait placée dans le temple antérieurement. (Il s'agit ici des enseignes

Sous le bénéfice de ces observations, on pourrait proposer la traduction
suivante de tout le passage :

« Ce n'est pas Vespasien qui a installé l'idole dans le temple, mais c'est la le-
gion établie par Trajan; Quietus, chef des Romains, y a érigé l'idole appelée la
Casar. »

Reste bien une petite difficulté. On comprend que l'érection de la statue soit
attribuée à une légion, vraisemblablement la Xe Frétoniennes qui a tenu si long-
temps garnison à Jérusalem. On comprend moins bien qu'elle soit au gen-
al de Trajan, Quietus, qui ne tarda pas à tomber en disgrâce après l'avènement
de Hadrien. Pour se tirer d'embarras, on pourrait supposer ; ou que l'auteur a
comme tout homeune une légère confusion anarchique; ou qu'avant le
nom de Quietus, il y avait à l'origine dans le texte une proposition tombée
ulterieurement, indiquant que la légion avait été placée par Trajan sous les
ordres de Quietus; ou enfin qu'il ne s'agit pas du tout de Quietus, mais de
quelque général ou gouverneur, d'un nom pouvant être autre (la graphie syriaque
peut à plus d'une combinaison), et ayant exercé ses fonctions plus tard, sous
Hadrien, voire même sous Antonin (s'il s'agit de deux statues, et non d'une
seule). Dans la seconde hypothèse, il n'y aurait qu'une phrase toute d'une
voix, et le mot ойрις commandant directement le verbe ΝΑΠΕΙΧ (= ΝΑΠΕΙΧ,
avec boulon cassé par le Σ initial de ΣΑΚΣ) » mais c'est la légion placée par
Trajan sous les ordres de... chef des Romains, qui y a dirigé, etc... »
il est vrai, encastrée après coup dans le mur sud de Jérusalem. Je n'insiste pas sur l'intérêt que présente la mention des trois légions dont les détachements figurent dans la seconde dédicace. Le rôle de la Xe légion Fretensis dans les destinées de la Judée en général, et de Jérusalem en particulier, est trop connu pour qu'il soit besoin de s'y arrêter ici. Nous avions déjà mainte trace épigraphique de son séjour prolongé dans la Ville Sainte. Il n'en est pas de même des deux autres légions qui y furent pour la première fois acte formel de présence. Nous savions bien déjà indirectement que la IIe Trajana Fortis avait pris une part active à la guerre juive sous Hadrien. Quant à la XIIe Fulminata, après avoir coopéré avec des fortunes diverses aux campagnes de Vespasien et de Titus contre les Juifs, elle semblait avoir pris congé définitivement de la Palestine largement arrosée de son sang. Envoyée par Titus à Méliûne sur l'Euphrate, après la prise de Jérusalem, nous la voyons combattre les Alains sous Hadrien et les Quades sous Marc-Aurèle. Nous ignorons qu'elle avait pu de nouveau fournir, comme tant d'autres légions, des unités au corps d'armée opérant contre Barcochebas, au moment où Hadrien faisait appel à toutes les ressources militaires de l'empire pour venir à bout, on sait au prix de quels sacrifices, de cette terrible insurrection, convulsion suprême du judaïsme frappé à mort cette fois, en tant que nation. Mais rien ne nous dit, d'ailleurs, que ce n'est pas ultérieurement qu'elle aura été envoyée en Judée.

L'intervention de cet élément militaire dans la dédicace à Antonin — si c'est bien de lui qu'il s'agit — s'expliquerait en l'espèce d'autant mieux que cet empereur paraît avoir eu, lui aussi, à comprimer une dernière et impuissante révolte de ce qui pouvait encore rester debout du peuple juif après la tragédie de Bet-tir. C'est du moins ce qui semble résulter d'un passage très bref

mais catégorique, de Capitoline: *Judaeos rebellantes contulit
per praeclades et legatos.* Dans ce cas, la XIIème Fulminata ne figu-
rant pas, que je sache, parmi les légions mises à contribution
par Hadrien pour écraser Barcochebas, c'est peut-être bien à
Antonin qu'il convient d'attribuer le déplacement, en tout ou
partie, de cette légion, appelée par lui à la rescousse pour venir
donner le coup de grâce à la rébellion juive. C'était pour elle une
belle occasion d'achever de racheter ses fâcheuses défaillances
dans la première guerre, à l'époque flavienne.

Mais, je le reconnais, la question reste toujours pendante de
savoir si c'est bien à Antonin que doit être attribuée la seconde
dédicace si mutilée. Je dois dire qu'après examen d'un second
et meilleur estampage qui m'a été ultérieurement envoyé par le
P. Prosper, je serais tenté maintenant de restituer à la ligne 1,
d'après les traces de lettres: .... *imper. X...* Si ce chiffre X de la
saintation impériale était accepté (malgré l'abréviation quelque
peu insolite de *imper.* pour *imp.*), il ne s'agirait plus d'Antonin.
Trajan ou Marc-Aurele pourraient répondre à la condition re-
quise, le second mieux encore que le premier peut-être, si l'on
se met au point de vue historique. Après le chiffre X, il y a
encore les traces ou la place de deux autres caractères. Je pen-
sais tout d'abord à *tr. pot.* ; mais M. Cagnat estime qu'on ne
pourrait guère admettre à cet endroit que *p.p.* (*patri patria*).
Quant à la suite, il hésite entre une épithète très courte, avec
*principi* (peut-être abrégé): *principi optimo conj. atque lib. ejus;
ou très longue, avec *princ. rejecte à la ligne 3: fortissimo princ.
atque lib. ejus.* Il fait remarquer que, pour Marc-Aurèle, nous
avons des exemples de cette dernière tournure ainsi que de la
mention des *liberi.*

Depuis la communication, que j'ai faite à l'Académie, des pages
précédentes, le P. Savignac s'est occupé à son tour de ces deux
fragments d'inscription*. Il donne, d'abord, quelques détails in-

---

1. *Hist. Augusti, Antonin le Pieu,* ch. V.
téressants, mais malheureusement encore insuffisants pour satisfaire notre curiosité, sur le lieu où la trouvaille a été faite (une centaine de mètres à l'ouest du couvent de Saint-Étienne) et sur l'aspect des ruines qu'on y a en partie déblayées. Les deux blocs qu'on a trouvés posés à plat, semblent avoir été réutilisés, peut-être à l'époque byzantine, comme dalles dans une ligne de pavement (un seuil?) bordant un des côtés de la mosaïque. Cela expliquerait l'usure des caractères qu'on constate surtout sur le bloc II. Tout près de là, un caveau funéraire construit en voûte en berceau, et une section d'un mur de bel appareil pouvant être roman.

Sans se prononcer d'une façon absolue, le P. Savignac incline à penser que les deux fragments ont dû faire partie de la même inscription et pourraient même se raccorder directement l'un à l'autre. J'en doute fort, pour les diverses raisons que j'ai déjà indiquées. Il reconnaît comme moi dans le fragment I une dédicace à Hadrien, et là nos restitution concordent. Il n'en est pas de même pour le fragment II, où il veut lire : OS LIB(ertus) EIVS, en repoussant la lecture « laquelle nous nous sommes arrêtées, M. Cagnat et moi : lib(ertus) eius. Il s'agirait, selon lui, de quelque riche afranchi impérial appartenant à l'endurance militaire et auteur de la dédicace. La restitution libertus s'était présentée à mon esprit, mais je l'avais aussitôt écartée pour des motifs qui me paraissaient conserver encore toute leur valeur. J'ajouterai que le petit trait visible entre les débuts actuels des lignes 3 et 4, semble bien être la queue d'un O (suivi d'un signe d'abréviation, et non d'un S), ce qui tend à justifier matériellement la restitution [ut:q(uo)].

M. F. Cumont a bien voulu me communiquer une assez intéressante inscription romaine récemment acquise par le Musée de Bruxelles. Elle est gravée sur une sorte de dalle ou cippe rec-
tangulaire qui aurait été trouvé dans les environs de Nazareth. Telle est, du moins, la provenance indiquée par le vendeur; mais cette assertion ne doit être accueillie qu'avec réserve. Tout ce qu'on peut assurer, c'est que le monument est originaire de Palestine ou de Syrie.

Le texte, entouré d'un cadre en relief, est gravé avec une extrême négligence, dénotant que le lapidier suivait servilement un modèle qu'il ne comprenait pas. Cela en rend par endroit le déchiffrement assez difficile.

Sans parler des fantaisies qui seront relevées en leur lieu, une particularité curieuse c'est que tous les S affectent systématiquement la forme de P; à bien examiner la lettre, on constate qu'en réalité, la haste, à sa partie inférieure, a un petit trait en retour à gauche, ce qui semblerait indiquer que, sur le modèle, les S étaient du type cursif S.

Un grand trou, qui traverse la pierre de part en part, a détruit en partie les premiers caractères de la ligne 9. Voici la transcription bruto faite sur une photographie contrôlée par une copie de M. Comont.

```
DAM
CIVLIVPQV
IAITVPAILEP
COVIIILHPLEEY
5 IXITAAINIPXXX
MILITAVITANN
LPVIIIICAPTORI
VPLAXIMVPMP
10 AICOBENEMERE
NTVPCTPVIT
```

_D. M. (Manibus). H (Anno) Julius Quintus, miles coh(ortis) III Fl(avia) Heliopolitanae p(ro) fideles, viv(it) annis XXX, militando annis VIII. Caesarius, miles coh(ortis) et in eo, amico beneficenti posuit._

— _L. 2-3. Dans Quintus le lapidier a dissocié les éléments constitutifs de N en AI, et ceux de M, dans miles, en AA._

— _L. 4. M. Comont était tenté de lire Coh(ortis) Fl(anise) Hel-
[vetiorum;] [Ipse vixit, etc. Mais cet emploi de ipse n'est guère conforme à l'usage épigraphique et il donnerait à la phase un tour insolite et lourd. Je crois que le troisième avant-dernier signe n'est pas un S (dans ce cas il y aurait P, d'après le parti pris constant du lapicide), mais un signe d'abréviation analogue à celui qu'on voit aux lignes 1 et 2; le E qui le suit a son trait inférieur assez court pour qu'on puisse y voir le pied, un peu accentué, d'un F. Les surnoms pia, félis sont d'un emploi courant et banal pour les cohortes et les légions. Reste à expliquer l'abréviation HEL. Sans doute, la lecture Helvetii, à laquelle M. Camont avait songé, serait justifiable épigraphiquement 1.

On ne connaît jusqu'ici, à ce qu'a bien voulu me dire mon confrère M. Cagnat, qu'une cohors I Helvetiorum, qui tenait garnison en Germanie. On pourrait donc admettre, à la rigueur, l'existence d'une cohorte n° III qui aurait été détachée en Syrie. Toutefois, je me demande s'il ne vaudrait pas mieux supposer, qu'ici HEL = Heliopolitanorum 2, et qu'il s'agit d'un détachement auxiliaire provenant du recrutement local. Héliopolis-Baalbek et la région adjacente avaient pu fournir les éléments de cohortes indigènes, comme c'était le cas pour d'autres villes ou régions de Syrie ou de Palestine. Cf., par exemple, une cohors I Flavia Chalcidenerum 3, une cohors I Sebastenorum militaria, une cohors I Damascusenorum, des cohortes III et VI Petreaorum 4.

1. On trouve Helvetii écrit HEL, aussi bien que HELV.
2. On Heliopolitanorum. L'abréviation ordinaire est HELIO. Mais on trouve aussi fréquemment HEL (voir, par exemple, les monnaies coloniales de Héliopolis).
4. Sur un diplôme militaire de Syrie, de l'an 139, J.-C., publié par M. H. de Villefosse dans les C. H. de l'Acad., 1897, pp. 333 et 379. M. de Villefosse ajoute que c'est la première mention que l'on rencontre jusqu'ici de ces quatre cohortes. Je ferai remarquer toutefois que, quelques siècles plus tard, la Notitia dignitatum eut enregistré encore la présence en Palestine d'une Ala prima militaria Sebastena (à Asuada = Souadéf) et d'une Ala prima Damascusena (au Moné Osiris), lesquelles me semblent bien correspondre aux cohorts (infanterie) de même nom, transformées en alae (cavalerie). Parmi les cohortes indigènes figurant dans le même document, je signalerai encore une cohors quarta Palæstinae (à Tamaris = Θαμαρ, 5,5 milles de Petra, avec une garnison romaine signe.
une cohors VI... Canathenorum, etc. Heliopolis était un centre assez important pour être occupé d’une façon permanente et servir de dépôt militaire. Nous avons des indices certains. C’est d’abord une inscription de Baalbek même, où il est question d’une légion I Antoniniana que Waddington croit être la I Parthica. C’est ensuite la numismatique même de la ville.

Nombre des monnaies coloniales qui y ont été frappées portent, entre autres emblèmes, des aigles et vexilla légionnaires. Sur quelques-unes même d’entre elles sont expressément mentionnées les deux légions VIII Augusta et V Macedonica. C’est peut-être à l’une d’elles que se rattachait notre IIIe cohorte auxiliaire des HELIOPOLIENS.

— L. 5. Ici encore décomposition fautive en AI, des éléments constitutifs du premier N de annis.


— L. 9-10. Dans amico, décomposition fautive de AM, aggravé par la coalescence des deux lettres ; de plus, le M a été coupé en deux éléments, dont le second, A, a été rejeté au commencement de la ligne suivante.

— 10. C pour O, dans posuit, n’est pas le résultat d’un acci-

(voir par l’onomasticum) ; celle-ci ne correspondrait-elle pas par hasard à la cohors III Petronorum de diplôme ? Quelques autres rapprochements sont peut-être encore à faire entre ce diplôme et la Notitia ; par exemple, entre l’aia VII Phrygum, la cohors I Taracum militaria (et une aia Gallarum et Thracum) la cohors I Galataram et la cohors II Hipia Galatarum, d’une part, d’autre part, la cohors IV Phrygum (à Prasidium), la cohors I prima militaria Thracum (à Titha) ; et une autre cohors prima Thracum, à Asabat, la cohors secunda Galatarum (à Arieldala = Arinela)


2. Op. cit., n° 1881, le n° de la légion n’est, d’autre part, pas assuré, le texte étant malisé en cet endroit ; la légion peut avoir contenu aussi le surnom spécial de la légion, quelle qu’elle fût.


4. Id., op. cit., p. 15, n° 7 sur une monnaie de Philippe le père ; p. 16, n° 8 et 9, sur deux monnaies de Philippe l’Élille. La présence à HÉLIOPOLIENS de la légion VIII rentrerait au moins à Hadrien, si, comme je le pense, il faut interpréter LEG. H par légion VIII, sur une pièce de cet empereur (op. cit., p. 6).
sur un passage des épitaphes d'Echmounazar et de Tabnит.

On sait que *cruix interpretum* a été pendant longtemps l'ad-
juration répétée deux fois dans l'épitaphe d'Echmounazar (C. L. 5., II, n° 3, l. 4 et l. 20) :

(4)

et traduite ainsi :

(Adjuro) onmne regnum personam et onmne hominem, ne aperiunt etc.

Inutile d'insister sur les diverses conjectures émises à ce sujet,
si comme je l'estime elles n'ont plus aujourd'hui de raison
d'être.

Survient ensuite la découverte de l'épitaphe de Tabnит qui
contient un passage (l. 3) formant évidemment le pendant littéral
de celui :

(1)

La question se posait seulement de savoir si, comme le croyait
Renan, et le croient encore maintenant d'autres savants, le
οὐ de B'était le résultat d'une faute du graveur pour le οὐ de A, par omission accidentelle des deux lettres η, auquel cas
rien n'était changé aux anciens erroments; ou bien si, au con-
traire, comme je l'avais soutenu dès le début, la bonne leçon
n'était pas celle de B, à interpréter « qui que tu sois toi (tout
homme) qui », et si, dans ce cas, la même interprétation n'était
pas applicable à A, à lire ος η, réserve faite sur le sens du
groupe η.

1. Les plus généralement acceptées reçoivent sur η = « mon adju-
ration » (d'après une analogie bien forçée tirée de la langue (almudique), et ος =
« avec ».
J'ai pu montrer plus tard que, seule, la seconde alternative était acceptable, grâce à la comparaison des formules tout à fait similaires des stèles araméennes de Neirab (I, 1, 5, 6, et II, 1, 8) que j'ai en la bonne fortune de faire connaître et qui nous donnent la clef de nos deux textes phéniciens :

(C) **בנה בך בך**, qui que tu sois qui dérangeis etc.

(C) **בנה בך בך**, qui que tu sois qui violerais etc.

M'appuyant sur ce rapprochement, à mon avis décisif, je conclus ainsi en ce qui concerne les deux passages phéniciens A et B :

- C'est tout à fait le même tour d'idées et le même groupement de mots que nous avons dans l'inscription phénicienne de Tabnai : **בנה בך בך**, littéralement : « toi, tout homme qui » (qui que tu sois). Ce passage donne la clef de l'énigmatique **בנה בך בך** des lignes 4 et 20 de l'inscription d'Eshmunazar, il faut évidemment couper et, par suite, comprendre tout autrement qu'on ne l'avait fait jusqu'ici : **בנה בך בך**. Reste seulement à expliquer **בך** : peut-être est-ce une interjection au sens de ooh! quelque impératif dérivé de **בה** ou **בך**? Serait-ce une contraction de **כה** + **בך** = « halte-là »?

M. Pretorius vient de reprendre la question, en ce qui concerne seulement les deux epitaphes royales phéniciennes, et sans faire état de la donnée, pourtant, bien importante, fournie par les stèles de Neirab. Il paraît ignorer la solution que j'avais déjà mise en avant et en propose une qui ressemble fort à celle-ci. Comme je l'avais fait, il coupe dans A : **בנה בך בך** et il explique **בך** par « qui » et **בך** par « toi ». Le seul point nouveau dans sa thèse, c'est l'interprétation de **בך**. Il y voit un participe présent **בך** de **בך** » acquérir \, et il traduit : « qui que tu sois qui obtiendras possession ». Il rapproche la formule funéraire : **בנה בך בך**, **בך** **בך**, **בך** **בך**

Le rapprochement, sans doute, est ingénieux. Mais il est aussi tant soit peu spéculatif. A supposer, même, comme l'estime M. Pretorius, qu'il soit applicable, **בך** **בך**, **בך** **בך**, à la phrase de Tabnai (B) et qu'il faille traduire celle-ci par qui que tu sois (tout homme) qui obtiendras possession de ce sarcophage, ne l'ouvre pas

2. *ZDMG*, t. 58, p. 188.
s'en suit-il forcément que le ḫ d'Echmounazar (A) correspondra au ḫ d'Tabnīt (B) ? Il faut avouer que ce participe présent serait singulièrement placé ainsi, en tête de la phrase. On l'attendrait plutôt après ḫ ḫ devourait-il avoir un régime : « possédant » — quoi ? Pour que l'analogie fût réelle, il faudrait même, en bonne syntaxe, qu'il fût placé après ḫ ḫ, et suivi de quelque chose comme : ḫ ḫ, ou ḫ ḫ.

A cette difficulté, de l'ordre grammatical, vient s'en ajouter une autre d'un ordre plus général. Le cas prévu par la formule grecque c'est celui où le terrain (ḡogog) pourrait passer en d'autres mains et où le nouveau possesseur servirait de déranger les morts dans le sépulcre qui s'y trouvait. N'est-il pas quelque peu anormal d'admettre, avec M. Pratorius, que Tabnīt et Echmounazar envisaient l'éventualité où c'est non pas leur sépulcre, ou le terrain qui le contient, mais leur propre sarcophage qui passerait en des mains étrangères ? Ils accepteraient donc virtuellement l'hypothèse d'un pareil transfert et, résignés devant le fait accompli, ils adjureraient seulement l'acquéreur du sarcophage de ne pas l'ouvrir ? Il semble que leur protestation devrait bien plutôt se s'adresser au fait même d'une acquisition qui, en réalité, serait déjà le premier acte de la profanation. A la rigueur, on pourrait soutenir que, dans A, « l'acquisition » vise le terrain où le sépulcre en général (ḡḡḡ). Mais alors le parallélisme serait détruit avec B, où il est expressément question du sarcophage (ḡḡḡ).

Cette explication de ḫ par le verbe ḫ au sens de « acquérir » n'est d'ailleurs pas aussi nouvelle que se l'imagine M. Pratorius. Déjà M. Brustin, au moins pour le second passage de A (1, 20),

1. Sans compter qu'il faudrait justifier le sens de ḫ « acquérir » plutôt gratuitement à ḫ. Ceux de « trouver » ou « extraire » paraissent plus vraisemblables.
2. Études phéniciennes (1903), i, pp. 18-19 (où l'auteur fait d'abord les anciens érèmes pour les deux passages controversés ; id., pp. 78-79 ; ii, p. 116 ; cf. du même, L'encr. de Sidr et celle d'Echmounazar (1904), pp. 18-19. Entre temps, l'auteur introduit l'argument fourni par les stèles de Netраб (qu'il attribue par erreur à Palmyre), pour la coupe ḫ ḫ ḫ, sans avoir l'air de se douter
avait voulu y reconnaître, lui aussi, le même participe, mais au passé qui. Il a eu de plus l'idée singulière de le rattacher à la fin de la phrase précédente: 

3. 

pour qu'ils soient aux Sidoniens pour toujours acquis. Il opère une dislocation du même genre pour le premier passage de A (I, 4); mais cette fois, non contient de rattacher encore qui à la fin de la phrase précédente, et ne tenant aucun compte du parallélisme littéral des deux passages qui est l'évidence même, il combine le groupe qui avec la lettre qui le précède immédiatement de façon à obtenir un verbe qui, qui serait au parfait pour: 

4. 

« dans le lieu qui y a été disposé ».

Je doute fort qu'on puisse accepter de telles conclusions. Elles sont vraiment de trop violence au texte, et, de quelque façon qu'on veuille expliquer qui, il demeure acquis qu'il faut lire dans les deux passages (A, I, 4 et 1, 20) une seule et même phrase, où tous les termes se superposent rigoureusement:

5. 

Tout bien pesé, je persiste à penser que la solution la plus vraisemblable serait encore celle qui pourrait établir pour ce qui initial, ainsi nettement détaché de la formule d'adjuration introduite par lui, la valeur de quelque impératif ou de quelque interjection. Le tour même de l'apostrophe, avec son vif mouvement de style direct, y justifierait a priori l'emploi d'une de ces deux parties du discours. Peut-être faut-il encore chercher dans l'ordre d'idées que j'avais indiqué sommairement en décomposant qui, et en considérant qui comme la particule qui que je l'avais déjà mis en ligne, plusieurs années auparavant, avec toutes les conséquences qu'il comporte, lorsque j'avais publié ces précieux documents. Je m'etonne d'autant plus de cette ignorance, que M. Brunton dit avoir pris connaissance de ces deux inscriptions dans le manuel de M. G. A. Cooke (Text-Book, no 64-65) qui les y a reproduites d'après moi; or, celui-ci a pris soin d'y enregistrer formellement mon rapprochement (p. 188), tout en le tenant pour sujet à caution (cf. p. 28).

1. En la distrayant du mot qui, dont cependant le sens « j'ai construit » semble bien s'imposer.

2. Je n'inclus pas non l'objection subsidiaire que ce verbe parait appartenir au propre du lexique araméen.

3. Compris comme signifiant « dans lui ».
vient souvent renforcer l’impératif en hébreu et fait presque corps avec lui. Seulement, que faire alors de ce 3 restant ? Nous tombons dans l’infiniment petit de la grammaire. Serait-ce la radicale médiale de quelque verbe défectif, doublement faible de la première et de la troisième radicale ? On peut comparer, pour la forme sinon pour le fond, l’arabe قَدْرِي qui, à l’impératif, se réduit à un simple قِدْرِي (= qī) : « prends garde ! »
S’il a jamais existé en phénicien, comme les lexicographes modernes ont été amenés à le supposer pour l’hébreu, une racine نَرِي = نَرِي, elle y aurait été orthographiée normalement نَرِي, et, non moins normalement, elle aurait donné à l’impératif نَرِي. On comprendrait assez bien qu’on ait épuisé le besoin tout particulier de renforcer une forme ainsi réduite à sa plus simple expression, en lui ajoutant la particule أَنِ, adjonction d’ailleurs parfaitement régulière dans l’espèce. Dans ces conditions, si نَرِي était réellement une forme d’impératif tenant en quelque sorte le milieu entre نَرِي et نَرِي, nous obtiendrions pour notre expression phénicienne نَرِي نَرِي, un sens assez vraisemblable en sol : « prends bien garde ! toi qui que tu sois ».

D’un autre côté, l’existence de ce verbe initial نَرِي, si elle était admise, nous permettrait de nous rendre compte, dans une certaine mesure, de la différence remarquable de construction, jusqu’ici inexpliquée, qu’on constate entre les deux passages parallèles de A, d’une part, et, d’autre part, le passage de B ainsi que ceux (C) des stèles de Nelcab. Dans ce dernier groupe de textes (B et C), les verbes نَرِي نَرِي (نَرِي) نَرِي نَرِي sont à la 2e personne du singulier, par conséquent sous la dépendance grammaticale directe du pronom نَرِي « toi », lequel n’a pas d’autre verbe sur qui exercer son action ; la phrase est continue.

1. Cf. le nom, dit épithétique, de l’ariste qui est considéré par plusieurs grammairiens, non pas comme un renforcement propre du suffixe, mais comme le téton d’une ancienne forme augmentative de l’ariste, comparable à la forme « énergique » de l’arabe. On sait qu’en arabe ce nom « énergique » peut s’ajouter à l’impératif aussi bien qu’à l’ariste.
Dans A, au contraire, le verbe correspondant est à la 3e personne : προη. Pourquoi? Nous pourrions répondre maintenant que c'est parce que l'élément verbal, πρ, par lequel débute ici l'apostrophe, a déjà absorbé l'action, la force vive pour ainsi dire, du sujet ἣν προη précède par lui. Ce sujet, dès lors, n'en exerce plus, du moins immédiatement, sur le verbe πρου qui le suit, et qui constitue une nouvelle proposition, relativement indépendante de la première — ici la phrase est discontinue. Il conviendrait en conséquence, de ponctuer ainsi : « Prends bien garde, toi, qui que tu sois, roi ou homme! Qu'on n'ouvre pas etc. » Tandis que les textes du second groupe disent plus simplement, soit (B) : « Qui que tu sois, homme, qui rencontreras ... n'ouvre pas etc. »; soit (C) : « toi qui dérangeras ou violerais ».

§ 23

Fiches et notules.


— Inscriptions diverses de Palestine : Savignac, Rev. Bibl., 1904, janvier, p. 82 et suiv. ;
— N° 2. Dalle de marbre rectangulaire qui proviendrait de Caïffa. D'après l'aspect et la teneur de l'inscription, je l'attribuerais plutôt à la nécropole judéo-grecque de Jaffa, qui était en quelque sorte, comme le montrent nombre d'epitaphes similaires, le rendez-vous général de la diaspora juive.

Tόνης Θεοδότος ὁδὸς Ἀλαξάρθου, πέλαις Στελακίας τῆς Ἰουριᾶς.

1. En lisant τοιούτοι au pluriel, bien entendu.
Theodotos — Yonathan, Nathan, etc. — Le nom d'Alexandre avait passé dans l'onomastique juive (אָלָקָדֶר, Αλέκτορ). 

......τῇ Ἱκονικῇ Εὐστάρη....... χροι ζῶν ζῶν ζῶν ἄρρητον καταρακτόρ....

Si les restitutions que j'indique sous réserves sont exactes, cet asile d'orphelins aurait été placé sous l'invocation de la Vierge. 
— L. 3, peut-être εὐκήτορος εὐσάρης, ou εὐκήτορος, épithète d'un higoumène ou évêque?
— N° 5. Lydda (environs). Cartouche dans un bloc de grès ou calcaire doux (mesurant 0.33 × 0.39 × (ép.) 0.25, d'après les renseignements fournis par le Prosper qui m'a envoyé de son côté — lettre du 12, 3, 04 — une copie de l'inscription). Quatre lignes : Μ. Ἀργυρίου Κόσονος Παλλάντος. 
Le P. Sagnier a lu Μαξυδον = Μαξυνός ; une pareille irrégularité est peu probable dans cet texte assez soigné et d'une époque relativement ancienne. Je préfère disparaître le Μ pour en faire l'abréviation du prénom Μάτων, reste Αργυρός, nom connu et satisfaisant. La patronymique est quelque peu surprenant ; je ne connais pas d'exemple du vocable spécifiquement mythologique Κόσονος, employé comme nom de personne ; il faut supposer qu'il équivaut à Κόσος, Saturnius, qui lui, au contraire, est usité comme tel.

L'éthique, originaire de Pella ou Pella, est intéressant. Le P. Sagnier a raison, semble-t-il, d'écartier la Παλάξ de la Décapole, et de s'arrêter à la ville quasi homonyme Παλάχη, chef-lieu d'une toparchie située justement dans les parages de Lydda (entre Emmaüs et l'Iдумée), et mentionnée aussi sous un autre nom (Βελαχτέρι de Josephré, Bethlepephen de Pline). Ce double nom pourrait s'expliquer ainsi : le second était le nom indigène, le premier, un nom hellénique, proprement macédonien (cf. la Pella de Macédoine) qui, selon une habitude fréquente à l'époque des Séleucides, aurait été imposé, en souvenir de la ville fameuse


L’agencement est peut-être :

.........(/θέλαις τορέ(ω) [κατ]) Μάρκες θυγκράς

Le sarcophage pouvait être disôme; ou bien il s’agirait d’un défunt enseveli par les soins de sa femme et de sa fille.

— [P. 94]. Les deux fragments de dédicace impériale romaine que j’ai publiées plus haut (p. 188 et suiv.).


— [Avril. P. 269]. L’épitaphe de la diaconesse Sophie qui j’ai donnée plus haut (p. 444 et suiv.), après l’avoir communiquée à l’Académie à la fin de l’année dernière, est publiée par le P. Cré avec un fac-similé de l’original acquis par lui. Il lit aux deux dernières lignes (7 et 8), sur lesquelles la copie était très incertaine :

..........Κύριες ή θας

..........κατον πρεπε.
Il est difficile de trouver place, au commencement de la ligne 7, pour la date attendue.
— [P. 262, n° 1, Le P. Savignac.] Chof'tat (environ ; au nord de Jerusalem). Ossuaire juif du type ordinaire, avec ornementation usuelle. En beaux caractères carrés.

.READ. Eleazar et sa femme.

J'avais déjà découvert autrefois, dans ces mêmes parages, et fouillé un sépulcre juif contenant des ossuaires à épigraphes [Archaeological Researches in Palestine, t. 1, p. 448]. Il s'agit probablement d'une trouvaille faite dans la même petite nécropole. Le nom d'Eleazar se retrouve sur deux des ossuaires découverts par moi au Mont des Oliviers [op. c., op. 393, 394, n° 4 et 6]; l'identité de l'écriture est encore rendue plus frappante par l'identité des noms. La réunion, dans un même petit ossuaire, des restes du mari et de la femme ainsi formellement attestée est un fait intéressant; il confirme les conclusions que j'avais émises autrefois, en constatant, dans un ossuaire découvert par moi en situ [op. c., p. 430, B, cf. le plan de la p. 429], l'existence de deux crânes, et, sur un autre ossuaire [op. c., p. 439-444, n° 39 et 40], l'inscription de deux noms: Joseph, en hébreu; et Salomé (répété deux fois), en grec.
— [P. 264]. Mont des Oliviers. Tuiles romaines marquées à l'estampille de la Xe légion Fretensis, dans le genre de celles dont j'ai fait connaître autrefois les premiers spécimens, et dont on retrouve depuis, de temps en temps, de nouveaux exemplaires. Deux cachets l'un en cristal, avec des caractères inconnus, l'autre en bronze avec quelques caractères hébreux archaïques (?). Il semblerait désirer qu'on en donnât des reproductions.
cf. p. 187, n. 2) mis en concordance avec le calendrier julien. Formules funéraires nouvelles et intéressantes. Il semble en résulter, d'après les calculs du P. Abel, que le point initial de l'ère d'Éléutheropolis doit être fixé au 1er janvier 200 J.-C. (cf. plus loin, p. 318, où l'on revient incidemment sur la question).

P. 318, d'après Germer-Durand, Échos d'Orient, nov.-déc. 1903. Jérusalem (environ), Deux bulles byzantines avec monogrammes, l'un = Εὐςεβίς, l'autre = Βασίλεως (?)

Outre-Jourdain. Scène médiéval :

+ Sigillum) Herve Godeschär.


— Légats d'Arabie. Une soixantaine de nouveaux milliaires à inscriptions, donnant les noms de légats d'Arabie déjà connus : Aelius Severianus Maximus, G. Claudius Severus, Flavius Julianus, Furnius Julianus, P. Julius Geminius Marcianus, Q. Scribonius Ternius (dont l'époque est désormais déterminée) ; Flavius Julius Fronto (qu'on croyait à tort s'être appelé M. Cornelius Fronto) ; un nouveau légat : Simonius Procule, sous le règne de Maximin (le même peut-être qui fut préfet de Rome en 259).

— L'empereur Vaballath. Un de ces milliaires est dédié à L. Julius Aurelius Septimius Vaballathus, le fils de Zanbie, qualifié de Imperator Caesar, Persicus maximus, Arabicus maximus, Adimbebacius maximus, plus, felix, invictus, Augustus.

— Inscriptions grecques, latines et nabatéennes. En outre, 23 inscriptions grecques et latines, et 3 nabatéennes inédites dont les estampages sont soumis à l'examen de M. Berger.

— Inscription néo-punique [ld., p. cxx]. Découverte à Dougga. Lecture de M. Berger ;
Le nom du dédicant est représenté par les deux caractères isolés et espacés (lectura certae), terminant la ligne 1. Malgré le sentiment de M. Berger, on est bien tenté d’y voir une abréviation par la première et la dernière lettre; le nom propre néo-punicque Ṣṭāa = Ridai, conviendrait assez bien; il nous est fourni par la bilingue d’El-Amrouni (transcrit Rideus); cf. un nouvel exemple Ridai, dans une autre inscription romaine d’Afrique (Bull. du Com., 1904, p. 399). Toutefois, dans ce cas, l’absence du patronyme est faite pour surprendre un peu. Faudrait-il considérer isolément les deux caractères comme les initiales respectives du nom du dédicant et de celui de son père?


— Onomastique africaine [Id., p. cxcvi]. Deux inscriptions romaines chrétiennes de Carthage, où deux noms féminins sont à noter: Benenata, qui est peut-être la traduction ou l’équivalent de quelqu’un des noms de femme composés avec ⲣⲩⲣⲓⲩⲧ, à moins que ce ne soit ici (c’est une chrétienne) un simple surmouillage de ⲡⲣⲓⲩⲧ, ⲡⲣⲓⲩⲧ; et Iagurta (? peut-être Magurta?), dont le P. Delattre rapproche le nom Iagurta, déjà trouvé par lui sur une autre inscription chrétienne de Carthage (Les Missions cathol., 1883, p. 94).

Noms gréco-sémitiques. — Une stèle découverte en Égypte, à EchmounEin (Hermopolis Magna), et publiée par M. Jouguet1, contient une longue liste de soldats tenant garnison dans cette

ville à l'époque ptolémaïque. Quelques-uns d'entre eux semblent être d'origine sémitique, d'après la physionomie de leurs noms, sans compter ceux qui ont peut-être la même origine mais portent des noms purement helléniques. La plupart de ces noms sémitiques appartiennent à l'onomastique araméo-arabe, c'est-à-dire nabatéenne et peut-être aussi iduméenne.

Αζίνας (génit. : I, 44 ; III, 17), cf. νεκος, νεκος, νεκος etc.

Αζίδιος (I, 39). Peut-être νιδίωμ, nom théophore qui ne s'est pas encore rencontré mais est vraisemblable, étant donné l'existence d'autres noms connus formés avec celui du dieu édomite Qos.

Αζίζες (gén. I, 48; III, 69). M. Jouquet y voit la transcription du nom romain Avidus. Il est bien plus probable que c'est νιδιωμ = 'Αζίζοις, très fréquent dans l'épigraphie du Hauran.


Μαμάργης (gén. : I, 28 ; III, 2). Nabat. ναμαρ.


Χαζαζανής (I, 67). Bien qu'à première vue l'élément final τις fasse penser à un nom d'extraction hellénique, on ne voit pas comment expliquer dans ce cas le premier élément Χαζα. D'où la conclusion que le nom est peut-être plutôt sémitique. Cf. les divers noms propres nabatéens et palmyrénien dérivés de la racine νι, et, en particulier, le palmyrénien νινιτ, si, comme le pense M. J. Mordtmann, c'est bien ainsi qu'il faut lire, au lieu de νινιτ dans l'inscription Vogüé n° 233 a (Oxon. III), rendu 'Αζίνας, dans la contre-partie grecque.

---

Le dieu thrace Asdoulêtos ou Asdoulès. Un bas-relief

1. Cf. un 'Αζίνας, qualifié expressément d' "Αζίνας (II, 48).
2. Cf. la liste analogue, avec des éléments ethniques similaires, trouvée à Memphis (Miller, Rev. Arch., 1870, I, p. 170 et suiv.).
3. Palmyrénitches (1890, p. 26).
thologique, avec inscription grecque, provenant de Melnik, en Macédoine, est dédié :

ΘΕΩΚΑΔΩΝΑΗΤΩ ΗΜΕΣΕΙ

M. Perdrizet lit : ΘΕΩΚΑΔΩΝΑΗΤΩ ΗΜΕΣΕΙ. Ne pourrait-on pas lire un peu autrement : ΘΕΩΚΑΔΩΝΑΗΤΩ ΗΜΕΣΕΙ ? La façon dont le groupe θεό est détaché matériellement de ce qui précède serait assez en faveur de cette lecture. Le libellé de la date, ainsi enclavée entre l'article et le mot « année » serait très régulier. Le nom du dieu thrace qui apparaît ici pour la première fois, serait alors Asdoulès et non Asdouléto, et, au lieu d'être un simple surnom topique, le dieu d'un bourg appelé Asdoula, il pourrait avoir une véritable spécificité mythologique, ce qui serait d'autant plus intéressant au cas où il répondrait réellement à Dionysos. Cf. la déesse thrace Τιμέξιουθη, citée par M. Perdrizet lui-même, ainsi que le thème doul, dul entrant dans la composition de divers noms thraces.

Le patronymique d’un des dédicants ΛΑΝΔΟΥ, que M. Perdrizet veut corriger en ΜΗΛΑΝΔΟΥ, tandis que M. Cumont incline à y voir un nom thrace Λανδρος, ou Λανδρès, n’est peut-être tout bonnement qu’une contraction populaire ou dialectale du nom hellénique très répandu Λανδρος (cf. Λανδρος).

Horus légionnaire. — Sous ce titre M. Benédite vient de publier une note sur une figurine du Louvre, en basalte noir, dans laquelle il reconnaît un Horus du type de ceux que j’ai étudiés jadis, c’est-à-dire portant l’uniforme militaire romain réglementaire. Malheureusement la figurine est très mutilée ; la tête manque, et l’on ne saurait affirmer que c’était celle de l’épervier.

1. La première lettre numérale, à en juger du moins par l’apparence du fac-similé, pourrait être à la rigueur un σ. Cela ne changerait du reste que légèrement la date : τοῦ = 243 (de l’ère d’Aetium) = 217 J.-C.
caractéristique d'Horus. En revanche, le dieu tient à la main un arc, et cet attribut, étant donné l'équivalence Horus-Apollon, paraît à M. Bénédite suffisant pour faire admettre l'identité mythologique.

Je me permettrai de faire remarquer à ce propos que le beau bronze hiéracocéphale du British Museum n° 36062 n'est pas, comme il semble le croire, un élément nouveau introduit par lui dans la question. Il a été gravé et commenté, ainsi que deux autres bronzes similaires du British Museum, dans une note additionnelle à mon premier mémoire (1877, pp. 42-44).

**Horus et saint Georges.** — Puisque l'occasion s'en présente je demanderai une fois de plus ce que je n'ai pu encore obtenir depuis bientôt trente ans que je le demande sans succès. Ne pourrait-on pas tirer du bas d'armoire, où il semble se cacher comme un pauvre honteux, pour l'exposer enfin au grand jour, le bas-relief du Louvre dont je crois avoir suffisamment montré l'intérêt capital pour l'histoire de la mythologie chrétienne? Si ce monument, après être trop longtemps resté méconnu, est désormais « célèbre dans la science », comme on veut bien le dire M. Bénédite, pourquoi s'obstiner à le tenir ainsi sous le boisseau?

— Le nom phénicien S N R. (R. E. S. 297). — Vérification faite sur la photographie publiée précédemment par le P. Lagrange (Rev. Bibl. 1902, pl. V, C; cf. pp. 524-525), la lecture matérielle de ce nom énigmatique 722 doit être tenue pour certaine dans la petite inscription découverte sur l'emplacement du temple d'Echmoun à Sidon. Il faut donc renoncer à la correction 7/22 (= 72) à laquelle on pouvait songer a priori et force est de chercher une autre explication s'accompagnant de cette graphie. Celle du P. Lagrange (Sinnour « Sin est ma lumière »); le rapprochement que je faisais éventuellement avec les noms égyp-
liens Σενάριος, Σενάριος; celui de M. Lidzbarski avec le nom de lieu γαλα, ne sont que des pis-aller peu satisfaisants. Faudrait-il y voir une de ces abréviations épigraphiques fréquentes en phœnicien et principalement en punique? On pourrait, dans cet ordre d'idées, penser à quelque nom tel que &γαλα ou &γαλας. Ces noms théophores ne se sont pas encore rencontrés; il est vrai, mais ils seraient d'une formation tout à fait normale.

Un Yakṣasid figurant dans la descendance du personnage, et ce nom étant particulièrement fréquent dans l'onomastique de Carthage, on pourrait en induire que la famille était originaire de cette ville, et cela expliquerait d'autant mieux l'emploi de ce procédé d'abréviation qui s'observe surtout dans l'écriture punique. A vrai dire, l'aspect de l'écriture n'a rien de punique; comme le fait observer le P. Lagrange, elle est franchement sidonienne. Mais on conçoit facilement que la dédicace, transcrit sur pierre par un lapicide local, ait pu être rédigée par ses auteurs selon les usages propres à leur dialecte d'origine. A noter que les trois caractères K & sont sensiblement espacés, comme si l'on avait voulu mieux marquer ainsi leur fonction de sigles.

Segor. — Pierre de Pennis dans son Libellus (Rec. de l'Or. lat., t. IX, p. 372) dit que cette ville est appelée Opidum palme, "a compatriotis." M. Kohler inclinerait à corriger satine. Toute correction est, je crois, inutile et le leçon du manuscrit est bonne. Comme je l'ai rappelé ailleurs (Rec. d'Arch. Or., II, 169), Segor était, en effet, désignée à l'époque des Croisades sous le nom de Palmer, Villa Palmarum. Quant à l'autre nom de Segor, enregis-

1. Nous ne connaissons jusqu'ici que les combinaisons Σενάριος, Σενάριος et γαλα. Le nom du dieu n'apparaît à l'état isolé, sous la forme γαλα, que dans une inscription du Péire (C.T. S., II, 118). Sa nature mythologique est encore indéterminée.

2. On remarquera que les noms théophores en K semblent, aux aussi, avoir été particulièrement fréquents dans l'onomastique punique. Ce serait un indice de plus en faveur de la conjecture que j'amus.
trê par Philippus et cité en note par M. Kohler, Beléozara, j'estime qu'il est à considérer comme une transcription plus ou moins exacte du double nom de la ville : Bela + Zoara (Zuwāzā).

— Monogramme byzantin. — Sur un petit flan carré de bronze (poids ?), trouvé à Carthage et publié par le P. Delattre (Recueil de la Soc. Arch. de Constantine, 1901, p. 478, n° 47.


§ 25

Nampulus.

L'épigraphe romaine d'Afrique nous fournit un groupe de noms propres de personnes visiblement congénères et vraisemblablement d'origine punique : Nampulus, Nampulosus, Nampulosa', Nampula'; ils sont naturellement à rapprocher des noms de même origine : Namphamo', Nampamo, Namphame, Nampa', Nymphamilla, Nampamilla, Nymphamina, Nampamina, Namfamina etc., d'une part et d'autre part : Namgidde, Namgedde', Namgiddi, Namgedenia, Namgoddina, etc.

3. BIBIA (Bebia = Bœbia) NAMPYLA.

Il semble hors de doute que c'est le même mot, טְנָא נ, « bon », qui constitue le premier élément des noms Nampulus et similaires. Mais à quoi peut correspondre le second, représenté par le radical put? La première idée qui vient naturellement c'est d'y chercher quelque dérivé de טְנָא « faire ». On pourrait même songer à rapprocher le titre donné à Ptolémée III טְנָאשְׁנָא = Euxiptes, dans l'inscription de Ma'soah 7; toutefois, il faut remarquer que l'ordre des éléments n'est pas le même. D'un autre côté, d'après l'analogy des noms homologues, on attendrait ici pour l'élément put un sens plus concret que celui que peut offrir un nom verbal tiré de טְנָא: Je ne crois pas qu'on puisse invoquer à l'appui le nom טְנָא, qu'on a cru lire au C. J. S., 1, 827, et

---

2. C. J. S., 1, 263.
3. C. J. S., 1, 717. L'exemple du n° 834 est matériellement douteux.
7. Rev. d'Arch. Or., 1, p. 84.
8. Avec la vocalisation en u, indiquée par le passage de Ptolemée, V, 1, 6, si לייל y répond bien à טְנָא (cf. Schroeder, op. cit., p. 17, n° 1).
qui est peut-être à rétablir simplement en נֵכָל; la ressemblance qu'il offre avec Napulus (C. I. L., VIII, index) est peut-être fortuite, si cette dernière forme n'est autre chose qu'une mauvaise graphie ou lecture pour Na(m) puls.

Strictement, si l'on rencontrait un jour la forme נֵכָל supposée par M. Schröder correspondre à Nampula, la question se poserait, d'après les analogies (נֵכָל, נֵכָל), de savoir si ce n'est pas un nom théophore, où נכָל ferait fonction de vocable divin, bien que la chose soit peu probable en présence du rôle avéré de cet élément dans les noms homologues נֵכָל. Mais jusque-là, rien ne démontre que pul soit une transcription de נכָל, et le champ reste ouvert à d'autres hypothèses. Cela posé, il en est une, assez risquée, je le reconnais, qu'il conviendrait peut-être néanmoins de considérer. Il existe en arabe un mot قل qui au pluriel قل signifiant « présage, augure, sort ». Le mot, bien qu'en apparence tout à fait isolé dans la famille sémitique, doit appartenir au vieux fond commun. Serait-ce lui, par hasard, que représenterait notre second élément pul? A ce compte Nampula signifierait « de bonne augure, fortuné »; ce serait tout à fait le pendant de נֵכָל, נֵכָל, et, comme ceux-ci, il trouverait sa place naturelle dans le groupe des noms בֶּן צֶבָּא, B•nifatur, Fortunatus etc., groupe auquel appartient lui-même le nom נכָל, car « le bon pied » rentre dans la catégorie des présages favorables (pede secundo, pede dextro, 'Aγαθόπον, etc).

Nous n'avons pas jusqu'ici rencontré dans l'épigraphie punique l'équivalent des noms, Nampula et similaires, et ceux-ci n'apparaissent que dans l'épigraphie romaine. Ce fait semblerait indiquer que ce type de noms n'est entré dans l'usage africain qu'à une époque assez tardive. Cela pourrait dans une certaine me-

2. Ces derniers nous les avons dans des inscriptions néo-puniques sont d'ailleurs encore quelque peu sujets à caution.
3. Il serait téméraire de rapprocher נכָל et la fête des בֶּן צֶבָּא ou « sortes », mot auquel on prête généralement une origine iranienne.
sure justifier l'explication par une forme qui, jusqu'à nouvel ordre, ne peut s'appuyer philologiquement que sur l'arabe. On pourrait supposer que le mot a été introduit en Afrique par les pratiques de la mantique pour laquelle les Arabes étaient réputés dans l'antiquité.

§ 25

Textes araméens d'Egypte

I

Le papyrus Euting.

Au premier rang des papyrus araméens doit se placer le beau et précieux fragment qu'a récemment publié M. Euting.

J'en ai salué l'apparition avec un véritable plaisir, car il apporte une consécration éclatante et définitive à ma thèse de l'origine perse de toute cette famille de documents.

Le déchiffrement en a été opéré par M. Euting avec sa maîtrise habituelle. Une traduction littérale en latin accompagne sa transcription. Elle est suivie d'un savant commentaire qui n'a cependant pas encore résolu toutes les difficultés, ni épuisé le sujet. C'est ce que j'ai essayé de montrer, dès la publication du mémoire de M. Euting, dans une communication sommaire faite à la séance du 14 août 1903 de l'Académie des Inscriptions; puis, d'une façon plus détaillée, dans une série de leçons faites au Collège de France, pendant le premier semestre 1903-1904.

1. Voir, par exemple, la curieuse inscription grecque de Thasos, Miller, 


Un des points les plus importants sur lesquels je crois avoir réussi à faire tout d’abord la lumière, c’est la lecture du nom égyptien d’Éléphantine, qui avait tout à fait dérouté M. Euting sous sa forme énigmatique ird = ‘à l’eb’. Cette découverte nous met à même de localiser avec une grande précision les faits historiques relatés dans le document. Elle tend, en outre, à faire supposer qu’il provient, comme tant d’autres conçus âmes, soit d’Assouan, soit de l’île même d’Éléphantine, où les Perses entretenaient une forte garnison, celle-là même dont il est question sur le papyrus. Elle a permis par contre-coup à M. Spiegelberg, comme on le verra, de rectifier son interprétation du nom du dieu égyptien Khmoub jusqu’ici méconnu dans le texte, et de confirmer son identification de la province de ṣnṣn avec le district méridional de la Haute-Égypte.

Sur d’autres points encore, intéressants à des titres divers, j’ai indiqué une série de modifications que me semblent comporter la lecture et la traduction de M. Euting.

Je crois utile de traiter ici la question d’ensemble, en prenant comme base son travail très méritoire et en m’arrêtant seulement aux mots, aux passages ou aux considérations générales, sur lesquels mes vues s’écartent plus ou moins des siennes. A l’occasion, je discuterai celles de M. Halévy qui, dans un travail postérieur de plusieurs mois à mes premières communications qu’il semble ignorer, s’est occupé de notre papyrus et a émis à son sujet des conjectures qui ne sont pas toujours heureuses.

Pour faciliter les explications que j’ai à présenter, je reproduis telle quelle la transcription même de M. Euting, en la

1. Cf. la stèle araméenne d’Assouan mentionnant le commandant de la garnison perse de Syène, datée de l’an VII d’Artaxerxès I (Rép. d’ép. syria., n° 438). C’est le cas de rappeler le curieux passage où Hérodote (II, 50) nous dit que de son temps, les Perses tenaient garnison à Éléphantine, ṣnṣ = ṣnṣ, ṣnṣ (Hérod. loc. cit.) et que l’organisation militaire y était la même qu’à l’époque de Psaumélicte, alors que la garnison, n’ayant pas été relevée depuis trois ans, déserta en Éthiopie.

faisant suivre d'un essai de traduction où j'introduis les données nouvelles résultant de mon étude :

**Recto, Colonne A.**

1. 
2. 
3. 
4. 
5. 
6. 

**Recto, Colonne B.**

1. 
2. 
3. 
4. 
5. 
6. 
7. 
8. 
8 bis. 
9. 
10. 
11. 
12. 
13. 
14.
que les Égyptiens se sont révoltés, nous, nous n’avons pas abandonné (le parti) de notre seigneur, et l’on n’a trouvé rien de mal à nous reprocher. En l’an 14 du roi Darius, alors que notre seigneur Archam s’en fut vers le roi, voici le méfait des prêtres de Khonouf. Ils ont fait une machination (?), dans la ville forte d’Éléphantine, avec W...g (?), qui était là (en qualité de) ..., ils lui ont donné de l’argent et des richesses. Il y a une partie du (...) du roi qu’ils (...) de la forteresse, et il a (...) un mur dans la breche (?), de la forteresse d’Éléphantine.

B. Et maintenant il a construit ce mur dans la breche (?) de la forteresse. Il y a un puits construit à l’intérieur de la forteresse, ne manquant jamais d’eau pour abreuver la troupe; alors même qu’ils seraient (un?) mandiz, (les soldats) pourraient boire à ce puits. Ces prêtres de Khonouf ont bouché ce puits. Si une enquête est faite par les juges, les chefs et les scribeurs qui sont en fonction dans la province de la région méridionale, notre seigneur sera renseigné par le contrôle de ce que nous avons dit et exposé.

C. — (Cette partie est trop mutilée pour qu’on en puisse risquer une traduction suivie. On trouvera quelques indications sur le contenu de ces lambeaux de phrases dans le commentaire donné plus loin.)

Le papyrus est déchiré au ras de la première ligne actuelle de la colonne A. Cette déchirure a même détruit la partie supérieure des lettres des premiers mots, ce qui rend le déchiffrage de ceux-ci très incertain. II serait permis d’induire de ce fait matériel que nous n’avons pas là le véritable début du document. La ligne 1 actuelle pouvait être surmontée d’une ligne au moins, et peut-être bien de deux ou même davantage. La même observation est applicable à la première ligne actuelle de la colonne B qui, écrite à gauche et en regard de la colonne A, devait avoir la même hauteur que celle-ci. Là encore, la déchirure qui se prolonge au même niveau a pu faire disparaître une ou deux lignes qui existaient dans le champ supérieur. A la partie inférieure, également, la bande de papyrus est déchirée, dans toute sa largeur, au ras de la 5e ligne des colonnes A et B. On pourrait donc en induire que, là aussi, il a pu disparaître, de part et d’autre, au moins une ligne, qui serait la 6e de chaque colonne.

Là, cependant, la chose est douteuse. En effet, s’il y a une lacune entre la colonne A et la colonne B, cette lacune ne devait pas être bien considérable ; c’est ce que semble indiquer la suite, à peu près continue, du récit relatif au mur de la forteresse
la disparition possible d'une ou deux lignes en haut de la colonne B, serait largement suggérée pour répondre à cette lacune hypothétique, sans que besoin soit de supposer en outre la disparition d'une ou deux lignes en bas de la colonne A.

Il y a là une question de disposition matérielle fort importante pour l'élucidation même du texte. Nous n'avons sûrement pas le commencement de celui-ci à la colonne A, dans son état actuel. Il manque une partie indispensable : l'adresse du destinataire et la mention des signataires, qui devaient être en tête, conformément au dispositif du papyrus de Turin, tel que je l'ai expliqué autrefois. En avons-nous la fin à la ligne 5 de la colonne B ? Tout d'abord on pourrait le penser, étant donnée la teneur même de cette partie où les auteurs de la pétition, après avoir exposé en détail le fond de l'affaire, y demandent une enquête qui établira le bien fondé de leurs dires. Cependant, à bien y réfléchir, on estime qu', là aussi, il manque quelque chose d'essentiel : l'indication des mesures réclamées par les intéressés pour mettre bon ordre aux agissements dénoncés par eux. C'est la conclusion logique de leur plainte.

Cette conclusion se trouvait-elle contenue dans une ou deux lignes écrites à la suite de la l. 5 de la colonne B et aujourd'hui détruites ? Il serait tempéré de l'affirmer, d'autant plus que cette suite nécessaire où est quelque peu fondé à la chercher dans la partie C, écrite transversalement, au verso du papyrus. 1... l'on admet la restitution de la l. 11 de cette partie, telle que je la proposerai, on a justement là, et, comme je le montre, dans les termes traditionnels, la coda attendue : « plaise, en conséquence, à notre seigneur d'ordonner... » J'hésite cependant encore à m'arrêter définitivement à cette idée. Cette partie C est dans un tel état de mutilation qu'il est bien sain de prétendre en déterminer même approximativement le sens général, voire le rôle réel dans l'ensemble du document. Je m'étais tout d'abord demandé si ce ne serait pas par hasard le résultat de l'enquête réclamée au recto, résultat qui aurait été consigné au verso par
les tiers chargés de le rapporter. Mais le ton même de ces lambeaux de phrases et, en particulier, la réapparition des mots « nous », « notre seigneur » etc., est plutôt de nature à faire croire que ce sont les auteurs mêmes de la pétition qui continuent à parler en leur nom.

Une autre idée m'était venue encore pour cette partie C. C'est qu'elle pourrait contenir non pas la fin, mais le commencement de la pétition, y compris le prémambule obligatoire dont j'ai parlé. J'avais même pensé un moment pouvoir retrouver une trace de celui-ci en restituant à la 1. 1 : « les serviteurs (םיִּלּוּחַ), les... qui sont dans la ville forte d'Éléphantine (אֶלֶּפֶּת אֱלֹהִי) ».

Mais c'est là une conjecture bien arbitraire. Elle serait en tous cas difficile à concilier avec la restitution proposée pour la ligne 44; car d'ordinaire, ce n'est pas au début, mais à la fin d'une pétition, après l'exposé détaillé des faits dont on a à se plaindre, qu'on sollicite de qui de droit les mesures nécessaires pour y remédier. A moins que l'on ne veuille admettre qu'à la fin de la pétition, ses auteurs, abordant les conclusions, rappelaient sommairement leur identité, définie d'une façon plus détaillée au début et s'exprimaient à peu près ainsi : « C'est pourquoi, nous, les serviteurs (םיִּלּוּחַ) susdits etc. »

De toute manière, un fait paraît matériellement certain. C'est que les 14 lignes du verso C représentent bien le nombre réel des lignes primitives de cette partie. Il n'y avait pas d'autres lignes au-dessous, comme le montre le champ blanc du papyrus. Il n'y en avait pas non plus au-dessus. En effet, entre la ligne 1 et le bord du papyrus, il y a un espace blanc d'environ 0,03 de largeur formant marge supérieure et dépassant de beaucoup la hauteur des interlignes sensiblement régulières. Par conséquent, la lacune initiale de cette partie C se réduit aux premiers mots perdus de la ligne 1, dont la justification demeure malheureusement inconnue jusqu'à nouvel ordre, les 14 lignes étant unifor- mement mutilées au commencement aussi bien qu'à la fin.

1. La distance moyenne des lignes, mesurée d'axe en axe, peut être évaluée à 0,015.
Quoi qu'il en soit, et ou qu'on voulle le placer sur le papyrus, j'estime qu'il y avait forcément un préambule à notre document, préambule que je restituerais ainsi, en m'appuyant sur l'analogy du papyrus de Turin :

A notre seigneur X (quelque nom probablement perse, celui du satrape successeur de Achéménée) tes serviteurs (ici, un groupe de noms, ceux des auteurs de la pétition, vrai peut-être d'une indication sur leur condition, origine, résidence etc.). Vie, santé, force (ou formule de salutation analogue) à notre seigneur ! Qu'il soit connu de notre seigneur que...

On remarquera que, dans cette restitution, j'introduis la forme du pluriel [nouns] « tes serviteurs », et non celle du singulier [noun] « ton serviteur » que présente le papyrus de Turin. Je ne pense pas, en effet, que notre document soit, comme le veut M. Euting, « le rapport d'un officier subalterne au satrape du roi des Perses en Égypte, relatant un soulevement des Égyptiens contre la domination perse ». Il n'émane pas d'une personne, mais d'un groupe — c'est ce que montre nettement la formule constamment employée [phrase] « notre seigneur », et non [phrase] « mon seigneur », comme dans le papyrus de Turin. L'observation que je fais est corroborée par l'emploi, non moins constant, du suffixe pluriel « nous », et des autres formes plurielles, chaque fois que les auteurs du document parlent d'eux-mêmes. Ce n'est pas un rapport de police, c'est une dénonciation faite par un groupe d'habitants, de particuliers, se trouvant lésés par suite des agissements des prêtres.

1. Le dernier mot de la I. 2, du papyrus de Turin, mutilé par la déchirure, a été lu jusqu'ici... [phrase], et cette lecture qui ne mène à aucun sens satisfaisant, a été maintenue par les éditeurs du C. I. S., II, n° 144. A la bien considérer, la dernière lettre visible est un P et non un D : les anciens fac-similés montrent ensuite les traces d'un Y, qui a dû disparaître depuis, par l'effet de quelque accident, car le fac-similé du C. I. S., ne le montrait pas. Ce groupe... [phrase] me semble devoir être complété en [phrase] et, conformément aux analogies de la ligne 5 cot. B du papyrus Euting combinées avec celles du livre d'Estras, vi, 12, j'incline à restituer... [phrase] qu'il soit à la connaissance de mon seigneur que...«

2. Ou peut-être la simple indication d'une collectivité, sans noms propres : « tes serviteurs les... habitant à... »?
de Khnoub. La preuve en est, c’est qu’à la fin, ils réclament eux-mêmes une enquête de police et de justice qui vériifiera, disent-ils, le bien fondé de leurs dires. Ce n’est pas là le langage d’un fonctionnaire, si subalterne qu’il puisse être. Comparer, à cet égard, bien entendu mutatis mutandis, le ton général des lettres dans lesquelles les ennemis des Juifs dénoncent au roi de Perse les agissements de ceux-ci (Esdras, iv, 11; v, 7). Là aussi les dénonciateurs insistent sur l’intérêt de l’État mis en péril par les entreprises contre lesquelles ils protestent. La comparaison est d’autant plus frappante que les documents peuvent être considérés comme sensiblement contemporains.

Quant à l’allusion au soulèvement des Égyptiens, elle ne figure ici qu’à titre incident ; elle ne fait pas le fond du document. Les pétitionnaires ne le rappellent que comme un fait antérieur à celui qu’ils visent ; c’est une protestation préliminaire de loyauté destinée à bien disposer en leur faveur l’autorité à laquelle ils s’adressent : lors du soulèvement des Égyptiens, nous, nous sommes restés fidèlement attachés à notre maître ; par conséquent, vous pouvez ajouter foi à ce que nous allons vous exposer, et ce dans l’intérêt même du roi et de ses représentants, intérêt compromis, au point de vue militaire, par les prêtres de Khnoub agissant de connivence avec un certain fonctionnaire d’Éléphantine corrompu par leurs gros bukchichs.

Je ne crois pas me tromper en restituant ainsi au document sa véritable physionomie. Cette rectification d’ordre général nous aidera à mieux saisir la valeur de bon nombre d’expressions prétant à la controverse. On pourrait même pousser plus loin les conséquences qui découlent de cette manière de voir. Quels peuvent bien être les auteurs de la dénonciation ? A la façon dont ils parlent des « Égyptiens » révoltés, je serais assez tenté de supposer qu’eux-mêmes n’étaient pas des Égyptiens. Ils semblaient vouloir faire bande à part, en séparant ainsi avec tant d’insistance leur cause de celle des Égyptiens. Bien des éléments ethniques coexistaient en Égypte à l’époque de la domination perse, et le champ reste ouvert à mainte hypothèse. Il pourrait
s'agir ici, aussi bien d'un groupe de Perses d'origine, que de Sémites quéronqués, ou de Grecs ou de Nubiens, etc. Il y a même une idée qui vient à l'esprit. Naurions-nous pas, par hasard, affaire à un groupe de ces Juifs dont la présence en Égypte est attestée aussi bien par la Bible que par le papyrus Cowley (cf. supra, p. 152)? Il y a dans notre papyrus un fait qui me frappe, c'est que lorsque ses auteurs parlent du dieu Klinoub, ils ne lui donnent pas son qualificatif de σάβα « le dieu », qu'on attendrait a priori, surtout dans un document de nature quasi-officielle comme l'est celui-ci, où les règles du protocolle tant religieux que civil doivent être soigneusement observées. Cette omission est quelque peu insolite si l'on tient compte des habitudes de l'épigraphie araméenne d'Égypte. Elle doit avoir sa raison d'être. Si les auteurs avaient été des Égyptiens, ils n'auraient guère manqué, semble-t-il, ayant à parler du grand dieu d'Éléphantine, de lui donner le qualificatif auquel il avait droit. Si même, ils avaient appartenu à une autre race, si c'étaient des Perses, Grecs, Nubiens, Araméens païens ou autres Sémites, ils auraient probablement, tout en dénonçant ses prêtres, fait cette politesse au dieu qu'ils nommaient, car dans l'antiquité, on avait généralement le respect des dieux du voisin, et encore davantage des dieux dont, habitant ou occupant le pays, on était en quelque sorte les hôtes. Il faut avouer qu'au contraire, si les auteurs de la pétition sont des Juifs, adorateurs exclusifs et intrusagers de Jehovah, niant toute divinité autre que la leur, la chose s'expliquerait assez bien. Cela ne peut que redoubler nos regrets de la perte du début du papyrus, car les noms ou qua-

1. On y constate bien, parfois, l'omission du titre σάβα après le nom spécifique de la divinité, mais ce n'est surtout dans les prosycnèmes où celle-ci est censée être interprétée directement.

lités des pétitionnaires qui pouvaient y être contenus, nous auraient sûrement éclairés sur leur véritable nationalité.

M. Euting identifie le roi Darius du papyrus avec Darius II Nothus, dont la 14e année correspond à 441-440 av. J.-C. On pouvait se demander, et je m'étais demandé tout d'abord si la rédaction du document était nécessairement contemporaine des faits relatés et si ces faits ne se rapporteraient pas au règne d'un roi antérieur au roi actuel. Auquel cas on aurait pu, à l'extrême rigueur, penser à Darius I, et, pour le satrape Archam, prédécesseur de celui à qui est adressée la pétition, au fils de ce roi, Arsamès, qui commandait encore dans l'armée de Xérès les Arabes et les Éthiopiens d'Égypte. Mais je reconnais que la chose est peu vraisemblable. Les auteurs de la pétition n'auraient pas attendu aussi longtemps pour formuler leur plainte ; elle doit viser des faits tout récents. Dans ces conditions, il ne serait pas impossible, moyennant une légère correction paléographique, d'identifier notre Archam, avec Ἀρξάμες (corr. Ἀρξάμες = Ἀρχάμες*) qui, selon Ctésias*, était satrape d'Égypte à l'avènement de Darius II, en 424, et fut l'un des premiers à se rallier à lui. Il n'est pas inadmissible que ce personnage qui, grâce à cette circonstance, devait être fort bien en cour, se soit encore maintenu pendant 14 ans dans son gouvernement, jusqu'au moment où il y fut remplacé par le satrape inconnu destinataire de notre lettre. Qui sait si ce dernier ne serait pas, par hasard, le Mitraouabicht ou Mithraustès du papyrus de Turin?

A. (colonne 1),

— L. 1. Les premiers mots sont dans un tel état de mutilation que je n'ose proposer aucune lecture ferme. Celles de M. Euting

1. J'étais encore sous l'influence de la traduction erronée de M. Euting, ἡμ. ἡμ. « régem hunc », qui semblait impliquer un roi autre que le roi actuel.
2. Une erreur de copiste analogue semble s'être produite dans ce même nom porté par le père de Darius III : "Ἀγασαχύς, "Ἀγάσαχύς, Diod. Sic., XIX, 5.
et de M. Halévy me paraissent être très sujettes à caution. Ce qui reste du premier mot a l'aspect d'un participe pluriel ; aussi, admettant tout d'abord, avec M. Euting, qu'il était suivi de הָרִים, avais-je proposé de voir là une fin de phrase construite comme l'est celle de B, 1, 5 (הָרִים הָרִים), et à séparer de ce qui suit par un point. Mais, en examinant bien le fac similé, j'ai des doutes sur la lecture même de ce pronom הרִים; ce que M. Euting considère comme les deux pieds d'un π ressemble beaucoup plus au tracé onduleux deux π consécutifs ; comparer au point de vue purement graphique, bien entendu, קָצָן, B, 1, 2. Cela remet tout en question. Quant au קָצָן " inter frumentum " de M. Euting, il n'est guère probable ; encore bien moins, le mot persan بندکان " les serviteurs " que M. Halévy veut reconnaître ici.

תָּנָש. Cf., pour l'expression, celle d'H. rodote (II, 30) parlant des déserteurs de la garnison égyptienne d'Éléphantine : עֲאָה וּלְמָרִים סְכָנָתָן.

— L. 2. חָרִים : participe past. La logique exige qu'on attribue à ce mot le sens actif de « dommageable » ; il s'agit ici d'un « mal » exercé et non pas subi. La nuance est accentuée par l'emploi de la préposition ב, et non ב comme dans le passage de Daniel, vi, 24 rapproché, d'ailleurs à propos, par M. Euting. De même, הָרִים a le sens de « a été trouvé », « inventum est », comme traduit avec raison M. Euting, et non pas celui de « est arrivé », comme traduit M. Halévy ; cf. l'ostrakon Cowley, B, 1, 6 (Rép. d'ép. sém., 492).

M. Euting marque un certain étonnement de ce que le mot הָרִים ne soit pas rattaché au nom de Darius par l'indice du génitif מ, ou par la préposition ב. Il n'y a pas lieu de s'étonner ; cette construction directe semble avoir été de règle, dans l'épigraphie araméenne d'Egypte tout au moins ; cf. C. I. S., 11, 122 ; Rép. d'ép. sém., 438 ; voir, en outre, le papyrus inédit et un proscynème dont je parlerai plus loin.

1. La restitution de M. Halévy [תָּנָש] est matériellement impossible.
3. Il semble qu'il y a encore une trace de lettre devant קָצָן.
Les deux dernières lettres du nom du satrape ܝܫܘܥ, ont été ajoutées après coup par le scribe; elles sont visiblement en dehors de la justification, très régulière, des lignes. À ce propos, je ferai remarquer, qu’aucun mot n’est coupé d’une ligne à l’autre; le scribe s’astreint à terminer et à commencer chaque ligne par un mot complet. Il semble que ce soit là une règle générale pour les papyrus araméens. Elle est observée dans tous les fragments connus jusqu’ici, et elle peut fournir d’utiles indications dans les cas de lecture douteuse. Elle l’était peut-être aussi, bien que là la chose soit moins certaine, sur les ostraka1, du moins ceux d’une rédaction relativement soignée.

— L. 3. Ici, comme je l’ai déjà proposé, je coïnciderais tout autrement que ne l’a fait M. Euting: ܐܠܘ (= se rapporte, non pas à ܐܠܘ (« ad regem hunc »), mais à ܐܠܘ; il faut interposer une virgule après ܐܠܘ, et comprendre: « ceci (est) le méfait ». Le démonstratif est au masculin; c’est normal, le mot perse ܕܘܚܒܐ(디) n’ayant que les apparences d’un féminin araméen, puisque le n’appartient au radical iranien. M. Euting est surpris que le ou bref n’ait été rendu par un ܐ. La chose s’explique facilement; c’est une simple ܢܛܒܙܠܝܘܢܝܐ, destinée non pas à marquer une voyelle réellement longue, mais à assurer la prononciation d’un mot étranger. Nous observons le même phénomène orthographique un peu plus loin (B, 1. 4) dans ܢܛܒܡܐ = ܢܛܒܡܐ de Daniel, m. 2. 3; et il intervient peut-être aussi dans le mot ܕܘܒܢܐ de B, 1. 2, si ce mot obscur est bien réellement iranien.

J’estime qu’il faut considérer le premier ܐ, suivant immédiatement ܢܛܒܡܐ, non pas comme le relatif, mais comme la particule indicative du génitif, et couper la phrase à ܢܛܒܡܐ: « ceci est le méfait des prêtres de Khnoub ». La forme particulière du pronom démonstratif pluriel ܝܒܢ, montre bien que ce pronom n’est

1. Elle l’est souvent aussi dans l’OGRAPHIE lapitaine, mais pas toujours cependant (cf. C. J. 8., II. 12). Cette inattention m’inciterait même à croire que ces dernières Inscriptions n’appartiennent peut-être pas tout à fait à la même période que celle des autres monuments araméens d’Egypte. Elle s’en distingue aussi, d’ailleurs, par la paléographie.
pas immédiatement postposé à "वै विक्रमस" et qu'il ne faut pas comprendre, ainsi que l'a fait M. Euting : "hi sacerdotes Serapei", comme s'il s'agissait de prêtres déjà mentionnés. S'il en était ainsi, nous aurions une forme différente de ce pronom, celle employée plus bas (B, 1, 3) : एव श्रावते व वै विक्रमस; ce qui, là, mais là seulement, veut bien dire : "ces prêtres de Khouch". Il résulte de là deux choses :

4° Il n'avait pas été déjà question des prêtres susdits avant le passage A, 1, 3 ;

2° ऐत commence une nouvelle phrase, et en est le sujet; il a la valeur de "ceux-ci". C'est la forme du pronom isolé, un véritable pronom dans toute la force du terme tandis que la forme ऐत fait plutôt fonction d'adjectif démonstratif.

अहवाल: Je crois avoir suffisamment démontré, dans mes communications antérieures, qu'on doit renoncer à la traduction conadem arcis, ici aussi bien qu'en G, 1, 1. Il faut dégager du prétendu mot अहवाल, le premier व विक्रम, qui est la proposition "dans" ; reste le groupe विक्रम, qui n'est autre chose que la transcription très fidèle du nom égyptien de l'île d'Éléphantine : ऐत. La chose est confirmée par A, 1, 5, où les deux termes de l'expression अहवाल विक्रम "à Éléphantine la forteresse" sont transposés en एत विक्रम "la forteresse d'Éléphantine", dans une construction qui met à nu le toponyme, débarrassé cette fois de la préposition trompeuse qui le masquait.

विक्रम. La première idée de M. Euting — et l'on va voir qu'elle était juste en principe — était de chercher là un nom de dieu. Il avait même pensé tout d'abord à celui d'Anubis ; mais il a bien-tôt reconnu que विक्रम ne saurait en être une transcription. D'autre part, l'absence du qualificatif usuel वैत a dû contribuer à lui faire abandonner cette voie, qui était cependant la bonne. Comme

1. Qu'on lisait autrefois à tort Ab. Abase.
2. Son hésitation sur ce point a été encore augmentée par la présence du groupe ऐत qui pouvait faire illusion à première vue. Mais il fallait le व विक्रम de l'état emphatique et il n'y en avait pas trace. Force était donc d'y reconnaître, comme il l'a fait avec raison, le pronom démonstratif pluriel.
je l’ai expliqué plus haut, cette omission peut avoir ici une raison d’être toute particulière.

Devant cette difficulté, M. Euting enlève alors recours aux lumières du savant égyptologue M. Spiegelberg, qui lui proposa de voir dans le mot énigmatique une transcription de l’égyptien ḫnoub, littéralement « la maison d’or », désignant souvent le Serapeum de Memphis, et aussi celui du nom de Koptos. Mais, depuis que j’ai réussi à établir qu’il s’agissait, en réalité, de Yeb-Eléphantine, M. Spiegelberg a été amené à reprendre la question sur cette nouvelle base, et il n’a pas eu de peine à reconnaître que ḫnoub n’était autre chose que la transcription araméenne du nom du grand dieu d’Éléphantine, à savoir Khnoub. La forme égyptienne la plus usitée est Khnumou ; mais la transcription grecque Xysoe, à côté de Xyseus, nous montre suffisamment que le m final pouvait se prononcer dans certains cas comme un b. Une preuve tout à fait topique de ce fait nous est fournie par la grande inscription grecque d’Assouan (l. 32), dans laquelle le groupe incompréhensible transcrit Τοιγοντιον Ειναρκη par M. Sayce, et pris par lui comme un nom propre de personne, doit être lu en réalité, comme l’a définitivement montré plus tard M. Schäfer : τοιγοντιον ειναρκη, transcription littérale du vocable divin officiel : Khnumou ; αινου : hou, « Khnum ou le grand, seigneur de Yeb (Éléphantine) ». Il s’agit là d’un prêtre de Khnoub résidant à Éléphantine : [ἐκ τοιγοντιον] ἑορτασε, et faisant partie d’un collège de prêtres de ce dieu : τοιγοντιον ἑορτασε (l. 15), qui avait dans l’île son temple appelé τοιγοντιον (l. 23). Je ne doute pas que ce même collège de prêtres de Khnoub que mentionne notre papyrus plus de deux siècles avant l’inscription

1. Après avoir écarté à bon droit un autre rapprochement avec Aneb (haz) « le Mur blanc » = Memphis, ou plutôt, le quartier de Memphis où résidait la garnison perse (je pense tantôt des historiens grecs).

2. Orientalische Litteratur Zeitung, janvier 1904, col. 10.


grecque d'Assouan. Je soupçonne que le Khnoubeion d'Éléphantine devait être adjacent à la forteresse, c'est ce qui explique l'ingérence des prêtres qui le desservaient et leurs empêchements dénoncés dans le document araméen.

Ce n'est pas la première fois que nous rencontrons le nom du dieu Khnoub dans des textes araméens d'Égypte. Mais, jusqu'ici, il s'était présenté sous la forme Khnoum qui, comme nous l'avons vu, coexista en égyptien avec celle de Khnoub. Sur un ostracon d'Éléphantine (C. I. S., II, 153 A) nous avons côté à côté les noms théophores de femme et d'homme : ֶּֽיְּֽנָּֽה, « celle qui appartient à Khnoum » et אְֽנִיָּֽה, « celui qui appartient à Khnoum ». Les éditeurs du Corpus ont justement rapproché de ce dernier la forme grecque Παριζισσυς ; j'ajouterai qu'à côté, on trouve les formes Παριζουσίας, et, pour le nom même du dieu, Κυρίσσις, formes qui nous garantissent l'équivalence ֶֽיְּֽנָּֽה = אְֽנִיָּֽה. Je releverai encore, dans un prosoponyme d'Égypte, le nom théophile נוֹתָֽנָּֽה ; et, dans un autre de même provenance, le nom même du dieu, à l'état isolé : נוֹתָֽנָּֽה והנע, « bénii soit Abinebo par Khnoum ».

L. 4. תיברה. La première lettre étant tout à fait mutilée, j'avais tout d'abord pensé à substituer un à au donné comme douteux. On aurait obtenu ainsi un dérivé de la racine בַּרְנ, « insidiari », soit un substantif féminin, soit un adjetif faisant fonction d'adverbe à la mode araméenne. Le mot aurait été en relation directe avec נבפ of the ligne précédente et aurait défini l'acte délictueux reproché aux prêtres, par exemple, une entente frauduleuse avec quelque fonctionnaire local gagné à prix d'argent — si, comme

1. Décrets et lettres de la seconde année du règne de Ptolémée Eupator (18 av. J.-C.).
2. Le temple de Khnoub à Éléphantine est encore signalé par Strabon, p. 603, l. 34 ; lapère Κυρίσσις. Remarquer cette nouvelle variante de la tabula finale :
4. Id., 4853.
5. Id. 4893 c.
je vais le montrer, c'est bien d'un fait de ce genre qu'il s'agit dans la suite de la phrase. Mais, vérification faite sur l'original, contrôlé par un excellent dessin du mot en litige qu'a bien voulu m'envoyer M. Euting, il faut renoncer à voir un ṣ dans la première lettre ; les restes caractéristiques sont bien ceux d'un ṣ. Je ne sais comment expliquer au juste le mot étymologiquement. Mais je crois bien que le sens réel ne s'écarte guère de celui que j'avais cru pouvoir induire du contexte tel que je l'entendais et continue à l'entendre. Avons-nous affaire à quelque dérivé de la racine ṣn (Ḳṣ, ṣn), ayant le sens de « pacte, alliance », ou bien à quelque terme apparenté à ṣn, « artifex, ṣyphön » et, à son groupe de congénères araméens ? Dans cette dernière hypothèse, il y aurait peut-être lieu de tenir compte, pour la morphologie, de la variante orthographique ṣn de Jérémie 11, 15, et pour la sémantique, des acquisitions pérjoratives du syriaque : ܢܕܪܐ, ܟܙܟܬܐ, dolus » ; ܢܓܓܓܢ, « callide ». Cela nous conduirait à l'acceptation de « manœuvre dolosive, machination ». J'ai bien songé aussi à chercher sur le terrain iranien1 ; je n'ai rien trouvé de satisfaisant. D'ailleurs, on ne voit pas a priori pourquoi l'on aurait été emprunter ici à l'étranger un mot qu'on pouvait trouver facilement en araméen, pour exprimer l'idée dont il s'agit bien probablement.

Pour la construction générale de la phrase, je m'écarte tout à fait de la façon de voir de M. Euting. La préposition ṣ do indique, selon moi, « avec qui » les prêtres ont fait une entente. Le groupe suivant (2177) est le nom même de ce personnage avec qui ils ont lié partie. Il est si mutilé qu'il serait téméraire de risquer une lecture ; il semble, toutefois, avoir une physionomie perse, surtout s'il commence réellement par ṣ et finit par 2 — les seules

1. On ne saurait s'arrêter sérieusement à l'idée d'un composé de ṣam, « ensemble » et de ܒܒ, « bande, vendre, vendre, iler ». Quant à l'explication de M. Halévy par le verbe ᵐᵃʳ-aš, « doute d'un ensemble » et, par suite « mêlée, querelle », autre qu'elle est peu satisfaisante en soi, elle est, à mon avis, en plein désaccord avec le contexte, où il s'est indiscutablement question d'un conflit nuis, au contraire, d'une entente, et d'une entente inépuisable.

2. Et encore, ce ṣ est-il sûr ? Ne pourrait-ce être un ṣ incomplet ? Dans ce
lettres tant soit peu certaines. Ce début fait penser aux noms iraniens Widarna (Βζωναν), Widraś, Wirasp, Widisrawanah, etc., et, sous le bénéfice de l'identité reelle du troisième caractère actuellement méconnaissable, aux noms Wistaspa, Wiziarštì, Winasp, Windasfirmah, Windarud, Windas-hormazd, Windad-mihir et similaires. On n'a, comme on le voit que l'embarras du choix pour la premiere partie du nom; j'ajouterai même qu'en examinant bien le fac-similé, j'inclinerai à voir un noun dans la troisième lettre, plutôt qu'un daleth ou rech. Cela nous mènerait vers un nom commençant par l'élément Win... ou Winda. Ce qu'il faudrait expliquer c'est la finale en ֶת, précédée d'une ou deux lettres au plus. C'est aux iranistes qu'il appartient de nous éclairer sur ce point.

Quel que soit le nom propre, le ֶת qui le suit n'est pas la particule du génitif; c'est le pronom relatif, à construire avec le verbe ֶת, après lequel il faut mettre un point, un point et virgule. Je coupe, comme on le voit, la phrase tout à fait autrement que ne le fait M. Euting, suivi par M. Halévy. On obtient ainsi un sens parfaitement cohérent et tout à fait plausible: « Avec Wi... qui était là [...] ». Le mot lu ֶת n'a rien à voir avec le pehlevi ֶת « écrit, écrit » et ses décalques araméens plus ou moins fidèles. Il doit indiquer la fonction que Wi... occupait à Eléphantine. Si la lecture était certaine, on pourrait penser, au moins pour la première partie du mot, à un rapprochement avec les ֶת, qui, dans les livres de Daniel et d'Esther, désignent une certaine catégorie d'officiers perses. Mais est-elle certaine, bien que M. Euting ne signalé aucune lettre comme douteuse? Je me demande par moment si l'on ne pourrait

cas le nom Widarna, ֶת, répondrait assez bien à l'apparence des autres éléments graphiques.

1. Par moment je crois distinguer ֶת. Mais j'ignore si ce mot, essentiellement iranien, peut entrer comme second élément dans la composition de noms propres.

2. Je n'insiste pas sur l'explication absolument inadmissible de M. Halévy « tes ouvriers » (ֶת = souda fratěl, ֶת).
pas lire, correspondant au persan moderne "garden, chef d'arrondissement, phylarche". En tout cas, ce doit être quelque mot définissant l'autorité, civile ou militaire, dont était investi le personnage.

La phrase ainsi coupée, le reste devient très clair et se passe de commentaire : "ils lui ont donné de l'argent et des cadeaux". Je ferai seulement remarquer que la construction ainsi obtenue, avec les régimes directs précédant le verbe, est tout à fait dans les habitudes de la langue de notre papyrus.

— L. 5. L'expression ἃνάσα κ αὐτός doit-elle être prise au sens de "nonnulli ex" (Eating), "quelques-uns des" (Halévy)? Dans ce cas, on attendrait un pluriel après ἃνα, et ce pluriel, suivi de ἃνάσα κ αὐτός, devrait être à l'état emphatique écrit ἃνα, et non ἃ, conformément aux habitudes de la langue de notre papyrus. Le mot mutilé θεσς ne répond pas à cette dernière condition. Aussi me demande-je si ἃνάσα κ αὐτός ne désignerait pas plutôt une "partie" d'une certaine chose concrète, exprimée par un mot se terminant en ἃνα, ou singulier emphatique : « il y a une partie de [...] du roi qui... » (ou "que"). On serait assez tenté de restituer ce mot : θεσσα. Il s'agirait alors, ce qui serait fort intéressant, de l'apadana ou palais royal. Je dois dire, toutefois, que ce qui reste du sommet de la première lettre, forme un angle un peu aigu pour un θ.

B (colonne II).

— L. 1. ἄγωνα. La signification de "ruines, brèche", obtenue par induction éymologique, n'est pas certaine. Ne serait-ce point quelque terme technique désignant une certaine partie

1. Sans doute, le nom final peut paraître un peu raide ; mais il l'est tout autant dans ἄγωνα. A. 1. 4.
2. ἁνάσα = cercle, = parvni. ἁνάσα κ αὐτός = parw anienvorata.
3. J'avais d'abord cherché à dégager du groupe une désinence θεσσά... ; mais, malgré certaines appendances du fait-simmé, je crus qu'il faut y renoncer : il n'y aurait plus l'intervalle voulu entre le mot ἃνα, qui suit.
normale de la citadelle? On peut prendre en considération, sous le bénéfice de la règle qui permet d’orthographier *lubium* la siffante *v* ou *u* au contact d’un *v*, les racines *Y[X]?, Y[CE]?, *traverser*, *YEO* « marcher, passer ». Peut-être quelque chose comme *allée, passage* ??

— L. 2. *YEE* (ou *YKEE*?). Les hypothèses iraniennes suggérées par M. Euting et par M. Halévy et les sens divergents qu’ils en tirent ne me paraissent pas avoir résolu la question. Par moment, j’inclinerais à croire que ce mot énigmatique, à la physionomie assurément étrangère, désigne peut-être une certaine unité militaire de l’armée perse. L’idée sur laquelle insiste le rédacteur, ce serait alors le nombre des soldats auquel pouvait suffire l’eau du puits, et non pas telle ou telle condition dans laquelle ils se trouveraient éventuellement (*circumvaliati*, Euting; *cantonnes*, Halévy). Pour exprimer des idées aussi simples que ces deux dernières, point n’était besoin, semble-t-il, d’aller recourir à une langue étrangère. Le lexique araméen n’offrait-il pas des mots adéquats? Il n’en va plus de même s’il s’agit de définir non pas la situation, mais le nombre de la garnison au regard du débit du puits*: « fussent-ils un régiment (?) une légion (?) l’eau de ce puits serait en quantité suffisante ». On comprendrait, dans ce cas, qu’on se soit servi d’une expression technique empruntée à l’organisation de l’armée perse et représentant par elle-même une agglomération d’hommes d’un chiffre déterminé. Resterait à savoir laquelle. Nous voilà ramenés, mais par une tout autre voie que celle suivie jusqu’ici, à l’hypothèse d’une étymologie iranienne. Faute de mieux, je risquerais celle-ci, avec toutes les

1. Insistance marquée par la locution *Y[X]*, dans laquelle *Y*, proprement *v* ou *u*, me semble avoir la valeur de *s* et, étymisé *v* : alors même qu’ils seraient un *nauze*.

2. Il ne fait pas perdre de vue que ce que le rédacteur tient à faire ressortir, c’est que ce puits était irrigation. La clône n’a pas lieu de surprendre ici, comme cela est plus que probable, il était aménagé par les influences mêmes du Nil, il devait au trouver dans les mêmes conditions hydrologiques que le fameux puits au tombeau, qui existait encore aujourd’hui dans l’île d’Elephantine, et même il n’est pas, par hasard, identique avec lui.
réserves qu'elle comporte, bien entendu. \(\mathbb{M}\) offre une analogie assez marquée avec un groupe de mots arabes rapportés à une racine artificielle \(\mathbb{M}\), à savoir : \(\mathbb{M}\), « mesure, nombre », \(\mathbb{M}\), géomètre, architecte, ingénieur ». Ce groupe est issu comme on le sait, du mot persan \(\mathbb{M}\), « mesure ». L'emprunt sémitique pourrait même être considéré comme plus ancien si l'on était sûr de l'âge des mots \(\mathbb{M}\), \(\mathbb{M}\), etc., qui apparaissent dans certaines sources rabbiniques¹. Sans doute, la présence du \(\mathbb{M}\) dans notre transcription araméenne peut faire obstacle au rapprochement. Même si l'on admet que celle voyelle, longue en apparence, n'est ici que l'indice d'un \(\mathbb{M}\), comme plus loin (B, l. 4) le premier \(\mathbb{M}\) \(\mathbb{M}\), et comme plus haut (A, l. 3) le \(\mathbb{M}\), il faudrait encore rendre compte de la différence vocalique existant entre \(\mathbb{M}\) et \(\mathbb{M}\). N'était cette difficulté d'ordre phonétique, on comprendrait assez bien l'évolution sémantique qui aurait pu amener le mot signifiant en général « mesure, quantité » à l'acception spéciale d'une tunique d'un certain effectif. Ce serait une évolution dans le genre de celle que nous constatons dans d'autres langues, par exemple pour le latin \(\mathbb{M}\), avec son décalque \(\mathbb{M}\), qui dans la langue militaire avait fini par désigner une unité déterminée, légion, cohorte, etc. Elle se trouverait même justifiée d'une façon assez tropique si l'on pouvait prendre au sérieux un curieux passage d'Hérodoté sur le mode de dénombrement de l'armée perse. Lorsque, nous dit-il, Xerxès fut arrivé dans la vaste plaine de Doriscos, en Thrace, voici comment il procédait au dénombrement de ses troupes. On commença

¹. Puis, au sens étroit, une certaine mesure de longueur, une sorte d'aube,
². Levy, Neuhebr. W., s. v.
³. Avec le \(\mathbb{M}\) attêné par le peuple \(\mathbb{M}\), perse \(\mathbb{M}\). Il serait temporaire de vouloir faire intervenir ici quelque phénomène phonétique analogue à l'\(\mathbb{M}\) arabe.
par rassembler un premier groupe de dix mille hommes qu'on tassa, le plus serré possible, sur un même point. On traça autour d'eux un cercle ; puis on les fit sortir et l'on construisit sur ce cercle une clôture d'enceinte (exarxé) à hauteur de nombri. Après quoi, l'on fit passer successivement par cette enceinte tout le reste de l'armée, par paquets de 10,000 et on calcula ainsi un total de 1,700,000 hommes.

L'armée aurait donc été jaugée et non dénombrée, mesurée et non comptée. Hérodote s'est-il fait ici l'écho de quelque légende destinée à faire ressortir le caractère pour ainsi dire innombrable des envahisseurs ? Ou bien un tel mode de dénombrement a-t-il été réellement en usage chez les Perses ? Dans ce dernier cas, le mot hanḍa = hebaḍ « mesure » s'expliquerait assez bien, et le chiffre de 10,000 serait celui de cette unité militaire. Il se pourrait, d'ailleurs, que le raconter d'Hérodote reposât sur quelque étymologie populaire visant ce mot même et le sens apparent qu'il présentait. Après tout, le dire d'Hérodote est peu-être exact jusqu'à un certain point. Le mot latin cohortes ne signifiait-il pas simplement lui-même, à l'origine, un « enclos », et, en particulier, un « enclos pour les pouleis »?

1. Hérodote, VII, 60.

2. Ce procédé fait songer à celui dont parle le scribe Louis de Rochefoucauld (Journal de voyage, p. 92), pour la vente des poulets à l'élevage desquels on se livrait à Jérusalem sur une grande échelle : « Faitl il artificiel plus clair gallinaram, Pentant otus in sono ex quiuia narcissum hallucin pulii, qui vendantur ad mensuram. Habent enim circulum annum latum et quod possit includere diant pro vili priscia. »

3. Cf. le mesurage des Moutiers au cordoue, pratiqué par David pour en faire deux parties vouées à la mort et une troisième épargnée (I Samuel, viii, 2).

4. Ce chiffre correspondait à une unité réelle ; cf. Hérodote, VII, 81 : κοιλείον μὲνοι ραπατωλοι. Voir aussi Hymenaeus, Cyrop., VIII, 1 (p. 1544, Didot), sur l'organisation de l'armée perse en décades, lunes (cortures), chilées et myriades, ces dernières représentant les grandes unités où les faubourgs opéraient le commandement en chef, sans descendre dans le détail des sous-unités. Pour ce qui concerne les cortures, voir plus bas, mes observations concernant l'expression τῆς τῆς πτολ. que j'ai dénombrée sur un autre fragment de papyrus.

Au demeurant, si l'on répugne à admettre un rapport linguistique réel entre \textit{hom} et \textit{am\-\textit{dz}}, il restait tout de même la ressource d'expliquer ce premier mot par un composé persé : la préposition \textit{ham} = \textit{hom} (devant la dentale) + la racine \textit{dz} ; tout en assurant au mot l'acceptation de corps de troupe à un effectif déterminé. Ces éléments constitutifs sont les mêmes que ceux visés par M. Halevy, mais le sens obtenu finalement serait tout à fait différent.

— L. 4. Il faut s'en tenir, pour le sens général de la phrase, à la traduction de M. Enting. La modification radicale que M. Halevy propose d'y introduire ne me paraît pas pouvoir être acceptée. Ce que réclame en premier lieu les pélléniens, c'est une enquête destinée à prouver le bien fondé de leurs allégations ; quant aux sanctions qui en seront la conséquence logique, ce n'est qu'après cette enquête préalable qu'ils les demanderont. Nous retrouverons plus loin, dans la partie G., des traces non équivoques de cette conclusion nécessaire de leur plainte ; ici, elle serait prématurée. D'un autre côté, s'il s'agissait de rétablir purement et simplement les choses en l'état, ou ne voit pas le besoin de mettre en branche toute cette série d'autorisés complaisamment énumérées, comme le veut M. Halevy : « s'il est permis qu'il soit reconstruit par les juges, les commandants et les employés qui commandent dans la province... » On s'explique au contraire parfaitement le rôle de ces autorités dans une enquête à plusieurs degrés portant sur des faits dénoncés. Enfin, dans ce cas, le second membre de phrase traduit par : « que notre seigneur prenne connaissance, etc. », ne serait pas à sa place ; il devrait logiquement précéder le premier.

\textit{K\textsuperscript{2}}. En comparant l'ordre hiérarchique dans Daniel, \textit{m}, 2, 3, lequel s'arrête aux \textit{k\textsuperscript{2}}, on est amené à croire que nos \textit{n\textsuperscript{2}}


Il y a bien encore un mot \textit{am\-\textit{dz}}, pourrait être trouvé en rapport de la première moitié du texte ; le 

\textit{am\-\textit{dz}} est monyme longue, qui semble se rapporter à une expression qu'Elie, \textit{v. q.}, a été empêché de mentionner sous coup de mort par les Bœotiens, pour qu'on puisse faire haut sur lui.
dévread être des fonctionnaires d'un degré au-dessous de ceux-ci. Leur nom même indique que leurs pouvoirs devaient être de l'ordre poïenier plutôt que judiciaire. Par contre, les [noms] correspondant sur notre papyrus, terme à terme, aux [noms] de Daniel, on obtient pour ce dernier mot la confirmation du sens qu'on avait déjà déduit étymologiquement de l'iranien datóbar, pehlevi datóbar, persan dōvār, « juge ».


C (verso).

Les 14 lignes du verso, bien que gravement mutilées au commencement et à la fin, représentent bien, pour les raisons que j'ai données plus haut, le chiffré réel des lignes primitives. L'écriture a beaucoup plus souffert ici qu'au recto. Bien que j'aie reproduit telle quelle la transcription de M. Eutin, elle est susceptible de quelques modifications matérielles que j'indiquerai dans le commentaire. Ces amendements obtenus par l'examen seul de la photographie demanderaient à être vérifiés et seraient peut-être augmentés par l'autopsie de l'original.

— L. 4. À la fin, j'ai déjà proposé de restituer : ...חנינא הנס, « qui sont dans la ville forte d'Eléphantine ». Le mot précédent est très douteux ; il semble bien se terminer par la désinence du pluriel emphatique ». Puis vient — je procède en remontant — un caractère bien calé et bien court pour être un ; serait-ce un ? Puis, un , ou ; puis un . Puis un , . ? ou ? Il est
possible qu'il y ait encore, au-delà, une lettre ou deux faisant toujours partie du même mot. Il est bien regrettable qu'on ne puisse pas le déchiffrer, car il contient peut-être l'indication de la condition sociale ou ethnique des auteurs de la pétition. Si le γ final qu'a cru voir M. Euting sur l'original existe réellement, on pourrait même songer à restituer en γὶς le mot précédant celui-ci. Cela nous donnerait, par analogie avec la formule que j'ai indiquée plus haut, un début de la troisième partie conçu à peu près ainsi : « En conséquence, nous, tes serviteurs, les...... (susdits), résidant dans la ville forte de Yeb, nous...... » Les auteurs de la pétition, abordant, après l'exposé des faits, la question des mesures à prendre, spécifieraient à nouveau leur identité déjà établie, d'une façon peut-être plus détaillée, au début de la pétition.

— L. 3. Il semble qu'on puisse lire ἵναι au lieu de ἵς. Les caractères précédents, lus γ, et d'ailleurs douteux, paraissent être écrits dans l'interligne 3 — 4 ; dans ce cas, ce pourrait être une surcharge, à rapporter à la ligne 4 (cf. un fait analogue aux lignes 8-8 bis-9).

— L. 4. Je lirais plutôt ἄνδρα, voire ἄνδρας ; plutôt que ἦδρας.

— L. 9 Le mot γἴς, écrit dans l'interligne (8 bis), au-dessus et au bout de γὰρ, semble devoir être intercalé dans le texte après ce mot. Le tout est peut-être à restituer : γὰρ γὰρ γὰρ ἢ γῆς, « s'il plait à notre seigneur », conformément à l'expression analogue que je crois reconnaître aux lignes 11 et 12. Le mot γ剅ς est-il à rattacher à ce qui précède (cf. Daniel, vi, 24 ; γὰρ ἐγώ ἄνδρα τῆς γῆς)? ou bien, au contraire, à ce qui suit (γ I. ἐνεπλήσθης ; « vexations, vexateurs »)?

— L. 10. La première lettre mutilée est peut-être plutôt la tête d'un γ final que le reste d'un γ. Dans ce cas, ce pourrait être la désinence d'un verbe à la 1er pers. plur. du prêtérit, ou mieux, avec une tournure employée souvent dans notre document, la désinence d'un participe pluriel ayant pour sujet le pronom γὰρ qui le suit : « nous avons...... », ou « nous sommes...... de l'armée ». 
— L. 11. Faisant fond sur l'observation faite à propos de la ligne 9, et aussi sur celle qui sera faite à propos de la ligne 12, je serais tenté de restituer ainsi :

(on ... 5.)

Je m'appuie, pour la restitution de cette formule, qui semble avoir été de style dans la chancellerie araméo-persie, sur les nombreuses analogies fournies par une série de passages bibliques.

— L. 12. La aussi, après aussi qui appartient peut-être à la fin d'une phrase précédente, j'incline à restituer :


— L. 13. Le groupe lu  רֶע is très douteux. Le 3e avant-dernier caractère pourrait être un  פ. Terminaison d'un verbe (ןו 87) à la 3e pers. plur. de l'aoriste, ayant pour régime indirect le mot suivant ? Ce mot est-il יָסְתָּרוּת ? Ce serait une forme féminine bien étrange — M. Euling le reconnaît lui-même, tout en lisant ainsi — et tout à fait en désaccord avec l' étymologie, généralement admise, de יָסְתָּרוּת. Je lirais יָסְתָּרוּת. Sur la photographie, la 3e lettre, avec sa haste raide et courte, ressemble à ז plutôt qu'à ז. Nous obtiendrions ainsi un mot très intéressant, un participe féminin faisant fonction de substantif, tiré de la forme אֶסְתָּר  du verbe אֶסְתָּר, avec application de cette règle de la phonétique araméenne qui veut qu'à cette forme et aux formes similaires, dans les verbes commençant par une sifflante, le פ servile passe derrière la sifflante et se transforme en même temps en dentale harmonique. Noter le mot est constitué exactement comme le serait יָסְתָּרוּת issu de יָסְתָּר, אֶסְתָּר de יָסְתָּר. Quant aux sens, la racine אֶסְתָּר nous en fournit qui sont bien en situation ici : hébr. bibl.  « exseeratus est », אֶסְתָּר « exsecrabilis », הָסִּיר  « ire (Dei) » ; cf. syr. אֶסְתָּר, אֶסְתָּר, « reprehensio.

1. Pour la seconde partie de la formule, cf. Entras iv, 16, 20, 24 ; v, 3, 9, 12, 17 ; vi, 3, 8, 11, 12 ; vii, 13, 24 ; Daniel, vi, 10, 12, 29 ; iv, 3 ; vii, 14, 27. Pour la première, cf. Entras, v, 17 : רֶע לְמָכָא עָשָׂר אֶשָּׂר רְשָׁא בְּתָנָא רְשָׁא בְּתָנָא.

2. Selon Flügel, (ן)ץ + רֶע בר (= יָסְתָּר, יָסְתָּר) ; cf. pretérite n.
culpato». Nous ne serons pas éloignés de la vérité en traduisant : « chose exécrable, fortuit » ; c'est en quelque sorte le pendant araméen du terme iranien کن ابز empleado plus haut (A, l. 3) pour qualifier les agissements des prêtres égyptiens. Le mouvement général de la phrase, dont nous n'avons plus que des lambeaux aux lignes 12-13, serait alors quelque chose comme : « S'il plait à notre seigneur, ordre sera donné de..., pour qu'ils, pour qu'on... » au forfait que nous avons dénoncé 
کن ابز 

— L. 14. Peut-être pourrait-on lire  غزة au lieu de  بغ؟

« Le... nous appartenant, qu'ils ont pris pour... ».

II

Fragment de papyrus trouvé près du temple de l'Ile d'Éléphantine en 1902. Je reproduis la transcription donnée par M. de Vogüé dans le Répertoire d'Épigraphie sémitique, n° 246 ; je modifie seulement quelque peu la restitution proposée pour la lacune de la ligne 4.

[... traces de traces de lettres,]...... 1

[... III] [III] [III] III [III] III 2

[III] [III] III [III] III 3

[III] [III] III [III] III 4

Il semble plus naturel de considérer  يمن et  ببن comme des pluriels de forme masculine en ّ، plutôt que de forme féminine en ّ، ce dernier mot étant spécifiquement masculin et le premier existant réellement en araméen biblique sous la forme  يمن.

À la ligne 4, la restitution proposée :  نمو est certainement trop courte, si l'on tient compte de l'étendue réelle de la lacune qui, mesurée au compas, comporta 8 à 10 lettres ou signes. Celle que je lui substitue n'est, bien entendu, qu'une indication
conjecturale; on pourrait penser à d'autres encore, telles que [texte manquant].

Il est bien difficile de savoir ce dont il s'agit au juste, et à quoi se rapportent les séries de dimensions exprimées en cordées et en palmes. C'est peut-être, en tout cas, forcer le sens de que de le traduire par "table"; c'est proprement une "planche", s'il s'agit ici de bois; ou bien une "plaque, dalle", s'il s'agit de pierre, ce qui n'est pas impossible.

Étant donné que nous sommes en Égypte, il est à présumer que la condition employée est la petite condition égyptienne d'usage courant dans les travaux d'art, longue de 0°,43 et divisée en 6 palmes de 0°,075. Les deux premières dimensions exprimées pour chaque pièce répondent assurément à la longueur et à la largeur. On a proposé de reconnaître dans le mot énigmatique la troisième dimension, celle de l'épaisseur. À ce compte, nous pourrions nous représenter la première pièce, mesurant: long. 5°,40 X larg. 0°,450 X ép. 0°,320, comme une sorte de madrier long et épais, ou bien comme un grand bloc de pierre parallélépipède très allongé pouvant servir, par exemple, de intèau. La deuxième pièce aurait mesuré: long. 4°,275 X larg. 0°,450; épaisseur inconnue; la troisième, beaucoup plus courte: long. 2°,25; largeur inconnue, mais vraisemblablement supérieure à 0°,150; épaisseur inconnue.

Sans doute, il semble assez logique, à première vue, que l'on donne les trois dimensions d'un solide et que, par conséquent, doit être pris au sens de "épaisseur". Il y a cependant à cela une difficulté, c'est l'énymologie; la racine s'applique toujours à quelque chose d'arrondi, et l'on aurait mieux trouver ici quelque sens répondant à cette notion de périphérie. D'autre part, l'araméen a des mots consacrés pour désigner l'épaisseur. Pourquoi n'avons-nous pas l'un d'eux dans ce texte? J'ai pensé à diverses combinaisons, respectant mieux le sens énigmatique "tour, pourtour"; mais elles pèchent en général par quelque

1. Cette-ci même serait encore un peu courte.
incompatibilité dans les dimensions et proportions données. Celle qui irait le moins mal serait peut-être encore celle-ci. Nous aurions affaire à trois planches de bois, ou à trois dalles de pierre, qui ne seraient définies que par leurs deux dimensions, la longueur et la largeur, l'épaisseur étant négligée, et négligeable au point de vue du travail qu'on leur aurait fait subir. Ce travail aurait consisté dans un ravalement du champ laissant un encadrement ou une moulure sur l'une des faces de la planche ou de la dalle : c'est cet encadrement qui serait désigné sous le nom de ננה, et les chiffres qui suivent, ou qui suivaient, exprimeraient la largeur du panneau ravalé, par rapport à la largeur totale, soit, dans le premier cas : 0°.450 — 0°.320 = 0°.130 : 2 = une bordure de 0°.065, courant tout autour. Dans ces conditions, on s'expliquerait mieux le rôle grammatical de la préposition מ, « à l'intérieur, dans », précédant le mot ננה exprimé ou sous-entendu. Le tout serait alors à comprendre à peu près ainsi :

Dans une (planche ou dalle), longueur 12 coutées, largeur 1 coutée : un encadrement, [..... palmes.....]

Dans une autre planche (ou dalle), longueur 9 1/2 coutées, largeur 1 coutée : un encadrement [..... palmes.....]

Une autre planche (ou dalle), longueur 5 coutées, largeur 1 coutée, 1 palmes : un encadrement [.....] palmes.

Si, comme cela est à supposer, il s'agit du mémoire de quelque entrepreneur, charpentier ou tailleur de pierre, il est assez naturel qu'il se borne, sans se préoccuper de l'épaisseur, à donner la longueur et la largeur de la face ouvrée par lui ou par ses soins, de façon à permettre d'estimer le travail à la coutée courante ou superficielle.

III

Fragment de papyrus trouvé avec le précédent, près du

1. Dans cette hypothèse le ננה de ננה pourrait à la rigueur représenter le pronom suffisant femelle se rapportant à ננה : « son encadrement ». 

248 RECUEIL D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
temple de l'île d'Eléphantine 1. Écrit recto (A) et verso (B) ; pour passer d'un texte à l'autre, il faut retourner le papyrus de bas en haut. Moins séparés par des blancs très marqués, je m'écarte des lectures de M. de Vogué sur quelques points qui seront discutés dans le commentaire. L'existence de la marge à droite montre que nous avons le commencement réel des lignes.

A (recto)

1
2
3
4
5
6

— L. 4. M. de Vogué pensa que la préposition 57 « à » marque le début du document et devait être suivie du nom du destinataire. Je ne le crois pas. Dans ce cas, nous aurions la préposition 58, comme sur le papyrus de Turin (C. I. S., II, n° 144) ; sur ce point la langue araméenne des papyrus diffère de celle des documents analogues cités dans la Bible 4. De plus, le champ du papyrus, déchiré au-dessus de cette ligne, est trop étroit pour qu'on puisse affirmer qu'elle était réellement la première du texte. L'interligne mesuré au compas nous montre que cette ligne pouvait parfaitement être précédée d'une ou de plusieurs autres lignes. Dans ce cas, la préposition en litige ne marquerait nullement le début, mais appartiendrait à la suite du texte. Nous sommes donc autorisés à lui conserver son usuel habituel de « sur » ou « pour ». Peut-être faut-il ensuite restituer:קֹרְבָּה, en s'appuyant sur l'existence de ce mot à la l. 6 ; מַלְאָרֶשׁ « cette forteresse » ; l'expression « cette » implique qu'il s'agit d'une forteresse déjà mentionnée plus haut ; c'est cette première mention que nous aurions ici. Peut-être même, si l'on tient compte

1. Répertoire d'époque, réduit., n° 247.
de la provenance du document, conviendrait-il de restituer dans ce cas [\(\text{דנ}\)] « la forteresse » de Y-b, c’est-à-dire d’Éléphantine, comme sur le papyrus Euting (A, l. 3), où j’ai découvert le nom de cette ville.

— L. 2. \(\text{דנ}\) était peut-être suivi de \(\text{דנ}\), « ils leur ont dit » ou « ordonné »; puis, d’un second verbe à l’impératif pluriel : \(\text{בנימן gratia, בנימן venex,}\) ou \(\text{בנימן laz}\) « faites venir ». Si la première lettre du dernier mot était un \(\text{ז}\), quoiqu’elle soit bien incisée, on pourrait supposer un autre verbe, également à l’impératif pluriel, précédé de la conjonction (par exemple \(\text{בנימן,}\) « conduisez ?). Si c’est bien un \(\text{ז}\), peut-être avons-nous là quelque nom égyptien : \(\text{כנף,...}^2\).

— L. 3. D’après les traces laissées par les deux premières lettres, j’inclinerais à restituer, soit \(\text{בנימן,b}\), « il les a tués », soit mieux \(\text{בנימן},\) « leur armée ». Je propose de lire ensuite : \(\text{בנימן,}\) « et leurs capitaines », littéralement : « et les chefs de leurs centaines ». Nous retrouvons \(\text{בנימן,}\) au sens militaire, sur la stèle d’Assouan. L’expression \(\text{בנימן כנף,}\) « chef de cent » (cf. רתירפפ, \(\text{בנימן כנף,}\) centuria), devait former une sorte de mot composé ; d’après la règle générale de la grammaire sémitique, le suffixe pronominal se met, dans ce cas, après le second substantif régi.

On peut comparer le titre de \(\text{בנימן כנף,}\) dans une inscription phénicienne de Tyr que j’ai publiée autrefois. Nous connaissons par

1. Cf. [\(\text{בנימן,}\) sur l’astrakan Cowley (supra, p. 158), A, l. 5; et \(\text{בנימן,}\) sur le papyrus Euting C, l. 4.
2. Nom de personne, ou bien nom de lieu, \(\text{בנימן,}\) pouvant se construire directement à l’occident, comme \(\text{כנף,}\). Dans ce cas, on pourrait penser au nom de \(\text{כנף,}\) de la métropole du XX ou XXI\(^1\) siècle de la Haute Égypte (Bourgoin, Dict géogr., l. 231. Voir, toutefois, l’observation qui sera faite plus loin, à propos de la ligne 2 du texte (B).
3. Le mot \(\text{בנימן,}\) se retrouve sur deux des meilleurs fragments du n° 218, A, B, du Rép. (Cén, sém.)
4. \(\text{בנימן כנף,}\) au logiciel au second mot le \(\text{כנף,}\) assez difficile à justifier, de « leur armée » : Mais la première lettre du premier mot et la troisième du second rencontrent beaucoup moins aux \(\text{כנף,}\) du document qu’aux \(\text{כנף,}\) mentionnées par le tailleur de la haie.
le passage de Xénophon que j'ai cité plus haut (p. 244, n. 4) les ḥāṣṣ, ou centurions, de l'armée perse.

— L. 4, נַהֲרָם me paraît terminer la phrase, que ce soit un substantif : « son glaive », sa « destruction », comme le pense M. de Vogüé, ou un verbe : « il l'a détruit » (ou « détruite »). Une nouvelle phrase commence avec les mots que je lis : הָנָהָם וֹאִים. « il n'y avait pas de troupes » : ils étaient peut-être suivis de דָּאָה, dans et d'un nom de lieu. On peut supposer qu'il s'agit de quelque coup de main, peut-être insurrectionnel, dirigé contre un endroit dégarni de soldats.


— L. 6. « Aussi maintenant cette forteresse l'armée, [l'armée a occupée] »???

B. (verso).

........................................... וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים 1
........................................... וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים 2
........................................... וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים וֹאֵים 3

1. Maintenant ainsi à dit (orthographié) Mitahdta..............
2. vous, jugés ! dites à, .............................................
3. il sera donnée (livre ?) aux..... [au de la ligne]...........

Le texte se composait de trois lignes seulement, de longueur indéterminée, dont nous avons le début, La troisième, qui ne

1. Par aventure pour « ses armes », comme le montre l'expression וֹאֵים du papyrus C, l. 8; II. 11a, 14b.
2. Au lieu de וֹאֵים, comme a.l'in M. de Vogüé.

— L. 1. M. de Vogué a déjà fait suffisamment ressortir l'intérêt de ce nom foncièrement iranien Mithridate, qui vient prouver une fois de plus le bien fondé de ma thèse sur l'origine perse des monuments araméens d'Égypte. Je n'ai pas besoin de l'insister.

La formule $\phi \chi n \gamma^2$, que je restitue en partie et substitue à celle peu satisfaite du R. É. S. : $\phi^2 \gamma$ qui s'est déjà rencontrée dans d'autres textes congénères, bien que concu en style indirect, l'ordre doit émaner de Mithridate lui-même, fonctionnaire perse dont la fonction était peut-être indiquée par le mot suivant, malheureusement détruit. Ce pouvait être le scribe qui bien quelque subalterne. En tout cas, l'absence du titre $\varphi\chi \pi\zeta$, ou $\varphi\chi \gamma$, ou de tout autre titre, devant le nom propre me paraît significative. On donnait ce titre au fonctionnaire quand on lui parlait, ou quand on parlait de lui ; il ne se le donnait pas à lui-même quand il prononçait la parole à la troisième personne, comme il le fait ici, à mon avis.

— L. 2. $\varphi\chi\nu\varphi = \pi\chi\nu\nu = \nu\nu\nu$, pour la substitution du $\gamma$ au $\nu$ final, cf. les formes hébr. $\pi\nu\nu$ et arabe $\pi\gamma^2$.

Je lis $\nu\nu\nu$ au lieu de $\nu\nu\nu$ (R. É. S.). La lecture peut-être tenue pour matériellement certaine, et elle fournit un sens excellent. Nous avons déjà rencontré ces $\nu\nu\nu = juges$ sur le papyrus Eting (B. 1. 4) ; hiérarchiquement, ils y occupent le premier rang dans l'énumération des fonctionnaires. Par conséquent Mithridate, qui leur donne ici des ordres, doit être leur supérieur d'un

2. $\pi\chi\nu$, ainsi qu'en était jusqu'alors (au lieu du verbe $\pi\nu\nu$) ce serait par vrai semblable, comme titre, à cette place devant le nom propre.
moins un degré; il y a, il est vrai, comme on le voit par la comparaison avec le passage de Daniel (vi, 2, 3), encore de la marge pour arriver à celui de sature;6.

Selon mon sentiment, נขนา doit être regardé comme étant à l'impératif. Impossible de deviner la ou les personnes à qui (5) l'ordre devait être adressé; la première lettre même du mot, la seule conservée, est douteuse: נָזַנְע. Serait-ce, par hasard, ...

...25, soit la même nom propre que celui, également mutilé, qu'on lit à la fin de la l. 2 du recto (A)? Ce serait alors décidément un nom de personne et, par suite, il conviendrait de lire dans ce passage הב, plutôt que ח.


...3. Je ne sais au juste comment restituer le mot, dont la deuxième lettre peut être, bien entendu, 7 ou 7. נְנַנְn « les rebelles », ne causerait guère avec le verbe נְנַn; on ne voit pas très bien ce qu'il pourrait y avoir à donner à des rebelles en dehors du châtiment mérité par eux. Je n'ose m'arrêter à une conjecture qui serait vraiment bien risquée: נְנַנְn נְn « aux pieux », c'est-à-dire « aux pais »; bien que ce genre de supplice n'aurait pas lieu de surprendre chez les Perses héritiers des rudes méthodes assyriennes. Dans ce cas, s'il s'agissait de quelque sanction pénale venant à l'appui de l'ordre, נְנַn devrait être considéré comme étant au passif: « il sera » ou « qu'il soit donné »; le fait que le verbe n'a pas ici de régime direct suggère l'idée qu'il peut être à cette voix, laquelle n'était pas inconnue à l'araméen ancien. Quant au sens de נְנַn « donner » = « livrer à un supplice », on pourrait invoquer

1. Quatre degrés intermédiaires, les נְנַn du papyrus correspondant termes pour territoires, comme je l'ai montré (p. 242), aux נְנַn de Daniel,
2. Cf. par exemple, le papyrus Euting, passim.
l'analogue de l'hébreu יָזֵא יָזֵא (Michee, vi, 14) « je (le) livrerai au glaive ». Mais cette analogie même entraînerait ici l'emploi du singulier plutôt que du pluriel pour le mot spécifiant le supplice. Tout en retenant l'exception particulière de יַזַּה, telle que je viens de la définir, il semblerait préférable de voir dans ce dernier mot au pluriel l'indication des autorités aux mains desquelles seraient livrés les coupables. Le tour général de la phrase pouvait être quelque chose comme : « ... tel individu (ou tout homme qui enfreindrait cet ordre — יִנֶטֶה יִנְטֶה) sera livré aux... ». La mutilation du mot en litige rend bien précises tous les rapprochements qui peuvent se présenter à l'esprit le talmudique יַנְנָה, « peine de mort », mot auquel on attribue une origine perse יַנְנָה, « châtiment »; un dérivé de יַנְנָה, au sens de « laboureur » etc.).

IV

Une douzaine d'autres tout petits fragments de papyrus, dont sept contiennent des restes d'écriture araméenne, ont encore été trouvés au même endroit. Ils ont été groupés en deux séries A et B, au n° 248 du R. E. S.; mais la juxtaposition de ces lambeaux n'est rien moins que certaine, et il est plus prudent de les considérer tout à fait isolément, sans prétendre les répartir en lignes.

A. I. Deux commencements de lignes (marge à droite) superposées:

1° יָנְנָה, qui peut être « ordonné, commandé », comme le dit M. de Vogüé, mais qui pourrait être aussi pris au sens, que le mot a dans la Bible, de « préposé, magistrat »;

2° יָנְנָה ? « pour qu'il tue »?

A. II. יִנְטֶה יִנְטֶה « ainsi a dit »?

A. III et B I v. 22. La seconde lettre, suivie d'un blanc indiquant qu'elle est finale, pourrait être un א ou א.

B. I. יָנְנָה est suivi d'une trace de lettre — peut-être un ? — indiquant, en tous cas, que le א n'est pas final. Cf. les formes יָנְנָה du pronom suffixé sur les papyrus C. I. S., II. 145, 149; et, aussi
peut-être, l'énigmatique ἔνδειξιν du papyrus Euting (A, l. 4).
B. II. Peut-être : ἄνδρες ἵππων, « il a lâché ». Le premier mot pourrait aussi être restitué φάντασμα νομοφαίνων le satrape ».
B. III. Commencement de ligne : ἔνδειξιν, « vous », comme la ligne 2 du papyrus précédent (face B), indiquant ici aussi une allocution directe.
B. IV. οἷς ἡμείς « l'armée ».

V

Quatre autres fragments de papyrus araméens ont fait l'objet d'une communication sommaire de M. de Vogué à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ceux-ci proviennent de la Basse Égypte. Ils ont été découverts à Saqqara, au cours des fouilles entreprises par M. Maspero dans un des sous-terrains dépendant de la pyramide du pharaon Qunas et contenant tout un lot de momies d'époque romaine et presque byzantine qui y avaient été déposées. Ils faisaient partie de « vieux papiers », de papiers « d'emballage », qui avaient servi, comme cela est fréquemment le cas en Égypte, à bourrer et caler les momies. Il y avait beaucoup d'héritique, un peu de démotic, un peu de grec et enfin les quatre fragments en question, le tout semblant, d'après l'aspect des écritures égyptiennes, remonter au Ier ou au IIe siècle avant notre ère. M. de Vogué, sans pouvoir se prononcer encore sur la contenance de ces fragments très mutilés, avait reconnu dans l'un un compte-rendu de chiffres et, dans les deux autres, les débris d'un acte ou d'une correspondance.

Du premier (A I et A II), écrit verso et recto, je n'ai rien de particulier à dire. Il contient, dans son état présent, 40 lignes sur chaque face, soit un tout 20 lignes, dont nous n'avons plus que la fin. Elles se terminent toutes, invariablement, par les

1 C. R. de l'Acad. 1902, p. 247.
2 Comme un es le voir, il convient de remonter sensiblement cette date, au moins en ce qui concerne les papyrus araméens.
II. = 4. précédés du différents mots dont le déchiffrement demeure fort incertain par suite de la forme très cursive des caractères qui, en outre, ont souvent souffert. On remarquera la façon dont le verso est disposé par rapport au recto : pour passer de l'un à l'autre il faut tourner le feuillet de papyrus non pas de droite à gauche ou de gauche à droite, selon notre habitude, mais de bas en haut. Les deux textes se trouvent donc ainsi opposés tête-bêche. C'est une disposition dont les papyrus araméens nous ont déjà offert des exemples. Grâce à elle, et grâce aussi aux indications fournies par ce qui reste des marges sur les deux faces :

A. I. : marge en haut et à gauche ;
A. II. : marge en bas et à gauche,
je crois pouvoir évaluer à 15 le nombre primitif des lignes sur chaque face, soit 30 en tout. Ce chiffre de 30 tendrait à faire supposer que nous avons là un feuillet de comptabilité mensuelle, avec une série d'items au jour le jour, comme sur le papyrus du Louvre (C. I. S., II, 145, A B).

Les fragments B et C sont tout petits et contiennent chacun les restes de trois lignes. Sur le premier, on lit nettement, à la ligne centrale, le mot κηρίν, mot d'origine perse bien connu par la Bible. Il est précédé de τυ δι, « aussi » ou τυ ο, et suivi peut-être du pronom démonstratif ο or τι, « cette dépêche », semblant indiquer qu'il s'agit, en effet, d'une lettremissive, ainsi que l'avait bien vu M. do Vogüé. Sur le second, également à la ligne centrale, je crois reconnaître les mots νίνν (τ)ολ 7 et, à la ligne au-dessous, peut-être encore νίννα, comme sur B, 1, 3.

Le fragment D est notablement plus grand, que les deux précédents : il contient le commencement de cinq lignes, commencement garanti par l'existence de la marge à droite. L'étendue des lacunes à gauche semble à première vue devoir échap-

2. Les mois du calendrier solaire égyptien avaient uniformément 30 jours.
3. Cette partie de mon étude a fait l'objet d'une communication à l'Académie, le 8 avril 1904.
per à toute évaluation. Nous verrons cependant tout à l’heure qu’il n’est peut-être pas impossible d’y arriver, du moins dans une certaine mesure. Les caractères ont beaucoup souffert, et de ceux qu’on peut reconnaître ça et là il est difficile de tirer des mots suivis. Je ferai cependant une exception pour l’avant-dernière ligne, que je crois avoir réussi à déchiffrer et restituer entièrement. Elle contient, si je ne me trompe, une donnée historique du plus haut intérêt, qui vient confirmer une fois de plus la thèse que j’ai soutenue pour la première fois, il y a bien des années, et à laquelle les découvertes ultérieures ont déjà apporté des vérifications successives : à savoir que les monuments araméens d’Égypte remontent à l’époque perse et qu’en particulier, nombre de papyrus écrits dans cette langue et avec cet alphabet émanent des bureaux de la chancellerie achéménide installés dans la satrapie d’Égypte.

La ligne en question débute par un premier groupe de trois lettres qui me paraît être le mot נוּ « année » : le ו et le נ sont certains; le ר, bien qu’un peu effacé, et brouillé par un faux trait ou une fente du papyrus, ne l’est guère moins. Puis, vient un groupe de dix signes, dans lequel je reconnais une suite de chiffres : le chiffre des vingtaines, en forme de נ, suivi de neuf barres d’unités qui sont, comme d’ordinaire, groupées trois par trois. Soit, pour l’ensemble, l’expression :

III III III נ נוּ, « l’an 29 ». 

Vient ensuite un groupe de sept caractères plus ou moins mutilés, dont, seuls, le premier (ם) et le dernier (ו) sont parfaitement conservés et indubitables. A priori, j’inclinerai à chercher là un
nom de roi précédé de la mention de la 29e année de son règne. Le libellé de la date serait tout à fait symétrique de celui que nous trouvons dans le papyrus d'Éléphantine publié par M. Euting : 

ןכלה הנות ו | מ | רח מ. "en l'an 14 de Darius le roi «.

Étant donné, d'une part, que le nom royal auquel nous avons affaire sur notre fragment de papyrus commence par un נ, finit par un ו et se compose de sept lettres ; étant donné, d'autre part, que, d'après toutes les probabilités historiques, découlant de ma thèse fondamentale, il ne saurait guère s'agir que d'un des grands rois de Perse de la dynastie achéménide, je propose de reconnaître ici le nom d'Aritaxerxès, écrit ששתקנ. L'examen détaillé du groupe en question me paraît matériellement justifier cette lecture en partie conjecturale.

Le נ initial, comme je l'ai dit, est sûr. Le פ est un peu écourté par suite d'une légère desquamation intéressant la queue de la lettre ; mais je crois reconnaître la trace de l'extrémité inférieure dans un point noir. L'amorce du נ à sa partie supérieure est suffisamment conservée pour permettre de diagnostiquer la lettre. Le נ et le ו ont entièrement disparu, entraînés par un grand trou du papyrus. Je les restitue de toutes pièces. Au bord gauche de la déchirure, un discerne encore un débris de caractère qui, à mon avis, appartient à un פ. Le ו final est quasiement intact, et le blanc qui le suit montre que nous avons bien là la dernière lettre du nom propre. Cette transcription sémitique du nom d'Aritaxerxès est identique à celle que nous avions déjà fourni la stèle d'Assouan, datée de l'an 7 d'Aritaxerxès et publiée l'année dernière par M. de Vogüé :

"Au mois de Siouân, qui est (le mois de) Mibhr, de l'an 7 d'Aritaxerxès le roi.

Le nom du roi devait être sur notre papyrus, comme il l'est sur la stèle d'Assouan et sur le papyrus Euting, immédiatement

1. Voir supra, p. 223.
suivi de son titre : נלחת "le roi". Je n'hésite donc pas à le restituer ici à cette même place.

Si l'on compare le libellé de la date royale de notre papyrus à celui du papyrus Euting, on remarquera que le mot נ başv n'y est pas, comme il l'est sur celui-ci, précédé de la préposition ד "dans (l'année)". Ce mot commençant la ligne, il serait peu vraisemblable de supposer que la préposition qui, grammaticalement fait corps avec lui, en ait été détachée et se serait trouvée à la fin, aujourd'hui détruite, de la ligne précédente. Je conclus que, si le mot נ başv n'est pas ici précédé de la préposition, c'est qu'il était de la mention du mois, conformément à la tournure employée sur la stèle d'Assouán où le nom du mois est à l'état construit avec le mot נ.beh :

Au mois de Siouan, qui est (le mois du) Mêhat, de l'an 7 d'Artaxerxes le roi.

Par conséquent, tout nous autorise à admettre que la ligne précédente se terminait par le mot נ.beh "au mois de", suivi du nom même de ce mois, appartenant soit au calendrier araméen, soit au calendrier égyptien ; peut-être bien même que les mois correspondants des deux calendriers respectifs étaient mis en concordance comme ils le sont sur la stèle d'Assouán. Dans ces conditions, nous pouvons nous représenter ainsi la disposition de la fin de la ligne 3 et du commencement de la ligne 4 :

[???? נתב].................. 3

........................ נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא נבניא

... au mois de..., l'an 29 d'Artaxerxes le roi...

Cela nous permet, en outre, d'évaluer approximativement la longueur de justification des lignes du papyrus 4.

Et maintenant, de quel Artaxerxes s'agit-il ici? Trois rois de la

1. Il est certain que le libellé n'était pas ici celui suivi sur la stèle de Memphis (C. 1. S., n° 122), où la mention du mois intervient entre celle de l'année et le nom du roi : נלחת ו нашем רוח ט uncomfortabile נלחת ו нашем רוח ט "en l'an 4 du mois de Mêhat de Xerxès le roi, etc."

2. Les lignes pourraient, toutes choses égales d'ailleurs, être disposées en colonnes juxtaposées, comme nous en avons des exemples sur d'autres papyrus araméens.
dynastie achéménide ont successivement porté ce nom. Le dernier, Artaxerxes III Ochus, est naturellement hors de cause puisqu'il n'a régéné que 16 ans (338-342 av. J.-C.). Nous n'avons donc le choix qu'entre Artaxerxes I Longue-main (465-425) et Artaxerxes II Mnémén (405-358). L'un et l'autre ont eu des règnes suffisamment longs pour pouvoir revendiquer notre année 29. Déjà la même question s'était posée pour la stèle d'Assouan, datée de l'an 7 d'un Artaxerxes. M. de Vogué l'avait tranchée en faveur d'Artaxerxes I, par suite de considérations historiques sur la situation politique en Égypte. Ces considérations gardent ici toute leur valeur; cette valeur est même augmentée par le fait que nous sommes à une époque plus avancée du long règne de ce monarque. A ce compte, la date figurant sur notre nouveau papyrus, soit la 29e année d'Artaxerxes I, correspondrait à l'an 436 avant notre ère. Si, d'aventure, il s'agissait d'Artaxerxes II, ce qui est moins probable mais non pas impossible, cette date devrait être abaissée à l'an 376. En tout cas, nous avons là une nouvelle preuve, à ajouter à mainte autre, que j'avais raison en proposant autrefois, alors que ces preuves faisaient encore défaut, de classer à l'époque achéménide, et non pas comme on le faisait jusqu'alors à l'époque ptolémée, voire même romaine, toute cette famille de monuments araméens d'Égypte étroitement apparentés par la langue et par l'écriture.

VI

— *Papyrus Cowley, R. E. S., n° 491* (cf. supra, p. 147 et suiv.).
— M. Cowley, avec une obligeance dont je suis heureux de pouvoir le remercier publiquement, a bien voulu me communiquer une excellente photographie du document. Elle m'a permis de contrôler le déchiffrement de quelques passages qui demeuraient encore douteux.
— *Ligne 2.* Le groupe que M. Cowley a transcrit ηνθ est net-
tement isolé du mot précédent par un blanc, et ce mot, d'ailleurs mutilé, se termine par un que certain. Impossible donc de considérer comme le second élément d'un nom propre égyptien théophore tel que , et de faire intervenir ici, à un titre quelconque, un tiers hypothétique dans la transaction entre le prêteur et l'emprunteur.

Je soupçonne maintenant que ce que nous caché le mot précédent, terminé par , c'est le nom d'un mois égyptien. Le caractère en partie conservé avant le a été considéré par M. Cowley comme étant un ; dans ce cas, nous pourrions s'agir du mois de Payni, le 10e du calendrier égyptien : . Il se pourrait à la rigueur que ce caractère, constitué essentiellement par une longue queue incurvée, fût un ; je n'ose me prononcer sur ce point, le sommet de la lettre étant attaqué par une déchirure. Dans ce dernier cas, nous aurions le choix entre les mois de Paophi et de Epiphi, 2e et 11e du calendrier égyptien. Avant cette lettre douteuse, pénultième du mot, au delà d'une lacune équivalant à l'emplACEMENT d'un caractère, ou de deux au plus, la photographie montre une queue de lettre recourbée pouvant appartenir à un ou à un mutilé ; quelle qu'elle soit, cette lettre est précédée d'un blanc indiquant qu'elle est l'initiale du mot. Cette indication exclut la restitution Epiphi et limite notre choix à Paophi ou Payni. Tout bien pesé, et au point de vue strictement paléographique, je pencherai pour ce dernier, qu'on pourrait, en conséquence, restituer (ou peut-être ?).

S'il en est ainsi, quel que soit le nom même du mois, nous pouvons à coup sûr restituer devant lui le mot , comme plus bas (I. 8) : , « le mois de Thot ». Ce déterminatif est obligatoire. A l'appui de cette conclusion, je ferai remarquer qu'on distingue encore sur la photographie, avant le blanc précédant ce que je pense être le nom du mois, tout au bord du papyrus déchiré en cet endroit, le reste d'un petit trait vertical qui peut
avoir appartenu au jambage gauche du ٧ de ٧٧. Ce dernier mot doit être lui-même forcément précédé d'une préposition, soit inseparable, telle que ٢, soit séparée, telle que ٢٠ ou ٢٠.

Cette série de restitutions, qui s'entraînent l'une l'autre, nous met à même de combler la majeure partie de la lacune initiale de la ligne 2. Si l'on reporte sur le fac-similé les mots restitués, en les calibrant sur les mots similaires du document, on constate qu'il ne nous reste, au début de la ligne ainsi restaurée, d'espace disponible que pour quatre ou cinq caractères au plus. Il y avait donc là encore un mot, qu'il s'agirait de restituer lui aussi. La chose est-elle possible, bien que le mot semble avoir totalement disparu? Je crois que oui.

Il faut pour cela reprendre la fin de la ligne précédente qui, ٥٠, est complète. Qu'y lisons nous? ٥٠ ٥٠ ٥٠ ٥٠, « tu m'as donné l'argent ». Il manque évidemment ici une chose essentielle. Nous voyons par la teneur même du document, que nous n'avons pas affaire à un don, mais à un prêt, et un prêt à intérêts, rigoureusement précisés par la reconnaissance. Le bailleur « donne » son argent, mais un peu comme M. Jourdain « donnait » son drap. Il faut donc nécessairement que le verbe ٢٢ ait été suivi d'un mot indiquant que la somme versée l'a été à titre onéreux, et non pas gracieux ; en un mot qu'elle est donnée, mais donnée à usure. Ce mot c'est, à mon avis, celui que nous cherchons justement au commencement de la ligne 2. D'une part, la Bible, d'autre part un de nos ostraka araméens, vont nous aider à le trouver. En hébreu, « prêter de l'argent à intérêt » se dit ٢٢ ٢٢ ٢٢ (ou, avec l'article, ٢٢٢٢) ٢٢.

Or, comme je l'ai montré précédemment (p. 460), c'est ce même mot ٢٢، prononcé et orthographié à l'araméenne ٢٢، que nous avons sur l'ostrakon I (B, l. 4) publié par M. Cowley =R. E. S., n° 492); il y est combiné avec le verbe ٢٢ = ٢٢ « donner »;

1. Cf. Psaume XV, ٢٢ ٢٢ ٢٢ ٢٢ ٢٢ « il n'a pas donné son argent à in-
térêt ». Je laisse de côté les divers passages où le mot ٢٢ n'est pas exprimé,
et où l'on dit d'une façon absolue ٢٢ ٢٢.
TEXTES ARAMÉENS D'ÉGYPTE

263

... "que Ouryah m'a donnée à intérêt, à loyer" (il s'agit ici d'une boutique). Je propose, en conséquence, de restituer au commencement de la ligne 2 de notre papyrus le mot 𒈗𒈗, précédé de la préposition 𒉗 ou 𒉗. Le passage pourrait alors être rétabli à peu près ainsi dans son ensemble :

Par moment même je me demande si, d'aventure, ce début de la ligne 2, restitué ainsi de toutes pièces par induction, ne nous aurait pas été conservé à peu près en toutes lettres par le papyrus lui-même. Je m'explique.

Au commencement de la ligne 4, M. Cowley a placé un petit morceau isolé contenant quelques caractères fort indistincts, dont le dernier, le seul bien conservé, est sûrement un 𒈗(ou 𒉗). Mais il a soin de nous avertir que la place de ce morceau n'est rien moins que certaine 4. Cela étant, s'il n'appartient pas à la ligne 4, et nous sommes autorisés en principe à le supposer, il ne saurait appartenir qu'à la ligne 2, tout le reste du corps du document étant complet 5 ou ne contenant que des lacunes beaucoup plus petites que la superficie de ce fragment. Raisonnons dans cette hypothèse, et de la ligne 4 — où, soit dit en passant, il est inutilisable pour le contexte, — transportons le fragment en question à la ligne 2, en rapprochant son bord droit, de l'alignement vertical avec le bord primitif du papyrus, de façon à ce que le premier caractère indistinct qu'il porte se superpose à peu près au 𒈗, début de la ligne 3. Si l'on mesure alors

1, 2, 3. Noms propres.
4. «It is quite uncertain whether any of the fragments before 𒉗 𒈗 (L. 1) really belong to this place ». M. Cowley parle de « fragments » au pluriel, parce que ce morceau est, en effet, constitué lui-même par la réunion de plusieurs petits fragments. Ceux-ci, d'ailleurs, semblent bien se joindre entre eux ; s'il en est autrement, on pourrait alors penser à d'autres combinaisons.
5. Il est tout à fait improbable qu'il ait pu appartenir à la ligne 17 dont j'ai supposé l'existence pour des raisons exposées plus haut (pp. 452-453). Cette ligne, en effet, a été détruite totalement, le papyrus ayant été coupé ab artifice au ras de la ligne 16.
au compas, on constate que le conservé à l'extrémité gauche tomberait juste à l'endroit voulu pour coïncider avec le du mot ṣ̄, postulé par ma restitution, et à bonne distance du petit trait vertical que j'ai considéré comme pouvant appartenir au jambage gauche du 7. En outre, je crois bien discerner devant le l'extrémité du par lequel commence le mot ṣ̄.

Le fragment ainsi mis en place, si l'on examine attentivement la série de caractères malheureusement très confus et fort endommagés qui y sont tracés, on verra qu'on pourrait en dégager, avec un peu de bonne volonté, les éléments graphiques du mot ṣ̄, ou ṣ̄, conjecturé par moi. Si ce n'est ce mot, ce doit en être quelque autre de sens similaire 1.

On aurait donc spécifié ici, pour plus de précision, le mois même où la somme avait été versée à l'emprunteur. Quant à l'année, il était inutile de l'indiquer en cet endroit, si la date était, comme je l'ai admis, libellée en toutes lettres, à la fin du document, d'après l'année de règne de quelqu'un roi achéménide. Je rappellerai, d'ailleurs, de nouveau, que l'acte enregistre seulement la déclaration de l'emprunteur faite devant témoins et qu'il peut être postérieur de plusieurs jours au fait même du versement de la somme prêtée. D'où un écart possible entre le quantième indiqué dans le corps de l'acte comme celui du versement et le quantième figurant dans la date finale qui est proprement celle de l'acte lui-même.

Reste maintenant à expliquer le sens du mot ṣ̄ et son rôle dans la phrase. Je doute fort qu'il faille y voir le nom du dieu égyptien Ptah. A quel titre figurerait-il ici, du moment qu'il faut écarter l'hypothèse d'un nom propre d'homme théophile? Comme celui du dieu à qui le mois était consacré? Cela est bien improbable et serait sans analogies. Jamais jusqu'à ce jour les noms de mois égyptiens ou autres apparaissant dans nos textes araméens ne sont accompagnés d'un qualificatif de ce genre. Il semble donc plus naturel de voir là un mot araméen dérivé de la

1. ṣ̄, ṣ̄, ṣ̄, ṣ̄?
racine הָעַרְכֹּת « ouvrir ». Quel qu'en soit le sens réel, une question préjudicielle se pose. Doit-on le rattacher à ce qui précède ou à ce qui suit ? Je pencherais plutôt pour la première alternative. Mais alors, autre question. Faut-il le rapporter au mot restitué יָבָא, ou équivalent, en le considérant comme un participe, littéralement « ouvrant », avec le sens métaphorique de « commençant » ? Cela entraînerait l'emploi de la préposition יָבָא devant le mot יָבָא : « commençant (à partir) du mois de Payni ». Faut-il au contraire, le rapporter au mois lui-même ? Le sens serait alors : « au mois de Payni ouvrant », c'est-à-dire « au commencement du mois de Payni ». Bien que nous n'ayons pas d'exemples en araméen de l'emploi d'une expression de ce genre pour désigner le premier jour d'un mois, elle ne serait pas en soi dépourvue de vraisemblance ; d'autre part, comme il s'agit ici d'un acte notarié exigeant une grande précision dans l'indication de la date, on attend a priori, le mois étant spécifié, que le quantième le soit aussi. Il le serait si l'on admet cette explication qui, jusqu'à meilleur avis, me paraît être encore la plus plausible de toutes celles auxquelles on pourrait songer et qu'il serait trop long de discuter. Je ferai remarquer subsidiairement que l'usage général, dans les contrats cunéiformes, égyptiens, ou gréco-égyptiens, est de mettre l'indication du quantième après et non pas avant le nom du mois. La règle serait observée ici, malgré le caractère insolite de l'expression.

On pourrait alors établir à peu près ainsi le sens général des deux premières lignes :

X fils de X a dit à X fils de Yëmnah : « Tu m'as donné à titre de prêt, au commencement du mois de Payni (ת), une somme de 1000 cicies d'argent, etc. ».

bursement. Le signe suivant la sigle (יָבָא) n'est peut-être pas la lettre י, cette lettre consistant ordinairement dans le reste du texte en un trait sensiblement incliné en avant. Ici, et aussi ligne 2, le trait est à peu près vertical ; ce pourrait être le chiffre י. Les différentes catégories de cicies auraient-elles été distinguées par des numéros d'ordre : « cicies 1, cicie 2 etc... » ?

— L. 3. D'après l'aspect de la photographie, on serait quelque
peut être lent et difficile, ici et, par suite, également à la ligne 5°, sans à la fin. Cela n’aurait que mieux pour la grammaire.

— L. 4. Après תַּנָּה, il semble qu’il y avait non pas le chiffre 2, qu’on attend, mais le chiffre 3 (partie supérieure d’un groupe de trois bars verticales). M. Cowley nous avertit que le tout petit fragment intercalé ensuite (avant le mot תַּנָּה) ne semble pas appartenir réellement à cet endroit. Cette incertitude complique la question. Si le chiffre est bien 3, il y aurait un désaccord, difficile à expliquer, avec l’indication de la ligne 3, où תַּנָּה est suivi du chiffre 2; or, il nous faudrait ici une proportion exacte :

\[ \frac{1}{2} \text{ sicle} : 2 \text{ khaltur} : 1000 \text{ sicles} : 2000 \text{ khaltur.} \]

On ne saurait guère admettre qu’une barre d’unité ait disparu à la fin de la ligne 3 et qu’il y ait en 3 khaltur. Faut-il supposer que, malgré les apparences de la photographie, il y a réellement à la ligne 4 un groupe de 2 et non de 3 barres d’unités? De toute façon, le chiffre des unités doit concorder.

D’après ma première conjecture, le chiffre, quel qu’il soit, des unités devait être suivi, à la ligne 4, de celui des milliers, figuré comme à la ligne 3 par le signe numérique ayant l’apparence de תַּנָּה = 1000. Si, comme nous le dit M. Cowley°, le petit fragment qu’il a intercalé immédiatement à la suite, n’appartient pas réellement à cet endroit, on pourrait supposer l’existence d’un autre petit fragment, aujourd’hui perdu, qui serait à substituer à celui-ci et aurait justement contenu le chiffre attendu : תַּני = 1000. Mais il y a peut-être un moyen beaucoup plus simple d’arriver à ces fins. Si l’on retourne le petit fragment actuel, on constate que les traces de caractères qu’il porte et qui, présentement, sont inexplicables, répondraient paléographiquement d’une façon suffisante à notre desideratum. En effet, si on le considère dans cette position, on voit, au bord gauche, un pied de 5 qui viendrait assez bien compléter cette lettre, dont il ne reste plus

1. À la ligne 10, la chose est plus douteuse ; on croit discerner le + final.
2. « The small fragment following seems not to belong here. »
que la partie supérieure, dans le mot suivant : תְּנִין. D’autre part, au bord droit, on croit discerner, bien qu’ils soient un peu effacés, les restes de deux signes ayant l’aspect du ס = 1000 réclamé par ma conjecture. Reste à vérifier — et c’est là l’affaire de M. Cowley — si, le fragment ainsi retourné, il n’y a pas de contre-indications matérielles résultant des contacts des bords déchirés. Dans le cas où le résultat de la vérification serait favorable, on pourrait pour ce passage — réserve faite sur les chiffres des unités — tenir désormais pour assurée la lecture :

1 תְּנִין רָל (II) דָּרוֹשׁ 2000 khallur pour 1 mois.

VII

M. Sayce vient de publier 4 un graffito araméen de deux lignes gravé sur le roc, qu’il a copié en 1890, en Égypte, à l’entrée du Ouâdi Cheikh Cheikhoun, à environ cinq milles au nord de Akhemim, l’antique Panopolis.

Il rappelle que M. Bouriant2 avait déjà copié et a publié les caractères 2, 3, 4 de la ligne 2, caractères qu’il croyait être « asiatiques », comme il les nomme, et dont naturellement il n’avait pu rien tirer. Voici la copie de M. Sayce :

\[ \text{Il lit et traduit :} \]

בֶּר נֶבֶר מֶה נֶבֶר לָא לָא אַטְנָא

Blessed be Pash-qadmon of El-Qa; the 3rd year of the king.

Ce petit prosélytisme présente la particularité intéressante, et unique jusqu’ici dans cette catégorie de textes, d’être daté. Malheureusement cet auteur a négligé de nous donner le nom du roi,

sous le règne duquel il vivait, M. Sayce pense que ce doit être un des rois perses acheménides. Je ne puis sur ce point que souscrire à une opinion qui est conforme au principe général que j’ai établi concernant l’âge des divers monuments araméens d’Égypte.

Sur les autres points je m’écarterais tout à fait de la façon de voir de M. Sayce. Suivant lui nous aurions affaire à une dédicace gravée par un certain Ptah-qadmon en l’honneur d’un dieu El-qa. Nom d’homme et nom de dieu sont également inconnus, et je me permettrai d’ajouter, invraisemblables, malgré les analogies onomastiques invoquées par M. Sayce et le rapprochement, suggéré par M. Cowley, avec le mot turgique נֶבַי, équivalent de נֶבַי, inventé tardivement par la fantaisie des rabbins. Je propose de lire et de comprendre tout autrement:

כֵּלֵי III תְּשׁוֹעַ נֶבַי (גָּא) וֵדַי נֶבַיָּהוּ רֵי

Bénis soit Petphiloph devant le dieu (May?) l’année III du roi.

La copie de M. Sayce montre entre רבי et הנ ה un vide qui ne peut s’expliquer que par la disparition de deux lettres ; ce sont celles que j’ai restituées שיו ; on obtient ainsi un nom égyptien de forme très satisfaisante : « celui qui appartient au dieu Ptah. »

Cela nous rend la libre disposition du mot הנ, qui, ainsi dégagé du nom propre auquel M. Sayce l’avait indûment incorporé, n’est évidemment autre chose que la préposition araméenneарт, « devant ».

Puis, vient le nom même du dieu, représenté à la fin de la ligne 1 par deux ou trois caractères brûlés et incertains. Après ce nom, il faut lire, au lieu de הנ, au commencement de la ligne 1 : הנ « le dieu », mot qualifiant, selon l’usage araméen, ladite divinité. Le 3e caractère, pris pour un p par M. Sayce, est en réalité un t ; la copie fragmentaire de M. Bouriant est tout à fait favorable à cette modification de lecture, déjà très plausible en soi.

1. On aurait pu penser aussi à un nom tel que נקברע « serviteur de Ptah », qui a été effectivement porté par des Sémites établis en Égypte (cf. l’inscription phénicienne C. L. S., 1, 111) ; mais la lame ne semble guère autoriser que la restitution de deux lettres, et non de trois.
a priori. La formule שָם x ה' x מִן, «béní soit un tel devant le
dieu un tel» est, comme on le sait, de style dans les prosycnè-
mes araméens de ce genre. C'est, sans conteste, ce qu'il faut
reconnaître ici.

Resterait à déterminer le nom du dieu auquel est faite la dé-
dicace. Ici, le texte a trop souffert et la copie de M. Sayce n'est
pas assez précise pour qu'on puisse le restituer à coup sûr. Il ne
serait pas impossible cependant que ce fut le dieu égyptien Men
ou Min, étant donné que nous sommes dans le nom Panopolis,
c'est-à-dire sur le territoire consacré à cette divinité, forme ithy-
phallique d'Ammon générateur, que les Grecs avaient assimilée à
leur dieu Pan.

J'ajouterais que notre prosycnème, lu et interprété ainsi, pré-
sente de frappantes analogies avec celui qui figure au C. R. S., II,
n° 134. C'est un texte araméen d'une seule ligne, copié en 1888
par M. Maspero, puis par M. Grébaut, dans la vallée d'Akh-
im. Cette vallée est peut-être bien celle de Cheikh Cheikhoûm
qui, comme je l'ai dit plus haut, est située à cinq milles au nord
de Akhimm.

Les copies de MM. Maspero et Grébaut présentent entre elles
de notables divergences. En les combinant, les éditeurs du Corpus
en ont tiré la lecture suivante :

...דָּבָּר וְהָעָּשֶׂה רַב... ...illius (φα) Petptah coram...

En les examinant attentivement, j'inclinerai plutôt à lire 1 :

(ךְ) דָּבָּר וְהָעָּשֶׂה לַשָּׂנֵב (ךְ) דָּבָּר יִשְׂכָּר, béni soit Petptah devant Men.

Le nom du dieu est également mutilé ici. Les éditeurs sou-
çoivent eux aussi que ce pourrait être celui du dieu Men dont je

1. J'estime qu'il convient d'introduire la même modification dans le déchiffré-
ment du n° 130 du C. R. S., II, et de lire, au début, le mot מִן. «béní soit »
(combinaison normalement avec la יִשְׂכָּר דָּבָּר qui suit le nom et le patronyme),
a lieu de מִן וְהָעָּשֶׂה, «sombre sacrédotal facult... coram stc. » La seconde copie
de M. Fating paraît bien donner מִן, peut-être même מִן, orthographie qui
pourrait se justifier par celle que présente les n° 122 et 144 du C. R. S., II.

2. Je m'appuie surtout sur la copie de M. Grébaut qui semble en général être
plus fidèle que celle de M. Maspero.
viens de parler. L'aspect de la copie de M. Grébaut est tout en faveur de cette lecture et fournit les éléments graphiques nécessaires pour reconstituer une forme telle que ɾ.

Comment expliquer les affinités indéniables existant entre le proscynème copié par M. Sayce et celui du Corpus? Sans doute, on pourrait supposer tout d'abord que le même personnage Petphah aurait gravé deux fois, en deux endroits différents, la même dédicace au même dieu. Mais, tout bien considéré, je croirais plus volontiers qu'il s'agit d'un seul et même texte, reproduit plus ou moins exactement et complètement par quatre copies différentes :

M. Maspero: copie de la ligne 1.
M. Grébaut: copie de la ligne 2.
M. Souriant: copie des caractères 2, 3, 4 de la ligne 2.
M. Sayce: copie complète des lignes 1 et 2.

La comparaison des copies me paraît confirmer cette conclusion. En effet, non seulement les textes sont identiques, mais les lacunes et les mutilations qui y sont indiquées portent précisément sur les mêmes caractères. A cet égard, la coïncidence est trop particulière pour être fortuite.

§ 26

L'inscription nabatéenne C. I. S., II, no 466.

M. Euting a copié à El-Béitha, à quelques kilomètres au nord de Pétra, une courte inscription nabatéenne gravée, sur le roc, qui a jusqu'ici résisté à toutes les tentatives d'explication.

Les éditeurs du C. I. S. se bornent à en donner le fac-similé (pl. LVI), sans essai de lecture, en disant: « Fragmentum cujus sensus nos fallit ».

M. Euting en a risqué une transcription brute, lettre à lettre, mais en la déclarant lui-même « unverstündlich »:

1. Dans Die Provincia Arabia de Brünnow et Domaszewski, t. 1, p. 410, no 834.
Peut-être, cependant, pourrait-on arriver à tirer quelque chose de ce texte désespéré qui, si je ne me trompe, contient, comme on va le voir, une particularité non dépourvue d'intérêt.

En examinant attentivement le fac-similé je constate qu'on peut en dégager tout d'abord un groupe significatif, que je propose de lire (טבכ by צב). La 5e lettre considérée comme un צ par M. Euting, a bien plutôt la physionomie d'un צ. Si l'on admet, en outre, comme je le fais, que le dernier caractère est un צ incomplet — le lustre qui le suit autorise suffisamment cette conjecture — et que ce צ était suivi d'un נ entièrement détruit, on obtient finalement une expression identique à celle que nous trouvons dans l'inscription nabatéenne de D'mer (C. I. S., II, n° 464, col. II), et dont j'ai autrefois réussi à découvrir le sens réel qui avait complètement dérouté les premiers interprètes. Il s'agit là, comme on se le rappelle, de deux frères, Adramou et Negidou, qui sont dits :

טבכ by טבכ bn אדום הרודל

fils adoptifs de 'Abdallaou.

Ainsi que je l'ai démontré, טבכ by צב est une expression métaphorique, « de par la gloire », qui rappelle la conception romaine de l'insitus hores, et correspond exactement aux expressions grecques très fréquemment employées dans les inscriptions pour définir l'adoption : καθ οἰκεῖοις, ξαδρ mqενε etc. Je n'insiste pas sur l'intérêt que le nouvel exemple que je crois en découvrir ici présente, sans parler de la confirmation de mon ancienne lecture, pour la connaissance de l'état social et de la constitution de la famille chez les Nabatéens qui, d'ailleurs, pouvaient sur ce point avoir subi l'influence des coutumes gréco-romaines.

Ce groupe essentiel une fois ainsi dégagé va nous donner la 1. Rev. d'Arch. Or., 1, pp. 56 et suiv.
clef du reste de l’inscription. La comparaison rationnelle avec celle de D’metr, nous autorise à admettre que le groupe en question devait être immédiatement suivi du mot 'ἐβ' « fils de », précédant lui-même le nom du père adoptif. Cette partie, aujourd’hui totalement détruite, était gravée, ou bien à la suite de la ligne, où la copie de M. Euting marque du fruste, ou bien en une seconde ligne écrite au dessous de la première. D’autre part, ce groupe, qui nous sert de base solide, devait être immédiatement précédé du nom du fils adoptif. Ce nom, je propose de le voir dans les trois caractères 'ἐβ', dont la lecture semble bien être matériellement certaine. J’y reconnais la transcription fidèle Φλάβιος, équivalent grec très usité, concurremment avec Φλανίζως, Φλανίςας etc., du gentilice romain Flavius. Comme le montre l’épigraphie 1, ce gentilice popularisé par les empereurs Flaviens avait fait fortune dans l’onomastique propre des indigènes de la province d’Arabie. Rien donc de surprenant de le rencontrer à Pétra. La finale 'βς' y a été traitée comme elle l’est assez souvent dans les noms grecs, ou gréco-romains, transcrits en nabatéen, c’est-à-dire qu’elle a été remplacée par un simple 1 ; même procédé pour 'ἐβ' = 'ἐβαζενς, Ἐβς = Δομιτῖος, Ἐβος = Λαβίττος etc. On remarquera dans tous ces noms propres la position identique de l’accent qui a pu favoriser la clarte ou plutôt l’atrophie de la désinence.

Ce nom est encore précédé de quelques caractères à moitié effacés qui doivent représenter le début même de l’inscription. D’après les traces relevées, je serais tenté de les restituer ἐβς « tombeau de », plutôt que ἦς, mot auquel on pourrait aussi songer. Il ne subsiste plus du : initial que l’amorce de la tête ; le Σ (comparer celui de ἦς) est en majeure partie conservé ; seule la tête bouclée a souffert ; quant au 'β', il nous en reste la hampe essentielle, avec son pied tourné à gauche : les deux branches devaient se développer à droite dans le large vide qui sépare cette lettre de la précédente et où l’on distingue encore une indication de fruste. Nous aurions donc affaire non pas à un

1. Waddington, passim.
proscynème, mais à une épitaphe. La chose est d’autant plus admissible que toute la région adjacente est remplie de sépulcres antiques. L’inscription du C. I. S., n° 465, voisine de la précédente, est incontestablement funéraire, comme nous le révèle le même mot ἱστον qu’on y lit en toutes lettres.

Dans ces conditions, je proposerais de lire et restituer ainsi l’ensemble de notre inscription :

[..... ἱστον ἱστον ἱστον ἱστον ἱστον ἱστον]

Tombeau de Flavius (Flavius), fils adoptif de ζ.

Il ne serait pas impossible qu’après la filiation adoptive ont ait mentionné la filiation naturelle. L’épigraphie grecque nous montre qu’on pouvait indifféremment mettre l’une ou l’autre en première ou en seconde ligne. Dans ce cas, il est d’autant plus regrettable que le texte n’ait pas été mutilé, parce qu’il nous aurait fait connaître l’équivalent sémitique des expressions κτεινα, χηρον, κτεινα, etc.

§ 27

Tanit et Didon.

La grande déesse de Carthage, que nous sommes convenus d’appeler Tanit sur la foi des milliers d’ex-voto puniques à elle dédiés, et la fondatrice fabuleuse de la ville, la Didon des auteurs classiques, ont, bien sûr, entre elles des acointances mythologiques. Mainte hypothèse a été émise à ce sujet. N’y aurait-il pas, en outre, entre leurs noms même quelque relation directe? Ces noms ont été expliqués respectivement de bien des manières. Je ne sais si l’on a déjà songé à les comparer immédiatement.

1. Brunnow, op. c., p. 410, n° 833.
l’un à l’autre, en rattachant, d’une part, celui de רֶנֶנֶנֶנ (ו רֶנֶנֶנֶנ) au verbe נֶנֶנֶנ נֶנֶנ נֶנֶנ et, d’autre part, celui de Δαρδ., au verbe Δαρδ., même sens.

Je n’ignore pas que dans l’antiquité même on était en mal d’étymologie sémitique pour Δαρδ., et les modernes ont encore renchéri sur ce point. Mais pourquoi ne pas s’en tenir tout bonnement au grec? Ce nom, qui se classe à première vue dans la catégorie si nombreuse des noms de femmes ou de déesses et des substantifs féminins en γ, génit. γμε, a bien l’air d’être frappé au coin hellénique. Ne pouvait-il pas être à εἰδομι comme, par exemple, Ἠρώη est à ζωόη, Κλαρέα à ζωόη etc.? Sans doute, je ne me le dissimule pas, une pareille hypothèse soulève aussitôt plus d’une objection grave au point de vue philologique. J’y reviendrai tout à l’heure, après avoir examiné le côté sémitique de la question ainsi posée.

Pour ce qui est de רֶנֶנֶנ, la dérivation de רֶנֶנֶנ serait morphologiquement normale, d’après la règle générale qui préside à la formation de l’infini de substantif abstrait dans les verbes hébreux רֶנֶנֶנ et רֶנֶנ. Cette règle était valable en phénicien, témoin רֶנֶנ ב, de רֶנֶנ. On sait qu’en hébreu l’infini de רֶנֶנ, contracté en רֶנֶנ, implique l’existence d’une forme primitive רֶנֶנ. Rien n’empêche de supposer que le phénicien avait conservé celle-ci en procédant de la racine conçénère רֶנֶנ: Le noun avait pu échapper ici à la loi de l’assimilation qui, autrement, est, je ne l’oublie pas, prédominante en phénicien, si comme cela est probable, le nom de la déesse remonte à un stade ancien de la langue et s’est maintenu à l’état archaïque. On pourrait toujours admettre, en tout cas, l’intervention d’une étymologie populaire s’exerçant dans ce sens sur un nom originemment

1. Le maintien du noun s’expliquerait encore mieux si, en s’appuyant sur le cas de l’hébreu רֶנֶנ, infinitif de רֶנֶנ, au lieu de רֶנֶנ, on pouvait admettre que l’infini de רֶנֶנ, était en phénicien רֶנֶנ et non רֶנֶנ.

2. Voir à ce dialecte une autre que le punique, La déesse de Carthage semble avoir eu une racine dans le Liban (cf. R. E. S., n° 17, קֶנֶנֶנ קֶנֶנ).

L'idée de « donation », ainsi visée à tort ou à raison, pourrait être celle qui ressort des expressions phéniciennes relatives à l’un des rôles essentiels de la divinité : נֶדֶנֶנֶנֶנֶn

1. Nous n'avons rencontré jusqu'ici qu'un Phénicien appelé נֶדֶנֶנֶn (G. I. S. I, 118 = Artemidôros), c'est vraiment peu; et encore est-ce un Hébreu mort au Pirée (cf., la Taüit du Liban dont j'ai parlé plus haut). Relise un נדננ (G. I. S. 1, 165) qui pourrait être de Carthage, au tout dévénant, et dont on peut attribuer le Tarif sacratoire découvert à Marseille.

2. II y aurait peut-être lieu aussi d'examiner à ce point de vue le rôle du mot נדננ qui intervient constamment, dans la formule consacrée, entre נדננ et נדננ, en faisant éclat de l'expression fablique נדננ נדננ, « diriger la face de quelqu'un vers quelque chose ». Ayons-nous là une indication sur la fonction propre de l'entité divine qui se cache sous le vocable de Tanit ?
cien νη, à en juger par l'analogie de l'hébreu נָחָו de νη. Serait-ce cette forme qu'il faut reconnaître dans les nombreux noms phéniciens théophores composés avec νη? Cela confronterait bien compte de la vocalisation en νηθ, confirmée par les transcription, remarquablement constantes, du grec et du latin, καθων, καθων etc., et, d'autre part, de l'anomalie apparente des noms théophores ou le nom d'une déesse est combiné avec νη — par exemple νηθώς. Si le verbe n'est pas, comme on l'admet généralement, au présent mais à l'infinitif, l'anomalie du genre masculin, là où l'on attendrait le féminin, disparaît. Inutile d'ajouter que, s'il en est ainsi, il y aurait lien, d'une façon générale, de modifier nos idées sur l'état et le rôle grammatical des autres éléments verbaux similaires entrant dans la composition de toute une catégorie de noms théophores phéniciens. En tout cas, si cette vue est juste, on peut prévoir qu'on en rencontrera jamais un nom tel que υςπυρ, par la raison qu'il constitueraient une flagrante tautologie.

Si l'étymologie que j'ai risquée pour νης, bien qu'assez soutenable en soi, somme toute, ne va pas déjà cependant sans quelque difficulté, c'est bien pis, je dois le dire, pour celle de Δως, rattachée à διδο. On peut s'étonner à bon droit que le redoublement du radical ait été maintenu dans un tel dérivé; il est vrai que Δως, peut-être plus correct, avait été une forme bien courte. Une objection plus grave encore, c'est que dans διδος la première syllabe est breve, tandis que dans Δως elle semble bien être organisément longue. C'est ce que montrent un vers de l'Anthologie Planudienne (4, 151) cité dans le Thesaurus, et aussi la quantité du nom latin équivalent Δίδο. Mais, sans parler de la variation possible de la quantité par suite de quelque phénomène propre de la phonétique grecque elle-même, il faut peut-être faire dans ce nom divin qui, formé dans un milieu et sous une influence sémitiques, a pu avoir plus d'une aventure, la part de l'intervention des étymologies populaires. N'aurait-on pas voulu, à un certain moment, rattacher après coup le nom à la racine δίδων « craindre, redouter », à l'instar, par exemple, de διδών.
vocale de la redoutable Perséphone? Cela expliquerait assez bien l’orthographe Δαιθλίος que l’on rencontre dans un fragment de Timée, l’historien sicilien du IVe siècle avant notre ère. Si cette orthographe exceptionnelle n’est pas le fait des copistes ultérieurs, cette modification hypothétique de la quantité remonterait à une époque relativement haute. Toutefois, il faut reconnaître que l’idée de Timée était tout autre, et cela est d’autant plus à considérer que, vu son origine sicilienne, il devait être assez bien informé des choses puniques et africaines. Il ne pensait nullement au verbe δαίθλιος, mais à une éymology étrangère ; selon lui, ce sont les Libyens qui auraient donné ce nom à Didon, δείθλη κατ’ τις πλανην. Voilà, assurément, qui


2. Dans ce passage quelque peu obscur, Timée commence par dire que Didon s’appelait à l’origine un phénicien, Elissus, nom qui a de bonne heure suggéré aux modernes un rapprochement assez judicieux avec le nom de femme νεκτώ, fréquent à Carthage.

Dans la rubrique du début figure un autre nom tout à fait énigmatique, Θαισά, qui a fait exercé l’ingéniosité des commentateurs anciens et modernes. On remarquera qu’ici encore nous avons affaire à un nom entrant dans la catégorie des noms latins, forcément hellénisés, terminés en -θ. Je me demande si, par hasard, la locution Θηβοῦ Θαισά, ne serait pas pour Θηβοῦ Θαισά, et si Θαισά ne serait pas à rattacher tout bonnement au verbe θαίνω, futur θαινός, a diviniser (cf. le radical θαιν-, qui suppose une forme -θαιν- ; en rapport avec θαινεῖν = θαίνω). Le plus afféctionnait particulièrement ces noms de femmes ou de déesses tirés du radical secondaire qu’on retrouve soit dans le futur ou l’oiriste des verbes, soit dans les substantifs qui en dérivent ; cf. Ακτά, fille d’Æneas (Æneas); Ἐφέσα (Ephêsê); Ζέα, Ζηαί δαίθλης; Σαμω (Σαμω); Ἐκποεῖν (Σαμω); Ναύας (Ναύας), etc. Ce dernier exemple est d’autant plus remarquable que nous avons le pendant, Ναύας, issu du radical primaire.

Qu’il me soit permis, puisque j’en suis sur ce chapitre des noms féminins en -θ, d’ajouter que je ne crois guère à l’éymology phénicienne proposée pour le nom de la déesse Θαισά, dont Philon de Byblès (ad. Oratii, p. 42), fait une sorte de paradoxe du dieu Σαμωσαλάκ. On a cru l’expliquer par l’hebré θαιν, le (divin). Je penserai plutôt, en juger par son sens, que c’est un simple vocable d’origine hellénique ; si tant est que la lecture soit sûre, on pourrait le tirer normalement de l’adjectif θαινός, impersonnel (cf. l’épithète appliquée à Arès dans l’Iliade). Ce qui semble justifier cette conclusion, au moins dans sa première partie, c’est que le déssein question est dite avoir porté un autre nom, Ναύας, qui lui, à bien une physionomie non hellénique.
Je sens assez tenté d'expliquer ce dernier par יDenied « réussir, prospérer »; cf. l'hébreu בנה יDenied qui implica un singulier יDenied, devenant normalement יDenied en phonécien. Il serait assez naturel de se demander si le nom grec n'était pas pour le nous un équivalent du nom phonécien. Mais, pour établir entre eux une corrélation sur cette base, il faudrait admettre que la double θαιρ<φος est susceptible d'une correction paléographique que je ne vois pas pour le moment.

1. Nous n'avons d'ailleurs, qu'en faveur de cela, sur cette donnée peut faire de θαιρ<φος un dérivé du verbe sémitique יDenied « figer, observer ». Timée, en effet, parle ici d'un mot <בinned et non pas, comme le lui ont fait dire les commmentateurs et lexicographes altéristes, d'un mot phonécien. La distinction est d'autant plus marquée qu'il présente, au contraire, θαιρ<φος comme un mot proprement phonécien.

2. Rien n'est plus propre à faire saisir comment Grecs et Sémites pouvaient être amenés à prendre contact, et à échanger leurs idées sur le terrain théologique, que le cas du nom de Paussanias (VII, 23 : 7), nous narrant la discussion, qu'il sut avec un Sémitique, dans le temple même d'Esculape, à Aegion, sur l'origine et l'assimilé de ce dieu et sur la prétention qu'avaient les Phonéciens de pouvoir d'une manière générale reprendre aux Grecs en matière de mythologie. Transposons la même à quelques siècles au arrière et plongons dans un sanctuaire de Tanit à Carthage : nous nous trouverons à peu près dans les conditions voulues pour comprendre comment la personnalité de Didon a pu naître de quelque conférence de ce genre, entre Carthaginois et Grecs dissertant à la manière antique, c'est-à-dire avec une absence totale d'esprit critique, sur la nature du rôle et le nom de la grande déesse punique.

3. Il se peut, je le répète, que יDenied ait été à l'origine un vocable spécifique dont le sens véritable nous échappe. De ce chef, mon explication laisse encore le champ ouvert à toutes les hypothèses et demeure conciliable avec elles, quelles qu'elles soient. Je ne suis même demandé parfois, étant donné l'usage si fréquent, dans l'écriture cartaginoise, des sigles abréviatifs, si יDenied ne serait pas par hasard une sorte de trigramme plus ou moins inoffensif et sacré, où
L’EMPEREUR HADRIT ET JÉRUSALEM

Les Annales d’Eutychius contiennent, au sujet de Hadrien et de Jérusalem, un curieux passage qui ne semble guère avoir été utilisé par les historiens modernes. M. Schürer, par exemple, généralement si bien informé, n’en a pas fait état dans sa Geschichte des Jüdischen Volkes. Est-ce parce qu’il lui a échappé, ou bien parce qu’il lui a paru dépourvu d’autorité? Il mérite pourtant, je crois, d’être pris en considération, ne serait-ce qu’à cause de l’inscription qu’il mentionne et qui fait penser à la dédicace impériale dont j’ai parlé longuement plus haut (pp. 188-199). Je le traduis d’après le texte arabe publié par Pocoke.

Après lui (Trajan) régna Adlius Adreaus Caesar, pendant vingt ans... Après d’une grave maladie, il parcourut les pays cherchant la guérison. On l’en des deux Π représentait le nom d’Astarté et les deux autres lettres seraient les exposants de vocables congruents. Peu importe que ce soit cela ou une autre chose, il suffit pour ma thèse d’admettre qu’à partir d’un certain moment le groupe ΠΠ Π ait été l’objet d’une interprétation populaire par le verbe "ΠΠ ΠPiπi".

1. Seul, Tabler (Top. von Jerusalem, I, p. 159) y fait une brève et insuffisante référence.
3. Pocoke a traduit par inadvertance « quinquaginta ». 
lui recommanda Jérusalem. Il s'y rendit et la trouva en ruines, à l'exception d'une église des Chrétiens. Il donna l'ordre de construire la ville autour du temple et de l'entourer d'une muraille fortifiée. A cette nouvelle, les Juifs accoururent de toutes parts et se refusèrent pas à remplir la ville. Lorsqu'ils furent en nombre, ils prirent pour roi un nommé (Bar-Cochbeba). A cette nouvelle, Adriano envoya un de ses généraux avec de nombreuses troupe pour assiéger la ville. Tous ceux qui y habitaient moururent de faim et de soif. Il s'empara de la ville et laissa une masse de Juifs. Il la ruina et en fit un désert. Ce fut le dernier destruction de Jérusalem. Quantité de Juifs s'enfuirent en Égypte, en Syrie, dans les montagnes et dans le Ghaur. Le roi ordonna qu'en un Jui s'habita la ville, qu'on exterminez la race, qu'on établisse des fermes dans la ville et qu'on l'appelât Aelia, d'après le nom du roi. C'est depuis cette époque que Jérusalem est appelée, comme elle l'est encore aujourd'hui, la ville d'Aelia. Les Grecs s'y établirent et construisirent une forteresse (boulevard) à la porte du temple d'El-Rehah, ils placèrent au-dessus d'elle une grande tablette (bakh) et (y) écrivirent le nom du roi Aeliaus, celui en la huitième année de son règne. Cette fortresse exista encore aujourd'hui à la porte de Jérusalem et est appelée le Minarat de David. Entre la première destruction de la ville par Titus et celle-ci il y a cinquante-trois ans l'interval

Je ne m'arrêterai pas à discuter au fond les données chronologiques contenues dans ce passage. On y retrouve des contradictions analogues à celles qui ressortent de la comparaison des sources classiques maintes et mainte fois citées. Il est probable qu'Eutychios a puise aux mêmes sources; mais il semble en avoir connu d'autres encore que nous ne possédons plus. La durée de 20 ans qu'il attribue au règne de Hadrien (117-138) est sensiblement exacte. L'insurrection juive aurait suivi le premier ordre de la reconstruction de Jérusalem; c'est la conclusion à laquelle s'est arrêtée la critique moderne, réserve faite sur les dates elles-mêmes. La prise et la mise à sac de la ville rebelle aurait eu lieu 53 ans après le siège de Titus, soit en l'an 123. La dédicace en l'honneur de Hadrien, fondateur d'Aelia Capitoline aurait été de la 8e année de son règne, soit de l'an 125. Sans doute, ces dates sont en désaccord avec ce que nous ap-

1. Le texte porte , que Pococke transcrit Bar-Jezzaim. Il faut évidemment corriger , ou peut-être même (avec le dur, prononcé à l'égypse et équivalent au hébreu) = Barcocheba = Bar-Cochba, , le nom ou sobriquet du fameux agitateur juif.

2. En dernier lieu par M. Schürer, op. c., I, pp. 671 et suiv.
prennent d'autres témoignages beaucoup plus sérieux; elles devraient être descendues d'une dizaine d'années pour répondre à la réalité historique. Mais, question de chronologie à part, il reste un trait intéressant, que seul nous fournit Eutychius: l'inscription au nom de Hadrien, placée au-dessus d'une des portes de Jérusalem. Sans doute, le renseignement contient des détails entachés d'inexactitude. Je n'insiste pas sur la date contestable de l'an 8 de l'empereur. Il y a, en outre, des difficultés d'ordre topographique. Évidemment Eutychius, par la porte de El-Behd «porte de la beauté», entend la βικ αυτή à οπίσω des Actes des Apôtres (11, 2), où aurait eu lieu la guérison miraculeuse du paralytique par Pierre et Jean; il s'agirait donc — et il le reconnaît expressément lui-même — d'une des portes du temple. Or, il ajoute aussitôt que cette porte et la forteresse qui y avait été bâtie par les «Grecs» d'Aelia Capitolina sont représentées de son temps par la forteresse du Mihrâb ou oratoire

1. Il est difficile d'admettre que les dates ayant été altérées par les copistes. Pour la première, la correction de «cinquantaine» en «soixantaine», ne serait pas autorisée paléographiquement. Pour la seconde, la tourmente même employée par Eutychius exclut l'hypothèse d'un dixième de dix, qui aurait été santé devant un pur singulier. À ce propos, il fallait remarquer incidemment la façon invariable dont Eutychius indique l'an tant du règne d'un roi; il le sort toujours, dans ce cas, du pluriel: "les ans dix de son règne."

2. Saint Jérôme (ap. Schürer, op. c., 1, p. 760) nous parle seulement d'un bas-relief en marbre surmontant la porte de Jérusalem par laquelle on se rendait à l'hélion et représentant un porc, probablement le sanglier emblématique de la Xe légion Frumentia (cf. Horus et Saint-Georges, p. 12; Études d'Arch. Orient., 1, p. 190).

3. Cela impliquerait, s'il fallait prendre le renseignement au pied de la lettre, que la dédicace à Hadrien aurait porté trib., pot., VIII. On pourrait toujours admettre l'hypothèse d'un chiffre mal conservé ou mal lu.

4. La tradition sur la position de cette porte a beaucoup varié. Au moyen âge on la localisait sur la face occidentale de l'escauto du Haram.
de David, ce qui semble indiquer la Qal'a de nos jours, ou Forteresse de David, à la porte de Jaffa, c'est-à-dire bien loin de l'emplacement du temple. Il y a entre ces deux indications une incompatibilité flagrante. Peut-être pourrait-elle s'expliquer, dans une certaine mesure, par le fait que la tradition musulmane a varié elle-même sur la position du Mihrâb de David et qu'elle l'a localisé tantôt à la Qal'a, tantôt à la mosquée d'El-Aqsa, occupant la partie méridionale de l'ancien hîerôn juif. Eutychius a pu être induit en erreur par cette fluctuation de la tradition. Si l'on admet le Mihrâb d'El-Aqsa, à l'exclusion de celui de la Qal'a, cela nous conduit bien près de l'antique Double Porte du mur sud du Haram, qui était certainement une des portes d'accès du temple d'Hérode et peut avoir des titres à représenter la μη τά ἱεραι. Or, il se trouve justement qu'en ce point du mur d'enceinte il y a encore aujourd'hui, encastrée à l'envers, une dédicace romaine à Antonin le Pieux. Il ne serait pas impossible que cette inscription fut celle visée par Eutychius, la titulature de cet empereur prêtant avec celle de son père adoptif Hadrien à une confusion dont nous avons déjà constaté des exemples. Mais il se peut aussi qu'il s'agisse de quelque autre dédicace appartenant réellement à Hadrien, dans le genre de celle qui vient d'être découverte dans la région du nord de Jérusalem et que j'ai fait connaître plus haut. La position de cette dernière exclut naturellement l'hypothèse que ce pourrait être celle la même dont parle Eutychius. Mais son apparition permet de conclure à l'existence d'autres textes congénères, dont un exemplaire, celui dont parle le patriarche d'Alexandrie, pouvait encore être visible, et lisible, au x° siècle, sur un autre point de la ville.

3. Les modernes eux-mêmes s'y sont trompés pour cette inscription, jusqu'au moment où Williams redressa l'erreur (cf. de Saulcy, Voy. aux, de la Mer Morte, II, p. 204).
Puissqne l'occasion s'en offre, je reparerai une omission. A propos du fragment de la seconde dédicace impériale indéterminée qui a été trouvé à côté de celle faite à Hadrien, j'aurais dû rappeler qu'on a découvert il y a quelques années, encastrée dans le mur d'une église, à la porte de Nebi Dāoud, une très intéressante dédicace faite à Jupiter Serapis par une cæsillation de la IIIe légion Cyrrénique, pour le salut et la victoire de Trajan et du peuple romain: Imp. Nerone Traiani Cassarix Optimi Aug. L'inscription doit être de 116 ou 117. Trajan y étant qualifié de Parthicus. Il y a lieu d'introduire cet élément d'information épigraphique dans la question historique soulevée par le dit fragment. L'attribution à Trajan, dont j'avais envisagé la possibilité en dernière analyse, par suite d'indices d'ailleurs sujets à caution (le chiffre de la salutation impériale X ? à la 1. 1, l'épithète [Optimus] à la 1. 2) y gagnerait un peu en vraisemblance. On est étonné toutefois, dans ce cas, de ne pas voir figurer ici à côté des cæsillationes des légions X Fret., II Traj. fort. et XII Fulm., celle de la légion III Cyrr., dont la présence à Jérusalem, à cette époque, est attestée par l'inscription de Nebi Dāoud.

§ 20

Le prétendu dieu Ogenès.

Waddington a relevé, sur le mur de la mosquée de 'Āhiré, l'antique Aerita de la Thachonite, une inscription grecque ainsi conçue :

\[
\text{غان} \text{أ} \text{Α} \text{ΔΡΙΑΝΟC} \\
\text{ΠAΛΜΥΡΗΝΟC}
\]

2. Inscr. gr. et lat. de la Syrie, no 2440.
L'inscription est complète, dit-il, et gravée en grandes belles lettres. Il propose, en conséquence, de la lire :

\[ \text{Ο} \gamma \iota \varepsilon \nu \varepsilon \ \text{Ἀδριανὸς Παλμυρηνὸς} \]

ce qui naturellement, ne saurait signifier que :

A Ogenes, Adríanos de Palmyre.

Il s'agirait d'une dédicace faite par un Palmyrénien appelé Adrianos à un dieu appelé Ogenés. Ογένης, ajoute Waddington, est le nom d'une divinité archaïque, que les mythologues identifiaient avec Οξινθίς ; il invoque, à ce sujet, un passage d'Étienne de Byzance, et renvoie à un autre passage de Pherécide cité dans le Thesaurus, in v. Ογής.

Depuis longtemps des doutes graves étaient venus, sinon sur la lecture matérielle, du moins sur l'interprétation de ce texte ; j'en ai même touché un mot incidemment dans une étude antérieure intitulée Les archers palmyréniens à Coptos. Mais je m'étais borné alors à effleurer la question qui n'avait avec celle que je traitais qu'un rapport lointain et accidentel. Depuis, je l'ai examinée plus au fond, et je crois devoir exposer ici le résultat de cet examen.

A bien la considérer, cette dédicace, telle que l'entend Waddington, présente des singularités suspectes. On est surpris, tout d'abord, de l'apparition, dans un village perdu au fond du Hauran, et à une époque aussi basse, de ce dieu archaïque et démodé qui identifie à tort ou à raison avec Οξινθίς, ne semble guère avoir fait fortune dans le panthéon hellénique et ne nous est connu, somme toute, que grâce à la curiosité des érudits anciens ; sans compter que la forme du nom paraît avoir été Οξινθίς ou Οξενθίς (2° déclinaison), et non Ογένης (3° décl.).

D'autre part, s'il s'agit bien d'un dieu, on s'attendrait du moins à ce que le nom Ογένης fût accompagné du qualificatif άγων, qui manque ici contrairement à l'usage. L'absence de tout verbe, dans la formule de dédicace, est également insolite ; cela lui

donne un tour laconique rappelant plutôt les habitudes de l'épigraphie romaine que celles de l'épigraphie grecque telle qu'elle est ordinairement pratiquée dans cette région de la Syrie : il nous faudrait un verbe quelconque ἵαιμον, ἐκδίκος etc., ou tout au moins, à défaut, un mot à l'accusatif régi par l'un de ces verbes sous-entendu. On se demande aussi pourquoi l'auteur de la dédicace qui a soin de nous faire connaître sa patrie, a négligé de donner le nom de son père. Sans doute, à elle seule, l'omission du patronymique ne serait pas une objection suffisante — on en a plus d'un exemple ; mais, rapproché des autres faits, celui-ci peut encore peser d'un certain poids dans la balance.

Enfin, il y a encore une autre considération très sérieuse à faire valoir en l'espèce. C'est celle que j'avais signalée au passant, dans le travail cité plus haut, à propos des mots 'Αδριανος Παλμυρηνος. Signifient-ils réellement ici, comme on est forcé de l'admettre dans le système de Waddington : « Adrianos le Palmyrénien » ? J'ai montré par divers exemples probants que Palmyre s'appelait Hadriana Palmyra 1, et qu'à partir d'une certaine date, l'ethnique officiel et complet était bien 'Αδριανος Παλμυρηνος. Témoin : Αλφ. Ηλειομορφος Αντέκερ Αδριανος Παλμυρηνος, dans une inscription de Rome (C. I. G., n° 6015) ; Maximino Zabdiibli, Hadriana Palmyrena, dans l'épitaphe d'un vétérain du numerum Palmyrenorum, découverte à El-Qantara, en Algérie (Renier, Inscri. rom. de l'Alg., n° 1638) ; le Εὐκαλλάρες Αδριανος Παλμυρηνος, Αντεκερ Αδριανος Παλμυρηνος, dans l'inscription de Copitos d'Égypte étudiée par moi (l. c.).

Cela étant, on est en droit de se demander si, dans l'inscription de Waddington, il ne faut pas comprendre de même 'Αδριανος Παλμυρηνος, en y voyant, non pas le nom d'homme Adrianos, suivi de l'ethnique simple Παλμυρηνος, mais bien les deux termes constituant l'ethnique complet. A ce compte, il manquerait

1. Ci. dans le grand Tarif de Palmyre ΠΑΛΜΥΡΗ ΚΟΙΤΗΣ, Hadriana Talmer, correspondant à 'Αδριανος Παλμυρηνος.
à la prétendue dédicace au dieu Ogenès, une chose essentielle, le nom même de son auteur; et la conclusion forcée qui s'en suivrait c'est que, malgré l'observation formelle de Waddington, nous ne devons pas avoir l'inscription dans son entier. Il est possible que le bloc vu par lui, présentât un champ complet en soi. Mais rien ne nous dit qu'il n'était pas en relation avec un autre bloc, aujourd'hui perdu, qui, placé au-dessus de lui dans une construction primitive, devait contenir le début du texte.

L'inscription a été revue depuis et copiée à nouveau par le Rt Ewing. Cette seconde copie ne nous apprend pas grand'chose de plus — au contraire, la pierre ayant été, entre temps, mutilée à gauche de telle sorte que les deux ou trois premiers caractères de chaque ligne ont disparu. Bien qu'incomplète de ce chef et, d'ailleurs, médiocre en soi, la copie de M. Ewing a sur celle de Waddington l'avantage d'être une copie figurée, permettant de se faire une idée assez exacte de la disposition du champ de l'inscription. Elle montre nettement qu'il n'y a aucune marge au dessus de la première ligne, non plus qu'au dessous de la troisième; le sommet des caractères de la première ligne affleure presque le bord primitif du bloc. Rien, par conséquent, ne s'oppose à l'hypothèse d'un autre bloc jointif, superposé au bloc actuel et contenant le début, aujourd'hui perdu, de notre texte.

Mais alors, s'il en est ainsi, voilà du même coup notre dieu Ogenès, déjà quelque peu suspect en soi, sérieusement compromis. En effet, précédant immédiatement, comme il le fait, l'ethnique Ἀδεγανζ ᾿Ηαθαγενζ, il occupe la place où nous nous attendrions à voir, soit le nom de l'auteur de la dédicace — si dédicace il y a, ce qui n'est pas prouvé — soit son patronymique, soit quelque mot se rapportant directement à ce personnage. Examinons-le de plus près, en nous mettant à ce point de vue. Ne pourrait-on pas détacher du groupe ΟΓΕΝΕΣ, le mot γενε, « par la naissance », en considérant le ο, qui nous reste ainsi

pour compté, comme la finale d'un mot masculin au datif, gravé sur le bloc supérieur aujourd'hui perdu ? Cela irait à merveille avec notre ethnique : γένος Ἄρης Παλμυραῖος, c'est-à-dire « natif de Hadriana Palmyra ». La formule ainsi conçue est tout à fait courante dans l'épigraphie grecque. Elle s'emploie généralement dans le cas où le personnage au jeu a deux ethniques, et se rattache à deux villes différentes, soit à cause de l'origine respective de ses père et même, soit parce que, né dans une ville, il a vécu ou a acquis le droit de cité dans une autre, soit pour d'autres motifs encore. Tel pourrait bien être le cas ici. Cela nous aiderait à nous rendre compte de la finale ..., ϕ, précédant γένος. On pourrait y voir, par exemple, un nom de ville régi au datif par la préposition et un participe tel que ζητούσ, διεισδύον etc... Naturellement, arrivé à ce point, on ne saurait plus faire que des suppositions dans le vide, la première partie du texte n'existant plus. C'est seulement pour en indiquer d'une façon générale, l'économie possible que je risque sous toutes réserves cette restitution.

[•••••••] ἰ δέντα τοῦ δέντος .... κατοικῶν ? ἐν Ἀδριάνω, γένος Ἄρης Παλμυραῖος

...... un tel, fils d'un tel, habitant à Damas?, natif de Hadriana Palmyra.

Dans ces conditions, bien entendu, rien ne prouve qu'il s'agisse d'une dédicace religieuse. Ce peut tout aussi bien être la commémoration d'une construction quelconque, voire une simple épitaphe. En tous cas, je crois bien qu'il y a un mort dans l'affaire et que nous devons faire notre deuil du prétendu dieu Ogenès.

1. Inutile d'en citer des exemples. Je me bornerai, pour rester sur notre terrain syrien, au n° 227 de Waddington : Μακάριος τοῦ Χρυσοσμίου γιός τοῦ Νικόλαου. La copie porte ΓΕΝΟ, que Waddington substitue γιός τοῦ, mais, si l'on tient compte du fait que l'inscription est « très brute », on est tout aussi fondé à substituer γιός τοῦ.
§ 30

Echmoun-Melkart et Hermès-Héraklès

M. Doublet a publié, il a quelques années, une petite base en marbre blanc trouvée à Délos et portant l'inscription suivante :

Εν' Ἀριστως Αγίας[αι],
γενεσιαραχνος Νικ.
Ἀριστως τοῦ Ἀριστως,
Μακαθωνικος, οἱ ἱερεῖοικοῖς
Ἀτοῦντος Ἀτοῦντος Σιδηνικος.
Λαμπκιάς Λυστος Δηματαυρικος.
Θεοκλητος Κοινάρου Τύρος. Ερρεί.
Ἡρακλει, [παθ]ίστευτοι Πολιτα[ις] σω το Πολιτικου
Ἀθηναίου.

Il s'agit, comme on le voit, d'une dédicace faite, sous l'archontat de Lénaéos, par un groupe de trois jeunes Orientaux élevés à Délos, au sortir du collège de l'éphélie : Dionysios fils de Dionysios, Agathocles fils de Lysias et Théodotes fils d'Enéméros, originaires respectivement de Sidon, de Damas et de Tyr.

On n'est pas d'accord sur la date de l'archontat de Lénaéos, qu'on a successivement placé en 138, en 107 et en 94 avant notre ère. Mais peu importe. Ce qui est particulièrement intéressant ici pour nous autres, archéologues orientalistes, c'est la personnalité divine et complexe, Hermès Héraklès, à laquelle s'adresse l'hommage de nos trois personnages, dont deux aux moins sont notoirement Phéniciens, l'autre, le Damasquin, pouvant être à la rigueur de race et de langue araméennes.

Si la restitution de M. Doublet est exacte, et si la conjonction εἰκι n'intervient pas réellement entre les deux noms 'Ερρεί,
l'Empereur Usurpateur: Achilleus

Les deux noms ainsi étroitement associés, cette association me parait rappeler d'une façon bien frappante le couple divin si fréquemment mentionné dans les inscriptions phéniciennes de Cyprè : Echmoun-Melkart.

D'une part, l'identité de Melkart et de Héraclès n'étant pas douteuse, et celle d'Echmoun et de Hermès étant probable ; d'autre part, la nationalité des dédicants, en dépit de la phystonomie purement hellénique de leurs noms et patronymiques, étant avérée, le rapprochement que je propose prend une importance sur laquelle il est inutile d'insister. Il en résulterait entre autres choses, la confirmation formelle de l'équivalence de l'Echmoun phénicien et de l'Hermès hellénique, équivalence en faveur de laquelle j'ai déjà eu l'occasion de faire valoir d'autres considérations.

§ 34

L'empereur usurpateur Achilleus.

Quelques historiens anciens relatent, trop succinctement à notre gré, l'entreprise d'un certain Achilleus qui, sous le règne de Dioclétien, usurpa le pouvoir impérial en Égypte et réussit à se maintenir pendant quelque temps à Alexandrie, où finalement il succomba après y avoir soutenu contre Dioclétien un siège de huit mois. Il résulte de diverses données unanimement admises et sur lesquelles il est superflu de revenir, que le dénouement

---

1. C. R. S., 1, nos. 16, 23, 24, 25, 26, 27, 28.

Recueil d'Archéologie orientale. VI. Octobre 1904. Livraison 19.
tragique de cette brève aventure doit se placer dans le cours de l'été de l'an 296 de notre ère, antérieurement au 29 août (début de l'année selon le calendrier égyptien), la révolte ayant commencé en 295, probablement avant le 29 août.

D'autre part nous possédons une série de monnaies de bronze et même d'or, à légendes latines ou grecques, frappées à Alexandrie, précisément pendant cette période, au nom d'un certain C. Lucius Domitianus Dominianus, qui s'y pare des titres de Imperator, Augustus, Σαταων. Ce monnayage commence et s'arrête brusquement à l'an II. L'histoire étant absolument muette sur le règne épiphème de cet empereur de contrebande, il faut admettre nécessairement ou bien que Domitianus est quelque autre usurpateur qui, juste au même moment qu'Achilleus, aurait tenté la même aventure, ou bien que, malgré la différence des noms, le Domitianus des monnaies et l'Achilleus de l'histoire sont un seul et même personnage.

Pendant longtemps la première opinion a eu cours, moi-même je l'avais suivie autrefois en parlant incidemment1, sur la foi, des traités, de l'usurpation d'Achilleus et de celle de Domitianus comme de deux faits distincts bien que concomitants, à très peu près. Depuis, la seconde opinion, celle qui identifie Achilleus et Domitianus, a prévalu. Elle vient d'être soutenue encore tout récemment par M. J. de Foville2, avec beaucoup de force, à propos

1. Études d'Arch. Orient., 1, p. 188.
2. Revue Numism., 1904, pp. 24-29. M. de Foville, entre autres arguments, en a produit un qui semble répondre d'une façon satisfaisante à une objection de M. Sachs assez spéciaque. Celui-ci arguant du fait que les monnaies de Domitianus sont datées de l'an II, voulait en conclure que la mort de cet usurpateur devait être reportée après le 29 août (le de l'an égyptien) 296, tandis qu'autre, les données historiques nous forcent à placer avant cette date la mort de l'usurpateur-Achilleus. Cette discordance excluait selon lui l'identité des deux personnages. Mais il suffit, pour la faire disparaitre, d'admettre avec M. de Foville que la révolte de Domitianus-Achilleus avait commencé avant le 29 août 295 et fut étouffée avant le 29 août 296. On serait ainsi à cheval sur deux années égyptiennes, et les deux années de règne attribuées à Domitianus par ses monnaies se trouveraient justifiées sans qu'il soit besoin de franchir la limite du 29 août 295. Ce règne qui, théoriquement, d'après la conception traditionnelle en Égypte, embrasse deux années, peut fort bien s'être réduit en
du second exemplaire connu de l'aureus de Domitius Domitianus, pièce précieuse acquise par le Cabinet des Médailles qui, sur ce point, n'a plus rien à envier au British Museum. J'avoue que les arguments invoqués en sa faveur me semblent aujourd'hui tout à fait convaincants. Ce serait une bien étrange coïncidence qu'au même moment, au même endroit, il y eût eu deux usurpateurs différents, l'un qui nous a laissé des monnaies, mais dont l'histoire ignorerait totalement le nom; l'autre que l'histoire nomme, mais qui n'aurait laissé aucune trace numismatique de son usurpation cependant prolongée pendant huit mois au moins, alors qu'il était maître d'Alexandrie et des ateliers monétaires de cette ville.

La conclusion qui s'impose c'est donc que, selon toute vraisemblance, l'Achilleus des historiens et le Domitius Domitianus des monnaies ne font qu'un. Mais comment expliquer alors cette différence de noms? M. de Foville se demande si Achilleus ne serait pas le surnom de notre Domitianus, comme Jovien était le surnom de Dioclétien, et Hercule celui de son collègue Maximien. Sans doute, l'hypothèse est ingénieuse et plausible dans une certaine mesure. Toutefois, il est difficile de comprendre pourquoi le surnom d'Achilleus, s'il l'a réellement porté, ne figure pas dans les légendes des monnaies relativement nombreuses de Domitianus, où celui-ci était complaisamment tous ses noms, prénoms et surnoms. Bien plus, on est surpris, s'il s'agit d'un simple surnom de fantaisie et non d'un véritable cognomen, que rien, dans les types et symboles du revers de ces monnaies, ne vienne au moins faire une allusion à ce patronage héroïque dont se serait réclamé l'usurpateur : Serapis, la Victoire, le Génie du peuple roman, voilà ce que nous montreront ces revers — rien qui de près ou de loin vienne nous rappeler Achille.

réalisé à beaucoup moins de 24 mois, soit quelques mois avant et quelques mois après le 29 août 295. De fait, le monnayage alexandrin de Dioclétien et Maximien se raréfie peu à peu après cette date, puis cessé complètement en même temps qu’apparissaient les pièces frappées au nom de Domitianus.

1. Voir, notamment la pièce du British Museum citée en note par M. de Foville, p. 23.
Cette considération me conduit à envisager une autre hypothèse, à savoir si les quelques historiens, d'autorité médiocre, au demeurant, qui donnent à l'usurpateur d'Alexandrie le nom d'Achilleus et passent totalement sous silence celui de Domitianus, n'auraient pas purement et simplement commis quelque confusion avec un autre usurpateur qui semble avoir réellement porté ce nom homérique, et ce, à une époque qui n'est pas très éloignée de celle où nous nous trouvons. Je veux parler de l'Achilleus, parent de Zénobie qui, au dire de Vopiscus, usurpa la pourpre impériale après la défaite de la reine de Palmyre et la première prise de cette ville par l'empereur Aurélien. Le récit de Zosime (I, 60), suivi par Polémius Sylvius, diffère sur un point essentiel de celui de Vopiscus ; il donne à l'usurpateur, aidé dans son coup de main par un certain Apsæus, principal instigateur du mouvement, le nom d'Antiochus et non pas celui d'Achilleus. Cette divergence témoigne d'un singulier flottement dans la tradition parvenue jusqu'à nous et rappelle à certains égards celle qu'on peut soupçonner dans l'histoire de l'usurpateur d'Alexandrie. Les usurpations étaient à l'ordre du jour depuis cette période troublée qui, peu auparavant, avait vu le « trenta tyranos ». Il ne serait pas impossible que les chroniqueurs se fussent embrouillés dans la mise au net de ces listes d'empereurs éphémères et hors marge, et aient pris à l'occasion l'un pour l'autre. Tel est le cas qui semble à première vue s'être produit pour Palmyre : tel est celui qui a pu se produire pour Alexandrie. Qui sait même si ce n'est pas de cette première ville que le nom de l'usurpateur Achilleus s'est glissé indûment à la seconde ? En somme, l'Achilleus de Palmyre, n'est séparé du prétendu Achilleus d'Alexandrie que par l'espace d'une vingtaine d'années. La

1. Aurel. 31, Cf. les observations de Waddington, Beyr. gr. et lat. de la Syrie, sér. n° 2632 et 2629.
3. M. Waddington a redigé retrouver la mention de ce personnage historique dans une dédicace grecque de Palmyre (n° 2387) où la ville honore un certain Septimios Aposto en qualité de sotévía et mætressas. Il se peut qu'il ait raison ; mais il est possible aussi qu'il s'agisse de quelque homonyme.
confusion a pu être facilitée, d’autre part, par le fait que Zénobie et son fils Ouabhalath avaient été à un moment réellement maîtres de l’Égypte, comme l’attestent les monnaies qu’ils y ont fait frapper, eux aussi. Au fond, l’hypothèse à laquelle j’aboutis serait, je m’en aperçois après coup, exactement l’inverse de celle de Herzog 1, qui supposait que c’est d’Alexandrie à Palmyre que serait passé le nom d’Achilleus. Celle que je suggère aurait l’avantage de faire place nette pour le Domitius Domitianus, usurpateur à Alexandrie, Achilleus étant, au contraire, entièrement restitué à Palmyre.

Restera à expliquer alors le désaccord de Vopiscus, appelant Achilleus, et de Zosime appelant Antiochus, l’usurpateur de Palmyre. On pourrait peut-être les concilier en admettant, ici où nous ne sommes pas gênés par la numismatique, que le personnage portait, en réalité, le double nom d’Antiochus Achilleus ou, si l’on préfère, d’Achilleus Antiochus. A priori, il semblerait plus naturel de faire d’Antiochus le nom, et d’Achilleus le surnom. L’épigraphie serait en faveur de cette façon de voir, si c’est bien ce personnage qu’il faut reconnaître dans trois fragments d’inscriptions grecques gravées sur des milliaires de la région de Palmyre 2. Le nom du basileus Antiochus présenté comme fils, peut-être adoptif, de la reine Zénobie, paraît y être précédé d’un prénom (Septimius 3), en tout cas, pas Achilleus ; si ce dernier nom a jamais été gravé — la mutilation des trois textes est trop grande pour qu’on puisse l’affirmer — il ne saurait matérielle-ment que suivre le nom d’Antiochus. Une autre hypothèse devenue d’ailleurs toujours loisible, c’est que, s’il y a eu adoption, celui qui en a été l’objet, a pu, à ce moment, tout bonnement changer son nom d’Achilleus contre celui d’Antiochus. Ces changements de noms étaient dans les usages de l’Orient lorsqu’on arrivait au trône par une voie autre que celle de l’hérité directe. En l’espèce, le choix du nom d’Antiochus aurait bien

marqué les prétentions politiques du personnage, se posant ainsi, au regard de l'empire romain, comme le rénovateur attardé de l'antique royaume des Sélenicides. La prise d'un tel nom était tout un programme.

§ 32

Le sceau de Chema¹, serviteur de Jeroboam.

Dès le début des fouilles entreprises au printemps de cette année, par M. Schumacher, à Tell el-Montesselim — l'antique Megiddo — il eut la bonne fortune d'exhumer un petit cachet hébreu archaïque au sujet duquel on a mené grand bruit dans la presse et dénoncé mal d'insanités. La découverte, assurément, était intéressante, mais, comme toute, elle ne sort pas de l'ordinaire, et ce nouveau cachet rentre tout naturellement dans une série sigillographique qui compte déjà d'assez nombreux spécimens.

M. Kautzsch¹ vient de lui consacrer un travail détaillé dans lequel il nous donne, avec deux bonnes reproductions, les caractéristiques exactes de ce petit monument. Ellipsoïde de jaspe poli, mesurant sur ses deux diamètres 0,037 × 0,027; épaisseur 0,017; le dessus bombé. Sous le plat un lion, de profil, rugissant, de belle allure, style assyrien; au-dessus, et au-dessous, deux lignes de caractères phéniciens archaïques, analogues à ceux de la stèle de Mesa. La légende se lit sans aucune difficulté: יְהוֹיָה יְהוֹשֻעַ, « A Chema¹, serviteur de Jeroboam ». C'est ce nom de Jeroboam, fameux dans l'Histoire Sainte, qui a provoqué dans le public un émoi adroitement prolongé, et accru par des journalistes en quête de nouvelles sensationnelles.

M. Kautzsch étudie longuement la question historique que soulève l'apparition de ce cachet. Elle avait déjà été discutée

avec des arguments analogues, et sur certains points plus à fond, dans un article en arabe du P. Ronzevalle, qu’il ne connaît pas (cf. Al-Machriq, mai 1901, p. 469 et suiv.; cf. juin, p. 513). Il conclut que nous avons bien réellement affaire à un haut fonctionnaire au service du roi d’Israël Jéroboam II, voire même Jéroboam I. En conséquence, l’archéologue cédant un moment la parole à l’expert, M. Kautzsch estime la valeur marchande de l’objet à 50.000 fr. au bas mot... A ce compte, que vaudrait donc alors la siécle de Mésa?

Ses conclusions, bien que savamment motivées, me paraissent devoir n’être accueillies qu’avec réserve. Je crains qu’il n’ait quelque peu cédé au mirage historique du nom royal de Jéroboam. Rien ne prouve que ce nom n’ait pas été porté aussi par de simples particuliers, dans le royaume d’Israël, dont l’onomastique nous est naturellement beaucoup moins connue que celle du royaume de Juda. Il n’y a pas, comme dit le proverbe, qu’un âne qui s’appelle Martin à la foire.

La formule que nous avons ici : « un tel serviteur d’un tel », n’est pas nouvelle; elle est assez fréquente dans l’épigraphie sémitique et, en particulier, dans la vieille sigillographie hébraïque. Sans doute — et je l’ai déjà montré moi-même autrefois dans diverses notices que M. Kautzsch passe sous silence — il est à croire qu’elle désigne, non pas des personnages de condition servile, mais, bien au contraire, des personnages d’un rang assez élevé, appartenant à la clientèle d’autres plus puissants encore. Mais de là à induire, comme le fait l’auteur, que le second personnage dont se réclame le premier serait de plan et toujours un roi, il y a de la marge; et, en l’espace, affirmer que le Jéroboam de notre cachet ne peut être que l’un des deux rois de ce nom, ne va pas sans quelque lémérité.

La formule « un tel, serviteur du roi », que nous rencontrons sur d’autres cachets congénères, ne doit pas nous faire illusion. Là, il s’agit bien certainement de véritables fonctionnaires royaux; mais alors le roi n’est pas nommé. Il serait assez singulier que, par contre, là où il serait nommé, on ne lui donnât pas
son titre de roi. Je m'étonne que M. Kautzsch n'ait pas fait état des observations que j'ai présentées sur ce sujet en publiant dans le temps (Rec. d'Arch. Or., t. p. 33 et suiv.) le cachet hébreu au nom « Obadyahou, serviteur du roi », premier spécimen du genre. Il semble ne connaître celui-ci que par de mauvaises références de seconde, ou plutôt de troisième main, empruntées aux manuels de Benzinger et de Nowack. C'est là l'inconvénient ordinaire de ces manuels allemands, envahissants parasites qui viennent se greffer hâtivement sur les principales branches de la science, dès qu'elles ont pris un certain développement, et s'en approprient si bien les fruits qu'on ne songe plus trop souvent à redescendre jusqu'à la racine, c'est-à-dire jusqu'aux travaux originaux. On s'expose ainsi, comme c'est le cas ici, à présenter comme nouveaux, des résultats déjà acquis, parce que les compilateurs auxquels on se fie ont jugé bon, pour une raison ou pour une autre, de les passer sous silence... quand ils ne se les ont pas annexés sans autre forme de procès. Je regrette d'avoir à constater une fois de plus que, par un malheureux hasard, ce sont de préférence les travaux de l'école française qui sont victimes de ces lâcheuses préférences. Par exemple, on est surpris de ne pas voir cités une seule fois dans le mémoire de M. Kautzsch, ceux de M. de Vogüé qui sont pourtant classiques en la matière, tandis qu'on ne manque pas de renvoyer avec complaisance à ceux de Levy et même de Blau.

Quoi qu'il en soit, arguant du fait que nous possédons un autre cachet gravé au nom d'un certain « Chema', serviteur du roi »1, M. Kautzsch suppose qu'il s'agit du même personnage, qui aurait perdu son premier cachet et en aurait fait faire un second : les deux cachets se confirmeraient l'un l'autre, et Chema' était bien serviteur du roi Jéroboam. Mais alors, sans parler des divergences paléographiques2, pourquoi, si le titulaire est le

2. Le P. Rousseau (l.c.) fait remarquer avec raison que les caractères du cachet Listnow se rapprochent de ceux de l'inscription hébreu-phénicienne du tunnel de Sisac.
même, comme le veut M. Kautzsch, pourquoi la titulature aurait-elle été changée? On peut trouver qu'à ce point de vue, l'argument invoqué par M. Kautzsch va plutôt à l'encontre de sa thèse qui, d'autre part, ne tient pas compte, ici non plus, de la possibilité d'une simple homonymie. Je lui propose le cas suivant. J'ai publié autrefois un cachet vraisemblablement hébreu (Sceaux et cachets israélites etc., p. 17, n° 9) qu'il ne paraît pas connaître et qui, sous le rapport paléographique, peut aller de pair avec les deux dont il est question. Il est gravé, lui aussi, au nom de « Chema' », tout court, cette fois. M. Kautzsch va-t-il dire qu'il s'agit toujours du même personnage, dont nous aurions, par une chance extraordinaire, trouvé un troisième cachet, et que, si sur celui-ci son nom n'est suivi d'aucun titre, c'est qu'il n'occupait pas encore les hautes fonctions dont il a été investi plus tard? Il n'y a pas de raison pour s'arrêter dans cette voie de pure hypothèse; il suffit d'essayer d'y faire ce pas de plus pour voir combien on risque de s'y égarer.

M. Kautzsch aurait dû aussi mettre dans la balance un autre élément qui n'est pas sans rapport avec la question générale traitée par lui : le curieux titre de « fils du roi » qui apparaît sur un cachet hébreu archaïque publié par moi, il y a quelques années (C. R. Acad. Ins., 1892, p. 274 : « Eliechama', fils du roi »), et dont j'ai discuté la signification en le comparant à celui de « serviteur du roi ». J'ajouterai, à ce propos, que ce titre, avec la parenté fictive qu'il implique, rappelle assez l'usage des Nabatéens chez qui le premier ministre portait le titre de « frère du roi » et même, quand c'était une reine qui gouvernait, de « frère de la reine » ; de même que le titre biblique de נְּֽבָּר לֶא בָּֽרָא עַֽדָּֽמָּֽני « ami du roi », cité incidemment par M. Kautzsch, rappelle les ṭaḇāṯa de la cour égyptienne — ce dernier rapprochement n'a pas dû échapper aux Septante quand, dans cette expression, ils ont rendu le premier mot hébreu par ṭaḇāṯa et même, les copistes.
aidant, fabriqué un prétendu ἄρχανος, où le ἄρχα n'est autre que la transcription de l'ethnique ἀρχα.

§ 33

Fiches et notules.


Inscription d'El-Maqsura (Dussaud, Voy. Saba, p. 209, n° 103). — L. 3-4, le patronymique copié Σαυρώκοι et transcrit Σαλούκος est à corriger paléographiquement en Σαλούκο. — L. 5, le qualificatif donné au défunt Τυρώμοτρος est restitué en Τυρώμοτρος, qui ne donne pas de sens satisfaisant ; d'ailleurs, les ε étant lunaires, il est difficile de tirer ε de τ. Je propose la correction très paléographique πρώμοτρος, « prématuré ». Le mot convient parfaitement en l'espace, le défunt, âgé de seize ans, étant mort à la fleur de l'âge.

— Waddington (n° 2339) a publié une courte inscription de Kanatha qu'il lit ainsi : Αζζεν μάξαχα. Il pense que μάξαχα est employé ici comme ἔπος sur les monuments funéraires de l'Asie Mineure. A ce compte nous aurions affaire à une épitaphe, et Αζζεν serait le nom du défunt au vocatif.

Ce texte a été copié à nouveau par M. Dussaud (Miss. Syrie, p. 245, n° 18), mais plus complètement ; il est en effet surmonté d'une ligne en caractères plus petits, donnant la date : ἀζζας Τα: καταγος Σα[λούκο]. Pour le reste, M. Dussaud adopte la lecture de Waddington.

Je me demande s'il ne faut pas comprendre autrement, en considérant Μαξάρας comme le nom propre Μαξαρός au vocatif, et άζζεν = άζζας- comme un impératif formant acclamation, et équivalant à la forme régulière άζζας, de άζζάς. Ce serait un congénère de l'acclamation ἀζζας, ἀζζας, dont j'ai démontré l'exis-
tence dans l'épigraphie syrienne (R. A. O., IV, 129, n° 1; V. 368). La forme barbarique \( \text{ςους} \) s'explique par la substitution fréquente, dans le grec hauranien, du \( \varepsilon \) au \( \alpha \) et de \( \tau \) à \( \upsilon \). D'autre part, on sait que le verbe en \( \varepsilon \) pur \( \text{ςους} \) avait fini par être traité dans la langue populaire comme un verbe contracté en \( \text{ςους} \), ce qui implique un impératif \( \text{ςους} \).

**Martha, femme de Severus Maximus.** — Waddington a publié (n° 2253 b), d'après une copie de Wetzstein (n° 36 b), une inscription de Sa'né, dans le Hauran; c'est l'épitaphe d'un certain Σεβερος Μάξιμος, vétéran retraité, qui était venu probablement finir ses jours dans son village natal, et y avait été enseveli avec sa femme : Μάξιμος[η] βασιλεὺς ἡ τετελεσμένη ἑρωίδης Μάρθα. Telle est, du moins, pour ce passage, la lecture de Kirchhoff et de Waddington. Le nom de femme qu'elle suppose est peu satisfaisant et se prête mal à une étymologie sémitique ou autre.

Partant de la graphie MAPEA et du fait que ce groupe est à la fin d'une ligne, je serais tenté de restituer : Μάξιμος[η] τετελεσμένος ἡ τετελεσμένη ἑρωίδης Μάρθα. Le sigma final a pu disparaitre par suite de quelque accident ayant épuisé le bord droit de la pierre. Quant à l'article τετελεσμένος, employé ici devant Μάξιμος, un peu contre l'usage, son intervention peut s'expliquer par la circonstance que le mot se trouve déterminé par l'adjonction de l'expression assez curieuse ἡ τετελεσμένη.

Nous obtiendrions ainsi un nom propre excellent. Il est intéressant pour l'onomastique syrienne d'enregistrer un nouvel exemple de ce nom de Martha qui, si connu qu'il soit par ailleurs, n'y a pas été jusqu'ici fréquemment rencontré. Je rappellerai la Μάκχα Αποκαλύφτις, homonyme et quasi compatriote de la nôtre, dans une dédicace de Délos (Bull. Corr. hell., 1892, p. 161, n° 23).

En me reportant au dernier moment à la copie de Wetzstein (Abhandlungen Akad. Berlin, 1863, n° 36), sur laquelle s'appuie Waddington, je constate qu'elle porte, en réalité :
MAPEAL⟩ΘHCYMOIOY; par conséquent, le nom ne serait pas Μαρεαύς, comme à la Waddington en substituant sans avertissement, et peut-être par suite d'un lapus, un Τ à un Θ. Je dois dire que, sous cette forme Μαρεαύς, le nom aurait une meilleure physionomie sémitique (cf. le n. pr., masculin? au datif: Μαρεαύς, n° 2104); partant, la correction à laquelle j'avais songé et qui reposait principalement sur la syllabe ταφ, perd quelque peu en vraisemblance. On pourrait bien encore, il est vrai, vouloir restituer: Μαρεαύς α(ς) έν ταφί(ς) του; mais l’élimination pure et simple du Η de la copie serait bien arbitraire.

Phæna de la Trachonite. — On lit dans une courte inscription découverte à Rome (Inscr. gr. Sic. et Ital., n° 1335; Cagnat, Inscr. gr. ad res comp., I, n° 480):

'Αγγελιας Φανενος Φανέρος Όμηρης.


A l’appui de ma conjecture, je ferai remarquer que le nom de de Φανενος, père de notre Phænesien Agrippas, semble le rattacher particulièrement à la Phæna de la Trachonite. En effet, dans deux des inscriptions de cette ville (Wadd., n° 2525, 2530) est mentionné un centurion de la IIIe légion Gallica, G. Egnatius Fuscus, qui y exerçait l’autorité et avait été honoré par les habitants. Il est possible que cette circonstance ait rendu popu-
laire parmi eux le nom de Fuscus et que, par suite, il ait été donné par eux à plusieurs de leurs enfants. Cela nous conduirait à déterminer par induction la date approximative à laquelle a pu être gravée l’inscription de Rome, le père d’Agrippas ayant vraisemblablement reçu le nom de Fuscus au moment où le centurion de ce nom commandait à Phaena. Or, celui-ci s’y trouvait sous le règne de Marc-Aurèle et de Lucius Verrus et sous l’administration du légat de Syrie Avidius Cassius, par conséquent avant l’an 169 de notre ère. D’autre part, une autre inscription de la même ville (Wadd., n° 2528) nous montre que le centurion Fuscus y était remplacé par un de ses collègues de la même légion, Aurelius Quirinalius, en la neuvième année du règne de Marc-Aurèle, soit en 169, après Lucius Verrus (le nom de celui-ci ne figure plus dans l’inscription). Le père de notre Agrippas serait donc né à Phaena probablement entre les années 161-169.

Le nom propre phénicien Gerhkal. — £]£££ C. I. S., 1, 412 h.; cf. le n. pr. syriaque လန်နှစ်, et aussi လန်နှစ်, dans une inscription de Sicile (C. I. G., 5603), si tant est que le mot soit réellement employé là comme nom propre, ainsi que le pensent les éditeurs.

Inscription bilingue de Qal et Ezraq. — M. Dussaud a copié à Qal et Ezraq, au sud du Djebel Hamra, une inscription bilingue, latine et grecque, gravée sur un autel brisé en haut et en bas. Le texte a beaucoup souffert et, malgré le soin avec lequel il a été copié, il présente de sérieuses difficultés pour le déchiffrement et l’interprétation. Peut-être pourrait-on améliorer sur quelques points la transcription et la lecture de M. Dussaud, principalement pour la partie grecque.

La partie latine consiste dans une brève dédicace au [Sol] invictus pour le salut et la victoire des empereurs Dioclétien et

Maximien, suffisamment désignés par leurs qualificatifs consacrés de *Jonius* et *Herculis*. L’apparition de cette formule en ce point de la Syrie est, soit dit en passant, de nature à fortifier dans une certaine mesure l’explication, proposée autrefois par moi¹, du bas-relief de Souelda, explication dédaigneusement rejetée par M. Furtwängler dans un article récent².

Le texte grec a évidemment la prétention d’être en vers; c’est ce que montrent les mots et tournois poétiques qu’on y reconnaît çà et là. En tablant sur cette donnée, on pourrait peut-être rétablir ainsi les premiers hexamètres, plus ou moins corrects:

```
'Αντικάθησις σεῶ, Φωστές, λειτήσωσίτε λέγω ἐπὶ θεάματι,
Τῶν (τὰ) ὄρει (τὰ) ὀμν. μοι ἱεροτὰς Ἡράκλειος ἐγὼ
Προσκύνησό με.
```

Cela donnerait un sens à peu près cohérent:

J’envoie, ô Phœbus, sur l’autel sacré ton lueur,
Et je bénis cette tour, en suppliant, moi Hercule
Protector.

¹'Αντικάθησις = ἀντικάθησις, σεῶ = σεό, formes poétiques connues, nécessitées ici par le mètre. — Or est peut-être pour ὅς: on peut se demander aussi s’il ne serait pas au sens de σεό, qu’il a en poésie, mais alors le pied serait boîteux. — Le τῶν ὀμν. ferait partie de la forteresse romaine dont on voit encore les restes et qui a valu à l’endroit son nom actuel de Qal’at Ezraq. — Il se pourrait que Ἡράκλειος ne fût pas le nom même du dédicant, mais une épithète indiquant qu’il appartenait en qualité de protector à l’un des corps des Heracli ou Herculan de l’empereur Maxence. Dans ce cas, le véritable nom serait peut-être à chercher dans Διο... (peut-être Διονύσις d’après l’aspect de la copie?). — Pour les protectores, cf. une inscription de Baalbek qui en mentionne deux (deux frères), et les observations de M. Michon (Rev. Bibi., 1900, p. 99).

1. Études d’arch., t. 1, p. 178 sq.
Xαρρ, Βόστρα — Waddington a relevé à Bosra une inscription grecque (n° 1941), contenant la dédicace d’une construction élevée par le consularis Gallonianus, sous la surveillance de l’equesstris Agrippa. L’inscription, bien conservée, est dans un cartouche à oreillettes triangulaires : dans l’oreille de droite, en deux lignes, le mot ΒΟΣΤΡΑ ; dans l’oreille de gauche, en deux lignes également, le mot ΧΑΡΗ. Le premier mot est, sans conteste, le nom de la ville de Bosra, d’où provient l’inscription ; quant au second, voici ce qu’en dit Waddington : » Je ne saurais expliquer le mot Xαρρ, dont la lecture est certaine ». Je me demande si ce ne serait pas une acclamation en l’honneur de la ville de Bosra, soit χαρρ, 3ᵉ pers. du subjonctif de l’aoriste second de χαρα, le tout équivalent à une petite phrase : Xαρρ, Βόστρα, » Que Bosra soit en joie ! «.


L’equesstris Agrippa de cette inscription est peut-être le même personnage que l’éparque Agrippa figurant dans une inscription de Deir el-Kahf copiée par M. Dussaud, Voy. Safa, p. 179, n° 49.

— Saint Épiphane et l’alchimie. — M. Berthelot, dans sa Chimie du moyen âge (I, p. 301), puis M. Steinschneider (Zur alchimistischen Literatur der Araber, Z. D. M. G., t. 58, p. 312) ont reproduit et discuté un curieux texte latin médiéval contenant une longue liste de personnages plus ou moins fabuleux qui auraient cultivé l’alchimie, depuis Adam jusqu’au moyen-
âge. Cette liste est donnée, avec diverses variantes, dans un ms. de la Bibliothèque Nationale (latin, n° 6814), dans le Liber de anima d'Avicenne (I, 17, p. 66) et dans le Speculum naturale de Vincent de Beauvais (VIII, 87). Le document est incontestablement, dans son ensemble, une traduction de l'arabe, y compris même, je crois, la dernière partie de la liste, bien que M. Berthelot incline à considérer toute cette partie comme une addition du traducteur qui ne figurait pas dans le texte arabe. Sans doute, il a pu y avoir des interpolations; mais un, au moins, des noms suspects, doit être puisé à une source arabe. C'est ce qui ressortira accessoirement de l'observation que je vais faire.

On lit, à la fin de cette longue énumération:

Dominicus, Egidius, magister hospitalis lrososolimitan, qui traxit liber de 125 Lapidibus, Episcopus, Autroicus, Dominus de ponderibus.

Le passage semble défier toute explication. Les variantes mêmes indiquent qu'il a dû subir de graves perturbations qui ne contribuent pas peu à l'obscurcir encore. Je crois qu'on peut cependant arriver à faire quelque lumière au moins sur la suite de mots que j'ai mise en italiques.

L'expression énigmatique Dominus de ponderibus me paraît signifier : l'auteur du (traité intitulé) De ponderibus. Dominus est ici la traduction littérale de l'arabe مالک, « maître, possesseur », qui s'emploie couramment avec ce sens spécial de « auteur de tel ou tel ouvrage ». Il résulte de là un premier fait important, c'est que, ainsi que je l'ai fait remarquer plus haut, cette partie de la liste dérive bien, comme le reste, d'une source arabe.

Cela pose, quel peut bien être cet auteur d'un De ponderibus ? Je proposerai d'y reconnaître saint Éphiphan et son traité.

1. Je reproduis le texte du De Anima cité par M. Stenzschneider.
2. Vincent de Beauvais : « Dominicus ex Jacobo Aranio Ludov., qui me in aetate non paulo docuerat. »
3. Vincent de Beauvais : « extraxit. »
4. Vincent de Beauvais ( vérification faite dans la vieille édition de la Bibliothèque de l'Institut, dont je ne puis préciser la date) : « Andronicus cornus episcopus et apostolitus ». Le ms. (Berthelot f. c.) : « Autroicus ». 
Aurions-nous une cacographie arabe, aggravée par une mauvaise lecture du traducteur, du nom même de *Episcopus*, dans le mot *episcopus*, bien que ce titre convienne parfaitement au personnage, évêque de Salamine de Cypro ? Ou bien, au contraire, doit-on supposer que ce nom se cache dans le mot incompréhensible *Anstroicus* (variantes *Androitus*, *Antraicius*) ? Dans ce dernier cas, la tont pourrait se rendre : « l'évêque Épiphané, auteur du *De ponderibus* ». Je me demande toutefois, par moment, si la graphie *Anstroitus*, moyenne des trois variantes, ne serait pas une transcription, déformée par l'écriture arabe, de *Arapicius*, titre d'un autre traité d'Épiphané accompagnant celui du *De ponderibus* : كروطوس انترروطوس ? Le titre même de l'ouvrage mentionné immédiatement auparavant, « libri de 123 lapidibus », bien qu'il semble se rapporter à ce qui précède, rappelle singulièrement celui d'un autre traité du même Épiphané : Πες ἔν πάν ἀ.ν. πάν, *de XII lapidibus* 1. Seul, le chiffre des pierres est différent ; mais ce n'est pas une affaire, quand on songe à cette série de transvasements du grec en arabe et de l'arabe en latin médiéval, où les fautes des copistes pouvaient venir renchérir sur les erreurs des traducteurs. Il est à remarquer que dans l'œuvre d'Épiphané ces trois traités sont justement groupés ensemble, bien que dans un ordre différent : *Anstroitus* ; *De ponderibus* ; *De XII lapidibus*.

§ 34

Le roi de « tous les Arabes ».

La fameuse inscription nabatéo-arabe de Nemâra (R. É. S., n° 483), dont j'ai réussi à trouver la clef, donne (ligne 1) à Imrouʾil-Qais le titre de ملک العرب كَلِمَا = ملک العرب كَلِمَا. Le sens ne semble guère être douteux : « roi de tous les Arabes ». Toutefois, le suffixe de ملک souleve une question assez épineuse. Est-on

---

1. Il s'agit des dix-sept gemmes du pastoral du grand prêtre juif.
bien en droit, ainsi que je l'avais admis d'emblée, de considérer le comme l'équivalent, écrit *defective* de l'arabe *la*, soit le pronom suffixe de la troisième personne du féminin singulier, qui ferait ici fonction du pluriel masculin *α*, conformément, d'ailleurs, à une règle bien connue de la grammaire arabe?

La lecture matérielle peut être tenue pour à peu près certaine, malgré l'hésitation marquée par M. Dussaud au sujet de l'identité de la première lettre du groupe *κ*. La leçon *κ* "et pour lui », que M. Peiser propose de lui substituer, est peu satisfaisante pour la paléographie ; elle l'est encore moins pour le sens, car elle conduit à une construction tout à fait boîteuse de la phrase.

Tout en adoptant finalement la traduction « roi de tous les Arabes », basée sur la règle grammaticale que j'ai visée plus haut, M. Dussaud marque encore certains scrupules et estime que la correction exigerait *κκκ*. M. Derenbourg semble éprouver les mêmes scrupules, et dans une mesure plus large encore, car il incline à croire que le lapicide a purement et simplement omis le *μιν* final de *κκκκ* qui se trouvait dans la rédaction qu'il devait reproduire.

Je persiste à penser pour ma part, que *κκκ* est ici, parfaitement correct à tous égards et que la leçon de la pierre doit être maintenue telle quelle. Voici un texte qui me paraît justifier de la façon la plus topique cette façon de voir. Ce sont deux passages que je relève dans le *Livre de la création et de l'histoire de Motahhar ben Taher el-Maqdisi (ou Moqaddesi)*.

```
فُسْكِّرْكَ على العرب كَلَّمًا
```

et il s'initia comme roi de tous les Arabes.

1. L'orthographe de notre inscription ne comportait pas la notation de l'd long par un *ν*. Témoin : *κν* = *γν*.
L'expression employée à deux reprises est, on le voit, identique à celle en litige. Il est probable qu'elle devait être de style dans ce vieux protocole arabe.

Le rapprochement prend une valeur particulière, étant donné que, dans les deux passages de l'historien arabe, il s'agit de l'investiture accordée par le roi sassanide Qobâdh (Kazâdâd l) au Kendith El-Hâreth, fils de 'Amr, substituit au Lakhmithe El-Mounidhir dans la royauté de Hira.

Cela, par contre-coup, vient d'une manière remarquable à l'appui des derniers mots de la même ligne : مَشْنُونَ وَقَامَا الْمَوْرِبَ كَمَا lorsqu'ils Qobâdh lui donna le commandement de tous les Arabes.

Il y a là un indice important dont il convient de faire état pour la détermination du milieu historique auquel pouvait appartenir notre Imrou'î-Qais, roi de tous les Arabes, mort en 328 J.-C. Déjà, lorsque j'eu avantage de l'inscription, je m'étais demandé si notre personnage ne serait pas identique au roi de Hira, Imrou'î-Qais I, comme lui fils de 'Amr, malgré les difficultés provenant des confusions de tout genre commises par les divers chroniqueurs arabes dans le tableau si obscur qu'ils nous ont laissé de la dynastie arabe préislamique de Hira. A la rigueur, on pourrait même arriver à faire concorder les données chronologiques, si précaires qu'elles soient du côté de la tradition arabe.

M. Peiser, à son tour, s'est prononcé fortement pour cette identification, sans se dissimuler une autre difficulté plus grave encore à laquelle elle se heurte, une difficulté de l'ordre proprement historique ; comment expliquer que l'autorité des rois de...
Hira ait pu s'étendre, à pareille époque, jusqu'à Némara, c'est-à-dire jusqu'aux confins, sinon au cœur de la Syrie? C'est cette difficulté très réelle, aggravée encore en l'espace par l'emploi dans l'inscription de l'ère de la province romaine d'Arabie, qui a probablement empêché M. Dussaud de s'arrêter à l'idée que je lui avais soumise, naturellement avec toutes les réserves qu'elle comporte. M. Peiser a cru pouvoir la tourner en admettant que c'est à tort que les chroniqueurs arabes auraient inscrit leur Imrou'l-Qais 1 dans la liste des rois de Hira, vassaux des rois de Perse, et qu'il était en réalité au service des Romains, ainsi que cela semble ressortir de la ligne 3-4 pour le Imrou'l-Qais de l'inscription, telle, du moins, qu'on l'a généralement entendue jusqu'ici dans ce passage. Mais c'est là peut-être une hypothèse bien arbitraire. La première ligne, d'après ce que je viens de dire, semble formellement indiquer une investiture d'origine perse et non romaine. Quant à la ligne 3-4, la lecture n'en est rien moins qu'assurée, et le sens exact en demeure encore douteux. Il ne serait pas impossible, qu'entre autres mots, on dût lire 2 : ṭālāt לארשי (avec le א — le collectif, ici aussi, comme à la ligne 1). Cela nous ramènerait à l'idée que j'avais également soumise en son temps à M. Dussaud, mais qu'il a cru devoir écarter comme un peu trop risquée, et que M. Peiser a reprise depuis pour son compte, à savoir que le mot לארשי désignerait ici les Perses, comme לארשי désigne les Romains. Les deux peuples rivaux seraient ainsi mis en regard. Seulement, nous nous trouvions dans des conditions toutes différentes de celles imaginées par M. Peiser. Il ne s'agirait pas de l'abandon par Imrou'l-Qais de la cause perse pour la cause romaine, mais d'une répartition de contingents entre les deux camps; les Perses étant d'ailleurs,

1. Au lieu de la lecture généralement admise : לארשי לארשי לארשי. Je dois avouer que le caractère arabe j'attribue la valeur de lamed, au lieu de nous, n'est pas fixé au pied de לארשי. D'autre part, cette lecture, si on l'accepte, aurait l'avantage de nous débarrasser du sens, bien difficile à expliquer si on le rattache à לארשי considéré comme un nom commun « cavaliers », et aussi du suffixe מ who surprend un peu.
comme il convient, mentionnés en première ligne. Sans doute, il resterait à prouver maintenant qu’une telle attitude politique n’est pas incompatible avec les vraisemblances historiques et que l’autorité du “roi de tous les Arabes”, autorité que Imrou’l-Qais tenait du roi perse, son véritable suzerain, étaitelle qu’elle pouvait s’exercer, au moins nominalement, et à un moment donné, au-delà même des frontières occidentales de la Perse, sur des tribus ou fractions de tribus au service d’un empire non seulement étranger, mais adverse. Comment justifier l’apparition d’un Lakhmide de Hira là où tout, à priori, nous aurait fait attendre plutôt celle d’un Ghassanide ? La question est délicate, je le reconnais et soulève plus d’une objection. Mais j’estime qu’il y a lieu de la poser, en attendant que j’aie l’occasion de la discuter plus au fond quand je reprendrai à mon tour l’examen détaillé de cette précieuse inscription qui n’a pas encore dit son dernier mot.

Je terminerai par une observation sur le passage obscur qui clôt l’inscription : سَيْبٍ (ال) سَيْبٍ. Aucune des diverses explications qu’on en a proposées jusqu’ici n’est pleinement satisfaisante. On y a cherché l’expression d’un souhait, une eulogie, voire une indication de filiation. Ne serait-ce pas, par hasard, un complément de la date du décès, commandé par la préposition سِ، symétrique de celle qui, immédiatement auparavant, commande le nom du mois ﷾ـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَـَ~ au (mois de) kasoul ? Entre autres observations primitives: سِـ، comme on le sait, celle d’“astre, constellation, planète ou étoile de la destinée”, etc. Le mot, ainsi compris, s’appliquerait assez bien à la superstition astrologique si populaire dans l’antiquité, de l’horoscope ou du thème génétlibrique. Le sens serait-il que le défunt est mort sinon le jour anniversaire de sa naissance, du moins après avoir parcouru jusqu’au bout la longue carrière que lui assignait la position de

1. Je me contenterai, pour le moment, de rappeler entre autres, l’expression connue سِـ، qui désigne les planètes Jupiter et Vénus dans leur rôle astrologique.
l’étoile ou du signe sous lequel il était né ? Il s’agira de voir si
l’on pourrait combiner ces trois mots dans une construction
grammaticale susceptible de répondre à l’idée générale que, jus-
qu’à plus ample informé, je me borne à indiquer.

§ 35

Leucas et Balanée.

D’après un renseignement qui nous est fourni par Étienne de
Byzance, la ville phénicienne de Balanée, représentée aujourd’hui
par la Réaliy arabe, sur la côte, entre Djahala et Tortose, se
serait appelée aussi Leucas.

Pendant de cette donnée, M. J. Rouvier 1 propose de restituer
tà l’antique Balanée toute une série de monnaies grecques, auto-
nomées ou impériales, portant le nom des Leucadiens et indû-
ment attribuées jusqu’ici à Abila de Lysanias. Cette dernière
attribution reposait principalement sur le fait suivant. Plusieurs
de ces monnaies nous montrent l’image d’un fleuve et l’une
d’elles nous en révèle le nom : Xποροπαξ. Or, ce nom est, en ap-
parence, identique à celui de la rivière arrosant Damas, le Chry-
sorrhoeas des anciens, le Barada des Arabes. D’où la conclusion
qu’il fallait chercher la Leucas des monnaies sur le Barada ; ce
qui conduisait finalement à la supposition que la Leucas en
question ne devait être autre qu’Abila de Lysanias, située sur
cette rivière, en amont de Damas. Il y aurait eu simplement un
de ces changements de noms dont nous avions par ailleurs maint
exemple.

A cette façon de voir M. Rouvier objecte avec raison que ce
nom banal de Chryssorhoe ou Chryssorhoe n’appartient pas en
propre à la rivière de Damas ; qu’il a été porté par nombre de
cours d’eau dans l’antiquité et, qu’en l’espèce, il a pu fort bien
l’être par le petit fleuve, « la rivière de Valanie » des Croisés,

1 Rev. Biblique, 1904, p. 572.
qui se jette dans la Méditerranée auprès de Baniás-Balanée, la Leucas d'Étienne de Byzance. D'autre part, il fait valoir de sérieuses considérations numismatiques qui tendent à rattacher les monnaies frappées au nom de Leucas à celles frappées au nom de Balanée.

A un certain moment de son histoire et pour des raisons qu'il s'agirait seulement de déterminer, Balanée, comme tant d'autres villes de Syrie, a donc dû changer de nom et recevoir celui de Leucas. Sous ce dernier rapport, le cas serait le même que celui que l'on admettait dans l'hypothèse de l'identité de Leucas et d'Abila; mais avec cette différence que, tandis que l'ancienne hypothèse était toute gratuite, la nouvelle a l'avantage de s'appuyer sur le témoignage catégorique d'Étienne de Byzance.

La série des monnaies au nom de Leucas connues jusqu'ici, commence au règne de Claude et s'étend jusqu'au règne de Gordien. Bien entendu ces points extrêmes ne sont que provisoires et ils pourront être reportés en arrière aussi bien qu'en avant par des trouvailles ultérieures. Ce fait du changement de nom est peut-être lié à l'emploi de deu x ères différentes qui apparaissent sur ces monnaies et dont on a proposé de fixer les époques respectives vers 37-36 avant J.-C. et 48 après J.-C. Cette question des différentes ères de Leucas est d'ailleurs encore très obscure, par suite de l'incertitude des lectures des légendes numismatiques où elles figurent. M. Rouvier l'a laissée de côté. Il est à souhaiter qu'il la reprenne à fond, nul mieux que lui n'étant à même de la traiter grâce aux précieuses collections qu'il a reçues et qui peuvent lui fournir de nouveaux éléments pour la solution du problème. En tout cas, il est probable qu'il a dû se produire sous le règne de Claude un événement important dans les destinées de la ville. C'est ce que semble indiquer le libellé

1. Peut-être faut-il tenir un certain compte du fait qu'on dira du même Étienne de Byzance, la ville de Lapidée, voûtée de Balanée, se serait appelée antérieure-ment Abat-esel (sans connaître son nom numismatique, plus ancien encore, de Dimitha, et un troisième nom, Mamabda, rapporté par Malalas).
des monnaies qui, plus ou moins complet, persiste jusque sous Septime-Sévère: Ἀλεξανδρία τῶν Χαλκοῦν.

A quel moment Balanée a-t-elle pris ou reçu le nom nouveau de Leucas? à quel moment l'a-t-elle abandonné pour revenir à l'ancien? Il est aussi difficile de répondre à la seconde question qu'à la première. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'à l'époque byzantine, la dénomination transitoire de Leucas avait définitivement disparu et rendu sa place au vieux nom de Balanée, lequel s'est conservé, avec une légère altération, sous la forme arabe Bâniâs. C'est ce qui résulte du titre même des évêques du V° et du VI° siècle, toujours dits évêques de Balanée, jamais de Leucas. Comment expliquer alors qu'au VI° siècle, Étienne de Byzance écrit que Balanée est appelée maintenant Leucas: Ἀλεξανδρία: τῆς Ναυκάρων; ἤ τῶν Λευκαῶ? Je soupçonne qu'Étienne de Byzance a, ici, comme il le fait souvent, emprunté textuellement sa phrase à quelque source plus ancienne, remontant à une époque où cette expression avait encore sa raison d'être.

En dehors des indices que je viens d'examiner, existe-t-il quelque autre témoignage qu'on puisse invoquer en faveur de l'identité de Leucas et de Balanée?

M. Rouvier rappelle que Renan a relevé à Balanée même une inscription grecque du IV° siècle J.-C. qui serait une dédicace à la « Fortune des Balanéens autonomes ». S'il en était ainsi, ce document serait plutôt à l'encontre de sa thèse, car, au IV° siècle, si l'on en fût aux monnaies, la ville devait s'appeler officiellement Leucas, et non Balanée. Mais je ferai remarquer que la lecture de Renan acceptée par M. Rouvier, lecture qui, en fait, appartient plutôt à Egger ainsi que le commentaire de l'inscription, est une restitution purement conjecturale. En réalité, le début

1. Le type le plus complet de la légende est Ἀρχαγγέλος (zie en Χαλκοῦν). Xρησάμενος, « des Leucaïens dits aussi Claudiens; Chryssarhons ».
2. Le surnom Χαλκοῦν ne figure plus sur les monnaies de Marin, Elagabal et Gordien; peut-être même a-t-il déjà disparu sur celles de Septime-Sévère.
du texte manque entièrement et rien ne prouve qu’il faille y suppléer, comme l’a fait Egger :

[Balæas Ζύρος]
κύναρσομένον ἦς Τάχα.

On serait tout aussi, et même mieux fondé à tous égards, à restituer ici Λευκάσιον au lieu de Βαλανδίων. S’il en est ainsi, comme j’incline à le croire pour ma part, on pourrait même indiquer du le que cette « autonomie » politique sur laquelle insiste l’inscription était historiquement liée à l’adoption du nom de Leucas par la vieille ville de Balanèse. Est-ce à Claude, ou bien à l’un de ses prédécesseurs, qu’il convient d’attribuer la constitution octroyée, ou confirmée aux Leucadiens, habitants de Balanèse? Je ne saurais le dire; toutefois le fait, attesté par les monnaies, que les habitants avaient le surnom de Καλάνδιος semble être en faveur de la première hypothèse. Peut-être même ce surnom figurait-il à côté du nom Λευκάσιον, au début perdu de l’inscription.

En dehors de cette inscription, dont la mutilation l’auchense nous permet pas, somme toute, de tirer de conclusions formes sur le point en litige, j’invoquerai un autre document épigraphique auquel on n’a pas fait attention jusqu’ici et qui, lui, me parait tout à fait explicite. C’est une longue et curieuse inscription grecque de Laodicée reproduite par Waddington (en 1839), et relatant les nombreuses victoires remportées aux jeux par un certain Aurelius Septimus Irenæus, natif de cette ville. C’était évidemment un professionnel qui faisait des tournées de cité en cité pour disputer les prix. Après avoir énuméré les χόροι, ζυγαρίτης ou il avait triomphé, il arrive à la série des ζυγαρίτις Ζαλανταί; là les cités se suivent dans cet ordre : Ascalon, Seytropolis, Sidon, Tripolis, Leucas, Hérapolis, Beroë, Zeugma, Amanèse, Chalcis, etc. Il est évident que l’énumération procède méthodiquement, du sud au nord et que, jusqu’à Chalcis inclusivement, nous sommes en terre syrienne; ce n’est qu’ensuite que nous passons en Cypre, avec Salamine et Glium, puis, de...
là en Asie Mineure et autres contrées. Je n'hésite pas à reconnaître notre Balanée-Leucas dans la Leucas mentionnée entre Tripolis et Hiérapolis. La place occupée dans la liste par cette Leucas répond d'une façon remarquable à la position géographique de Balanée, sise au nord de Tripolis ; c'est à partir de ce point que l'énormation quitte la côte pour sauter à la région avoisinant l'Euphrate. Si les deux séries avaient été fondées en une seule, au lieu d'être distinguées selon la catégorie des jeux, nul doute que Laodicée, qui figure dans la première série, aurait été mentionnée à sa place normale, c'est-à-dire immédiatement après Leucas. Quoi qu'il en soit, nous avons là un témoignage décisif, attestant l'existence réelle d'une Leucas syrienne la même où nous attendions la mention de Balanée, et portant l'identité des deux villes à un haut degré de probabilité. Ce témoignage est d'autant plus précieux que l'inscription de Laodicée est datée avec une entière précision par la mention du consulat de Messala et Sabinus, le 14 des calendes de janvier (= 30 décembre 214 J.-C.) et du consulat de Vettius Gratus et Vitellius Seleucus, au 268 de l'ère de Laodicée, mois de Xanthicos (= avril 221 J.-C.). Nous pouvons donc affirmer désormais, que Balanée s'appelait officiellement Leucas dans le premier quart du 1er siècle de notre ère. Cela concorde parfaitement avec les données numismatiques ; cf. les monnaies frappées par les Lecadiens au nom de Caracalla, Macrin, et Elagabale, c'est-à-dire justement dans cette période.

§ 36

Vente de sépulcres.

M. Vollgraff a publié (Bull. Corr. Hell. 1904, p. 421, n° 8) la petite inscription suivante, copiée par lui à Argos :

« Pierre tombale d'une femme d'origine sémitique ? Le nom Araranna n'est pas connu », dit-il. Je me permettrai d'ajouter que la forme en est invraisemblable.
Je me demande s'il ne faudrait pas lire :

Καματήριον πτ. ἀρα (ρ) Ἄννας ἑγεραττόν καὶ ἑγερασεῖς (Σ) σολόμων.

Sépulture achalande de Anna. L'acheteur (est) Solomon.

La pierre — un petit titulus (0°,19 × 0°,235) — étant « couverte de plâtre », il est possible que le Π que je restitue de toutes pièces au commencement de la ligne 2, soit devenu invisible. Le second Π que je propose d'éliminer peut être un doublon de la finale ΠΑ, de ΠΑΡΑ, au contact du mot suivant (ΑΝΝΑ) commençant par un Λ ; peut-être même y a-t-il eu réduplication fantôme de la syllabe ΑΠ, si la graphie du modèle fourni au lapicide était normalement ΠΑΡΑΝΝΑΚ = ΝΑΚ Ἄννας. En tout cas, le lapicide peut être à bon droit incriminé quand on le voit un peu plus loin écrire ΑΓΟΡΑΣΘΗΣ pour ἀγορασθής, et ΟΛΟΜΩΝ pour Σολομών ; cette dernière erreur est particulièrement instructive, puisque c'est un bourdon faisant le pendant du doublon que je suppose à la ligne 2.

L'adjectif verbal ἀγορασθής doit avoir ici la valeur, qu'il a parfois, d'un simple participe passé latin en tun et non celles d'un participe en dus ou d'un adjectif en hilt exprimant l'obligation ou la possibilité.

L'inscription est chrétienne, comme le montrent les deux chrismes qu'elle contient. Toutefois les deux noms de femme et d'homme, Anna et Solomon, que nous obtenons ainsi et qui se répondent à merveille, sembleraient indiquer pour les deux personnages une origine judeo-chrétienne.

Le titulus d'Argos doit être rapproché à tous égards d'un
Le cas est exactement le même : Saul dit avoir acheté de Barouchios un sépulcre. On remarquera l'emploi de la préposition παρά avec le verbe ἱγράφω, pour désigner le vendeur ; c'est une justification assez tonique de la correction que j'ai introduite à la ligne 3 et qui pouvait sembler d'abord quelque peu arbitraire.
D'une façon générale, il est intéressant de constater ce nouvel exemple de cession d'un sépulcre moyennant finance, et ce, encore dans un milieu laissant apercevoir certaines attachés juives. Le fait est assez rare. On sait combien, au contraire, est fréquente dans l' épigraphie funéraire paternel l'interdiction d'alléner tout ou partie des tombes de famille.

§ 37

Nouvelles découvertes archéologiques dans le Hauran.

Je viens de recevoir du Dr. Littmann une lettre datée du 30 novembre 1904, de Tarba (Hauran), dans laquelle il me donne quelques détails intéressants sur les premiers résultats de la nouvelle campagne archéologique entreprise en Syrie par l'expédition américaine dont il fait partie et qui a déjà accompli, il y a quatre ans, une brillante et fructueuse exploration dans la région nord de cette contrée.

Il est de l'inscription nous apprend qu'actuellement Saül est, si l'on peut s'expliquer ainsi, entre en jouissance, comme défunt, de la funèbre demeure achetée par lui, et à été suivi par sa femme Synkletike. A propos de ce minuscule nom de femme, je ferai observer que c'est à tort que M. von Lomm (Bull. Acad. Sc. Saint-Petersbourg, 1904, t. XII, 127) a contesté l'existence des Synkletikes comme non propre : au voilà un exemple prouvant à ajouter à ceux qu'il ne semble pas avoir connu (cf. L. 6, 390, 415) et qui lui ont échappé peut-être parce qu'ils sont enregistrés alphabétiquement à l'index et dans le dictionnaire de Pape avec leur forme orthographique réelle Συνκλητική. Du même coup, le nom de la sainte Synkletike des Apophthegmata Patrum, qu'il invoqué en doute, se trouve suffisamment justifié.
L’expédition, partie de Jérusalem, a visité successivement l’Arar el-Emir, Amman, Qal’at Zaraq, Djerach et Bosra.

A Bosra on a relevé plus de cent inscriptions : une vingtaine d’arabes et de 16 à 18 nabatéennes.

Une de celles-ci contient, sous sa forme originale, et à l’état isolé, le nom de la célèbre déesse arabe El-Ozza (אֶל-אָזוֹזָה).

D’autres inscriptions nabatéennes ont été découvertes à Djemarîn, Hebrân, St’, Sahouet el-Khidr.

L’orthographe exacte du nom de cette dernière localité a été déterminée : c’est décidément سبوس, et non سبوس, comme l’avait assuré à tort le D’ Post. Cela tendrait à remettre en question le rapprochement que j’avais été amené à faire entre ce toponyme et le mot nabatéen ܡܠܚ. Néanmoins M. Littmann estime que ce rapprochement peut encore être maintenu, si l’on tient compte de l’influence que l’aspirée h a pu exercer sur la nature de la sillantion avec laquelle elle est en contact, en vertu de la loi, que j’ai mainte fois signalée, de l’harmonie des aspirées et des emphatiques.

A Hebrân, on a copié à nouveau l’inscription grecque Waddington no 2286, a ; on distingue nettement les restes du ε dans le groupe [ΕΣΩ]ΤΗΡΑΥΣ = 𐤉𐤈𐤆𐤌. L’existence d’un dieu Lycergue adoré par les Nabatéens peut donc être tenue pour assurée.

A noter, parmi les transcriptions de divers noms propres nabatéens qui apparaissent dans les inscriptions grecques relevées à Bosra, celle, très intéressante, de ΑΒΔΟΟΒ�示 = אֲבַדָוָדִית, "Abd’obdad, serviteur de Obodat", nom théophore formé avec celui du fameux roi nabatéen divinisé.

A propos du grand temple de St’ et de la dédicace nabatéenne

1. Nous avions jusqu’ici rencontré le nom de cette déesse qu’engage dans le composition du nom d’homme théophore ܡܠܚܢܠܚ (Eating, Sinai, Heschr., no 149).
(C. I. S., II, no 164) qui y a trait, la lettre de M. Littmann contient un passage dont je ne sais pas très bien la portée. Je le reproduis textuellement :

In Silbat sich herausgestellt dass ΧΑΤΑΤ ΧΑΤΑΤ, sich nicht auf Tempel und Peribolos bezieht, sondern auf dem eigentlichen Tempel, in dessen Innen sich ein anderer Tempel befindet. Also ist ΧΑΤΑΤ doch nur ein Tempel.

§ 38

La province d'Arabie.

L'ouvrage dont M. Brünnow nous donne aujourd'hui un premier et magnifique volume et dont je voudrais parler ici avec quelque détail n'est pas, comme pourrait de prime abord le faire croire son titre transcrit ci-dessous, une histoire ou une description générale et systématique de la province d'Arabie entendue au sens romain, c'est-à-dire correspondant à la région septentrionale de l'ancien royaume nabatéen détruit par Trajan. Il serait peut-être intitulé plus justement Durch die Provincia Arabia. Il consiste, en effet, essentiellement dans l'exposé des résultats personnels de deux grands voyages d'exploration exécutés à travers ce vaste domaine en 1897 et 1898 par M. Brünnow, avec l'assistance de M. Domaszewski et de M. Eting. La part de chacun, soit dans le travail sur le terrain, soit dans la rédaction, est exactement indiquée.

M. Domaszewski, particulièrement compétent à cet égard, s'est chargé de tout ce qui concerne le limes romain et les castella qui

1. Je ne sais sur quoi repose cette lecture; le texte reproduit au Corpus portia notament ΧΑΤΑΤ a supérieur, comme on le sait, et non ΧΑΤΑΤ a intérieur. S'agirait-il d'une nouvelle inscription, ou bien d'un nouveau fragment de ΧΑΤΑΤ ?

la jalonnaient (à signaler notamment sa monographie très détaillée du camp permanent d’Ollrouh), de l’étude architecturale de Pétra; de l’explication des inscriptions grecques et latines, etc... Sa collaboration active s’arrête toutefois au Hauran (dout il sera traité au tome II), où il n’a pu accompagner M. Brunnow.

A M. Euting étaient spécialement dévolues, comme de juste, les inscriptions nabatéennes, dont la fraîcheuse moisson a pu, grâce à un libéral arrangement où tout le monde a trouvé son avantage, être mise déjà à profit dans le IIIe fascicule, récemment paru, de la partie araméenne de notre Corpus inscriptionum semiticarum. On doit, en outre, à l’éminent orientaliste, nombre de dessins et croquis archéologiques.

Tout le reste est l’œuvre individuelle de M. Brunnow; œuvre considérable, car, non content d’exposer en détail et de mettre au point les résultats immédiats et directs des deux expéditions dirigées par lui, de rédiger le journal de route, de dresser les itinéraires, cartes, plans, de faire exécuter la mise au net et la gravure des dessins et photographies, il a assumé la tâche méritoire de faire connaître par des extraits textuels, judicieusement choisis, les observations de ses nombreux devanciers qui pouvaient compléter ou contrôler les siennes. Cette œuvre de compilation, au meilleur sens du mot, de compilation scientifique, a dû nécessiter un labor considérable. Accompagnée avec un soin, une méthode et une patience qu’on ne saurait trop louer, elle sera accueillie avec une reconnaissance particulière, car elle éveillera bien des recherches pénibles dans une foule d’ouvrages ou de périodiques dont plusieurs sont peu accessibles au commun des mortels. Il nous sera permis de constater, en passant, avec un légitime sentiment de satisfaction patriotique, que parmi ceux qui ont ainsi frayé la route à M. Brunnow, les explorateurs français occupent le premier rang; depuis les Delaborde, les de Bertou, les de Luynes, jusqu’aux séles et modestes missionnaires de l’école de Saint-Étienne et de N.-D. de France.

Le plan général de l’ouvrage est, autant que possible, réglé sur les itinéraires suivis. Il se divise en quatre parties princi-
pales : 1° Une vue d’ensemble sur la géographie de la région, depuis la Belqa, au nord, jusqu’au Charr, au sud; 2° La voie romaine de Malehā à Pétra, avec les routes adjacentes; 3° Pétra: 4° Odhroun et la voie romaine jusqu’à El-Aqaba, sur la mer Rouge. Le volume se termine par une riche bibliographie minutieusement analysée et plusieurs index très détaillés qui répondent à tous les besoins.

La documentation graphique est d’une abondance qui ne laisse rien à désirer. Toutes les ressources de la gravure moderne ont été mises à contribution selon les cas. Le relevé suivant en donnera une idée: 276 gravures en simili d’après des photographies (quelques-unes prises au téléobjectif); 4 planches héliographiques; 2 planches en couleur; 3 grandes cartes et une carte d’ensemble de la région à l’est du Jourdain; un grand plan et 20 cartes de détail de Pétra et de ses environs; 16 planches doubles et une simple d’inscriptions nabatéennes ( tirage spécial du Corpus inscr. semite.); 2 planches doubles, 273 dessins et plans et 34 croquis gravés sur zinc. A quoi il faut ajouter encore 13 feuilles transparentes de croquis schématiques avec numéros de repère permettant de retrouver du premier coup et par une simple superposition, dans les vues d’ensemble, les monuments décrits dans le texte; c’était le meilleur et même le seul moyen pour se débrouiller dans ce chaos architectural de Pétra. Je me permettrai d’exprimer le regret que l’on ne se soit pas décidé à reproduire les inscriptions grecques et latines en fac-similé d’après les copies mêmes des carnet. C’est ce qu’on devrait toujours faire en pareil cas. On s’est contenté d’en donner des transcriptions figurées en caractères typographiques. Ce n’est pas suffisant quand il s’agit de textes aussi mutilés et d’une lecture la plupart du temps très incertaine. Rien ne vaut pour les restitutions critiques l’autopsie des copies prises sur place, avec leurs tâchements, leurs repentirs, leurs erreurs même.

1. Quelques omissions sont cependant à signaler. Par exemple, à l’index grammatical, manquent les mots importants à diverses lectures: ἐποίησα (p. 412), ἔγγραφο (p. 414), νόμισμα (p. 303), ἱστορία (p. 303).
qui souvent peuvent fournir les plus utiles indices pour la réstition de la véritable leçon.

Le morceau de résistance est la partie consacrée à Pétra. C'est une véritable monographie qui, tout en utilisant les recherches des explorateurs antérieurs, les laisse loin derrière elle par la profusion des renseignements et des documents nouveaux. A elle seule, elle ne comprend pas moins de trois cents pages contenant près de 375 gravures et accompagnées de 21 planches hors texte, sans compter les planches d'inscriptions nabatéennes empruntées au Corpus. Grâce à cet inventaire si richement illustré, où chacun d'eux a reçu son numéro d'ordre, on peut se faire maintenant une idée exacte de ces monuments extraordinaires de l'ancienne capitale nabatéenne, taillés dans le roc vif par certaines avec tous les raffinements décoratifs de l'architecture grecque-romaine en fonction de certains motifs organiques proprement orientaux. Les judicieux commentaires de M. Domaszewski permettent de se rendre compte de l'évolution qu'ont subie à travers les siècles les formes variées de tous ces édifices funéraires, religieux ou civils. Il montre clairement, par exemple, avec force détails à l'appui, que le type primitif du sépulcre de Pétra, identique à celui d'El-Hedjâ, autre grand centre nabatéen dans le Hedjâz, doit être la traduction littérale de la maison nabatéenne, pylône construit en briques et couronné de créneaux en escalier. Puis, peu à peu, s'introduisent les éléments em-

1. C'est peut-être bien du côté de la Perse qu'il conviendrait de chercher l'origine de ce couronnement creusé, en degrés, de forme si caractéristique. En tout cas, nous en avons l'équivalent exact sur certaines monnaies parthes (cf. Rev. arch., sept. 1884, pl. V, n° 3; c'est le seul exemple que j'ai sous la main en ce moment; il doit en exister d'autres, et de beaucoup plus anciens). La façade de l'édifice religieux qui y est figuré ressemble singulièrement à celle de tel sépulcre de El-Hedjâ ou de Pétra (voir les fig. n° 147-173).

Je serais tenté de penser, qu'au passé des rois représentés sur ces monnaies, avec l'épée surmontée du bœuf d'Océano allé et plantant un arbre tenant les bras, à gauche, un escadron planté à droite, sortent tous ces éléments essentiels d'une maçonnerie chrétienne et a pu, dans certains milieux populaires, précher par voie iconographique à une interprétation aliénée dans ce sens chrétien. Ce ne serait pas le seul cas où la numismatique aurait fourni un alumine le folklore du vieux christianisme oriental. C'est ainsi, par exemple, que le motif
prontés à l'architecture grecque et romaine, qui finissent par devenir prépondérants.

M. Domaszewski essaie d'établir une corrélation entre ces divers stades du développement architectural et le peu que nous savons de l'histoire de Pétra. Il les enferme dans une période qui remonterait au VIe siècle avant et s'arrêterait brusquement au premier quart du IIIe siècle après notre ère.

Je me permettrai de faire quelques réserves au sujet de ces deux dates extrêmes. D'abord, sur le *terminus ad quem*. Sans doute, ce n'est pas sans quelque apparence de raison que M. Domaszewski, comme on l'avait déjà fait d'ailleurs, attribue pour une bonne part le déclin de Pétra à la concurrence de Palmyre, sa rivale dans le transit du trafic oriental, détournée vers l'Euphrate par la politique sasanide, héritière sur ce point de l'ancien programme arménien. Il y a assurément dans cette vue quelque chose de fondé. Mais encore convient-il de ne pas oublier que cette concurrence commerciale de Palmyre avait commencé de très bonne heure, témoin le grand tarif douanier qu'on y a découvert, ainsi que les inscriptions palmyraniennes et grecques relatives aux caravanes faisant la navette entre cette ville et l'Euphrate. Pétra qui, comme Palmyre, était une cité Hadriana, partageait avec elle la faveur impériale. Elle a dû soutenir pendant longtemps la lutte dans laquelle elle aurait eu finalement le dessous. A cette cause présumée de décadence progressive est-il bien nécessaire d'ajouter, comme le fait M. Domaszewski, l'hypothèse d'une brusque catastrophe, telle qu'un raid des Perses qui, prélevant à leurs entreprises contre l'empereur Alexandre Sévère, auraient pénétré jusqu'à Pétra et

si fréquent sur le revers des monnaies coloniales : l'empereur debout devant un autel bas, en face d'une femme faisant une libation, motif qui se retrouve sur des monnaies de Neapolis même (d'Oecusia Severa), a pu suggérer l'idée iconographique de l'épisode évangélique du fils de Jésus avec la Samaritaine au puits de Jacob. La scène, telle qu'elle est traitée dans la vieille imageurie curiale, répond trait pour trait à ce prototype essentiellement païen. Il serait facile de multiplier les cas de ce genre, et j'espère le faire un jour.
lui auraient porté le coup mortel? C'est là, semble-t-il, une hypothèse toute gratuite. A défaut de l'histoire, complètement muette sur un pareil événement, M. Donaszewski, invoque à l'appui la cessation subite du monnayage de Pétra à l'époque d'Alexandre Sévère. Mais les monnaies de cette ville sont en général tellement rares qu'il y a peut-être quelque imprudence à tabler ainsi sur une lacune qui peut être comblée demain par quelque nouvelle découverte. Par contre, on peut opposer certains faits précis. Je me bornerai à rappeler une inscription grecque de Pétra déjà connue et reproduite à la page 222. Cette inscription, datée avec la plus grande précision du 26 du mois de Sionan de l'an 151 de la province d'Arabie, soit de l'an 256 de notre ère, nous montre pertinemment que cette ville, dont on veut arrêter l'existence au règne d'Alexandre Sévère, vivait encore d'une vie normale, avec ses cultes florissants, sous le règne de l'empereur Valérien. Il n'y a pas de raisons pour que son existence ne se soit pas encore prolongée au-delà, et l'on arrive même ainsi facilement jusqu'au moment où, quinze ou seize années plus tard, l'empereur Aurélien, en triomphant de Zambie et en ruinant à jamais Palmyre, aura débarrassé Pétra de sa redoutable concurrente.

Quant au terminus a quo, je trouve bien haute la date du ve siècle assignée par M. Donaszewski aux monuments de Pétra qu'il considère comme les plus anciens. J'inclinerais, pour ma part, à l'abaisser quelque peu, ainsi que certaines autres dates admises par le savant auteur. Par exemple, qu'est-ce qui nous prouve que la fondation du théâtre doit être attribuée, comme il le veut, au règne d'Arétas III (85-60 av. J.-C.)? Pourquoi ne daterait-il pas simplement de l'époque romaine, alors que l'épanouissement architectural de Palmyre était à son apogée? Ne pourrait-il pas être, à peu de chose près, contemporain du grand temple dédié, suppose-t-on, à Isis et attribué au règne d'Hadrien*, qui visita Pétra vers l'an 134 et même — je ne

---
1. Tel n'est pas l'avis de M. Studniczka qui, dans un travail récent (Tracum Trajani, p. 67) déclare que le monument est pré-romain.
crois pas que M. Domaszewski ait rappelé ce détail assez important — lui donna son propre nom, Hadriana Petra?
Par contre, la date assignée au grand sépulcre n° 633 me semble être trop basse. Ce sépulcre, chose rare à Pétra, porte une longue inscription nabatéenne (C. J. S., II, n° 350). Arguant du fait qu'aucune date ne figure dans ce texte, d'ailleurs complet, M. Euting (p. 365) suppose qu'il doit être postérieur à la destruction du royaume nabatéen (106 après J.-C.) : son auteur, par fierté nationale, n'aurait pas voulu, à défaut d'un comput royal qui ne pouvait plus exister, se servir du comput des Romains, c'est-à-dire des vainqueurs. M. Domaszewski, partant de cette donnée fournie par son collaborateur, n'hésite pas à classer le dit sépulcre à l'époque romaine, et il tire de là des conclusions générales pour déterminer l'âge des sépulcres de type similaire. Mais cette donnée sur laquelle il s'appuie en toute confiance (« mit Sicherheit ») est des plus précaires. Les éditeurs du Corpus étaient d'avis de classer l'inscription au Ier siècle avant Jésus-Christ. Aux considérations paléographiques qui seules les sollicitaient dans ce sens et qui, comme toutes les considérations de ce genre, sont sujettes à caution, on peut, ce me semble, en ajouter une de l'ordre historique, qui pèse d'un grand poids dans la balance. A la ligne 3, le dieu national et dynastique Dusarès, sous la protection duquel la sépulture est placée, est, qualifié de « dieu de notre seigneur ». Or, d'après les habitudes constantes de l'épigraphie nabatéenne, cette expression « notre seigneur » s'applique au roi régnant. Donc l'inscription et le sépulcre sur lequel elle est gravée doivent remonter à une époque où il y avait encore des rois nabatéens, par conséquent avant la réduction de la Nabatène en la province romaine d'Arabie. J'ai cru devoir insister quelque peu sur ce point, parce qu'il peut affecter d'une façon assez grave la solidité d'une des bases du système en vertu duquel a été opéré le classement chronologique des monuments de Pétra.
Pour les mêmes raisons qui doivent rendre très circonspect dans les inductions chronologiques tirées de la seule paléogra-
phie, je ferai également quelques réserves sur les inductions de cet ordre que M. Domaszewski tire parfois, d’une façon un peu trop dogmatique, de l’apparition de telle ou telle forme architecturale. C’est, je le sais, une tendance fort à la mode actuellement; mais, l’expérience l’a prouvé plus d’une fois et elle le prouvera encore, tous ces critériums d’art pur, d’esthétique prétendue technique, que les docteurs d’une certaine école font sonner si haut aujourd’hui, peuvent conduire, avec une impeccable logique, à des diagnostics parfaitement erronés, soit en matière de chronologie, soit même, hélas! — heureusement ce n’est pas le cas ici — en matière d’authenticité.

Je terminerai cette notice par quelques observations de détail que ma suggérées la lecture attentive de ce beau volume, où la valeur du fond ne le cède pas à celle de la forme. Elles portent pour la plupart sur les inscriptions grecques ou nabatéennes. Parmi celles-ci j’ai eu l’occasion d’en saluer au passage plusieurs très importantes, à l’élucidation desquelles je crois avoir dans le temps quelque peu contribué. Je n’y reviendrai pas et je ne m’attachérai qu’à quelques points nouveaux.

— P. 95. Les épigraphes grecques gravées sur les deux faces d’une colonne, à Taouéné sont un vrai rébus. Le mot ἔργα, écrit en toutes lettres sur les deux faces opposées, indique certainement une limite; mais il est douteux qu’il s’agisse, comme l’ont pensé les PP. Germer-Durand, Vailhé et Lagrange, de la frontière séparant les provinces du Djebal et du Charâ. Non moins douteuse leur lecture partielle ΠΕΘΑ ΜΕΙΑ avec l’explication: point situé à « mi-chemin » entre « Petra » (et Thorma), M. Dussaud* a eu l’idée ingénieuse de chercher à dégager des complexes monogrammatiques les sigles λαμ, qui seraient pour μεθασσα, en faisant remarquer que la colonne est justement au 35e mille au nord de Pétra. Mais la construction de l’expres-

2. Dussaud et Macler, Miss. Syrie, p. 74, n. 2. L’impression du volume de M. Brünnow était probablement trop avancée pour que l’auteur ait pu, ici et ailleurs, faire état de cette excellente relation.
crois pas que M. Domaszewski ait rappelé ce détail assez important — lui donna son propre nom, Hadriana Petra ?

Par contre, la date assignée au grand sépulcre n° 633 me semble être trop basse. Ce sépulcre, chose rare à Pétra, porte une longue inscription nabatéenne (C. I. S., II, n° 350). Arguant du fait qu’aucune date ne figure dans ce texte, d’ailleurs complet, M. Euting (p. 363) suppose qu’il doit être postérieur à la destruction du royaume nabatéen (106 après J.-C.) : son auteur, par fierté nationale, n’aurait pas voulu, à défaut d’un compt royal qui ne pouvait plus exister, se servir du comput des Ro-

mains, c’est-à-dire des vainqueurs. M. Domaszewski, partant de cette donnée fournie par son collaborateur, n’hésite pas à clas-

ser le dit sépulcre à l’époque romaine, et il tire de là des con-

clusions générales pour déterminer l’âge des sépultures de type similaire. Mais cette donnée sur laquelle il s’appuie en toute confiance (« mit Sicherheit ») est des plus précaires. Les éditeurs du Corpus étaient d’avis de classer l’inscription au 1er siècle avant Jésus-Christ. Aux considérations paléographiques qui seules les sollicitaient dans ce sens et qui, comme toutes les con-

sidérations de ce genre, sont sujettes à caution, on peut, ce me semble, en ajouter une de l’ordre historique, qui pese d’un grand poids dans la balance. A la ligne 3, le dieu national et dyna-

istique Dusarès, sous la protection duquel la sépulture est pla-

cée, est, qualifié de « dieu de notre seigneur ». Or, d’après les habitudes constantes de l’épigraphie nabatéenne, cette expres-

tion « notre seigneur » s’applique au roi régnant. Donc l’in-

scription et le sépulcre sur lequel elle est gravée doivent remon-

ter à une époque où il y avait encore des rois nabatéens, par consequent avant la réduction de la Nabatène en la province romaine d’Arabie. J’ai cru devoir insister quelque peu sur ce point, parce qu’il peut affecter d’une façon assez grave la soli-

dité d’une des bases du système en vertu duquel a été opéré le classement chronologique des monuments de Pétra.

Pour les mêmes raisons qui doivent rendre très circonspect dans les inductions chronologiques tirées de la seule paléogra-
phie, je ferai également quelques réserves sur les inductions de cet ordre que M. Domaszewski tire parfois, d'une façon un peu trop dogmatique, de l'apparition de telle ou telle forme architecturale. C'est, je le sais, une tendance fort à la mode actuellement; mais, l'expérience l'a prouvé plus d'une fois et elle le prouvera encore, tous ces critéristes d'art pur, d'esthétique prétendue technique, que les docteurs d'une certaine école font sonner si haut aujourd'hui, peuvent conduire, avec une impeccable logique, à des diagnostics parfaitement erronés, soit en matière de chronologie, soit même, hélas! — heureusement ce n'est pas le cas ici — en matière d'authenticité.

Je terminerai cette notice par quelques observations de détail que m'a suggérées la lecture attentive de ce beau volume, où la valeur du fond ne le cède pas à celle de la forme. Elles portent pour la plupart sur les inscriptions grecques ou nabatéennes. Parmi celles-ci j'ai eu l'occasion d'en saluer au passage plusieurs très importantes, à l'éclucidation desquelles je crois avoir dans le temps quelque peu contribué. Je n'y reviendrais pas et je ne m'attacherai qu'à quelques points nouveaux.

— P. 95. Les épigraphes grecques gravées sur les deux faces d'une colonne, à Taouâné sont un vrai rébus. Le mot ἀργα, écrit en toutes lettres sur les deux faces opposées, indique certainement une limite ; mais il est douteux qu'il s'agisse, comme l'ont pensé les PP. Germer-Durand, Vaïlhé et Lagrange, de la frontière séparant les provinces du Djebâl et du Charâ. Non moins douteuse leur lecture partielle ΠΕΘΑ ΜΕΩΑ avec l'explication : point situé à « mi-chemin » entre « Petra » (et Thorma). M. Dussaud a eu l'idée ingénieuse de chercher à dégager des complexes monogrammatiques les sigles λα μ qui seraient pour μ(λαμξα) λα, en faisant remarquer que la colonne est justement au 35e mille au nord de Petra. Mais la construction de l'expres-

2. Dussaud et Macler, Mus. Syrie, p. 74, n° 2. L'impression du volume de M. Brunnov était probablement trop avancée pour que l'auteur ait pu, ici et ailleurs, faire état de cette excellente relation.
sion serait insolite; et puis il y a encore d'autres caractères dont il faudrait rendre compte. D'ailleurs, μεξ pour μεσ, in medio, et Πεξα pour Πέρα sont bien difficiles à admettre. La colonne ne semble pas être un véritable milliaire. Ceux qui la précédent ou qui la suivent, le long de la voie romaine sur laquelle elle s'élève, portent tous une dédicace latine dont nous n'avons pas trace ici. Aussi, inclinerais-je plutôt à croire que nous avons affaire à une simple borne, repère des territoires limitrophes de deux villages dont les noms se cachent peut-être dans les abréviations qui nous déroutent. Deux mots, du moins, me paraissent se détacher à première vue de cette salade de lettres et se faire pendant dans l'une et dans l'autre épigraphie : c'est, d'un côté MEU, de l'autre ΔΥC, que je compléterais volontiers (réserve faite sur les cas, bien entendu) en μεξ·(μεξαξ) et Πεξα, « sud » et « ouest ». Le grand Π isolé est-il, dans les deux textes, l'initiale de la préposition πεξα, ou de quelque autre mot tel que πολύξερξ;? Il nous resterait alors les éléments dissociés : ΑΕΜ, sur une face ; ΑΕΜ et ΕΟΠΑ", sur l'autre ; ils peuvent représenter les noms, plus ou moins abrégés, de Χομα quelconques.

En tous cas, ce document énigmatique doit être, selon moi, rapproché d'une inscription mutilée relevée un peu plus haut (p. 82) et où on lit clairement : Σως... Χομα ΕΣΕΟΠΑ. Là, il n'est pas douteux qu'il s'agit d'une limite de bourg, et l'indication de l'orientation est formelle.

— P. 109. À propos de l'identification tout à fait erronée, proposée par Bureckhaidt, de Taflé avec l'antique Phinon ou Phenon, célèbre par ses mines de cuivre, je me permettrais d'ajouter que le site réel, déjà indiqué par Seetzen, a été définitivement fixé à Φένων, à une dizaine de kilomètres au sud-ouest de Dàna (cf. Rev. Bibl. 1899, p. 112 et 449 ; 1900, p. 224, n. 1). M. Brûnnow et ses compagnons de route en ont passé bien près, sans s'en douter. Il est fâcheux qu'ils n'aient pas fait le petit crochet qui les

1. Sur cette face, il resterait encore en plus un Α (après ΜΕC). Peut-être est-il l'indice de la désinence du nominatif et faut-il lire ιαξεξαξία;?
y eût conduits. La chose méritait, du moins, une mention dans la relation, sinon une indication sur la carte de la planche XL et le blatt 3 de l’itinéraire.

— P. 142. Inscription de Mohezzeq. Si l’inscription est bien réellement datée de l’an 502 (= 786 ap. J.-C.), de l’ère des Martyrs, autrement dit de Dioclétien, elle serait à ajouter au groupe des neuf ou dix inscriptions connues où cette ère est employée et dont parle M. Lefebvre dans un travail récent. On remarquera qu’elle satisferait à la règle générale posée autrefois par Levronne, à savoir que l’usage épigraphique de cette ère rétrospective est postérieur à la conquête arabe. La lecture et l’interprétation de ce texte épigraphes proposées par le P. Germer-Durand et reproduites, sans autres observations, par M. Brunnow, sont loin d’être satisfaisantes :

Τὸ αἰὲνα ἐκ τῆς ἱτεματέος Ἀχίς, ἀντίπτομεν ἐκ τοῦ ἀντικυκλοσίου Ἐρυθρίου, τοῦ ἀκαίρου ἐν τῷ ἱστικῷ τῆς ἄργος ἀντικριστοῦ.


Le nom (de lieu ?) Achis et le nom d’homme Entoméas sont bien étranges ; ils seraient, de plus, singulièrement placés dans la phrase. L’épithète ἀντίπτομεν est insolite, en tant qu’épiscopale.

L'article τ(ς) dans le libellé de la date appellerait le mot έκατόν qui n'y est exprimé ni peu ni prou.

L'écriture de l'inscription étant « très grossière » et la copie ayant dû être faite au pied levé, on est autorisé à faire intervenir des corrections d'ordre paléographique. En voici quelques-unes que je risque avec les réserves qu'elles comportent.

L. 1, la graphie AXICΈFE suggère τ(ς)ι(ς)ι(ς) ι(ς)ι(ς). —
L. 2-3. AXIC, même restitution τ(ς)ι(ς)ι(ς). Il s'agirait dès lors d'une chapelle et d'un cimetière placés respectivement sous l'invocation de saint Georges et de saint Léonce, dont le culte était comme on le sait, très populaire dans le monde syrien. — L. 3. Ἰχαχοι deviendrait, par suite, le nom de l'évêque sous lequel le travail a été exécuté; ce nom n'est pas sans exemples. Il se peut d'ailleurs que la graphie ΙΚΑΝΟΥ soit à rétablir en Ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς).

L. 3-4. ENΤΟΜΟΥΤ Κ ΤΩΝ, etc., peut-être: τ(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς) (Θ)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς) (Θ)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς)ι(ς). « a eu lieu le 20 du mois de Thot, 502 des martyrs ». L'orthographe Θι(ς) pour Θα(ς) n'aurait rien de surprenant à si basse époque et l'emploi du calendrier égyptien serait tout naturel, étant donné le caractère spécifiquement égyptien de l'ère des Martyrs. Mais, à tout prendre, est-ce bien cette ère à laquelle nous avons affaire ici? On est surpris que, dans ce coin perdu de la province d'Arabie, et à pareille époque (nous serions en plein règne de Hâroun Er-Rechid), les chrétiens aient en les moyens et la liberté d'exécuter de tels travaux. Sans doute, dans ce cas, la province d'Arabie et son ère propre, n'étant plus qu'un souvenir déjà lointain, on s'expliqueraient à la grande rigueur qu'ils eussent eu recours à un comput autre, un comput égyptien, en l'espace. Et encore, comprendrait-on mieux, en telle occurrence, l'emploi de l'ère des Séleucides, qui s'est maintenue très

1. Dans ce cas, bien entendu, on serait autorisé à voir dans le mot ΔΙΚΑΙΩΜ put pas un génitivus pluriel, mais, étant donné la confusion constante de Ο et de Ω, un nominatif neutre εὐκατάθεν, se rapportant à νασαραγαράω. Une telle épithète rappellerait quelque peu l'expression αὐτοὶ μετῆς par laquelle les indigènes, au dire de Sanchonée (cf. Relland, Palæst., p. 698), désignaient le tombeau traditionnel du prophète Michée, à Keila, soit dans la dialecte araméen parlé par eux : Νασαραγαράω = Νασαραγαράω = ΧΩΡΙ ΜΕΘ.
tard en Syrie. Aussi me demandé-je si, malgré les apparences, la date 502 ne serait pas, en réalité, à calculer selon l'ère de Bostra, autrement dit de la province d'Arabie. Cela nous mettrait on l'an 607 ap. J.-C., c'est-à-dire dans des conditions chronologiques historiques et paléographiques très vraisemblables. N'étaient ces malencontreux « martyrs » mentionnés à la ligne 4, la chose irait tout de go. Le mot ferait-il partie de quelque formule purement religieuse, qui se cacherait dans le début, très incertain, de cette ligne, ou viserait-il saint Georges et saint Léonce eux-mêmes?

— P. 120. Graffiti grecs du Wûd el-Ghounir, copiés par M. Domaszewski. Les lectures appellent bien des réserves. Entre autres, le mot Φέρος « Gruss » est des plus suspects ; peut-être doit-on isoler ΦΛ(αξιος) ? On a oublié de signaler ici et il faut rapprocher les copies du P. Vincent, lesquelles, soit dit en passant, présentent de notables divergences.

Dans le graffiti k, au lieu de μεντος, on pourrait peut-être mieux lire εικονισθη, en utilisant une des deux premières lettres ΝΕ qui ont été laissées de côté comme inexplicables. Dans le graffiti j également, on pourrait retrouver la même forme verbale, très usitée dans les proscynèmes païens, en utilisant le Ο de la copie qui intervient entre ΑΒΔΑΤ et ΜΝΗΚΟΗ, et a été éliminé dans la lecture ; soit Αδας ἔικονισθη, au lieu de Αδας μεντος.

— P. 192. M. Brümnow a eu la bonne idée de recueillir le nom des voyageurs modernes gravés, pour la plupart, avec la date, sur les parois de la Khazné à Pétra, et il les a insérés à leur place chronologique dans la liste qu'il a dressée des explorateurs ayant visité Pétra. La liste s'ouvre par le nom de Burckhardt (1812), qui a eu le mérite de nous révéler Pétra. Nombre

1. Cf., par exemple, l'inscription n° 1920 du recueil de Waddington.
3. Ce nom marque à la liste de ceux relevés par M. Brümnow sur le roc de la Khazné. Le duc de Lorraine l'avait signalé, noté (Voyage d'expl., 1, p. 294); mais il fait remarquer que ce doit être celui d'un homonyme obscur, le prénom étant « Charles » et non « Johann Ludwig ». J'avoue, malgré tout, que je ne
de ces visiteurs n'ont laissé d'autres traces de leur passage dans
ces parages d'accès difficile que ces graffitis, qualifiés un peu dure-
ment par les anciens de *nomina stuitorum*, et n'ont rien publié
de leurs notes de voyage. Cette épigraphie d'un genre particulier
n'offre pas seulement un intérêt de simple curiosité. Il y a là des
indications qui peuvent dans certains cas avoir leur utilité archéo-
logique. C'est ainsi qu'averti par un de ces graffitis, M. Brunnow
a pu, de retour en Europe, retrouver et utiliser (pl. XXIV-XXVI)
de précieux documents graphiques conservés dans la famille
Pourtalès et dus au paysagiste Max Schmidt, dont la visite à
Pétra en 1844 était demeurée inconnue (cf. p. xi). Je relève dans
la liste le nom d'un *Alph. Arago, 1840*. Quel est-il? Il convien-
drait d'y ajouter celui d'un certain H. K. Beatcheler, 13 (15?)
octob. 1855, bien qu'il soit gravé non pas à la Khazné mais sur
un des obélisques (n° 90, p. 247). A propos du peintre Lenoir et
de son ouvrage cité p. 493, M. Brunnow attribue par conjecture
la date de 1870 à son voyage. Mes souvenirs personnels me me-
permis de rectifier cette date. J'ai eu le plaisir de recevoir à
Jérusalem, au commencement d'avril 1868, la caravane de Gé-
rôme, Bonnat et autres peintres, dont faisait partie Lenoir. Elle
arrivait d'Égypte, via Pétra. Mon ami Frédéric Masson, qui était
venu la rejoindre à Jérusalem avec le peintre Goubie, me con-
firmation chose. La caravane comptait encore : de Bartholomé,
Famars van Testas, Albert Goupil, Journault. Ce sont évidem-
tement les noms des deux premiers qu'il faut reconnaître dans les
épigraphes relevées, et non identifiées, par M. Brunnow : *Vie de
suis pas encore tout à fait convaincu qu'il faille renoncer à voir là le propre
nom de l'illustre découvreur des ruines de Pétra gravé de sa main, sur le théâtre
de son exploit mémorable. Ce nom, bien qu'écrit « en grandes lettres capi-
tales », a pu souffrir plus ou moins des injures du temps entre 1812 et 1864. Le
prénom français de Charles, accolé au nom foncièrement germanique de
« Burckhardt » est quelque peu surprenant en soi. D'autre part, la forme
exacte du prénom du grand explorateur suisse était non Johann, mais Johannes.
Si l'on considère l'aspect graphique de JOHANNES BURCKHARDT, on voit
que, pour peu que les lettres aient subi des dégradations, elles pouvaient
prêter assez facilement à la lecture erronée CH:ARLES BURCKHARDT. La
chose s'expliquerait encore mieux, si le prénom avait été écrit JOHANES.
Barthelémy, 1868, et W. de Fama... Testa, 26 mars 1868. Cette dernière fixe avec toute la précision désirable ce petit point d'histoire — car cela devient déjà presque de l'histoire, quand il faut, non sans mélancolie, se retourner pour regarder derrière soi à trente-six ans de distance... Une autre épitaphe : J. Ely, Ely, gravée à côté du nom de W. Coulthard, March 24, 1868, est parfaitement d'accord avec cette indication; elle doit se rapporter à la marquise d'Ely, dont la caravane s'était rencontrée — tout arrive, même au désert — dans les environs de Pétra avec celle de Gérôme. J'ajouterai que celui-ci avait rapporté de Pétra et de ses monuments de très belles études pointées que j'ai beaucoup admirées alors. Il serait intéressant de les rechercher, car en dehors de leur mérite artistique ce sont des documents d'une réelle valeur archéologique. Même desideratum pour les études de Bonnat et des autres peintres compagnons faisant partie de la caravane.

Le nom de E. Bergh relevé sur la paroi de l'édifice Ed-Deir (cf. p. 331) doit peut-être être corrigé et complété en P. Bergh(eim). Ce serait celui de feu Pierre Bergheim, avec qui j'ai eu autrefois à Jérusalem des rapports assez fâcheux lors de l'affaire des inscriptions découvertes par moi à Gezer et qui, entre 1865 et 1867, avait été à Pétra aux frais du duc de Luynes pour y exécuter des photographies de divers monuments. C'est le même personnage dont parle incidemment mon pauvre ami Palmer à l'endroit cité par M. Brunnow (p. 209). Il a fini tragiquement, lui aussi, assassiné par les fellahs des environs de Gezer avec qui il était en fort mauvais termes. — Le prénom de mon vieil ami F. E. Eaton, dans la bibliographie (p. 490), est à corriger en F. A.


1. M. Frédéric Masson m'informe que ces études de Gérôme doivent se trouver entre les mains de sa veuve et qu'une partie de celles de Bonnat ont été données par lui au Musée de Bayanne qui porte son nom. Celles de Lenoir et de Testas ont disparu à leur mort. Guépin, mort lui aussi, avait pris des photographies qui seraient également à rechercher.
avec la préposition 5, "und Gruss dem (ou des) 'Aidu". —
Ib., n., à la fin, peut-être pourrait-on lire : "et Sillai leur oncle"?
— P. 212. № 44, a. Prosynème mutilé (peint en rouge) MANOCC'..... ΤΟΠΡΟ..... Je restituerais plutôt, en utilisant le ε de la copie du P. Lagrange : Μάνος (ἐ)Στινάσσαι) (ou Υγράσσαι) το τετελεσμένον.
Ib., b. A lire peut-être :
....ιβύιεται Κινδυνέων ἐν τῷ ταύτῃ.
"Soit en souvenir Avasalai, fils de Debou."
Ib. f. Peut-être.... Βασιλεὺς πατέρας.... « fils de Chalmallat fils de... » ; et, à la 2e ligne, le nom de Ῥουσ Hourou, précédé de Ῥου "serviteur de " ou de Ῥο "fils de " ?
— P. 214. № 55. Le débris d'inscription copié TOICTICI..... suggère la restitution : ταυτῷ χαί] τοῖς (ὑ)ιοῖς τοῦ "pour lui et pour ses fils ». Dans ce cas le caveau aurait un caractère plutôt funéraire que religieux.
Ib., n° 56. ΩΒΕΔΩΝA est peut-être à lire..... Οβεδα αὐτῷ τίθηται] "un tel, fils de Obedas, a dédié ». A signaler, à droite de la porte, une arcature surmontant le groupe du triple hétyle dont je parle plus bas; il ressemble beaucoup ici à celui qui figure sur l'une des faces d'un petit autel de 'Ain al-Melsari, près d'Adraa, dessiné par M. Schumacher ?.
— P. 220. N° 60, 1. Débris de prosynème que M. Domszewski restitue ainsi :

[Θεός] μικρὸν Ἀλα[δαιρεῖς]..... εἰδούς ἁνίθη]α[ν,]

1. La copie du P. Lagrange donne un ε au lieu du second C.
2. Dans ce cas, on pourrait peut-être restituer au début le nom Στ[τ] (Cl. C. S., 11, n° 353) ;
L'épithète μαυσίδη, attribuée à cette déesse inconnue m'inspire de grands doutes. Les dieux ne sont pas habituellement qualifiés de μαυσίδη dans les invocations religieuses, dont les formules ne varient guère. D'autre part, la correction μαυσίδη (proposée à l'index) n'est pas autorisée par l'aspect des caractères. Le groupe copié ΜΗΚΙΚΟΘ est peut-être à interpréter paléographiquement μυσίδη ou [i]μυσίδη, le verbe si fréquemment employé dans ces piéuses épigraphes.

— P. 220. N° 60, 4. Le nom du panégyriquaire des Adraéniens, gravé à côté de l'autel à l'omphalos (?), est d'une forme invraisemblable, qu'on le lise Παῦλαξαρίς, comme le fait M. Domaszewski, ou Βαξαξαρίς comme le fait le P. Germer-Durand. En combinant leurs deux copies, je restituerais paléographiquement Βαξαξαρίς, nom arméen dont l'aparence, du moins, est excellente = Ναυτάς, Butaladar, *Baal a secouru*. Quant au patronyme Παῦλαξαρίς, il n'est pas moins invraisemblable. Je ne sais si la lecture Αναξαρίς du P. Germer-Durand est matériellement justifiable, n'ayant pas sous les yeux sa copie publiée dans les Échos d'Orient (1898, p. 260); mais, en tous cas, elle fournirait un nom nabatéen irréprochable.

Le curieux objet ovoïde figuré sur l'autel, et où le duc de Luynes* voyait déjà un hêtre ou pierre sacrée en rapport avec le culte de Dusares, doit être rapproché à mon avis, d'une monnaie extrêmement intéressante d'Adraa publiée par M. Dussaud*.

C'est un bronze de Marc-Aurèle frappé en l'an 69 de l'ère d'Arabie (= 174 ap. J.-C.), au revers duquel est représenté un autel avec hêtre tout à fait analogue. Elle porte cette légende, dé-

1. Pour trouver quelque explication sur le rôle de cet intéressant dignitaire, il faut se reporter à la p. 191, où il en est question incidemment. Un renvoi eût été nécessaire.


3. Voyage d'expl. à la Mer Morte, 1, 1, p. 201. Son croquis fait mieux comprendre certains détails de la représentation et aurait marqué d'être reproduit à côté de la vue géométrale et de la coupe de M. Brünnow.

monstrative à tous égards : Δαυιδαρτος Ιωακίμου «Dusardès, dieu des Adraniens». Tout concorde avec le bas-relief de Pétra : la forme du symbole, le nom de la ville ; et, de plus, nous avons ici une attribution religieuse catégorique.

M. Dussaud cite, en outre, une variante inédite de cette monnaie d'Adraa, toujours de Marc Aurèle, mais de l'année 72 (=177 J.-C.). Il la compare avec raison à une autre pièce, frappée également à Adraa, au nom de l'empereur Galien, au revers de laquelle est figuré le même symbole, que de Sauley* considérait à tort comme un pressoir, à cause de l'identification de Dusardès avec Dionysos. Sa thèse eut été singulièrement fortifiée, s'il y eut introduit l'argument tiré du bas-relief de Pétra et fait état des sagaces conclusions qu'il avait déjà suggérées au duc de Luynes.

A ce propos, M. Dussaud* reconnaît encore un groupe de trois bétyles posés sur un autel, dans un autre prétendu pressoir figuré au revers de certaines monnaies de Bosra, métropole d'Arabie et voisine d'Adraa. Sur ce dernier point on pourrait ajouter, aux divers rapprochements faits par lui, un autre bas-relief sur roc reproduit dans l’ouvrage de M. Brünnow, p. 221 (n° 40, fig. 256), représentant évidemment un groupe de trois bétyles, dressés dans une niche à arche en plein-cintre reposant sur deux colonnes. On remarquera qu'ici les pierres sacrées semblent être de forme quadrangulaire.

— P. 221. L’épigraphe ἉΚΥΡ est interprétée par M. Dom-
LA PROVINCE D'ARABIE

szewski ; (τὰς) υἱὸς(τας), dont je ne sais pas le sens exact ; par le P. Germer-Durand : l'(αλός) Κύρος(ος,ος). Je propose (τάς) Κύρος(ός) ος(ος,ος) réserve faite, comme toujours, sur les cas. La IIIe légion Cyrrénaïque, cantonnée à Bostra, avait des détachements en garnison sur nombre de points de la province d'Arabie 1. Rien d'étonnant à ce qu'un de ses soldats ou officiers ait gravé le nom et le numéro de son régiment au milieu des proseynèmes particulièrement abondants en cet endroit des environs de Pétra.

— P. 285, n. 37, comme a bien lu M. Euting ici et dans un autre proseynème (p. 443, n° 848, a) 2, est sans doute la transcription nabatéenne de Theophilos ; il convient, sur ce point, d'amender le C. I. S., II, n° 379 et 480. Mais le patronymique νεκρός ne saurait être celle de Kyrios — il y aurait un p. La conjecture des éditeurs du C. I. S. Χαρίας vaut mieux ; toutefois je préfèrerais encore Χαρίας ou Χαρίας.


— P. 328. La copie ΘΕΟΔΩΡΟΜΟΣ est peut-être à rétablir en ΘΕΟΥΚΩΜΟΣ.

— P. 329. N° 338, a. Le proseynème nabatéen, Euting n° 68 (« unverständlich ») = C. I. S., II, 427 (« quod interpretari non valemus »), est peut-être à lire, moyennant quelques corrections paléographiques : νωον Ηλίας το Χρ. τον Ἐρ. « salut ! Phaïyou fils de... »

— P. 329. Cellule d'un ancien ermite. L'épigraphie peinte : ΓΡΑΧΗΝΟΣ +, laissée sans explication, est en effet assez embarrassante. Ne serait-ce pas l'(απαχῖς,ος) nom d'un saint très populaire chez les Syriens ? Une autre : ΜΑΠΡΧ +, est lue μαξιάξ(ος) Χρ(ος) ; une pareille épithète, spécifiquement funéraire, ainsi appliquée au Christ serait sans précédent. Il faut chercher


2. La véritable lecture n'est indiquée qu'à l'index. Le texte a gardé celle, peu probable, du C. I. S. : Αβέλος,
autre chose. Plusieurs combinaisons toutes différentes sont possibles, mais elles sont trop douteuses pour que j’y insiste. Quant aux sigles disposées dans les cantons des troix croix, je préfère les interprétations du P. Lagrange à celles qu’on a cru devoir leur substituer; l’intervention du latin, en particulier, est en l’espèce d’une grande invraisemblance.


— P. 393. Inscription grecque peinte dans un sépulcre monumental de Pétra transformé en chapelle à l’époque byzantine. La copie de M. Domaszewski apporte de sensibles améliorations à celles de ses devanciers. On lit maintenant en toute certitude: « Sous le très pieux Jason, évêque, ce lieu a été consacré le 5 Louis de l’an 344 (= 447 ap. J.-C.), en présence du numerus des très valeureux... et Ioulianos étant discré... Par le Christ Sauveur.... ».

Il serait intéressant de déterminer le nom du détachement militaire qui tenait alors garnison à Pétra. M. Domaszewski transcrit: νυμαγον τον γενναταν (= fortissimi) Τ...ραταν, et ne propose aucune restitution. D’après sa copie ΣΙΑ/ΠΑ-
MATON, je serais tenté de lire Τ[ειεξ(ε)ζες(ε)xαλι(ε)xαμν]. Le corps des cavaliers dalmates semble en effet avoir fourni pendant plusieurs siècles des vexillationes à l’armée romaine et byzantine de la province d’Arabie. Dans une inscription d’Oumm el-Djemâl, datée de 371 J.-C., je relève la mention d’une « manus devolissimorun equitum Nono-Dalmatarum ». La Notitia dignitatum imper. rom. nous montre des détachements

1. Ου Ταυτοσκαπάτον, comme dans l’édit de Justinien; que je cite plus loin. La correction Ρ = Ε serait plus rigoureusement paléographique, les ε n’étant pas lunaires, mais du type Ε.
2. Waddington, no 2058; cf. son commentaire.
occupant deux points situés plus au sud, ce qui nous-rapproche de Pétra : equites Dalmate Illyriciani, à Ziza et à Berosaba. Elle en mentionne, en même temps, un autre en Phénicie, à Latarni(?). Seulement, elle ne nous fait pas connaître leurs numéros. D’après elle, le 5e et le 9e Dalmate étaient sous le commandement direct du _magister militum per Orientem_. Un édit de Justinien (IV, 2) parle du 3e Dalmate comme étant en Phénicie : ἀρημάς Ταρτοκελκάτων ἐν Φονοκέη. La _vexillatio_ de Pétra y avait peut-être été transférée plus tard, à moins que le corps n’y eût un de ses dépôts permanents.


§ 39

Les nouvelles dédicaces phéniciennes de Bodachtoret.

On se rappelle le problème très difficile que posent la lecture et l’interprétation de l’inscription mutilée du roi Bodachtoret relative, comme celles du premier groupe, à la dédicace du temple consacré à Echmann, mais différant de la teneur de celles-ci sur un point essentiel.

1. Recueil d’Archéologie Orientale, t. VI, p. 270 et suiv.
Je l'ai traité, il y a quelque temps, ici même en en proposant une solution conjecturale qui s'écartait complètement de celles auxquelles se sont arrêtés les divers savants qui s'étaient jusqu'à ce jour occupés de notre texte.

Depuis, M. Winckler et M. von Landau ont repris à leur tour la question, et leurs conclusions ne diffèrent guère de celles de leurs devanciers. Ils lisent, eux aussi, la première ligne, où git toute la difficulté :

(\ldots\ldots\ldots)

et comprennent :

[N. N.], fils de Sedequaton roi des rois, petit-fils du roi Echmounazar roi des Sidoniens.

Ils supposent comme tout le monde que, selon toute probabilité, la lacune initiale devait contenir le nom de Bodachtoret et ils admettent l'un et l'autre que le déroutant qui suit n'est dû à une faute du lapicide : لعبداشتر for لعبداشتتر. C'est se débarrasser vraiment à trop bon compte de ce qui constitue une des principales difficultés du texte.

M. von Landau insiste sur ce titre de « roi des rois » qui, à l'en croire, serait donné ici au roi de Sidon. Il reconnaît combien il est étrange de voir ce titre, spécifiquement achéménide et appartenant en propre au suzerain de Bodachtoret, attribué au roi vassal. Il explique la chose par une autre réponse de l'auteur de l'inscription, qui, décidément était bien négligent, et il n'hésite pas, avec les autres savants qui ont accepté de plano cette lecture, au demeurant purement conjecturale, à en tirer argument pour conclure en faveur de l'ancienne théorie, à savoir que Bodachtoret et, par conséquent, la dynastie echmounazarienne dont fait partie ce roi doivent être placés à l'époque perse, une

pareille méprise n'ayant pu se produire, à son avis, qu'à un moment où ce titre royal avait encore sa raison d'être.

Les choses en étaient là, quand une série de trouvailles inespérées est venue trancher la question, et ce, on me permettra de le dire tout de suite, dans le sens que j'avais indiqué et qui avait été repoussé sur toute la ligne. Les fouilles du temple d'Echmoun, interrompues pendant quelque temps, ont été reprises en juillet et septembre 1904, grâce aux subsides généreusement fournis par M. von Landau lui-même. Elles ont apporté un heureux démenti, un démenti dont il a dû se réjouir tout le premier, aux prévisions pessimistes qu'il émettait à la fin de son mémoire. L'espoir, disait-il, de découvrir quelque nouvel exemple intact de ce texte obscur, est bien faible, vu la position occupée par la pierre dans une partie du mur d'enceinte qui paraît être aujourd'hui entièrement détruite. Or, dans un second mémoire qu'il vient de publier, et qui fait suite au précédent, M. von Landau nous apprend qu'au cours de cette seconde campagne, on n'a pas découvert moins de neuf exemplaires nouveaux de notre inscription permettant d'en établir définitivement le texte intégral et authentique.

La publication de ce mémoire était attendue avec impatience, car le bruit de ces précieuses trouvailles s'était répandu dans quelques cercles scientifiques, malgré la réserve un peu mystérieuse qu'on croyait devoir garder à ce sujet. Mon attention avait été attirée sur ce point par des renseignements assez vagues provenant de sources plus ou moins autorisées et communiqués à quelques savants plus favorisés que moi. J'avais été frappé, entre autres indices, du revirement qui s'était produit subitement dans les idées du P. Lagrange sur l'inscription controversée et qu'il avait exprimées laconiquement dans une note ajoutée à la nouvelle édition de ses Études sur les religions sémitiques, parue entre

3. Deuxième édition parue en novembre 1904, p. 424, n. 3 : « cependant
temps. J’en induisais que le savant dominicain avait dû avoir connaissance des nouveaux examplaires et que la teneur de ceux-ci était telle qu’elle donnait, ou semblait donner raison à mes conjectures qui, jusque-là, je dois le dire, n’avaient guère fait fortune.

Un peu plus tard, un article sommaire de M. Winckler vint apporter un commencement de satisfaction à ma curiosité bien naturelle; mais un commencement seulement, car, au lieu de nous faire part du texte même, fourni par les nouvelles pierres, M. Winckler se bornait à nous exposer, sans nous mettre à même de les contrôler, les conclusions qu’il croyait pouvoir en tirer. Ces conclusions, je l’avoue, me laissaient a priori quelque peu sceptique. Nous les retrouverons et verrons ce qu’elles valent quand je discuterai tout à l’heure le mémoire de M. von Landau, qui entre tout à fait dans les vues de M. Winckler.

Nous ne fûmes fixés que par une communication de M. Berger faite à l’Académie des Inscriptions dans la séance du 23 décembre 1904. Mon savant confrère était chargé de transmettre un mémoire de M. Rouvier adressé au Comité des travaux historiques et rendant compte des nouvelles fouilles exécutées sur l’emplacement du temple d’Echmoun. À ce mémoire était jointe une intéressante lettre de M. Schroeder dans laquelle celui-ci nous livrait enfin le texte tant désiré, accompagné d’une traduction très différente de celle qu’il avait proposée autrefois et d’un commentaire dans lequel il déclare se rallier à mes vues sur les points les plus essentiels. Toutefois, comme je le montrai plus loin, cette nouvelle traduction me paraît devoir être, elle aussi, rectifiée sur un autre point non moins essentiel. M. Berger reconnaît, d’autre part, que la teneur du texte lui semblait maintenant confirmer pleinement mes premières conjectures. Je pris

ṣūnu n’est pas certain, car la coupe doit être 网首页 AtA, comme propose M. Cl.-Ganneau.

acte aussitôt de cette double adhésion par une lettre qui fut lue à la séance du vendredi suivant et dans laquelle, tout en indiquant sommairement mes vues nouvelles sur l'interprétation du texte, j'insistais sur une conséquence très importante qu'on n'avait pas fait ressortir : c'est que, en tout état de cause, le prétendu titre achéménide de « roi des rois » qu'on avait cru pouvoir lire dans le premier exemplaire mutilé et dont j'avais contesté l'existence, disparaissait définitivement du débat scientifique, et, avec lui, un des principales objections qu'on avait élevées contre ma théorie classant la dynastie échmounazarienne après Alexandre.

Cela dit, je vais aborder l'examen critique de ce texte dont la lecture matérielle n'offre plus aujourd'hui le moindre doute. Seule, l'interprétation demeure encore en jeu. Je prendrai comme base de cet examen le mémoire de M. von Landau, en discutant accessoirement la traduction proposée par M. Schroeder. Mais, au préalable, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails sur les conditions dans lesquelles a été découverte la série des nouveaux textes, ces conditions étant de nature à apporter une certaine lumière à l'interprétation philologique.

Si j'ai bien saisi la description donnée par M. von Landau, description un peu obscure et qui aurait gagné à être éclairée par un croquis schématique, voici comment les choses se présentaient.

On se rappelle que le hiéron du temple d'Echmoun forme un quadrilatère, ou esplanade sacrée, bordé d'un grand mur d'enceinte, dont les quatre faces sont normalement orientées sur les quatre points cardinaux. Il est assis sur la déclivité d'une colline. La pente générale de celle-ci descend du sud au nord, le mur nord se trouve fortement en contre-bas du mur sud ; sa hauteur et son épaisseur sont en raison de cette situation, c'est-à-dire considérables, car il forme le soutènement d'une sorte de terrasse servant de plate-forme horizontale au hiéron, dans l'intérieur duquel devait s'élever le maos ou sanctuaire proprement dit. C'est dans ce mur nord qu'avaient été déjà trouvés les blocs
portant la série des dédicaces que j'appellerai de la première espèce, ou série A, celles où figure le nom de Bodachtor et seul, accompagné d'un long et énigmatique protocole qui a donné lieu, lui aussi, en son temps, à de vives controverses sur lesquelles je n'ai pas à revenir présentement. C'est dans même mur qu'ont été découverts les blocs portant les nouvelles dédicaces de la seconde espèce, ou série B, celles où, dans le protocole de Bodachtor et, cette fois très simplifié, intervient un personnage dont il s'agira, le moment venu, de déterminer le nom réel et la relation avec le roi en titre.

Ce mur massif est constitué par quatre épaisseurs d'assises juxtaposées. Il résulte des constatations faites que ce quadruple mur a été construit, en réalité, en deux fois : on a d'abord élevé la double assise la plus intérieure, que j'appellerai AA ; puis, après un certain intervalle de temps, pour consolider cette première construction, on lui a juxtaposé une nouvelle double assise, la plus extérieure, que j'appellerai BB. L'ensemble de ces constructions peut donc être représenté, si l'on procède du dedans au dehors, par la succession AA + BB.

<table>
<thead>
<tr>
<th>Face extérieure du mur quadruple</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>B</td>
</tr>
<tr>
<td>B'</td>
</tr>
<tr>
<td>A'</td>
</tr>
<tr>
<td>A</td>
</tr>
</tbody>
</table>

Face intérieure du mur quadruple

Le système AA est, comme je l'ai dit, antérieur en date au système BB ; il se distingue de celui-ci par la façon plus soignée dont les blocs sont dressés et appareillés. C'est sur les blocs formant la rangée A que sont gravées les inscriptions de la série A, inscriptions disposées, on s'en souvient, de telle manière qu'elles se trouvent dissimulées dans les joints ou même sur les faces postérieures des pierres.

Les nouvelles inscriptions découvertes, celles de la série B, sont gravées sur les blocs de la rangée B appartenant au
Le deuxième système de construction BB'. Même dissimulation intentionnelle dans la disposition des textes que portent ces blocs.

Les textes de la série A et ceux de la série B émanent, l'un comme l'autre, d'un roi appelé ainsi qu'on le verra, Rodachtoret, petit-fils d'Echmonazor. Il faut donc admettre nécessairement que les systèmes AA' et BB', bien que construits successivement, l'ont été par le même roi, après un laps de temps qui ne saurait être excessif, puisqu'il est compris dans la durée du règne de ce roi. La liaison entre les deux systèmes est, d'ailleurs, paraît-il, matériellement établie en un certain point par l'existence d'un bloc portant une inscription de la seconde espèce B et appartenant cependant architectoniquement au premier système de construction AA', rangée A. J'arrive maintenant aux inscriptions elles-mêmes constituant la nouvelle série B, qui, d'après ce qui vient d'être exposé, doivent être postérieures de quelques années à celles de la série A. Elles sont actuellement au nombre de dix, y compris le premier exemplaire mutilé qui avait servi de point de départ au débat. Huit ont été extraites dans la dernière campagne de fouilles. La dixième a été laissée in situ dans le mur, sans qu'on en ait dégagé la face écrite. Toutes reproduisent un même texte identique, lettre pour lettre, sans aucune variante, déduction faite des menus accidents qu'ont pu subir et la quelques caractères. Plusieurs exemplaires sont absolument intacts, notamment les n° 4, 6, 8 et 9. Les inscriptions ne diffèrent


2. Les n° 3, 6 et 9, sont reproduits en gravures photographiques dans le
les unes des autres que par la coupe des lignes. Nous verrons en temps et lieu s'il n'y a pas à tirer de ces coupes variables quelque argument pour ou contre les thèses opposées qui se trouvent aujourd'hui en présence. Pour l'instant, je me borne à constater que la lapisède n'isâlement pris ses mesures de façon à n'avoir jamais à couper un mot en deux: d'une ligne à l'autre. Ce fait est trop constant pour être fortuit, et il est d'autant plus à remarquer que la lapisède des inscriptions de la première es- pièce A ne semble pas avoir eu à cet égard les mêmes scrupules.

Le texte ne varieur reproduit ainsi dix fois est conçu en ces termes :

Je laisse de côté provisoirement le groupe compact qui suit immédiatement le nom de Bodachtorit. Là est proprement le noûd de la question, car tout dépend de la façon dont on coupera, associera et expliquera les mots, ou éléments de mots qui la constituent visiblement : Қәә түә пәә бәә. Si l'on fait abstraction de ce groupe, il nous reste une phrase parfaitement claire :

Le roi Bodachtorit......., roi des Sidoniens, petit-fils du roi Echnamunzar, roi des Sidoniens, a construit ce temple à son dieu Echnamun Sar Qadech.

On remarquera tout d'abord que la phrase obtenue ainsi est identique, mot pour mot, à la phrase des inscriptions de la série A, si l'on extrait également de celle-ci la longue énumération protoculaire intercalée entre la généalogie écourtée de Bodachtorit et les mots 1 Қәә пәә түә, énumération qui fait défaut dans les inscriptions de la série B, lesquelles ont par contre le groupe

mémorial de M. von Landau, pl. 1, 2 et 3. Les autres numéros sont simplement transcrits.

1. Exception faite pour deux noms propres, dont je reparlerai. Et encore là, l'exception n'est-elle qu'apparente; ces noms propres étant composés de deux éléments, théophore et verbal, dont la lapisède a eu grand soin de respecter du moins les individualités relatives.

2. Je n'ai pas à revendiquer ici le débat qu'a suscité l'interprétation de cette longue énumération. Il me sera permis toutefois de faire observer qu'on peut se demander si cette longue lassitude, généralement rapportée à Bodachtorit, ne
éénigmatique manquant à la série A. Il est possible qu'il y ait quelque corrélation entre la présence et l'absence respectives de ces deux variables qui semblent s'exclure réciproquement en nous laissant pour constante la formule constituant essentiellement la dédicace.

Voyons maintenant comment M. von Landau, avec M. Winckler, explique le groupe en litige: Il coupe ainsi les mots :

*ste, ężs, ṣeri, ṣiṣ, ṣiṣ, yiṣ

et il traduit le tout :

König Bod-Astart und der (l. d. i. sein) Sohn Sydyt-yatan, König (= Prinz),
König der Sidonier (Zu Bod-Astart geboren), Enkel des Königs Esmun-usar,
Königs der Sidonier; diesen Tempel hat er gebaut, für seinen Gott Esmun-sar-
μοιο.

La dédicace aurait donc été faite en commun par le roi Bod-
achtoret et par son fils nommé Sidiyyaion. L'apparition d'un
fils du roi dans les inscriptions B concorderait bien avec le fait,
dûment constaté, de deux périodes successives de construction;
c'est dans l'intervalle de ces deux périodes qu'aurait pu naître ce
fils. On s'explique ainsi qu'il ne soit pas question de lui dans les
inscriptions A: il n'était pas encore né.

Sur ce premier point, je serai d'accord en principe avec M. von
Landau; j'admets qu'il s'agit du roi et de son fils, ou du moins
de son héritier, et non pas, comme tout le monde, M. von Lan-
dau lui-même, l'avait supposé, du roi et de son père. Mais je
m'écarterais complètement de sa façon de voir en ce qui concerne
le nom et le titre donnés à ce fils du roi; sur ce second point je
maintiendrai intégralement les lectures matérielles que j'avais
proposées dès le début, sur le vu du seul exemplaire alors connu

serait pas par hasard à rapporter plutôt à son grand-père Echmounazar I, dont
elle suit immédiatement la mention. La tenue de la phrase serait alors : * petit-
fils du roi Echmounazar, roi des Sidoniens à Sidon de la mer etc. * , et le pro-
tocole appartiendrait à Echmounazar I et non à Bodächtoret. Je ne prétends pas
qu'il en soit réellement ainsi, je me base de l'ajouter; mais il y a là une possi-
bilité qu'on n'a peut-être pas suffisamment envisagée et qu'il n'est pas maîtré
d'indiquer avec les ressources qu'elle exige. La principale de celles-ci porte sur
la difficulté de trouver quelque raison plausible pour expliquer la disparition
de ce protocole dans les inscriptions de la série B.
et si l'acheusement multiplié ; soit les mots יְהִי יָשָׁב, " fils légitime " = " héritier présomptif », suivis du nom יִתְנֵמִילֵק, Yatanimilik.

Tout en leur accordant l'épitète courtoise de « scharfesnig », M. von Landau repousse ces lectures. Il leur objecte, entre autres choses, une prétendue invraisemblance du nom Yatanimilik, au lieu de la forme usuelle Miltiyaton. Il oubli l'existence, parfaitement avérée dans l'onomastique punique, de ce premier nom, qui est composé, d'ailleurs, d'une façon très régulière, comme le montrent de nombreuses analogies inutiles à rappeler. Cette objection ne porte donc pas. On peut, au contraire, la retourner avec avantage contre lui-même et elle vient battre de plein fouet le nom qu'il persiste à lire יְהִי יָשָׁב : ni ce nom, ni son homologue possible יְהִי יָשָׁב, avec la transposition des deux termes constitutifs, ni même un nom quelconque composé avec le vocable divin יְהִי faisant fonction d'élément théophore, ne s'est rencontré jusqu'ici dans un texte sémitique.

Il y a une autre objection plus spécieuse qu'on pourrait être tenté d'élever contre ma lecture du nom Yatanimilik. Je crois devoir d'autant plus la prévenir dès maintenant, qu'elle pourrait paraître avoir pour point d'appui une remarque que j'ai faite moi-même plus haut (p. 344, n. 1). J'ai constaté et fait ressortir le fait que le lapicide, dans la série des inscriptions B, s'était imposé pour règle évidente de ne pas couper les mots à la ligne. Or, au n° 8, le groupe en litige est réparti de la façon suivante entre les lignes 1-2 :

Le nom propre que je prétends être Yatanimilik se trouve donc coupé en deux, contrairement, semble-t-il, à la règle. N'est-ce pas là, dira-t-on peut-être, une preuve matérielle que le groupement יִתְנֵמִילּ ק est injustifiable? A cela, je répondrai simplement qu'aux lignes 2-3 de la même inscription, le nom, incontestable celui-là, d'Echmonazazer est coupé en deux exactement de la même façon : יְהִי יָשָׁב. Donc, l'objection éventuelle tombe à plat. La vérité c'est que, dans les deux noms propres, le lapicide avait pleine conscience de la dualité des éléments qui les com-
Les nouvelles dédicaces phéniciennes de Bodachtorét

posent respectivement et qu'il ne s'est pas fait scrupule de séparer ces éléments en coupant ses lignes; mais, en ce faisant, il a eu grand soin de respecter l'intégrité individuelle de chacun de ces doubles éléments, et, par là, il est resté effectivement fidèle à la règle générale présidant à ses coupes de lignes.

Je reprends la critique de l'interprétation de M. von Landau. Elle soulève d'autres objections plus graves encore. La phrase, telle qu'il la concevait, ne se construit qu'au prix de réelles difficultés. Il est obligé d'admettre implicitement que p est pour "le roi Bodachtoret et son fils Sedeqyatun ". Mais pourquoi ce suffixe essentiel manque-t-il ici? Pourquoi n'est-il pas exprimé comme il l'est, un peu plus loin, dans le mot νς, "son dieu"? M. von Landau trahit lui-même une certaine surprise de ce fait par le point d'exclamation qu'il intercale dans son équation « der (i d. l. sein) Sohn ». De plus, il est entraîné à prêter au mot τρι, "roi ", dont il fait une apposition (assez bizarrement placée, soit dit entre parenthèses) du prétendu Sedeqyatun, un sens arbitrairement affaibli pour les besoins de la cause, celui de "prince ". La conjecture est d'autant plus choquante en l'espèce que le mot ainsi diminué de valeur est au contact du même mot qui suit immédiatement et qui, là, conserve forcément sa valeur pleine et naturelle, dans l'expression κυριός τρι " roi des Sidoniens ". La première fois, il voudrait dire "prince "; la seconde fois "roi ". Voilà qui serait en vérité bien étrange.

Pour justifier son idée M. von Landau va jusqu'à soupçonner la même atténuation de sens dans le titre τρι précédant le nom de Bodachtoret. Il trouve qu'ainsi placé, ce titre est superflu, et il fait remarquer, à l'appui, qu'il manque dans les inscriptions de Tahnit et de Yehzamilik de Byblos, devant les noms de ces rois. Mais il oublie qu'il se présente constamment, dans les mêmes conditions, c'est-à-dire devant le nom du roi, dans le protocole des rois phéniciens de Cypre. En réalité, ce qu'on peut dire, c'est que le titre ne précède pas le nom dans le style direct: "moi, un tel, roi de "; mais il le précède régulièrement dans le style
Indirect: « le roi un tel, roi de » — ce dernier cas est celui des inscriptions de Bodachtoret.

Il y a encore une autre difficulté dont ne s’est pas préoccupé M. von Landau. C’est celle de la construction générale de la phrase au point de vue de la syntaxe. Si la dédicace est faite en commun par le roi et son fils, le verbe † devrait être, logiquement, au pluriel: « ont construit », et, au lieu de הָאֵל « à son dieu », nous devrions avoir, semble-t-il, הָאֵל וּמֶלְאֵכִים, à leur dieu. Ce dernier problème, toutefois, n’est pas insaisissable, comme je le montrerai tout à l’heure. Cependant, à première vue, elle peut faire hésiter assez sérieusement, et c’est peut-être bien là la raison qui a décidé M. Schroeder à s’engager dans une voie toute différente et à s’arrêter à une interprétation qu’il me reste à examiner.

Il lit et traduit:

דְּאֵל וּםֶלְאֵכִים וּמֶלְאֵכִים וּמֶלְאֵכִים וּמֶלְאֵכִים

Le roi Bodachtoret et fils légitime de Yatanmilik, roi des Sidoniens, etc. a construit ce temple à son dieu Échmoun prince saint.

Comme on le voit, M. Schroeder adopte aujourd’hui, après l’avoir repoussé à l’origine, ma façon de couper et de comprendre les mots constituant le groupe en litige et, en cela, j’estime qu’il a raison. Malheureusement il a gardé en même temps l’hypothèse que j’avais admise de prime abord avec tout le monde, ignorant les mots qui précédent immédiatement et qui étaient dérivés sur le seul exemple connu jusqu’ici ; il persiste à faire de Yatanmilik le père de Bodachtoret. J’estime aujourd’hui, en présence du texte complet et authentique que nous possédons, qu’il faut définitivement renoncer à cette dernière hypothèse et considérer Yatanmilik comme le fils ou héritier de

1. Il semble cependant qu’il l’ait senti, car il coupe la phrase en deux par un point et virgule, marquant une reprise aux mots: « dieu Tempel hat er gebaut ». Mais, alors, les deux sujets par lesquels débute le texte restent tout fait en leur, sans avoir un verbe sur laquelle exercer leur action. La difficulté n’est, d’ailleurs, qu’exagérée par moi, expédiens peu satisfaisant. On vera qu’elle est, en réalité, susceptible d’une solution rationnelle.
Les Nouvelles Dédéges Phéniciennes de Bodachotret

Bodachotret. En effet, si l’on conçoit la phrase comme le fait M. Schroeder, on aboutit à une construction tout à fait boîteuse. La présence et le rôle grammatical de la conjonction + deviennent inexplicables; on ne saurait sérieusement vouloir lui prêter la valeur d’un « zwar » allemand, ou d’un « lequel est » français. En outre, comme je l’avais déjà fait remarquer moi-même, tout en acceptant, à tort, l’opinion générale sur ce point, on ne voit pas la raison pour laquelle Bodachotret qui donne sa généalogie royale (petit-fils d’Echmounazar) dans les inscriptions A aussi bien que dans les inscriptions B, aurait mentionné le nom de son père dans celles-ci tandis qu’il l’omet incontestablement dans celles-là. Au contraire, on comprend facilement que Yatanmilk, s’il est le fils de Bodachotret, ne figure pas dans les inscriptions A, antérieures en date, et qu’il apparaîse dans les inscriptions B : s’il en est ainsi, c’est que vraisemblablement il était né entre temps, ou que, dans le cas, encore possible, où il s’agirait seulement d’une filiation adoptive, l’adoption était intervenue entre ces deux moments.

Donc, pour des raisons d’ordre différent, mais également motivées, je crois devoir rejeter l’interprétation de M. Schroeder aussi bien que la lecture de M. von Landau. Il me reste à proposer et à justifier la mienne. Voici, tout bien pesé, comment je lirais et traduirais l’ensemble de l’inscription:

Le roi Bodachotret — et (= avec) le prince héréitaire Yatanmilk — roi des Sidonians, petit-fils du roi Echmounazar, roi des Sidonians, a construit ce temple à son dieu Echmoun-Sar Qadech.

Je crois avoir suffisamment établi dans mon précédent mémoire, pour n’avoir pas besoin d’y revenir, le sens exact de l’expression, probablement consacrée, בְּבָּנָי, littéralement « fils légitime », « hérétaire présomptif de la couronne ». La conception

biblique est d'accord sur ce point avec l'indication précieuse que j'ai autrefois réussi à dégager de l'inscription phénicienne de Narnaka (cf. mes Études d'Arch. Or., t. II, p. 166).

Ici rəw-rə est une locution toute faite, une sorte de mot composé, un titre se suffisant à soi-même. Il forme le pendant rigoureusement symétrique du titre ṭw, « roi »; il précède, il introduit et il détermine le nom de Yatanmilik, exactement comme ṭw précède, introduit et définit le nom de Bodachtoret. Il faut considérer, au point de vue de notre langue, l'un et l'autre titre comme étant virtuellement précédés de l'article : LE roi, x... et LE prince héritier x; LE mêlék x et LE ben-sedeq x. Point n'est besoin, dans ces conditions, d'adoindre à rəw-rə un suffixe pronominal: le ben-sedeq ou ben-saddiq est, par définition et d'une façon absolue, le fils et successeur éventuel du roi.

Pour mieux faire saisir ma pensée je me servirai d'un exemple tópique, emprunté à la langue maternelle de MM. von Landau et Winckler. Supposons que, d'aventure, après quelques siècles, on retrouve dans un document allemand, mettons dans un journal, une phrase débutant ainsi : « der Kaiser Wilhelm und der Kronprinz Friedrich u. s. w. ». Serait-il trop téméraire d'en induire que ce Frédéric était le fils en même temps que l'héritier de cet empereur Guillaume et que l'expression « und der Kronprinz » équivalent à celle-ci « und sein Sohn der Kronprinz »?

Bien entendu, il y a toujours une possibilité qu'il ne faut pas perdre de vue. C'est que ce Yatanmilik, héritier de la couronne, pourrait à la grande rigueur, bien que cela soit au demeurant le plus probable, ne pas être le propre fils de Bodachtoret, mais quelque enfant adopté par lui pour assurer la transmission du pouvoir royal et devenu, à ce titre, rəw-rə. Dans cette hypothèse ou pourrait multiplier les combinaisons, penser par exemple à un neveu, ou même à un frère cadet, ou à quelque autre parent plus ou moins proche de Bodachtoret, voire à un personnage quelconque complètement étranger à la famille royale. Dans cette voie nous devons nous arrêter, en l'absence de tout indice historique ou autre, pouvant nous guider. L'es-
sentiel pour nous c'est que, adoptif ou non, Yatanmilik doit être considéré ici comme le fils et l'héritier légitime du roi Bodachtoret.

Reste à résoudre la difficulté que j'ai signalée plus haut en promettant d'y revenir, celle du manque d'accord entre, d'une part, les deux sujets de la phrase ainsi conçue et, d'autre part, les mots qu'ils y gouvernent plus loin.

Comment se fait-il que la dédicace faite en commun par Bodachtoret et son fils Yatanmilik le soit à son dieu, et non pas à leur dieu ? La réponse est bien simple. Cette apparente anomalie est, en réalité, parfaitement conforme au génie des langues sémitiques. Nous savons qu'en hébreu la conjonction ו, dans certains cas, la valeur de la préposition עם « avec ». Étant donnés deux sujets rattachés ainsi par cette conjonction, seul, le premier exercera son action sur les mots qu'ils commandent cependant en commun, c'est-à-dire que ceux-ci se mettront au singulier et non pas au pluriel. Le est alors doué, vis-à-vis du second terme, d'une sorte de pouvoir d'inhibition grammaticale ; il le paralyse comme il ferait une préposition et absorbe son activité dans celle du terme autocédent. Ce phénomène se produit surtout lorsque le second sujet est dans un état de dépendance morale par rapport au premier qui, par suite, joue le rôle principal. Cette question a été traitée en détail par les grammairiens ; il me suffira de renvoyer aux travaux classiques de Gesenius8 et d'Ewald9.

Je me bornerai à citer deux exemples bibliques bien caractéristiques :

(Ruther, IV, 16) 
Moi, et mes servantes, je juraïa

יהב אָדָם כֵּן וּלְךָ בִּטְבּוּבֶּל

(II Samuel, xx, 10),

Et Joab, et Abichai son frère, poursuitit Cheba' fils de Blli.

1. L'arabe connaît un usage quelque peu analogue du conjonctif, auquel il donne dans ce cas les noms suivant de : وَالى السَّاحِية، وَالى النَّعْبَة، وَالى الجَمِيع

2. Thesaurus, p. 394, *

En français, nous sommes obligés de dire : « moi et mes servantes nous jeûnerons »; « Joab et son frère Abichai poursuivirent ». En hébreu, il n'en va pas de même comme on le voit. Dans les deux cas, nous avons les conditions voulues par la règle : le second sujet est moralement subordonné au premier. Les servantes d'Esther ne font qu'un avec elle : celle-ci seule commande le verbe; Abichai est le frère cadet de Joab : celui-ci commande seul le verbe. Par conséquent, dans chacun de ces cas, emploi régulier du singulier. Le dernier cas est particulièrement intéressant pour nous, puisqu'il s'agit d'une subordination provenant d'une hiérarchie de l'ordre familial, la relation de cadet à aîné. Notre dédicace phénicienne nous offre une situation analogue : le fils du roi y joue vis-à-vis de son père un rôle effacé qui justifie l'application de la règle du singulier au profit de celui-ci. Il faut donc traduire : « Le roi Bodachtoret — avec le prince hérétiq Yatanmillik — », ou encore « — lui et le prince hérétique etc. — », ou bien à l'aide de quelque autre tournure analogue ayant la propriété de suspendre toute action grammaticale de l'indicatif sur la suite de la phrase.

Telle est la façon dont, jusqu'à meilleur avis, je proposerai de lire et de comprendre le texte uniforme des inscriptions de la seconde espèce B. En tout état de cause, quelle que soit le sens qu'on adopte, il y a un fait qui domine désormais la discussion, et sur lequel je ne saurais trop insister, c'est l'élimination définitive du prétendu titre achéménide « roi des rois » dont j'avais à bon droit révoqué en doute l'existence et dont on avait voulu faire un argument diriment contre ma théorie plaçant la dynastie echnomazarienne après l'époque perse. Sans doute, le débat n'est pas encore par la même clos en ma faveur et il se peut qu'un jour quelque document nouveau vienne montrer que j'ai eu tort sur ce point d'historie. Mais en attendant nous sommes débarrassés d'un élément inexistant dont l'introduction dans ce problème ne pouvait que fausser le calcul et égarer la discussion. C'est déjà quelque chose. La question est ramenée tout entière sur l'ancienne base, et je garde mes positions. Mes
contradicteurs continuant à invoquer des raisons générales de paléographie et d'archéologie. Libré à eux. Nous en recons- rons. Ils n'en ont pas moins perdu une arme qui leur avait semblé un moment devoir leur assurer la victoire. Et, quand l'un d'eux, tout en le reconnaissant, ajoute que, malgré tout, il lui paraît bien difficile de caser dans la période si troublée qui a suivi la mort d'Alexandre, les « six rois consécutifs de la dynas- tie echnonazarienne », je me permettrais de faire remarquer que, jusqu'à plus ample informé, ce chiffre peut être ramené à quatre, comme devant, toutes réserves faites, bien entendu, sur l'ordre respectif des deux derniers rois : Echmonazar 1. Tabnit, Echmonazar II et Bodachtoret. Bien ne prouve, en effet, que le prince royal Yatanmili, fils et non pas père de Bodachtoret, soit monté sur le trône lorsque celui-ci en descendit mort ou vivant.

§ 40

Albert le Grand et l'ère chaldéenne.

Dans la savante édition des textes grecs astrologiques, que M. Camont a publiée en collaboration avec M. Boll, il reproduit en appendice un curieux passage emprunté au *Speculum astronomicum* d'Albert le Grand, et parlant d'une ére énigmatique employée en Egypte :

... in libro qui dicitur *Liber canum.,* Ptolémée, quem omni pulsi fauce Philedenses, sed alio loco *axvocacum*, qui fuit annis decem ex regibus Aegyptii, et sic incepti : *Intelluctus claramit.* etc. Et constitutus est super annos Aegyptiorem, qui dicitur *Thleamon.* (?) nato medio diei civitatis Alexandri, etiam longitudo est ab Octo auidus unus et quantianguis graduum et ter- tium unus, latitudo vero unus et triginta graduum. Post quontu compositus canumae Macomari Aleboraritn super annos Persarum, qui dicitur Gsen- 

2. Cap. II. *De libris astronomicis Antiquorum.*
La seconde des deux âres dont il est question ici est, sans conteste, comme l’avait reconnu autrefois Reinand, l’aîné perso-arabe dite de Pezdiger, et l’auteur cité à ce propos par Albert le Grand n’est autre que Mohammed el-Khārazmī, le célèbre astronome du calife Māmūn. Mais quelle est cette première âre qui porte la singulièrre appellation de Thildoniac, et qui, mise en relation avec un comput égyptien, et adaptée au méridien d’Alexandrie pris comme base astronomique, serait employée dans le Liber Canorum de Ptolémée ?

Il convient tout d’abord de remarquer qu’on ne voit pas pourquoi Albert le Grand dénie à Claude Ptolémée la paternité de ce livre pour l’attribuer à quelqu’un des rois homonymes de l’illustre astronome : le titre semble bien répondre aux Tables manuelles de celui-ci et à leur annexe les Canons des rois qui nous sont parvenus avec les commentaires de Théon. Je rappellerai à ce propos qu’Albert reproda ici l’erreur courante pendant et après le moyen âge, qui octroie à Ptolémée le surnom de Phœladinus ; ce surnom, qu’on a voulu interpréter par « originaire de Péluse », n’est autre chose, comme on le sait, que le résultat d’une mauvaise graphie ou d’une mauvaise lecture de la transcription arabe de (3) Κλ.διναται (القدوة) (n. 4).

Les manuscrits présentent pour ce nom bizarre de Thildoniac, leçon acceptée par les nouveaux éditeurs, de nombreuses variantes : Thildoniac, Childonus, Chivenus, Hiznumi, Chilmeniac. M. Kroll avait proposé d’y reconnaître une déformation du nom des indictions. M. Cumont soupçonne que dans ce mot

2. Reinand, t. c.
3. Le dire d’Albert n’est d’ailleurs probablement ici que l’écho d’une opinion reçue à son époque et empruntée aux Arabes ; cf. le Lierre des Mystères d’Apollon, passages reproduits pp. 154-155.
5. Cf. sur ce point les observations que j’ai présentées plus haut (p. 96).
se cache le nom de Dioclétien; il s’agirait de l’Ère de Dioclétien ou Ère des Martyrs, employée par les Alexandrins.

Il faut avouer que l’une et l’autre de ces conjectures ne sont guère satisfaisantes. Elles impliquent un mot ou un nom qui s’écritent sensiblement de la même façon en liturgie. Ce qui est plus grave encore c’est que les comptes auxquels elles correspondent nous font descendre à des époques beaucoup trop basses, étant donné que nous avons bien affaire, selon toute vraisemblance, à un ouvrage de Ptolémée.

Je proposerai, en conséquence, une solution toute différente, qui s’appuie sur trois des leçons rejetées par les éditeurs : Childomus, Chiteneus et, subsidiairement, Chitmemicz. Ces leçons plaident en faveur d’un groupe initial primitif Ch ; on sait combien facilement dans la minuscule médiévale le c et le t se confondent. Partant de là, et considérant, d’autre part, qu’Albert se sert visiblement ici, comme dans tout le reste de sa longue analyse bibliographique, de sources arabes soit médiates, soit immédiates, j’estime que la graphie Childomus (abstraction faite de la désinence) est celle qui se rapproche le plus de la leçon originelle et j’en conclus que ce mot est la transcription plus ou moins exacte d’un mot arabe désignant les Chaldeens. L’expression réelle pourrait être, dans le document traduit, soit : كُلِّدَانِيَةُ (al-kaldaniyya) « les années chaldéennes », soit : سنين (al-saniyya) « les années des Chaldéens ». On n’hésitera pas, je pense, à reconnaître là une dénomination très naturelle de l’Ère dite de Nabonassar, être employée constamment par Ptolémée qui, comme l’on sait, utilise largement les observations des astronomes chaldéens en les combinant avec le système égyptien. À l’appui de cette explication je comparerais le titre d’un traité grec reproduit un peu plus haut (p. 65, F. 26) par M. Camont lui-même et dont les termes me semblent être sensiblement équivalents à ceux de notre passage tels que je les entends : Ἰσπεῖτα κατά Αλιγύννα ετά κατά Ναβονασαράκ « sur la manière de trouver les années égyptiennes à partir de Nabonassar ». 
Un peu plus loin (p. 98, cf. p. 101), Albert le Grand parle des « Imagines Toz Graeci et Germath Babylonensis que habent stationes ad cultum Veneris ». Dans le nom du premier de ces auteurs M. Steinschneider a proposé de reconnaître une altération de celui de Thot, ou Hermès Trismégiste; dans le second, une altération du nom même de Hermès. Les manuscrits du Speculum, et d'autres ouvrages médiévals où ces noms sont cités, présentent de nombreuses variantes; pour le premier: Toz, Toez, Dor, Daz, Toz, Tor? Thoz; pour le second: Germah, Germau, Germoth. Sans insister sur des rapprochements que l'incertitude même des bases rend très précaires; je crois devoir faire remarquer que le second nom, si l'on admet une graphie primitive Germach (avec la confusion habituelle c = z) rappelle assez le nom, d'origine syriaque, que les Arabes donnent aux anciens Assyriens, حرامقا حرامقة (Haramqa) [cf. Chwolson, Die Ssabier, II, 697]. Quant au premier nom Toz ou Tor, il fait songer à celui du dieu, encore très obscur, que le Fihrist appelle تاور ou Tawr and qu'on a supposé être identique à Tamouz (Chwolson, op. c., II, 24, 204, 813). Toutefois, il y aurait une autre hypothèse possible pour expliquer plus simplement l'origine de ce « Tor græcus »; ce serait d'admettre que Tor est la transcription servile d'une forme تاور, et que cette forme est elle-même une mauvaise lecture ou une mauvaise graphie d'une leçon primitive تاور, Taoum. Dans ce cas, il s'agirait du mathématicien et astronome Théon, Θεόν, dont le nom est, en effet, par ailleurs, ainsi transcrit en arabe.

4. Variantes تاور، تاور.

2. M. Lidabaski (ZDMG., 1887, p. 568) va même plus loin encore; non seulement il admet avec Chwolson, que Tawr peut être une transformation phonétique régulière de Tamouz (avec c = z), mais il est tenté d'y reconnaître le Thot (طوبوس) des Yeftis actuels, ce qui est peut-être quelque peu aventuré.

Sépulcres ἁκαλοῦ.

M. Millet vient de publier une inscription grecque chrétienne, intéressante à divers égards, qui, transportée au Mont Athos, provient en réalité d'Hephaestia (île de Lemnos) et paraît être d'époque assez ancienne, à en juger par la forme des lettres. C'est l'épitaphe d'un certain Euphrosynos et de sa femme Aurelia Phila. Elle se termine par la formule :

μνήστες αὐτῶν εἰς τά πανευχαρία ἁκαλοῦ ἄνω ἠπάτος.

Le sens est clair :

(Le sépulcre) demeure à jamais inamovible et indélibile.

M. Millet commente savamment les termes de cette formule, en ajoutant qu'à sa connaissance, le mot ἁκαλοῦ ne s'est pas encore rencontré dans une épitaphe. Je suis heureux de pouvoir lui en offrir un exemple tout à fait topique. Il m'est fourni par une épitaphe provenant de Deir Charâf, des environs de Sèbaste (Samarie), épitaphe ainsi conçue :

Σάγγας Ἀσίρμονος, ἐπ(ί)να Λάμα τῷ(γάτηρ), ἐτ(ί)νιν ἤτο Σάγγας ὁ(γάτηρ), παρθ(εἰς ἔμα), ἐτ(ί)νιν ἤτο Μαῖνας τῷ(γάτηρ), ἐτ(ί)νιν ἤτο Ασίρμονος.

La physionomie des noms propres semble indiquer, pour la défunte et ses trois filles, une origine juive, peut-être bien ju-déo-chrétienne.

M. Berger, qui a publié cette inscription, considère, avec M. Th. Reinach, le mot ἁκαλοῦ comme un pluriel neutre qui serait pris adverbialement, au sens de tranquilliter et serait l'équivalent, peut-être même, dit-il, la patronymie de l'eulogie funéraire hébraïque chalâm (= acalauta) « en paix ».

J'ai déjà eu l'occasion d'exprimer des doutes sur le bien fondé de cette explication. Je croirais plutôt qu'il faut sous-en-

3. Cf. supra, p. 182.
tendre ici un mot tel que ἵψατος, désignant les tombeaux respectifs des quatre défuntes, et comprendre : « tombeaux immuables ». Cette formule, dont le laconisme même accentue l'énergie, et qui équivaut à notre « concession à perpétuité », viserait l'inviolabilité du sépulcre, idée qui a toujours si vivement préoccupé l'antiquité et qui se traduit de mainte et mainte façon dans les épitaphes aussi bien classiques qu'orientales.

L'inscription d'Hephaestia est tout en faveur de cette explication. Elle éclaire l'inscription de Deir Charaf, en même temps qu'elle en reçoit elle-même une certaine lumière. C'est peut-être bien dans un milieu syrien, et même proprement juif, que cette application spéciale du mot ἵψατος a pris naissance, pour passer là dans la phraseologie chrétienne. Il n'est pas indifférent de constater, à ce point de vue, que ce mot était en usage dans la langue des Septante ; cf. la traduction de Doutéronome, vi, 8 : καὶ ἠκομοῦ ἱψατος πρὸ ἀφανίζω τον.

Cela peut contribuer dans une certaine mesure à nous aider à comprendre le sens exact de l'adjuration du roi de Sidon Tabnit : θηρός ἐσ' ἥ. On a supposé que le verbe θηρός « mouvoir » et, par extension, « émouvoir » devait être pris ici au figuré : « ne m'irrite pas » ! Il serait peut-être préférable de lui conserver son acception matérielle de « remuer, secouer ». L'idée serait alors littéralement la même que celle rendue par nos expressions ἰσαλεύον, ἰσαλεύσαμεν.

La ligne 2 de l'inscription d'Hephaestia contient un passage, quelque peu embarrassant : ΑΑΑΑΕΕΕΙ δία[να]λωσών. Le défaut recommande aux autorités qualifiées de ne laisser, après sa mort et celle de sa femme, déposer aucun autre cadavre dans son sépulcre, « mais de l'empêcher toujours ». M. Millet explique la graphie que j'ai reproduite en nature par ἤλ' & ατ. = ἤλλ' ἀτ; le Ε aurait été indûment répété par suite d'un douloublon du lapicide. Considérant, d'une part, le soin avec lequel le texte est gravé et, d'autre part, le fait que la diphtongue ο y est systématique-

1. Lézarski, Handb., x, v. 127 « erzürnen ».
ment orthographié «, on pourrait se demander si la graphie ne serait pas plutôt à interpréter: Δλα ιτι = ιτι. La forme ainsi est donnée comme poétique dans les lexiques; mais elle pouvait être en usage dans le langage populaire. La chose serait à vérifier. En tout cas, j'en relève un exemple sur un papyrus en prose de l'an 10 av. J.-C.1

§ 42

Un monogramme attribué à l'empereur Nicéphore Phocas.

Sur le linteau de la porte de la Lavra de l'église principale du Mont Athos, dite « Porte Royale », est sculpté un monogramme très compliqué dont la signification a exercé à plusieurs reprises la sagacité des archéologues. M. Millet1, après Porphyre, vient d'en proposer une nouvelle explication.

Porphyre avait cru pouvoir en dégager les mots: χείρε τῶν Κοπίσσων, empruntés à l'hymne que l'on chante le jour de l'Annunciation, sous l'invocation de laquelle était justement placée la laure fondué sur la montagne sainte par le célèbre Athanase.

Après avoir d'abord accepté cette interprétation ingénieuse,

M. Millet incline à lui en substituer une autre toute différente : Νικέφορος πατριάρχης, mots suivis peut-être de και πρεσβυτέρῳ εἷς τοῦ κατημάχου. Nous aurions là le nom et le titre du patrice Nicéphore que, dans son testament, Athanase désigne lui-même pour être épitropé, protecteur et représentant de la communauté.

Il semble, en effet, préférable a priori, étant données les habitudes byzantines, de chercher là quelque nom propre plutôt qu’une simple formule liturgique. Je me demande cependant, tout en acceptant la lecture, paléographiquement satisfaisante, du nom de Nicéphore, s’il ne serait pas possible d’y voir celui d’un autre Nicéphore beaucoup plus illustre, de l’empereur Nicéphore Phocas, le protecteur et l’ami d’Athanase.

Comme on le sait, la construction de la lauré du Mont Athos fut commencée par Athanase en 963, quatre mois avant l’avènement (16 août 963) de cet empereur ; or elle l’avait été sur les instances mêmes de Nicéphore qui attribuait ses succès de généralissime aux prières du pieux Athanase et, qui plus est, avait l’intention de s’y retirer pour y finir sa vie sous le froc monacal. L’élévation de Nicéphore au trône modifia naturellement ses projets. Ce changement de programme et son mariage avec Théophano faillirent le brouiller avec Athanase, qui interrompit même un moment la construction de la lauré. Cependant, les choses firent par s’arranger, et Athanase dut se réconcilier avec son impérial ami, puisque nous voyons celui-ci faire don des portes en bronze du narthex. Il serait donc très naturel que le monogramme de l’empereur eut été sculpté à une place d’honneur dans la lauré qui était quelque peu la sienne. Cette attention délicate d’Athanase s’expliquerait fort bien en l’espèce, tandis que l’on ne comprend guère un pareil hommage rendu à l’épitrophe Nicéphore qui, somme toute, ne figure dans cette histoire qu’à titre précaire, son épitropie étant forcément éphémère et, qui plus est, éventuelle.

Le nom traditionnel de « Porte Royale », ἔστιν καθαρός, donné encore aujourd’hui à celle que surmonte ce monogramme, serait un argument de plus à faire valoir en faveur de cette conjecture.
Dans ces conditions, je serais assez tenté d’extraire du monogramme les éléments graphiques suivants :

ΕΠΙΤΟΥΚΗΜΩΝΟ (Α)

ce qui, avec les répétitions de lettres qui sont en règle dans le déchiffrage des monogrammes byzantins, nous conduirait à la lecture normale :

ἐπι τοῦ κορίτσι ημῶν Νικηφόρου.

Je n’ose y ajouter les mots soit ἡσυχία, soit ἀπεταχότερος ; le monogramme ne nous offrant pas des éléments suffisants pour le sigma et le bêta.

Graphiquement, nous serions même en droit strict de lire en plus, le surnom de Nicéphore : τοῦ Φωκᾶ. Mais ce serait peut-être aller trop loin, l’habitude de joindre officiellement au nom de l’empereur son patronyme ou surnom étant postérieure au x° siècle, comme me le confirme mon savant confrère M. Schlumberger 1. Quoi qu’il en soit, toutefois, si par hasard, on n’aurait pas voulu déjà faire intervenir ici le surnom à l’effet de distinguer Nicéphore II Phocas d’un de ses prédécesseurs et homonymes, Nicéphore I le Logothète ?

§ 43

**Une zemzemiye médiévale avec inscription et armoiries arabes.**

Artin Pacha vient de publier 1 un intéressant petit objet arabe provenant, paraît-il, de Tripoli de Syrie, mais semblant être de fabrication égyptienne. C’est une sorte de gourde en terre cuite poréreuse, mesurant 0,235 de hauteur, à panse circulaire et aplatie, qui rappelle, toutes proportions gardées, la forme des vieilles

1. Voir Schlumberger, Nicéphore Phocas, passim.
ampoules chrétiennes contenant les eulogies ou huiles saintes, par exemple les ampoules, si fréquentes en Égypte, au nom de saint Ménas. Elle est munie d’un goulot et de deux anses de suspension aujourd’hui brisées. Ce type de gourde de voyage est déjà connu ; les Arabes lui donnent le nom de sémzméiyé, parce qu’à l’origine ces flacons étaient destinés à transporter de l’eau provenant du puits sacré de Zemzem. Ici, vu la porosité de la terre, nous avons sûrement affaire à une simple alcarazas ou gargoulette servant à tenir fraîche une eau quelconque.

Les deux faces de la panse circulaire sont ornées d’un même motif répété deux fois : dans un registre supérieur, une légende arabe ; dans un registre inférieur, un double écossin piriforme dont Artin Pacha a parfaitement reconnu le caractère heraldique. Chaque écossin est chargé de deux bâtons recourbés en croix arrondie, adossés debout, avec une boule dans la concavité de la croix — c’est l’image fidèle du tchougydu persan employé dans le jeu du maï et du polo, jeu importé en Occident à deux reprises, par deux voies différente et à plusieurs siècles d’intervalles. La première fois, le mot avait passé chez nous avec la chose, puisque, comme on le sait, notre chicane n’est autre que le persan tchougydn, transmis par le byzantin ξυξάγερ. Artin Pacha suppose ingénieusement que c’est là une sorte d’armes parlantes, indiquant que la sémzméiyé appartenait à quelque personnage, ou plutôt à la femme de quelque personnage occupant à la cour la charge, très recherchée et très importante, de tchougyndar, autrement dit « porte-maillet » du Sultan. En tout cas, il paraît hors de doute que nous avons là un nouvel exemple d’armoiries musulmanes à ajouter à tous ceux que nous avons déjà fournis les époques aïyoubite et mamlouk. C’est à la première qu’Artin Pacha inclinerait à rapporter l’objet ; la forme des caractères de la légende arabe, dont il me reste à parler, est en effet celle du soulouc employé dans les inscriptions du sultan El-Kâmel Mou-hammad (1218-1238 J.-C.).

La légende arabe, répétée sur les deux faces, est courte. Elle se compose d’un seul mot qu’Artin Pacha lit :
drait dire "la très haute", "l'exaltée", etc... La présence de l'article et l'empêche de s'arrêter à l'idée de voir là le nom de femme "āliyé", et il conclut que c'est un simple adjectif. Cet adjectif, avec sa désinence féminine indiquerait néanmoins, suivant lui, que le possesseur de la zenzemiyé devait être une grande dame, la femme de quelque chevalier mamlouk dont la haute situation nous est révélée par les armoiries quatre fois répétées.

Je serais tenté de lire et d'expliquer tout autrement cette épigraphie assez énigmatique. Les sept lettres qui la composent sont dépourvues de tous points diacrétiques, ce qui pourrait ouvrir le champ à mainte combinaison. Mais j'accepte celle admise par Arin Pacha, à savoir : ١ sans point et la désinence ۱. Seulement, je m'écarterai de lui pour la lecture de la ۸ lettre où il voit un ۶۶. En examinant attentivement la très bonne gravure photographique qu'il donne de la face A, je constate que cette lettre est constituée par un assez long trait vertical terminé, à sa partie supérieure, par un gros renflement circulaire ; j'y reconnais la tête bouclée d'un ۹ ou ۹ initial. Je dois avouer que, sur la face B, ce renflement circulaire est sensiblement moins accentué ; mais, malgré cette légère différence, on ne saurait douter, le mot étant certainement le même, que la lettre est identique, bien qu'un peu atrophiée dans le second cas. Par conséquent, ici aussi, nous devons avoir affaire à un ۹ ou ۹ "emmanché d'un long con", forme assez fréquente dans les inscriptions de cette époque. J'opte pour la première valeur et j'obtiens ainsi un mot "الامائة" qui a l'avantage de nous offrir un sens excellent et parfaitement en situation, étant donné que nous avons affaire à un vase à boire. Il signifie en effet, "bonne santé!", et il est encore en usage aujourd'hui, concurremment avec d'autres formules, comme souhait de politesse adressé à un buveur ; c'est le "prosit!" des Arabes. La formule a passé textuellement chez les Turcs, qui disent, en pareille occurrence : عافيت أولا عافيت أولوون لله يعافيك "que Dieu t'accorde la santé!".

La réponse de style est : عافيت أولا عافيت أولوان لله يعافيك "que Dieu t'accorde la santé!".
De cette façon, plus n'est besoin de recourir à l'hypothèse, assez peu vraisemblable en soi, que la zemzemygé aurait appartenu à une lemma, désignée par une épithète banale qui, ainsi isolée, demeurerait en l'air, ne se rattachant à rien.

§ 44

Un texte arabe inédit pour servir à l'histoire des chrétiens d'Égypte.

Sous ce titre, M. Salmon vient de publier 1 le texte et la traduction d'un extrait d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale 2, relatif à la fondation des églises coptes de Sainte-Barbe 3 et de Saint-Serge 4 au Caire. Ce récit, en grande partie légendaire, n'a qu'une valeur documentaire médiocre, en dépit des prétentions historiques qu'il affiche; tout ce qui concerne notamment le siège de Damiette par les Croisés 5 ne doit être accepté qu'avec beaucoup de réserve. Il n'en contient pas moins ça et là quelques détails et traits de mœurs assez curieux. Nombre de passages présentent des difficultés soit de lecture, soit d'interprétation, qui n'ont pas toutes été résolues avec le même bonheur par l'éditeur.

Voici quelques observations que j'ai faites en parcourant le texte et la traduction.

P. 26 = 43. Le Copte, héros de l'histoire, qui était le secrétaire d'État et le hench droït du calife, est dit être عزنا عندك « puissant auprès de lui ». La traduction est littéralement exacte; mais je crois que l'expression s'inspire plus ou moins du titre traditionnel:

2. Fund. arabe, n° 133, 211.
4. Thau Sergif et Sardassia.
5. Cassiennum en l'an 1065 de l'hégire, ce qui nous reporterait en 1072 J.-C.
nel donné aux premiers ministres et gouverneurs d'Égypte:

Ibid.] Parmi toutes les qualités prêtées au personnage en question, qui vivait dans les meilleurs termes avec les musulmans, il est dit de lui :  

« détourner sa vue de leur harem ».

Pour qui connaît la discrétion dont usent les Orientaux en tout ce qui touche à cette question délicate des rapports sociaux avec les femmes, une telle constatation paraîtra non seulement superflue, mais même quelque peu déplacée. Pour arriver à ce sens, l'éditeur a dû d'ailleurs changer la leçon du texte, qui est, non pas حرمهم, mais جبرهم. Il vaudrait mieux la conserver, en la complétant simplement en جبرهم يكن. 

D'autre part, le verbe lui est suspect. Rien ne motive ici la forme du jussif, pour كفون. De plus, le verbe « être » donne à la phrase un tour bien languissant. J'inclinerais à restituer paléographiquement كفون, en m'appuyant sur les expressions usuellen كف منصر. « Sa vue a été bouchée, il n'y a rien vu ». Ici, il s'agirait d'aveuglement volontaire. Le sens serait alors que « le vizir chrétien fermait les yeux sur leurs fantaisies des musulmans », ce qui est parfaitement d'accord avec le contexte : « il regardait avec son œil et cachait avec le pan de sa robe ».

[P. 27-44] « Si Dieu a décidé que tu obtiennes l'ordre de construire une église, elle sera au nom de la sainte, l'Élue, l'Intercesseur Barbâra ». Ces mots sont placés dans la bouche de la femme du vizir chrétien. C'est un vœu qu'elle exprime. Par suite, le verbe كفون a plutôt la valeur d'un optatif que d'un

1. Remarquer le choix de l'épithète المذكرة qui présentait l'avantage de rimer avec ٍ.
futur et la traduction « qu'elle soit (cette église) » conviendrait mieux que celle adoptée ; « elle sera ».

Au lieu de «وقف » il semble préférable de lire « si Dieu (te) fait la faveur ».

L'expression «mon intercesseur», proprement « mon intercesseur », paraît impliquer que la femme du vizir portait le nom de sainte Barbe, sa patronne, conformément à un usage des chrétiens d'Égypte sur lequel l'auteur insiste à la fin de son récit (p. 42 = 68).

[P. 27 = 43.] Notre ministre, s'étant rendu auprès du calife son maître, expédia les affaires courantes « et donna à la reine sa part de rapide service ».

Ici encore, pour la raison que je viens d'invoquer plus haut, la mention de la reine est tout à fait invraisemblable. M. Salmon l'a bien senti lui-même, mais il dit en note qu'il n'a pu traduire autrement.

Il a transcrit : « وعلاء الملكة حقها من الخدمة الواحية : » Il faut d'abord distribuer autant les deux points sous le dernier mot et lire « nécessaire ». Quant à la reine, le mot est pris ici avec l'exception de « royaume » et non pas de « reine », exception qu'il a, sans conteste, deux lignes plus loin : ما كان يتعظل للملكة حال « la royauté (mieux : le royaume) n'aurait aucune affaire en bon ordre ». On obtient de cette façon un sens très plausible : il s'acquitta dûment du service qui lui incombait touchant les affaires de l'État ».

Ibid. لا مزد أقولك La traduction : « il n'y pas d'objection à ta parole » est exacte. Mais le commentaire donné en note est difficilement admissible : مزد مزد مزد مزدا « être rebelle », bien que le mazdar soit مزرادة مزد مزدا « refutation, réplique », du verbe مزد.

[P. 29 = 47.] وكتب في حق جوزك بكل روى "il a parlé sur la religion
de ton mari avec toute précipitation. » Je traduirais plutôt : « et il a parlé tout à fait mal sur le compte de ton mari ». Ce sens de حق est constant dans l'arabe littéral aussi bien que vulgaire ; il se retrouve à la ligne suivante : في حق الأمير simplement « au sujet de » et non « en faveur de l'émir ». Même traduction, texte p. 33. في حقه في حقه a son sujet et non (trad. p. 54, n. 3) « à son point de vue » ou « dans son droit ».

[P. 29 = 47. ] Maintenant, ce qu'il craint, c'est que, etc. 
Corriger : « ce que je crains » (خوفه, forme vulgaire pour حقه).

[P. 33, texte, n. 6. ] Sur l'orthographe أصور, au lieu de أصور « murs », cf. mes observations dans mes Archæol. Researches, I, 175, et celles de M. van Berchem, Journ. asiat., 1897, I, 437. Elle est pour ainsi dire consacrée par l'usage, même épigraphique, et elle s'explique phonétiquement par l'influence emphatique qu'exercent, comme je l'ai montré dans le temps, les aspirées et les gutturales, le ra rentrant souvent dans cette dernière catégorie, surtout quand il s'appuie en avant ou en arrière sur une voyelle longue.

[P. 33 = 57. ] دفاتر حساب الديار المصرية " les registres des comptes des riches égyptiennes. 
Corriger : الأديار (pluriel de دار) et traduire : « les registres de comptabilité du pays d'Égypte ». Cf. plus loin (p. 42 = 68, in fine) la leçon, correcte cette fois, نسوان دار مصر " les femmes du pays d'Égypte ».

[P. 38 = 61. ] Il est intéressant de constater que la formule finale de la demande de fétus adressée au calife reproduit textuellement le protocole traditionnel des Fatimites : « La miséricorde de Dieu soit sur toi, sur tes parents et sur tes anciens purs, etc. ».

[P. 40 = 64. ] Le calife ayant autorisé son ministre chrétien à faire construire une église, celui-ci fait venir des bois de construction de Damiette et d'Alexandrie :
Il lui vint du bois de deux cent dix églises, partie avec son argent, partie comme service (à titre gracieux).

La phrase ainsi traduite est bizarre, pour ne pas dire inintelligible. Sans parler de la syntaxe qui n'y trouvè guère son compte, on ne voit pas ce que vient faire ici ce chiffre de 210 églises. Je propose de lire et de comprendre tout autrement, soit :

جاء إليه من اختيار (ما كتي) عشرة كنائس أُل

C'est-à-dire :
Il lui vint du bois (en telle quantité) qu'il aurait suffi à construire dix églises.

La correction que j'ai introduite entre parenthèses : ما كتي "ce qui aurait suffi", au lieu de la leçon admise par l'éditeur : مئتي "deux cents", est tout à fait paléographique ; à la rigueur on pourrait corriger aussi ما كتي، a l'acroriste, d'une façon ou de l'autre, le sens obtenu est le même. Il est des plus plausibles et, du même coup, il nous aide à rectifier celui de la phrase suivante, que M. Salmon a ainsi rendue :

"Son des étaient de commencer la construction de deux églises, l'une au nom de Sergius, l'autre au nom de sainte Barbars, etc.

Le texte porte :

واد من ضم النعر في بناء كنيستين

Littéralement :
Et, par suite de son grand désir, il se mit à construire deux églises.

C'est-à-dire que le ministre, emporté par son zèle pieux et tenté par la quantité de matériaux surabondants qui étaient à sa disposition, se laissa entraîner à construire deux églises, au lieu d'une. Cette interprétation répond à merveille aux conditions indiquées dans ce qui précède, aussi bien qu'à la suite même du récit. Le ministre avait été autorisé par le calife à construire une seule église (كنائس واحدة) ; au lieu d'une, il en construit deux, sans que les musulmans osent y redire.)
Mais, la double construction achevée, le calife, ayant été informé que le ministre avait dépassé la limite de l'autorisation, se fâche tout rouge et le met en demeure de choisir entre les deux églises et de démolir l'une des deux.

[P. 44 = 66.] Le ministre, navré par cet ordre et ne pouvant se résoudre à sacrifier l'une des deux églises également chères à son cœur, succombe à son désespoir. Les siens, désolés,

« poussèrent sur lui de grands gémissements, au point qu'ils firent pleurer le roc des larmes de sang. »

Le texte porte  حتّى أبُوكَوا الصُّحراء الصمّ. M. Salmon estime que doit être corrigé en  الدم  بَلْ السَّيْغ. Mais une telle faute est invraisemblable, même chez le plus manœuvres des copistes arabes. Je crois qu'il faut maintenir la leçon, en supprimant seulement le point du  ض , et en mettant un  techad sur le  mim final; on obtient ainsi  الصمّ sourds , pluriel de  الصمّ. Il n'est plus question de  بَلْ السَّيْغ  larmes de sang , — ce qui est une image un peu trop occidentale. Le sens est tout simplement  qu'ils firent pleurer les rocs les plus durs ; et, les  saxa surdiora dont parle Horace. L'expression  حجر صمّ sourد , c'est-à-dire  pierre dure , est d'ailleurs courante en arabe.

[Ibid.] A propos de la lumière plus ou moins surnaturelle apparue sur le tombeau du pieux ministre enseveli en son église de Sainte-Barbâra, les musulmans étaient partagés d'avis, attribuant le phénomène à différentes causes. Certains d'entre eux dirent « que les chrétiens avaient eu connaissance d'un endroit où un feu s'était allumé en voltigeant sur les côtés de l'église ».

M. Salmon fait remarquer en note que le verbe arabe rendu par les mots que j'ai soulignés est douteux. En effet, la traduction proposée n'est guère satisfaisante. J'inclinerai à croire que doit être corrigé en  عَلَّمَ جَيْبَة  qve le sens serait que les chrétiens avaient par négligence laissé dans un endroit du feu allumé et que les flammes étaient venues se jouer ou se refléter, se réverbérer sur les murs de l'église.

[Ibid.] Le calife fait venir le fils de son ancien-ministre et, voulant le faire succéder dans l’office de son père, il confie le jeune homme, déjà très bien doué, à un professeur chargé de parfaire son instruction. Il est dit anciennement qu’il « le fit avancer au divan de son père et vit ses secrétaires bons et mauvais ». Ce dernier membre de phrase ne s’explique pas logiquement. Le texte est certainement malade :

وروا أكتانبه مستمتعا ضعيفة

M. Salmon a corrigé le second mot en كتاتيه « ses secrétaires » ; mais ce pluriel serait tératologique et, du reste, le mot ainsi obtenu ne mène à rien de plausible pour le sens général. Ne faudrait-il pas corriger كتاتيه « son écriture » et comprendre : « il vit que son écriture était bonne (et)... » ? La seconde épithète est peut-être à corriger paléographiquement en ضرفة, orthographe vulgaire pour طرفة « élégante ». Le copiste confond parfois le ض and le للغ للم بنض ; par exemple, p. 29, 1. 4 pour الفضض للغ للم بنض.

[P. 42 = 68.] Ici, quelques détails curieux sur le culte de Barbarea :

« On raconte parmi les hommes des merveilles et des étrangetés sur le corps de la sainte (Barbarea). »

Le sens ne serait-il pas plus exactement : « il se manifeste des miracles opérés par le corps de la sainte » (ويظهر من جسدها عجب وعاب) ?

« Certains hommes viennent secrètement et oignent d’huile leurs visages sur son corps par, demandant une bénéédiction pour l’huile de (leurs) lampes. »

Cf. plus haut, p. 30 = 50, l’acte de dévotion du ministre lui-
même qui, étant allé dans l'église ancienne où était déposé le corps de sainte Barbe avant sa translation, « oignit d'huile son visage sur ses cendres » (مَغْرَغْوَا مَغْرَغ مَغْرَغ وَجَوَّهُم ْعَلَى عَظَامَهَا وَجَوَّهُم ْعَلَى جَسَدَهَا الْطَاهِر). Les verbes مَغْرَغ et مَغْرَغ se confondant dans certaines de leurs acceptations, il est difficile de savoir la forme que l'auteur a réellement entendu employer. Ils veulent dire aussi « frotter de poussière »; il ne serait pas impossible que ce fût ici le sens, étant donné que les chrétiens ont toujours attribué une vertu miraculeuse à la poussière recueillie dans les loculi et les memoria des saints. Les musulmans eux-mêmes partagent, comme l'on sait, cette croyance superstitieuse (cf. Lane, Modern Egyptians, t. I, p. 329, relativement à la poussière sacrée du tombeau du Prophète).

Pour ce qui est de l'huile, dont il est expressément fait mention dans le second membre de phrase :

وَقِيلَ أَيُّهَا الْكَانِقُ بَعْضَ الْتَقْدِيم

je crois que M. Salmon n'a pas bien saisi la pensée de l'auteur, lorsqu'il ajoute en note que « ces devots demandaient une bénédiction pour l'huile des lampes constamment allumées dans leurs habitations ». Ce second acte de dévotion, qui n'est pas nécessairement solidaire du premier, me paraît devoir être considéré ainsi: « les visiteurs vont chercher et emportent de l'huile qui alimente la lampe ou les lampes brûlant devant le tombeau de la sainte, afin de jouir de la bénédiction attachée à cette huile ». On reconnaît immédiatement là une pratique pieuse.

1. Si, au contraire, on admet la connexion des deux actes de dévotion, on pourrait supposer que le devot trempait son doigt dans l'huile de la lampe sacrée brûlant sur le tombeau et s'en frottait le visage (peut-être seulement le front ?) sans essuyer. En tout cas, le mot تَقْدِيم doit s'appliquer ici à cette lampe. A l'appuie de cette explication qui, tout bien pesé, est peut-être encore la plus simple, comparer la pratique des devots italiens qui se signent après avoir trempé le doigt dans l'huile de la lampe brûlant devant une image de la madone et des saints. L'huile en logique est, dans ce cas, un succédané de l'eau bénite.
qui remonte aux premiers temps du christianisme et même peut-être au delà : l'emploi de l'huile bénite des lampes brûlant dans les lieux saints de la Passion, dans les tombeaux des Apôtres, des martyrs, etc. 4. On donnait, par métaphore, à cette huile le nom spécifique d'eulogie (ἐὐλογία) "bénéédiction" : le mot ἧθος en est ici l'exact équivalent. En ce qui concerne particulièrement l'Égypte, l'usage est attesté par ces nombreuses ampoules de saint Menas, où le grand saint égyptien est figuré avec son nom, et qui étaient destinées à recueillir et à transporter les précieuses gouttes d'huile provenant de son tombeau. On n'a pas encore trouvé, que je sache, d'ampoules de ce genre au nom de sainte Barbe ; mais, si ce qui est dit dans notre document a quelque fondement, on peut prévoir qu'on en trouvera un jour.

[P. 42 = 68.] Notre auteur termine son récit édifiant en rappelant combien le culte de sainte Barbe est populaire chez les chrétiens d'Égypte :

« La plupart d'entre eux ont en elle une confiance illimitée ; ils donnent son nom à leurs filles et ne se soucient de personne ; la moitié des femmes d'Égypte portent le nom de Barbâra. »

M. Salmon fait suivre le groupe de mots que j'ai mis en italique de l'observation : « passage douteux ». Le texte porte : يَا يَا بَائِرُ َبَاحد. Ne faudrait-il pas corriger et comprendre : « et ils ne se soucient pas d'un autre (nom) »?

§ 44

Fiches et notules.

Inscription grecque du Haurân. — La hauteur du mont Thabor. — Inscription phénicienne de Khan el-Khalde. — Cachet phénicien au nom de Pharo'och. — Sur un passage de l'inscription d'Echmoun'azar. — Khafî = "moitié" ou "totalité".

— Inscription grecque du Haurân cf. [R. A. O., V, p. 368 =

1. Voir Martigny, Dicr. des ant. chrét., s. v° Huiles saintes.
n° 5). — Au lieu du Σωζαδεσσα του Καυκάλλου, on pourrait peut-être lire aussi : Σωζαδς ό Λ/α/ίδιος του και Κάλλου. Le nom propre Αλίας s'est déjà rencontré dans l'épigraphie du Haurân (Wadd., n° 2520 : Αλίας Λάζαρος ; cf. aussi Αλίας, id., n° 2005, et la forme féminine Αλίας, id., n° 2471) ; c'est vraisemblablement la transcription du nom nabatéen یلیح. Quant au nom Κάλλος, on le trouve sur des papyrus (cf. Dictionnaire de Pâpe s. v.).

— La hauteur du mont Thabor. — Josèphe attribue au mont Thabor une hauteur d'environ trente stades : 3 3/4 μήν μετὰ τριάκοντα στάδων ἀνίχνη (G. J., IV, i. 8). Trente stades olympiques équivalent à 5,550 mètres. Il y a là une exagération évidente, qui n'a échappé à personne. M. Oehler la constate à son tour (Zeitschr. D. Pal.-Vereins, XXVIII, p. 7), mais sans l'expliquer, pas plus que ne l'ont fait ses devanciers. Ne pourrait-elle pas provenir de la simple erreur d'un copiste qui, si le nombre était primitivement écrit en lettres numérales, aurait transformé un Δ' (= 4) originel en Α' (= 30)? La correction serait tout à fait d'ordre paléographique. D'autre part, on se rapprocherait ainsi de la réalité, le sommet du Thabor ayant une altitude absolue de 562 mètres (au-dessus du niveau de la Méditerranée) et des hauteurs relatives : de 600 mètres par rapport à l'une des vallées adjacentes ; de 780 mètres par rapport au niveau du lac de Tibériade. Si l'on admet qu'il s'agit du stade olympique de 185 mètres, communément employé à cette époque, la hauteur de la montagne, calculée sur ce pied serait évaluée par Josèphe à 185 × 4 = 730 mètres. Ce chiffre se rapproche sensiblement de l'altitude du Thabor au dessus du lac de Tibériade. Vu le voisinage de celui-ci, il serait assez naturel que les anciens aient pris son niveau comme base de leur calcul approximatif.

— Inscription phénicienne de Khân el-Kheldé. — Recueillie et publiée par M. von Landau (Beitr. zur Altertumsk. des Orients, n° IV, 1905, p. 1 et suiv.). Provient de la nécropole au-
tique située entre Beyrouth et Saïda (au nord de l'embouchure du Dâmour, l'antique Tamyras, par conséquent en dehors du territoire propre de Sidon), gravée en grands caractères sur un bloc de grès, coupé à gauche après coup, ce qui a fait disparaître la fin des lignes. Lecture de M. v. Landau:

Il s'agirait, selon lui, d'une sorte d'inscription officielle, antérieure à l'époque « classique » et émanant d'un personnage appelé Abd..., qui, en sa qualité de prêtre, aurait été investi de l'autorité locale, au nom du roi de Sidon ou même d'un maître plus important encore. Elle débuterait par le verbe « a dit » et la formule serait la même que celle employée dans l'inscription d'Echmouna car (I. 2). Ce début ex abrupto ne laisse pas de surprendre ici. On pourrait se demander si le premier caractère ne serait pas un ẓ mutilé de son cotylédon droit; on obtiendrait ainsi le mot « tombeau de ». Nous aurions alors affaire à une simple épitaphe, ce qui, d'autre part, serait a priori assez vraisemblable, étant donné que le site semble avoir été essentiellement celui d'une nécropole. Je dois dire toutefois que la tête triangulaire de cette lettre, à en juger par le fac-simile, paraît être bien grosse pour représenter le cotylédon droit d'un ẓ. Quant au titre de prêtre, il est sans doute intéressant, mais il n'est pas sans exemple appliqué à un simple défunt, en dehors de tout caractère de fonctionnaire officiel. Témoin l'épitaphe d'Oumm el-Aouamid que j'ai expliquée il y a quelque temps (Rec. d'Arch. Or., V, p. 151). Cette dernière épitaphe est de l'époque phlématique, comme toutes les inscriptions phéniciennes découvertes jusqu'alors à Oumm el-Aouamid. J'inclinerai à croire que l'inscription de Khán el-Khalidé est de la même époque.

— Cachet phénicien au nom de Phar'och. — Intaille recueillie et publiée par M. v. Landau (op. c., p. 44). Petite cornaline ovale. Un personnage de style égyptien, de profil, un genou en
terre, tenant de chaque main deux longues tiges trifurquées par en haut. Au-dessous, en caractères de forme ancienne, gravés à l’envers : οΥΣ, Φαρ’ον. Ce nom, porté par des personnages bibliques, n’apparaît que deux fois dans la Bible comme nom commun. On lui prête unanimement le nom de « puce », en s’appuyant sur l’autorité des anciennes versions et sur ses accointances avec l’arabe "ربغت". J’ai essayé de montrer autrefois (Études d’Arch. Or., I. II, p. 15), que le véritable sens pourrait bien être celui de "moucheron" (ربغش) et non de "puce", en faisant ressortir que, dans le passage de l’Écriture, li salm. xxvi. 20, la hesteol, mise en regard de la perdix, devait être plutôt un insecte ailé. L’apparition de ce nouveau document ne diminue en rien la valeur de mon observation, bien au contraire. En tout cas, je ne saurais suivre M. von Landau dans la voie des considérations de mythologie transcendantale où il se lance à propos de ce nom, en faisant fond sur le sens étiologique que lui attribue la tradition et en voyant dans la « puce », symbole du sud par opposition au « pou », symbole du nord, je ne sais quelle personification de Nergal, Saturne, le Soleil, En et Poseidon. N’est-il pas beaucoup plus naturel de reconnaître la tout honnêtement un nouveau cas de l’emploi de noms de bêtes ou d’insectes comme noms propres de personnes, sans aller chercher ainsi midi à quatorze heures?

— Sur un passage de l’inscription d’Echmunazar (cf. supra, p. 203). — M. v. Landau (op. c., p. 44), adopte la lecture de M. Praxtor ou pour le mot θπ, considéré comme un participe présent de θπ. Mais il lui prête une exception différente. Il ne s’agirait pas de l’acquéreur éventuel du tombeau, le mot θπ désignerait d’une façon générale un « propriétaire », c’est-à-dire une personne occupant un certain rang social, un citoyen libre, un bo ł, voire un « marchand » (= acquéreur) jouissant de cette qualité, prise très haut dans un état commercial comme celui de Sidon, des prérogatives d’un patricien. Cette explication n’est
guère satisfaisante; elle se concilie mal avec les mots qui suivent immédiatement et qui, précisément, définissent la condition sociale du violateur éventuel: « tout prince ou tout particulier »; cf. la formule officielle que j'ai rapprochée ailleurs (Études d'arch. Orient., 1, p. 84): 32 33 2 32 33 32, 32 24 24 32 32 32 (Fl. Joseph, Ant. J., XIV, 10, 23). Sans renoncer encore à l'explication conjecturale que j'ai proposée de l'enigmatique נ, je me demande par moment si l'on ne pourrait pas y chercher un dérivé de ננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננננn  


— Khaqi = « moitié » ou « totalité »? — S'appuyant sur une hypothèse paradoxale de M. Winckler, lequel semble en général exercer une influence prépondérante sur ses idées, M. v. Landau (op. c., p. 47), prétend, à l'encontre de l'opinion commune, attribuer au mot מ, dans l'inscription phénicienne de Tyr (cf. Rec. d'Arch. Or., t. 1, p. 87), aussi bien que dans l'inscription moabite de Mésa, le sens de « totalité » et non pas de « moitié ». Il conteste même cette dernière acceptation unanime-ment admise dans les passages bibliques où apparaît le mot en litige. Les considérations qu'il invoque manquent tout à fait de consistance. Il lui semble improbable que le מ de Tyr (je ne sais pourquoi il lit מ), quelle que soit la chose qu'il représente, ait pu être construit ou exécuté par moitié. Nous avons cependant dans l'antiquité maint exemple d'œuvres de ce genre exécutées en commun, la part exacte de chacun, dans les frais ou dans le travail, étant minutieusement définie. Quant à ce qui est de l'inscription de Mésa, cette modification injustifiée du sens n'a pas même l'avantage de diminuer la difficulté réelle du problème chronologique et historique soulevé par le passage. Enfin, comment, dans son hypothèse, M. v. Landau explique-t-il les légendes
catégoriques בֶּקֶספּה וַתִּפְרֹט et לֶקֶספּה וַתִּפְרֹט des demi-sicles juifs en argent ?
J'ajouterai que, sur une demi-drachme en argent de Tyr même, qui est encore inédite et que j'espère pouvoir bientôt publier, j'ai déchiffré les mots יִפְרֹט וַתִּפְרֹט. Je ne vois guère moyen de les interpréter autrement que par "demi-kesoph ".

§ 45

Inscription bilingue néo-punique et latine.

On a découvert, il y a quelques années, en Tunisie, à Djebel-Mansour, sur le site de la ville antique de Gaies, un intéressant monument dont M. Gauckler a donné la description suivante *

Cippe rectangulaire, haut de 0m.70, large et épais de 0m.60. Sur la face principale, dans un cartouche rectangulaire à deux registres, surmonté d'un tympan arrondi, inscription bilingue, latine et punique, malheureusement très effacée... Lettres latines, hautes de 0m.02 et 0m.015, Lettres puniques hautes de 0m.015 environ.

Le monument est orné de sculptures en bas-relief sur ses quatre faces.

C'est d'abord, au-dessus de l'épitaphe, une sculpture très effacée au milieu de laquelle semblait être figurée une tête de divinité.

Sur la face latérale de droite, une femme debout, rappelant les figures symbo-lique dites de Tunis ; de ses bras levés, elle soutient une corbeille posée sur sa tête, et vers laquelle sont penchés deux grands serpents affrontés dont les corps ondulés descendent des deux côtés de la prétresse qu'ils encerclent.

La face latérale gauche présente un motif semblable moins bien conservé.

La face postérieure du cippe, très fruste aujourd'hui, présente à la partie inférieure un cratère à deux anses reposant sur un trépied et surmonté par un fronton triangulaire ; au dessus, deux génies affrontés et allés, placés obliquement et séparés par un vase à deux anses.

1. Étudiée à la conférence d'Archeologie Orientale de l'École des Hautes Études, Annales, 1905, p. 85 et au Collège de France (leçon du 9-3-04).
M. Gauckler a fait suivre cette description d'un essai de transcription du texte latin. Cette transcription, exécutée d'après des estampages très difficiles à déchiffrer, avait nécessairement un caractère provisoire; et, de fait, on ne pouvait y reconnaître que quelques mots et noms propres épars çà et là, sans arriver à obtenir un sens suivi. Quant à l'inscription néo-punique, elle est restée jusqu'ici lettre morte.

Depuis, le monument a été transporté à Tunis et déposé au Musée Alaoui, où il a été plus facile de l'étudier. M. Gauckler en a l'obligeance de m'envoyer dernièrement des estampages des deux textes, ainsi qu'une photographie de la face du cippe sur laquelle ils sont gravés. Il avait joint à ces documents une nouvelle transcription de la partie latine, transcription qui, bien que plus complète que la première, laissait encore beaucoup à désirer, nombres de lettres étant restées ou détruites. L'examen de la partie néo-punique, qui malheureusement n'a pas moins souffert que la partie latine, m'a permis cependant d'introduire dans la lecture de celle-ci de notables améliorations. M. Gauckler a bien voulu vérifier sur l'original les amendements que je suggérait le néo-punique et il a constaté que la plupart se trouvaient matériellement confirmés. Les deux textes, comme on le verra, s'éclairent l'un par l'autre dans leurs obscurités respectives. Je donnerai d'abord la transcription du latin telle qu'elle résulte de cette étude comparative, en escomptant au besoin certaines indications qui seront exposées d'une façon plus explicite dans le commentaire de la contre-partie sémitique. Je ferai probablement observer que les deux textes sont superposés, le latin en haut, le néo-punique au-dessous. Gravés chacun dans un cartouche à oreillettes en queue d'aronde, ils ont l'aspect de deux tituli contigus. On remarquera les têtes de clous figurés dans les quatre oreillettes ; ce détail, qui du reste se retrouve assez fréquemment ailleurs, montre bien l'origine réelle de ce genre de tituli épigraphiques qui n'étaient antérieurs primitivement que de petites planchettes de bois clouées contre une paroi.
Quarta, Nyptanis filia, Celeris, Mantis? f(ilia), sacerdos magna, conditum, sua pecuniae f(ecit); eum in toribus Saturnum, Rogato, Brutiae (?), Manuis, Namis(f)amone, Valente, Celeris f(ilia), fratre (toribus) Rufus, Ilmicone, ailes. Vis(z)amur ...

Quarta, fille de Nyptanis citoyen de Gales, femme de Celer fille de Mantis?, grande prêtrise, a fait sa dépoule à ses frais. Caractères : Satur, Rogato, Brutio (?), Manuis (?), Namismo, Valere file de Celer. Constructeurs : Rufus, Ilmicone, citoyens de... Elle a rééc... années.

— L. 4-2. C'est le néo-punique qui m'a donné la clef des deux premières lignes, demeurées jusqu'à en majeure partie incompréhensibles, notamment le patronyme Nyptanis et l'éthnique Galensis. Celui-ci est pleinement confirmé par une autre inscription romaine, la dédicace d'un temple à Mercure, découverte ultérieurement au même endroit. Je crois devoir la reproduire ici en entier parce qu'elle jette en outre une certaine lumière sur d'autres points de la notre :

Templum(n) Mercurio f(ecit) civitas Galenses; sufl(tes) Aris et Manuis, Celeris f(ilius); scripsit Satur, Celeris f(ilius); structores C. Manium et C. Aemilium.

Les deux inscriptions présentent la même graphie Galensis pour Galesis, avec la suppression bien connue de la nasale.

On verra, dans le commentaire néo-punique quelle est la forme originale du patronyme que le latin transcrit Nyptanis, groupe

2. M. Gauckler complète le courant, pluriel qui pourrait sans doute se justifier par le caractère collectif du sujet citatis. Je préfère le singulier, en m'appuyant sur l'expression, écritte en toutes lettres, du n° 757 du CIL, VIII : civitas Galatana fecit.
dans lequel, sans ce secours, on était à première vue assez naturellement tenté de prélever un nom Nypta, cognomen de la défunte Quarta.

— L. 3. Le patronymique de Celer, mari de la défunte, Mantis (avec AN en ligature), n'est pas d'une lecture absolument certaine. La forme sémitique de ce nom, qui apparaît trois fois dans la partie néo-punique, comporte une syllabe initiale de plus, représentée par un hé: המינא 1; malgré cela, j'ai peine à croire à une forme originale Amanis, génitif de Amanus 2: l'a initial aurait été plutôt rendu dans ce cas par un ז. D'autre part, il résulte de la comparaison du néo-punique que notre MATIS de la l. 3 doit être le même nom que celui qui semble être écrit à la l. 6 MANIV ou MANTIV. L'incertitude est encore augmentée par l'existence du nom Manius dans la dédicace du temple de Mercure citée plus haut, où ce nom est porté par un personnage qui, comme le notre, est fils d'un Celer et pourrait être identique avec lui; ce nom semble avoir été assez en vogue chez les Genses, car dans la même dédicace un des deux constructeurs s'appelle aussi Manius. De toute façon, la comparaison avec le néo-punique exige que l'on mette d'accord les graphies de nos lignes 3 et 6.

A la fin de la ligne, le A de magna n'est pas visible sur la photographie et les estampages que j'ai entre les mains. Je l'ai transcrit sur la foi de la copie de M. Gauckler. Toutefois, le néo-punique donnant à la défunte le simple titre de «prétresse» et non de «grande prétresse», on pourrait se demander s'il ne serait pas préférable de lire magn[u], qui, alors se rapporterait à conditi. Mais cela n'est guère probable.

— L. 4. La suppression de la désinence dans conditiu=conditiuam a son exacte contre-partie dans la dédicace à Mercure où nous trouvons templu=templum. Quant au sens même du mot,

1. Qui peut se lire aussi bien הֲנֶעְיָ, הֲנֶעְיָ, הֲנֶעְיָ.
2. On a des exemples dans l' épigraphie romaine d'Afrique du nom dérivé Amanus.
on aurait pu hésiter à lui attribuer, comme à conditorium, celui de « sépulcre ». La question a été tranchée par le néo-punique, qui nous a apporté la preuve qu'il s'agit bien d'une dédicace funéraire.

A la fin, M. Gauckler inclinait à lire cu[m ac]toribus. Il s'est rallié depuis à ma lecture cu[ra]toribus ; on discerne encore des traces suffisantes du A.

— L. 5. On pouvait se demander tout d'abord s'il ne fallait pas considérer SATVRVM comme une orthographe vulgaire de satorum et comprendre : curatoribus satorum, ce qui aurait fourni un sens assez convenable et tendant, d'autre part, à faire attribuer à conditium son acceptation usuelle de « gremier ». Il y avait là un mirage. Sur ce point encore le néo-punique est venu à l'aide de l'interprétation du latin. Le mot est, sans conteste, le nom propre Satur(us) mis, par soléctisme, à l'accusatif au lieu de l'ablatif qui apparaît régulièrement dans la série des autres noms propres subséquemment énumérés. Un soléctisme analogue, et plus accentué encore par la récidive, s'observe dans la dédicace du temple de Mercure précitée : structores C. Manium et C. Aemilium. De telles fautes sont monnaie courante dans l'épigraphie romaine d'Afrique.

— L. 6. Namfamone. La première lettre se restitue tout naturellement, dans ce nom bien connu et confirmé, d'ailleurs, par le néo-punique. La quatrième lettre est fruste et pourrait être à la rigueur un p ; la transcription Nampamo se rencontre en épigraphie à côté de celles Namfamo, Namphamo.

— L. 7. Si l'inscription romaine était isolée, on pourrait aussi songer à lire Celer(is f[i]liis). Dans ce cas, les six curateurs seraient frères, enfants de Celer. Peut-être même pourrait-on alors supposer que ce Celer était le même que le Celer mari de la défunte et, par suite, que les curateurs étaient les propres fils de celle-ci. Le néo-punique n'est pas favorable à cette façon de voir ; le patronymique semble s'y appliquer exclusivement à Valens, le dernier des curateurs nommés. Nonobstant, il demeure possible que ce Celer père de Valens soit le même que le Celer mari
de Quarta, le néo-punique nous apprenant, que ce que le latin nous laisse ignorer, que le premier Celer est, comme le second, fils d'un récem.

— L. 8. Les *structores* sont au nombre de deux, comme dans la dédicace du temple de Mercure. Leurs noms sont suivis d'un groupe de lettres très incertaines. Je soupçonne que ce groupe nous cache un ethnique au pluriel, se terminent en *es ses = en ses*, d'une forme analogue à celui des lignes 1-2 : *Gale(n)sis*. Sans doute, nous devrions avoir alors, non pas un nominal, mais un ablatif pluriel en *e ninibus*; mais cela n'est pas pour nous arrêter, vu le sans-gêne dont on a pu et d'une manière de syntaxe l'épigraphie romaine d'Afrique et dont nous avons déjà relevé plusieurs exemples. Le néo-punique, comme on le verra, semble bien indiquer qu'il s'agit en effet ici d'un ethnique, mais malheureu-ment sans nous permettre d'en déterminer la forme réelle.

M. Gauckler croit pouvoir lire maintenant sur la pierre *FVLASES*. A s'en tenir au seul aspect de la photographie, on serait tenté de lire *TVLASES*.

La fin de cette ligne a tellement souffert qu'elle était tenue jusqu'ici pour absolument indéchiffrable. Grâce au néo-punique, j'ai pu reconnaître qu'elle devait se terminer par le mot *vixit* ou *vixit* suivi de *anis*, plus ou moins abrégés, et de chiffres donnant l'âge de la défunte. M. Gauckler a vérifié sur la pierre le bien fondé de ma lecture conjecturale; mais il demeure encore très hésitant sur les chiffres : LX? LIX? LXII? Le néo-punique, qui paraît assurer le chiffre des dizaines = 50 (en toutes lettres), m'inclinerait plutôt vers LIX; peut-être bien LVI ou LVII, voire LV? En faveur de ce dernier nombre on pourrait invoquer l'habitude, si fréquente en Afrique, d'évaluer l'âge des défunts en chiffres ronds par dizaines et lustres de 5.

Voici maintenant ce que j'ai pu tirer du néo-punique, d'après les documents qui sont entre mes mains. Pour pousser plus loin le déchiffrement, il faudrait avoir la pierre même sous les yeux.
A construit cette maison (funéraire) Qoun’artab, fille de Niptahan, citoyen de Gaï,..., femme de Qader fils de Hama’nt, prêteuse, avec les......................; (étant curateurs : Sa’tur, Bogato, Bruto, Hama’nt, Na’mpa’mo, Ouales fils de Qader fils de Hama’nt, citoyens de (Gaï...?); (étant) constructeurs : Rodfo et Himikat, citoyens de... Elle a vécu cinquante... années.

Les n., là où ils sont bien conservés, affectent exactement la forme et l’attitude d’un t latin étroit. Ce fait, déjà constant dans d’autres inscriptions, me confirme dans l’idée que j’ai toujours eue que l’alphabet latin a pu exercer, d’une façon générale, une espèce d’ « action de présence » sur la forme de certains caractères de l’alphabet néo-punique, au point de vue purement morphologique, s’entend, abstraction faite des valeurs phonétiques; cf., par exemple, le cas du hé, en forme de R retournée et celui du mem, sinon de l’aleph, qui a pu être influencé par le X latin. Il faut peut-être faire la part d’un phénomène analogue et plus marqué encore dans l’histoire du développement des écritures sémitiques méridionales; la belle apparence lapidaire de celles-ci, l’équilibre parfait et la structure symétrique de leurs caractères, qui contrastent si fortement avec la physionomie propre des écritures phénicienne et arménienne, semblent trahir l’effet d’une action de présence se traduisant par une imitation superficielle de l’alphabet grec. Ainsi pourraient s’expliquer les formes revêtues par nombre de lettres sabéennes et safaitiques matériellement identiques à des caractères helléniques : ΒΙΘΦΩΡΕΧ ΤΥΥΥΛΘΙΡ, etc. Bien entendu, je le répète, il convient, dans ce rapprochement, de faire abstraction complète des valeurs phoné-
tiques respectives de ces signes pour ne s'attacher qu'à leur forme — il s'agit de l'organe et non de la fonction, du corps et non de l'âme. Je n'ai pas besoin d'ajouter que, s'il y avait quelque chose de fondé dans cette vue, il résulterait de là un indice non négligeable pour la détermination de l'âge des écritures et même, par extension, de la civilisation des Sémites méridionaux.

— L. 1. La transcription de Quarta — נָעָרִית est imprévue. On se serait attendu, d'après les précédents, à voir le second α rendu par Χ, comme l'est du reste le premier. Le fait peut s'expliquer par l'échange constant du Θ et du Τ en néo-punique. On pourrait rapprocher également à ce point de vue les graphies néo-puniques : נָעָר, נָעָרָה, etc., où le Θ tient lieu de la simple voyelle Ν, prononcée peut-être ici α. Ce rapprochement impliquerait נָעָרִית = נָעָר; mais alors, cette transcription de Quarta prêterait à la confusion avec celle de Quartzus, dont la désinence αs doit être rendue normalement par Ν. Quoi qu'il en soit, il faudra dorénavant faire attention aux noms de femmes terminés par Θ; ils pourraient bien être parfois des transcriptions de noms romains terminés par α. Je ferai remarquer subsidiairement que la façon dont est transcrit ici la syllabe initiale θυρ, exclut définitivement la lecture qu'on avait admise pour un des noms propres de la grande inscription de Maktar: נָעָר = Quartzus; celle que j'avais proposé de lui substituer: נָעָר = Capito, gagne d'autant en vraisemblance.

Le nom propre Niptahan, dont la prononciation nous est garantie par la transcription latine, est peut-être libyque ou numide, bien qu'on puisse être tenté d'y voir un dérivé niphal de la racine sémitique נֹעֶב « ouvrir »; cf. aussi le nom de lieu biblique נֹעֶב: נֹעֶב «les eaux de Nephtoah».

Il rappelle fort le mot que j'avais proposé de lire נֹעֶב dans

1. Berger, puis Lidzbarski, Ephemeris, 1, p. 46. Col. IV, l. 4.
3. Un des jalons de la limite séparant le territoire de Benjamin de celui de Juda. Josué, xv, 9; xvii, 15.
la grande néo-punique de Maktar (col. II, l. 4); là aussi, on pourrait à la rigueur lire ṣenā; le sens demeure, d’ailleurs, toujours douteux, vu l’extrême obscurité de tout le passage.

— L. 2. La valeur de l’expression $x + ˀ\text{ṣ}ˀ$ « citoyens de la ville $x$, est bien établie en phénicien et en punique. Cf., entre autres, dans les diverses inscriptions néo-pu ni ques de Maktar : ṣet et šwîwîšew ˀînēw, dont Ewald, avec une sagacité remarquable pour l’époque, avait reconnu autrefois le véritable sens : « citoyen, citoyens de Maktar ». Ici, nous avons, sous sa forme originale, le nom de la ville antique d’où provient notre inscription. Ce nom nous avait déjà été révélé par des inscriptions romaines de même provenance, sous la forme des ethniques : Galitana, Galēnsis et aussi, sous sa forme de toponyme simple Galibus, ablative ou datif pluriel impliquant un nominatif Gales. Les lettres ṣet répondent fort exactement à la première partie radicale du nom Gal.; malheureusement la désinence nous échappe par suite de la mutilation de la pierre en cet endroit. Le $\text{ṣ}$ semble avoir été suivi de deux autres lettres indistinctes; je crois, par moment, saisir dans la dernière les linéaments d’un ṣ. Peut-être avons-nous là l’indice d’une désinence de pluriel féminin, pluriel qui concorderait assez bien avec celui de la forme latine Galibus = Gales. On pourrait, sous toutes réserves, rapprocher de ce toponyme celui de ˀînēw, Gallim.4

Le mot ṣenā « femme » a beaucoup souffert; mais la lecture, en partie conjecturale, est garantie par le latin usor.

ˀînēw, transcription normale de Celer.

ˀnēw. A propos de ce nom propre, qui réapparaît encore aux lignes 4 et 5, voir ce que j’ai déjà dit plus haut dans le commentaire de la partie latine (l. 3).

ˀnēw. Ce mot eût été fort embarrassant, si nous n’avions pas le secours du latin sacerdos. Il faut évidemment le considérer

4. Ville de Benjamin (Isaïe, x, 30, cf. 1 Sam., xxiv, 44).
comme l’équivalent de ṭeba ou de ṭēbē « prêtresse » ou « la prêtresse ». Dans le premier cas, le lapicide aurait simplement interverti par inadvertance les deux premières lettres, à moins qu’il n’ait fait que reproduire une prononciation viciée, mais réelle, du dialecte populaire. Dans le second cas, il aurait sauté le n médial du mot, le n initial de l’article ayant favorisé le bourdon. J’avais cru, un moment, pouvoir rapprocher cette forme ṭēbē du mot énigmatique ṭēbā qui figure dans la formule finale si obscure de quatre épitaphe de Maktar (néo-pun. no 66, 67, 68, 69); nous aurions eu ici une transposition ou altération analogue du mot ṭēbē « prêtresse ». La chose irait assez bien pour les no 66-68, qui sont sans conteste des épitaphe de femmes; mais, le no 69 semblant bien être l’épitaphe d’un homme, le rapprochement est à écarter. Cf., sous toute réserve, le patronymique (ou métronymique?) ṭēbā qui apparaît dans la grande néop. de Maktar, col. X, l. 1.

Le mot qui suit ṭēbē, à la l. 3, n’est certainement pas ṭēbē, qu’on attendrait s’il faut bien lire sacerdos magn[ā]. L’absence de cette épithète, ou de son équivalent, serait en faveur de la lecture magn[u]m, à rapporter à condit[i]u[m], si cette lecture était matériellement possible. Il s’agirait alors de la prêtrise simple. On sait combien ce titre de sacerdos, appliqué aux hommes et aux femmes, est fréquent dans l’épigraphie romaine d’Afrique; il l’est tellement qu’on peut se demander s’il n’y indique pas une condition religieuse particulière, une sorte d’affiliation hiérarchique à quelque confrérie etc., plutôt que des fonctions sacerdotales effectives.

— L. 3. Je ne puis tirer rien de satisfaisant de cette ligne extrêmement mutilée. Je soupçonne qu’elle commence par un mot ṭēbē (pluriel féminin ?), précédé de la préposition ṭēbē avec », répondant au latin s[u] pecunia). A la fin nous avons sans doute un pluriel masculin équivalent au latin curatoribus; je

1. Cf. pour sacerdos magna le titre ṭēbē 27 qui apparaît dans une inscription punique récemment découverte à Carthage par le P. Dalatrié et sommairement communiquée à l’Académie des Inscriptions, séance du 17. 2. 05.
doute toutefois, pour diverses raisons, qu'il faille lire מַעְשִׁים « fa-
sant ».

Peut-être l'autopsie de la pierre permettra-t-elle un jour de lire ce passage rebelle.

— L. 4. מַעְשִׁים. La lecture, confirmée par le latin Saturnum, peut être tenue pour certaine, bien que le 3e et surtout le 4e caractère soient indistincts. Celui-ci est peut-être bien un כ. Ce même nom figure dans les néop. n° 3 et n° 491, et j'inclinais déjà à y voir une simple transcription du nom romain Satus, très populaire dans l'onomastique africaine. Cette opinion se trouve aujourd'hui formellement confirmée. L'absence constante du й final dans ces transcriptions semble indiquer l'existence d'une forme vulgaire Satur. Cela est, d'ailleurs, en parfait accord avec la bilingue néop. n° 423, où nous voyons יְשֵׁשָׁנָה (ou יְשֵׁשָׁנָה ?) répondre au latin Saturio, cas oblique de Saturius.

מַעְשִׁים = Rogatus(s) est déjà connu par ailleurs (néop. n° 32 ; et, avec variante orthographique : מַעְשִׁים, grande néop. de Maktar, col. X, l. 4). A remarquer l'extrême fréquence de ce nom Rogatus dans l'Épigraphie romaine d'Afrique.

Bien que les caractères aient plus ou moins souffert, il ne semble pas qu'il y ait entre le כ et le ה que ferait attendre l'équivalent latin Brutione, si telle est la vraie lecture. A cet état

1. Au n° 49, on pourrait à la rigueur lire יְשֵׁשָׁנָה. Le patronymique יְשֵׁשָׁנָה, qui le suit correspond au nom Masculus des inscriptions romaines d'Afrique. Cf. néop. n° 53 : יְשֵׁשָׁנָה (et non יְשֵׁשָׁנָה); le sibilant peut être écrit indifféremment כ ou ה, par suite de l'influence emphatique du й. Cf. encore, néop. n° 45 : יְשֵׁשָׁנָה (ici aussi, כ et non ה) ; du même, dans la grande néop. de Maktar, col. IV,5 et IX, 43 (יְשֵׁשָׁנָה).

Je serais tenté de reconnaître encore notre nom Satur dans le יְשֵׁשָׁנָה (lire ainsi, au lieu de יְשֵׁשָׁנָה), de la néop. n° 63, bien que le groupe qui précéde (משל) fasse difficulté.

2. Cf. la dédicace à Mercure citée plus haut, p. 379.

3. Bien que la construction de la phrase latina implique le nominatif, il ne faut pas considérer ici Saturio comme un nominatif (o. genitif anis), mais comme le datif (ou ablatif) de Saturius ; de tels solécismes n'ont rien de surprenant, notre nouvelle inscription elle-même nous en fournit des exemples équivalents.

la langue néo-punique impliquerait plutôt un nom correspondant à Brutus. Or, la contre-partie latine parait bien être Bruttione, ablatif de Brutio. Je ne saurais dire si ce dernier nom est justifiable onomastiquement. Y aurait-il eu quelque confusion avec le nom propre Britto (ablatif Brittone) dont on a plusieurs exemples en Afrique? Il y a là, assurément, une difficulté. Je m'étais demandé un moment s'il ne faudrait pas lire ici: Brutio. Neman-
(tu). Le nom Brutius, Bruttius, se rencontre plusieurs fois dans les inscriptions d'Afrique. Mais cela entraînerait une modification grave dans la lecture du nom suivant, qui a déjà apparu à la l. 3 de la partie latine; là, il faudrait, pour mettre d'accord les deux passages, restituer de toutes pièces [Nejmnatis. Mais l'état de la pierre à la fin de la ligne justifie-t-il une telle restitution? En outre, dans les trois passages (lignes 2, 4, 5) où nous avons la forme néo-punique correspondante, celle-ci est écrite ৯৭৭৩৭ et non ৯৭৭৩৮.

— L. 4-5. Je restitue naturellement ৯৭৭৩৭ = Nampanone (ou Namfanone) et non ৯৭৭৩৮, cette dernière forme semblant être réservée au nom propre féminin. Inutile d'insister sur les nombreuses et diverses transcriptions de ce nom dans l'épigraphe romaine d'Afrique. L'inscription néop. n° 87, nous avait déjà fourni un exemple de la forme originale.

৯৭৭৩৭ = Valens [Valente]. La dernière lettre pourrait, à la rigueur, être un ও. La finale nasalisée a été traitée comme elle l'est en grec: Ωδές. Dans les mêmes conditions, la nasale a été, au contraire, maintenue par la bilingue néo-punique d'El-
Amrouni: ৯৭৬৩৭ = Pudens.

Le néo-punique pousse un degré plus loin la généalogie de ce Valens. Vu l'identité des deux patronymiques, (৯৭৭৩৭), il ne serait pas impossible que notre présent Celer fût identique au Celer de la l. 2, le propre mari de la défunte.

— L. 6. Le mot ৯৭৬৩৭, à la fin de la l. 5, me semble jouer exactement le même rôle que ৯৭৬৩৭ à la l. 2 et signifie cives; cf. dans les

1. Cf. mes Études d'Arch. Or., 1, p. 163.
diverses néo-puniques de Maktar la même forme plurielle: 


cives Mactaritani. Le nom de la ville dont étaient 


originaires nos six curateurs devait être gravé au début de la 


1, 6, irrémédiablement détruit. Selon toute vraisemblance c'était 


ici aussi la ville de Galeo, soit: [−772] קְנָב = cives Galeo(s)es. Il 


est probable, en effet, que les curateurs avaient été pris dans la 


population locale, sinon dans la famille même de la défunte. Il 


n'en est pas de même, comme on le verra, des constructeurs qui, 


certainement, étaient originaires d'une ville autre que Galeo. 


Cela se comprend de reste.

On aurait pu se demander si, au lieu d'un nom de ville, il ne 


fautrait pas restituer après קְנָב un mot tel que יָד, ou autre 


analoge, en comparant l'expression יָד יָבַשׁ de l'inscription 


punique R. É. S. n° 17, l. 9; l'expression répondrait à curatori-


bus. Je ne crois pas qu'on doive s'arrêter à cette idée. Le mot 


definissant la qualité de chaque groupe des personnages doit pré-


céder ce groupe et non le suivre. C'est l'habitude en phénicien, 


comme le montre, entre autres, l'inscription précitée et comme 


le prouve, en outre, on va le voir immédiatement, la suite même 


de notre texte.

וֶּבֶז, lecture quelque peu difficile, mais quasi certaine. Parti-


cipe présent pluriel de בּ; correspondant à structoribus et se rap-


portant aux deux noms qui suivent: « étant constructeurs ». 


Pour l'orthographe, cf. וֶּבֶז dans la bilingue d'El-Amrouni; 


peut-être prononçait-on en réalité בֶּנִימ.

בֶּנִימ = Rufus, déjà connu (cf. grande dédicace néop. de Mak-


tar, col. VI, l. 1), — יָדֶלָכִ = Imilco, équivalence depuis long-


temps admise et désormais confirmée.

— L. 6-7...72. Je crois qu'il faut restituer מָלֶכִי et y voir, ici 


aussi, l'indice d'un ethnique, suivi d'un nom de ville qui a total-


lement disparu dans le texte néo-punique. Cet ethnique a été
en partie conservé dans le texte latin (voir plus haut), mais, malheureusement, dans de trop mauvaises conditions pour permettre une lecture assurée. Le groupe des lettres latines prête à diverses lectures hypothétiques sur lesquelles je n'insiste pas. On pourrait même se demander, à la grande rigueur, si par hasard *Imilco* ne serait pas abusivement au nominatif et si dans ce cas, la syllabe *NE* ne serait pas à reporter au commencement de l'éthique. Mais cela n'est guère probable.

A partir du mot *_annes* l'écriture est plus négligée, et affecte des formes cursives. On dirait que cette petite phrase a été ajoutée après coup, par une autre main. Il se peut qu'il en soit réellement ainsi, si le tombeau de la défunte et le corps de l'épitaphe avaient été préparés de son vivant. — L'orthographe néo-punique *rzw* — *nzw* « années » est bien connue; ainsi que je l'ai montré autrefois, cette forme est toujours en phénicien celle du pluriel, jamais celle du singulier (*rzw*). — Le nombre des dizaines *bzw* = *ytw* « cinquante » est d'une lecture à peu près certaine; il n'en est pas de même de celui des unités, qui suit et est représenté, après le : conjonctif, par deux ou trois caractères indistincts, qui déborderaient peut-être même dans la marge: *zw*? *ytw*? *zw*? *ytw*? Le latin ne peut nous être ici d'aucun secours, le texte ayant beaucoup souffert en cet endroit; c'est au contraire, comme je l'ai dit, le néo-punique qui m'a permis d'y restituer en majeure partie ce passage tenu pour désespéré, en même temps qu'il établissait nettement le caractère funéraire de cette double dédicace.

J'aurais voulu donner un fac-similé de ce monument. Malheureusement la photographie et les estampages que j'ai entre les mains sont trop imparfaits pour se prêter à une reproduction suffisante. Peut-être pourrai-je plus tard satisfaire à ce désiratum si je réussis à obtenir de meilleures photographies.

§ 46

Proscynèmes phéniciens et araméens d’Abydos.

Les fouilles pratiquées autrefois par Mariette dans le temple de Seti Ier à Abydos, la ville sainte d’Osiris dans la Haute-Égypte, ont amené, comme on le sait, la découverte d’un groupe intéressant de graffitis sémitiques, proscynèmes phéniciens et araméens, qui ont été publiés dans le Corpus Inscriptionum Semiticarum, d’après les copies de Devéria, Brugsch, Maspero et Grébaut.

En 1903, Miss Margaret A. Murray, ayant repris le déblaiement, a relevé quelques autres graffitis du même genre et les a reproduits dans son mémoire*, pl. XXII, n° 2, 3, pl. XXIV, n° 21, 22. L’examen de ces graffitis, copiés par Miss Eeckenstein, une des collaboratrices de Miss Murray, et qualifiés en bloc de « Phénicien », a été confié à M. D. H. Müller.

I

Le savant professeur de Vienne n’apris en considération qu’un seul d’entre eux (pl. XXII, n° 2), le mieux conservé. Voici la traduction qu’il en propose (p. 36, n° 39), à titre de « tentative translation »:

Tub [hin] Tsdisis ..., der Mächtige aus (?) Hasta (?).

Cette lecture implique une transcription :

揿[?][?][?][?][?][?][?][?][?][?][?][?][?][?][?][?][?][?]扵


Elle ne me paraît guère justifiée par l'aspect du fac-similé. Je crois utile, pour plus de clarté, d'en donner ici une reproduction :

L'ensemble du texte doit être probablement disposé en une seule ligne, comme l'indique l'existence de la ligne de repère verticale A... A. Entre les deux parties, ainsi séparées dans la copie, intervient soit un blanc avec un peu de fruste, soit une lacune capable de deux lettres, totalement disparues, à supposer qu'elles aient jamais existé. J'incline à préciser :

Mock, fils de..., l'Arvadien, j'ai vu (?), tout (?), ce qui était à voir (?)...

Le nom propre נִיָּה, théophore apocopé, est bien connu en phénicien et se passe de commentaire. Impossible de voir, dans les deux caractères qui suivent, les lettres de nécessaires pour le prétendu nom יֵטִיָּה, admis par M. Müller. Le premier est un <, dont la queue est disjointe comme il arrive souvent dans ces graffitis tracés à main levée à l'aide d'une simple pointe (cf. le 3e avant-dernier caractère); le second est un < de la même forme que celui du premier mot יֵטִיָּה. Donc, יֵטִיָּה fils de <.

Les lettres constituant le patronymique sont douteuses; à la rigueur, on pourrait lire וֶצ; nom propre qui s'est rencontré sur des papyrus araméens d'Égypte; mais on ne saurait rien affirmer, vu l'incertitude du texte, d'autant plus que ce nom n'a pas une physionomie franchement phénicienne.

1. C. I. S., II, n° 149, D., Orthographié aussi וֶצ, id., n° 145 B.
L'ethnique "Tyrien" peut être tenu pour assuré. Le personnage, ou son père, était donc originaire de la fameuse ville phénicienne d'Arvad ou Arados. La formule est tout à fait analogue à celle que nous avons déjà trouvée dans un des proscynèmes phéniciens du même sanctuaire (CIS. 1, n° 102, a), où le pèlerin se proclame "Tyrien" (טִּירִי). Notre 'Abdo se trouve être ainsi un compatriote de la femme appelée Kabd'achtart et qualifiée de "Arvadienne" (אָרְבָּדִית), dans une épitaphe découverte il y a quelques années à Carthage.

Tout ce qui vient ensuite est bien énigmatique. Je crois pourtant qu'on peut tout d'abord en dégager un premier groupe יְהוּ, à la rigueur יְהוּ — mais cette dernière lecture est paléographiquement moins probable. J'inclinerais à considérer ce mot comme un verbe à la première personne du prêtérit, ayant pour sujet l'auteur du proscynème. Les verbes יָצְבָּה « voir » et יָשָׁב « vivre », entre lesquels on peut hésiter, n'offrent pas, je l'avoue, des sens bien plausibles en l'espèce, le second principalement, surtout si, comme nous allons nous en rendre compte, il s'agit bien d'un verbe actif muni d'un régime à l'accusatif. Le premier verbe, au sens de « voir » serait susceptible de mieux s'adapter à la situation. Il pourrait répondre soit à un sentiment de pure curiosité de touriste, tel que celui exprimé dans certains proscynèmes grecs d'Égypte gravés sur des monuments propres à exciter l'admiration (statue de Memnon) ; soit, au sentiment de piété réelle d'un pèlerin proclamant qu'il a vu le sanctuaire ou même le dieu qui y apparaissait en songe aux dévots. Dans le second ordre d'idées on pourrait rapprocher divers passages bibliques, entre autres : יֵנָשֵׁה יְהוּ (Exode,
xxiv, 4); רָמָה נוֹחַ נְבֻּזָּה נִמְנָה (Psaume XVII, 45); מְשַׁם שְׁדָקָה (Psaume LXIII, 3), etc. Peut-être faut-il reconnaître le même groupe מָנָה ou מָנָה dans certains proscynêmes congénères*; mais c'est obscurem per obscurius.

Je suis tenté de détacher ensuite le groupe מָנָה et d'y voir la particule indiquant l'accusatif gouverné par le verbe précédent; dans ce cas, la lecture מָנָה « j'ai vu » s'imposerait pour ce verbe, à l'exclusion de מָנָה. Il est vrai que cette particule est d'ordinaire orthographiée מָנָה en phénicien, tandis que מָנָה y est la forme régulière de la préposition « avec ». Nous avons toutefois un exemple avéré de מָנָה = מָנָה sur la stèle de Byblos (C. I. S., I, n° 1)*. C'est ici que l'indication fournie par notre proscynême sur l'origine de son auteur, « l'Arvadien », devient précieuse. Arvad appartient à un même segment de la côte phénicienne que Byblos. On serait donc autorisé jusqu'à un certain point à en conclure que le dialecte phénicien qui y était parlé et écrit suivait les mêmes errements phonétiques et orthographiques. J'ajouterai que nous avons peut-être encore deux autres exemples de מָנָה = מָנָה dans une inscription phénicienne découverte à Memphis, il y a quelques années*.

Faut-il lire ensuite מָנָה « tout », en décomposant le complexe graphique gravé après le מָנָה de מָנָה ? Ce complexe serait-il, au contraire, un מָנָה défiguré par un trait parasite se prolongeant par en haut ? Pour le sens, comme pour la paléographie, la première conjecture me sourirait davantage. Les mots מָנָה מָנָה s'enchaîneraient d'une façon convenable et se justifieraient l'un l'autre dans une certaine mesure : « j'ai vu tout le » ou « tous les »... Cela admis, on s'attend à un mot représentant le régime direct.

1. Pour une tournure analogue dans un proscynême congénère, cf. C. I. S., 1, n° 113 (יַזנִי, יַזנִי).
2. Par exemple, C. I. S., 1, n° 104 ; Sacy-Derembourg, n° 49 (cf. n° 29).
3. L. 3 : מָנָה מָנָה מָנָה.
4. Rép. d'épigr. Sem., n° 1 (cf. mes observations y consignées). On peut hésiter, dans le premier cas, entre les restitutions מָנָה ou מָנָה ; mais, un peu plus loin, מָנָה מָנָה semble bien être « et materiae eorum ». 
ainsi annoncé. Les deux éléments graphiques qui suivent ne paraissent pas constituer par eux-mêmes deux lettres distinctes et complètes, même si l'on prétend leur restituer des parties accidentellement disparues. Tout bien pesé, j'inclinerais à y reconnaître les éléments dissociés d'un סד. Dans ce cas, le mot cherché commencerait par סד, et il y aurait des chances pour que nous eussions affaire à quelque dérivé d'un radical סד, avec un ס servile. Que peut bien être alors ce radical ? Bien des hypothèses, assurément, seraient permises. Je me demande si ce ne serait pas par hasard précisément le même verbe סד «voir», employé un peu plus haut. La lacune qui suit est capable de deux lettres. La première de celles-ci n’aurait-elle pas été un ת, placé par rapport au ס comme dans le mot précédent (תא) et perdu dans la fracture indiquée par le fruste qui descend obliquement ? Après le ת il y aurait encore place pour un מ, victime du même accident. Nous obtiendrions ainsi le mot [תומכ]. Ce mot pourrait s'expliquer de deux manières différentes. סדכ est employé une seule fois dans la Bible*, dans la description du temple de Salomon. On suppose, d'après l'étymologie et la tradition, qu'il y signifie « fenêtres »; en tout cas, il désigne un certain membre d'architecture. Devrions-nous, en conséquence, comprendre ici : « j'ai vu toutes les mekhezot de... » ? La déclaration du pêlerin portant sur un tel détail serait quelque peu surprenante. Aussi préférerais-je rapprocher le mot supposé de l'hébreu סדכ « visu ». Le mot hébreu, il est vrai, est masculin; mais nous savons qu'il y a parfois désaccord entre l'hébreu et le

1. On pourrait, par exemple, penser à établir סדכ « devant », mais il n'y a guère de place pour restituer, au haut du trait oblique isolé, la tête d'un mem. D'autre part, le jambage droit du ס permet d'opposer à l'extension nécessaire de la queue du second élément qui représenterait le קך. Ce second élément ne saurait non plus représenter un mem, vu son incision marquée (comparer la forme de l'attitude de ס certain dans תוש). 

2. I Rois, xx, 4, 5. Le même mot סדכ se retrouve, peut-être avec la même accentuation technique, dans l'énumération, certainement architecturale, de la grande inscription néo-assyrienne du sanctuaire de Malil (col. t. 12); cf. mes observations à ce sujet, Rec. d'Arch. Or., t. III, p. 327.
phénicien sur le genre des mêmes mots. Bien, d'ailleurs, ne nous prouve qu'il faille restituer un נ après le ר, dans la lacune, et le mot complet pouvait être "וָזֵב", orthographe déficiente de וָזֵב, voire de וָזֵב. On sait combien les langues sémitiques aiment cette tournure combinant avec le verbe le participe ou substantif qui en dérive. Pour nous en tenir à notre cas, je rappellerai deux passages bibliques bien démonstratifs à cet égard :
(Nombres, xxiv, 4 et 16); הַדַּעַת הַדָּעַת הַדָּעַת הַדָּעַת.

Celui qui voit la vision du Tout-Puissant,
(Ezechiel, xiii, 7); הָזֵב הָזֵב הָזֵב הָזֵב.

Est-ce que vous n'avez pas vu de vaines visions ?

Dans ces conditions, cette partie de la phrase pourrait signifier quelque chose comme : « j'ai vu tout ce qui était à voir... », soit dans le sens de « digne d'être vu », soit dans celui de « permis d'être vu ». La première nuance nous ferait entrer dans l'ordre d'idées d'un simple touriste marquant son admiration, plutôt que dans celui d'un pieux pèlerin faisant acte de dévotion. La formule serait alors dans le goût de celle que je citais plus haut : "זֵבַּה יְהֹושָעָא"; d'autant, qu'en hébreu, comme on le sait, le verbe וָזֵב, comporte souvent, à lui seul, cette exception de « contempler, regarder avec intérêt, plaisir ou admiration ». S'il en est bien ainsi, cette absence de sentiment religieux est assez remarquable. Elle s'observe également dans l'épigraphie (C. I. S., 1, 182 n.), congénère de celle-ci, et ayant pour auteur un autre Phénicien originaire de Tyr. Dans celle-ci, non plus que dans celle-la, aucune prière adressée au dieu dont on visite le sanctuaire, aucune marque de dévotion envers lui. Son nom n'est même pas prononcé. Cette omission forme un contraste quelque peu frappant avec les formules pieuses qui ne manquent guère dans les proscynèmes araméens gravés à côté et peut-être en même temps que nos deux proscynèmes phéniciens — si tant est que ceux-ci, ainsi rédigés, puissent même mériter ce nom de proscynèmes. Ce sont plutôt deux simples cartes de visite qui ne témoignent vraiment pas d'une grande ferveur.
Restait encore à expliquer le dernier groupe de lettres, celui copié en rejet. Il est permis, d’après ce qui précède, de soupçonner qu’il nous cache un ou deux mots définissant le lieu où notre pèlerin a vu les merveilles dont il parle, c’est-à-dire le magnifique sanctuaire construit à Abydos par Seti I et achevé par son fils Ramsès II. Je dois avouer malheureusement que je n’ai pas encore réussi à tirer quelque chose de satisfaisant de ces quelques caractères plus ou moins défigurés, soit par des accidents, soit par des imperfections de la copie. La lecture רבש. « ... du temple », serait assez tentante. Mais, entre le 2 probable et le 7 à peu près certain, intervient un trait oblique qui exclut matériellement cette lecture. Ce trait pourrait appartenir à un nouv., privé de sa tête par une cassure : רבש, dérivé de רבש « bâtier ». Par moment, on croirait pouvoir resoudre tout le groupe en quelque chose comme רבש. Mais, alors, quel sens attribuer à ce mot inconnu qui serait construit au génitif avec הנב ou הנב? Je ne sais si l’égyptien pourrait nous fournir la réponse.

II

Outre ce proséonyme, le plus intéressant assurément du nouveau groupe, Miss Murray en a relevé et publié quelques autres dont le professeur D. H. Müller n’a pas cru devoir faire état, probablement à cause des difficultés de lecture qu’ils présentent. Il ne sera pas inutile d’en dire quelques mots.

— A [Pl. XXII, 2]. — Graffito ou caractères phéniciens très incertains, gravé au-dessus du précédent et formant une courte ligne qui semble avoir été biffée par un long trait horizontal traversant les lettres. Par moment on croirait pouvoir lire au commencement רבש : « Arvadien »; et on serait alors tenté de

1. On ne peut songer à רבש, « construction », en s’appuyant sur le décret funéraire de la communauté phénicienne du Pirée (I, 2), le 4 avant-dernier caractère n’étant certainement pas un כ.

2. 72 peut s’employer avec un substantif aussi bien singulier que pluriel à l’état construit.
penser à un premier essai de l’auteur du graffito précédent. Mais il est prétendu de ne pas se laisser aller à ce mirage ; les trois premiers caractères sont peut-être bien tout simplement à rétablir en \( \gamma_{\text{m}} \) « moi », mot par lequel débutent d’ordinaire tous ces petits textes, suivi d’un nom et d’un patronyme.

— B [Pl. XXIV, 22]. — Ce n’est autre chose, évidement que le prosynème araméen, déjà connu, = C. I. S., II, n° 425, que MM. Denonbourg (op. c., n° 6) avaient considéré à tort comme

\[
\begin{array}{c}
\begin{array}{c}
\dot{\text{A}} \dot{\text{A}} \dot{\text{V}} \dot{\text{A}} \dot{\text{H}} \\
\dot{\text{S}} \dot{\text{S}} \dot{\text{S}} \dot{\text{S}}
\end{array}
\end{array}
\]

phénicien et lu d’une façon tout à fait erronée. Le patronyme \( \kappa \kappa \kappa \kappa \) demeure toujours énigmatique. Je rappellerai que, depuis la publication du fascicule du C. I. S., M. S. Fraenkel (W. Z. K. M., IV, 340) l’a rapproché du nom rabbinique \( \kappa \kappa \kappa \gamma \). Serait-ce, par hasard, quelque nom d’origine perse, dans la composition duquel entrerait l’élément \( \text{bag} \), \( \text{bag} \), au sens de « Dieu »? Cf. les nombreux noms perses que nous ont conservés les auteurs classiques et qui commencent par \( \text{Bag} \), \( \text{Bag} \), etc. ?

— C, D, E [Pl. XXIV, 21]. — Trois lignes de caractères sémitiques entre lesquelles interviennent des prosynèmes grecs gravés ultérieurement.

C (ligne 1). — Caractères phéniciens d’où l’on peut dégager \( \kappa \kappa \kappa \), commencement de quelque nom propre théophore, précédé soit de \( \gamma \) « fils de », soit de \( \gamma \gamma \gamma \) « moi ».

D (ligne 2). — Caractères phéniciens, ou araméens, dont les deux premiers semblent être \( \gamma \gamma \gamma \). Peut-être...? \( \text{\[\text{a}/\text{\[\text{a}\]}} \) ou (araméen) ?

E (ligne 3). — Caractères certainement araméens, et d’un moduie plus petit que ceux de la ligne C. Quoique gravé immédiate-
ment au-dessous de celle-ci, le prosényème semble être distinct du précédent. Je serais tenté de lire, bien qu'avec hésitation :

Beni soit (?) x, fille de Hori, devant Osiris.

Ce prosényème rappelle beaucoup celui du C. I. S., II, n° 430, dont j'ai eu occasion de rectifier la lecture précédemment 1. C'est à se demander si ce ne serait pas le même ou bien un *duplicata* gravé par le même pèlerin dans une autre partie du sanctuaire.

Je terminerai cette note par deux courtes observations portant sur un prosényème phénicien et un prosényème araméen faisant partie de ceux déjà publiés dans le C. I. S.

[C. I. S., I, n° 102, b; cf. Sayce-Derenbourg, n° 37.] — Ne pourraient-on pas, en combinant les diverses copies, restituer le patro-

---

nymique en "גסק" "גסק", voire en "גסק", tous noms courants dans l'onomastique phénicienne?
(C. I. S., II, n° 127, cf. Sayes-Derenbourg, n° 60 bis). — La lecture de MM. Derenbourg, par le phénicien, est bien entendu, à rejeter. Celle proposée par le C. I. S. semble être correcte; mais elle est incomplète. Les caractères énigmatiques constituant la ligne 2 ont été laissés de côté. J'inclinerai à lire le tout :

בגסי הלא לבי

Béni soit Belhabali par Osiris !

L'orthographe araméenne semi-déféctive קסן (cf. le phénicien סן) apparaît également dans le proséynème suivant (C. I. S., II, n° 128), et la formule employée y est précisément la même. Pour cette tournure, cf. Genèse, xiv, 19 :

בגסי אברס חל לים

Béni soit Abra(h)m par le dieu très-haut !
ADDITIONS ET RECTIFICATIONS

— P. 25, dernière ligne, lire Dohler au lieu de Rohler.
— P. 30, la restitution partielle que j'ai proposée de cette inscription vient d'être pleinement confirmée par l'excellente copie qu'on a prise sur place (à Zabed) le Dr Prédec (voir Littman, Princeton expedition, Sémite inscriptions, p. 51, renvoyant par anticipation à la Part III, no 336 de la même publication). L'inscription, datée de l'an 337 J.-C., est scellée en et, comme je l'avais soutenu, le prétendu nom de la grande déesse Sémiramis n'y figure ni peu ni prou.
— P. 59, note 4, n° 1, le nomogramme pourrait être lu aussi à la rigueur Dinocars.
— P. 180, l. 10 au lieu de ἱππία lire ἱππά.
— P. 192, p. 18, au lieu de premier lire premiers.
— P. 203, corriger § 24 en § 22 bis.
— P. 208, § 22, ajouter au sommaire des Riches et Notables : Ségur. — Nomogramme hezànàt:
— P. 227, n° 1, l. 4, corriger le premier γ en τ.
— P. 233, l. 4, corriger prévo en prono.
— P. 260, l. 3 (d'en bas), corriger ἱππία en ἱππά.
— P. 263. Sur la question de l'empeur usurpateur Achileus il faut consulter un savant mémoire de M. Dattari, Appunti di numismatica Alexandrina (pp. 6-22) extrait de la Rivista ital. di Numism. 1902, fasc. III, dont je suis la communication à l'obligence de M. J. Oloff. M. Dattari conclut également à l'identité de Domitius Dominianus et d'Achileus, mais il assigne comme dates initiales et finales à l'insurrection (déterminées peut-être à Alexandrie par la grande réforme monétaire de Dioclétien) l'an 232 et l'an 207 J.-C., avant les 29 août respectifs de ces années. De plus, il admet l'autenticité, jusqu'à rejeter, de certaines monnaies alexandriennes à légendes grecques au nom d'Achileus; il croit même pouvoir y déchiffrer le nom abrégé de Domitius associé à celui d'Achileus, et la mention des armées de rendre 3-0 faisant suite à l'année 2 des monnaies portant les seuls noms de Domitius Dominianus. S'il en est bien ainsi, les sur-noms d'Achileus aurait appartenu authentiquement à l'usurpateur d'Alexandrie; et alors, il faudrait en revenir à l'hypothèse de Herzig, à savoir que, s'il y a eu confusion entre les historiens anciens, c'est d'Alexandrie à Palmyre que ce sur-nom aurait pu passer un tableau Antiochus qui, quelques années plus tard, usurpa la pourpre impériale dans cette dernière ville.
— P. 299. On a cependant des exemples de l'emploi de l'article avec στεφάνος.
— P. 307, l. 9, lire Lakhmiute au lieu de Lakhmiite.
— P. 318, n° 1. La question est maintenant en partie déclarée par les observations de MM. Butler et Littman, Rev. arch. 1905, A, pp. 104 et suiv.
— P. 345, l. 4, lire formulé au lieu de formulé.
### TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

<table>
<thead>
<tr>
<th>Fig.</th>
<th>Description</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>14</td>
<td>Socle de Jean l'Échlin, seigneur de Barut.</td>
</tr>
<tr>
<td>36</td>
<td>Cippe dédié à Baal Maroud.</td>
</tr>
<tr>
<td>75</td>
<td>Colonnette votive dédiée à Mercure et Minerve.</td>
</tr>
<tr>
<td>89-90</td>
<td>Dix-sept monogrammes byzantins.</td>
</tr>
<tr>
<td>74</td>
<td>Inscription égypto-phénicienne de Byblos.</td>
</tr>
<tr>
<td>90</td>
<td>Bas-relief du Louvre représentant Jupiter Héliopolitana.</td>
</tr>
<tr>
<td>114</td>
<td>Socle israélite de Chama, serviteur du roi.</td>
</tr>
<tr>
<td>116</td>
<td>Socle phénicien de la Bibliothèque Nationale.</td>
</tr>
<tr>
<td>163</td>
<td>Inscription judéo-grecque d'Ascalon.</td>
</tr>
<tr>
<td>174</td>
<td>Cachet arabe coufique.</td>
</tr>
<tr>
<td>175</td>
<td>Cachet arabe coufique.</td>
</tr>
<tr>
<td>177</td>
<td>Poids byzantin en plomb.</td>
</tr>
<tr>
<td>179</td>
<td>id. id.</td>
</tr>
<tr>
<td>185</td>
<td>Inscription grecque.</td>
</tr>
<tr>
<td>186</td>
<td>Inscription judéo-grecque de Jaffa.</td>
</tr>
<tr>
<td>189</td>
<td>Dédicace latine en l'honneur de Hadrien.</td>
</tr>
<tr>
<td>191</td>
<td>Dédicace latine impériale.</td>
</tr>
<tr>
<td>237</td>
<td>Papyrus d'Artaxerxes Ier.</td>
</tr>
<tr>
<td>281</td>
<td>Préseynème araméen d'Égypte.</td>
</tr>
<tr>
<td>311</td>
<td>Inscription araméenne C. I. S. H. n° 466.</td>
</tr>
<tr>
<td>333</td>
<td>Monogramme attribué à l'empereur Nicéphore Phocas.</td>
</tr>
<tr>
<td>292</td>
<td>Préseynème phénicien du temple d'Abydos.</td>
</tr>
<tr>
<td>298</td>
<td>id. araméen id. id.</td>
</tr>
<tr>
<td>309</td>
<td>id. id. id. id.</td>
</tr>
</tbody>
</table>

### TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

**Pl. I:** Statuette en bronze de Jupiter Héliopolitana.  
**Pl. II:** Inscription égypto-phénicienne de Byblos.
<table>
<thead>
<tr>
<th>Page</th>
<th>Title</th>
</tr>
</thead>
<tbody>
<tr>
<td>1</td>
<td>Deux chartes des Croisés dans des archives arabes.</td>
</tr>
<tr>
<td>31</td>
<td>Inscription de Palmyre, Wadd., n° 3573</td>
</tr>
<tr>
<td>32</td>
<td>Saida et ses environs d'après Edret.</td>
</tr>
<tr>
<td>35</td>
<td>Une nouvelle dédicace du sanctuaire de Bual-Maroc.</td>
</tr>
<tr>
<td>41</td>
<td>Erpols et Léglis Mamm, nouvelles inscriptions.</td>
</tr>
<tr>
<td>56</td>
<td>Mosklin et l'époque.</td>
</tr>
<tr>
<td>65</td>
<td>Monogrammes byzantins sur tessères de plaisance.</td>
</tr>
<tr>
<td>66</td>
<td>Plataanos de Phénicie.</td>
</tr>
<tr>
<td>74</td>
<td>Inscription égypto-paléochrétienne de Byblos.</td>
</tr>
<tr>
<td>76</td>
<td>Jupiter Heliopolitanus.</td>
</tr>
<tr>
<td>81</td>
<td>Le chrisme constantinien selon Maso'ut.</td>
</tr>
<tr>
<td>83</td>
<td>Une nouvelle chronique samaritaine.</td>
</tr>
<tr>
<td>107</td>
<td>L'inscription tardive de l'aqueduc de Siloë.</td>
</tr>
<tr>
<td>111</td>
<td>Le calendrier dit « des Arabes » à l'époque grecque.</td>
</tr>
<tr>
<td>123</td>
<td>La Pèlerinage dite de santé Sibla.</td>
</tr>
<tr>
<td>144</td>
<td>La diasémée Sophie, nouvelle Phocé.</td>
</tr>
<tr>
<td>145</td>
<td>Papyri et estraîna araméens d'Éléphantina.</td>
</tr>
<tr>
<td>162</td>
<td>La nouvelle inscription phénicienne du Temple d'Échmoua à Sidon.</td>
</tr>
<tr>
<td>167</td>
<td>Sur diverses inscriptions de Palestine publiées par M. Dalman.</td>
</tr>
<tr>
<td>172</td>
<td>Objets épigraphiques de la collection Uasinov.</td>
</tr>
<tr>
<td>182</td>
<td>Nouvelles inscriptions de Palestine.</td>
</tr>
<tr>
<td>207</td>
<td>Sur un passage des épîaphes d'Echmoumar et de Tabñit.</td>
</tr>
<tr>
<td>228</td>
<td>Nampûnas.</td>
</tr>
<tr>
<td>321</td>
<td>Textes araméens d'Égypte.</td>
</tr>
<tr>
<td>370</td>
<td>L'inscription nabatéenne C. J. S., II, n° 366.</td>
</tr>
<tr>
<td>373</td>
<td>Taniit et Balas.</td>
</tr>
<tr>
<td>Page</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>------</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>219</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>220</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>221</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>222</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>223</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>224</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>225</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>226</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>227</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>228</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>229</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>230</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>231</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>232</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>233</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>234</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>235</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>236</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>237</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>238</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>239</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>240</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>241</td>
<td></td>
</tr>
<tr>
<td>242</td>
<td></td>
</tr>
</tbody>
</table>

### § 28. — L'empereur Hadrien et Jérusalem

### § 29. — Les prêtres du dieu épiphané

### § 30. — Euchmoun-Melkart et Harmès-Héraklé

### § 31. — L'empereur usurpateur Achilleus

### § 32. — Le sceau de Chema, serviteur de Jérohoun.

### § 33. — Fiches et notes : Inscription d'Ib-Maqouira. — Actes. — Martha.

---

**Phases de la Trachonite.** — Le nom phénicien Gerhekal.

- Inscription bilingue de Qalat Erraq. — Χάρτε παράσπερ. — Sainte Epiphane et l'alchimie

---

### § 34. — Le roi de « tous les Arabes »

### § 35. — Leuca et Balanée

### § 36. — Vente de sépultures

### § 37. — Nouvelles découvertes archéologiques dans le Hauran

### § 38. — La province d'Arabie

### § 39. — Les nouvelles dédicaces phéniciennes de Rodachorot

### § 40. — Albert le Grand et l'ère chaldéenne

### § 41. — Sépultures d'Él-Beza

### § 42. — Un monogramme attribué à l'empereur Nicéphore Phocas

### § 43. — Un texte arabe inédit pour servir à l'histoire des chrétiens d'Égypte

### § 44. — Fiches et notes : Inscription grecque du Hauran. — La bataille du mont Thabor. — Inscription phénicienne de Khan el-Khalid.

---

### § 45. — Inscription bilingue néo-araméenne et latine

### § 46. — Proscéniums phéniciens et uraméens d'Abydos

---

Additions et rectifications

---

Tables des figures dans le texte et des planches